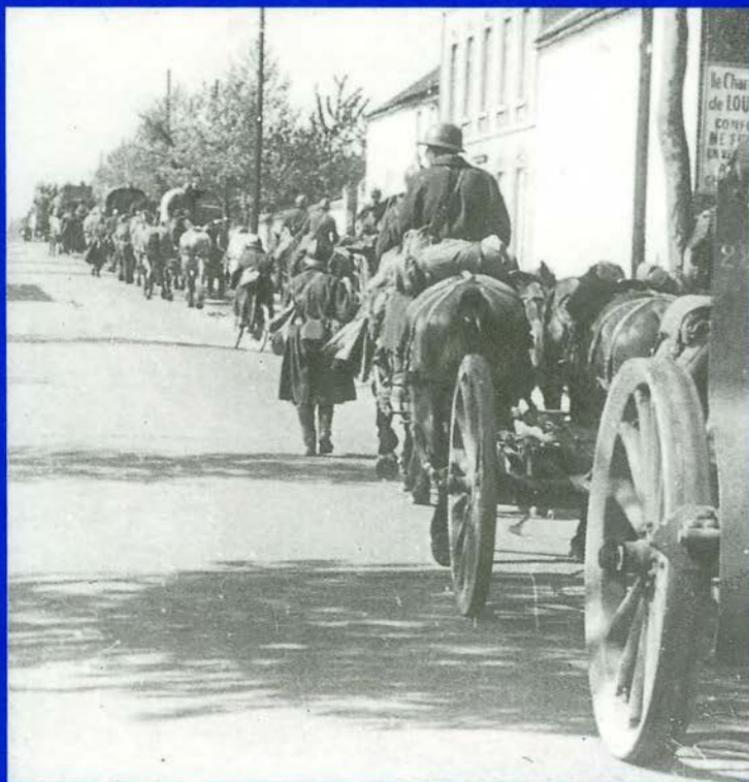


Jacques RIBOUD

SOUVENIRS
d'une
BATAILLE PERDUE
(1939 - 1940)



CENTRE JOUFFROY
Editions J.R.S.C.

DU MÊME AUTEUR :

Commentary on a New Development in Artillery - Private Diss.	1943
Expérience d'urbanisme provincial - Ed. Mazarine	1961
Expansion Economique - La réduction du risque - Ed. Mazarine	1962
Théorie des Raffineries grappes - Ed. Mazarine	1962
Développement urbain - Recherche d'un principe - Ed. Mazarine	1965
Les erreurs de Le Corbusier et leurs conséquences - Ed. Mazarine	1968
La vraie nature de la Monnaie - Ed. de la Revue Politique et Parlementaire	1973
Une monnaie pour l'Europe - L'Eurostable - Ed. de la R.P.P.	1975
Extraction du carbone diffus - Ed. de la R.P.P.	1975
Mécanique des monnaies - Ed. de la R.P.P. - Diff. PUF	1978
The Mechanics of Money - Ed. Macmillan (London), St Martin (New York)	1980
La ville heureuse - Ed. du Moniteur	1981
La monnaie dans ses artifices - Ed. de la R.P.P. - Diff. PUF	1984
Controverse sur la banque et la monnaie - Ed. de la R.P.P. - Diff. PUF	1986
Monnaie européenne de l'utopique au réalisable - R.P.P. - Diff. PUF	1989
The Case for a New Ecu - Ed. Macmillan (London), St Martin (New York)	1989
A Stable External Currency for Europe - Ed. Macmillan (London), St Martin (New York)	1991
After Maastricht - Another View of the Single Currency Centre Jouffroy - Collection de la R.P.P.	1992
Fondement théorique de la monnaie externe constante et ses applications Centre Jouffroy - Coll. de la R.P.P.	1993
Monnaie externe constante - Emploi pour la régulation monétaire Coll. de la R.P.P. - Diff. PUF	1993
A Monetary Future for Europe - Coll. de la R.P.P.	1994

En mémoire de Nancy.

SOUVENIRS
d'une
BATAILLE PERDUE
(1939- 1940)

Jacques RIBOUD

SOUVENIRS
d'une
BATAILLE PERDUE
(1939- 1940)

CENTRE JOUFFROY
Editions J.R.S.C.

© Centre Jouffroy - Editions J.R.S.C.
88 bis, rue Jouffroy d'Abbans - 75017 PARIS

- 1995 -

ISBN 2-910501-00-0

La mémoire des hommes retient rarement le détail des batailles perdues... Il est injuste de taire que la bataille de la Somme et de l'Aisne de juin 1940 a été un instant éminent de la conscience nationale... Le début de juin 1940 mérite une place dans l' "histoire des passions françaises". Au moment où les réalistes de l'Etat-Major et du gouvernement jugent la guerre perdue et où une partie de la nation stagne dans l'inertie, un sursaut soulève les armées. Le mouvement est si ample, l'énergie et l'abnégation déployées si intenses qu'on s'étonne de ne pas en trouver plus de traces dans les histoires de cette guerre.

"Les Français de l'An 40"
Jean-Louis Crémieux-Brilhac

SOMMAIRE

PRÉFACE PAR WILLIAM BOWE - Traduite de l'anglais par Harold Watsnam. L'origine des mémoires est un texte en anglais écrit par Mary Bowe, sous la dictée de l'auteur en juin 1941, aux Etats-Unis.

AYANT-PROPOS - Présentation du texte par l'auteur, une explication de l'effondrement militaire de la France à travers l'expérience d'un régiment d'artillerie lourde hippomobile - Le "M.A.R. (Mobile, Armoured, Revolving) gun-mount" - Quelques lignes écrites en juin 41 - Avertissement au lecteur.

LIVRE 1 - LA DRÔLE DE GUERRE

- 1 page 13
Paris, le 1er septembre 1939, les Allemands entrent en Pologne, c'est la guerre - Retour rue de la Pompe et paquetage - Voyage à Chindrieux - Rassemblement du 237 d'artillerie lourde hippomobile à Quetigny, près de Dijon (planche 3). Je me présente au commandant Charrière - J'ai les fonctions d'observateur du V^e groupe - Premier exercice en campagne et essais de tirs - Embarquement du régiment de nuit - Hommes 40, chevaux 8.
- 2 page 25
Le chef d'escadron Charrière (planche 2) - Le lieutenant Bernard (planche 2) - Strasbourg - Interprétation des événements par le commandant - Entraînement de la brigade d'observation - Cantonnement à Froeschwiller - En position à Lamperstloch - Beauté des villages alsaciens - Réflexions sur les normes de l'habitat - La popote du commandant - Evocation de la Grande Guerre - Critique de la politique française par le lieutenant Janvier - Le capitaine Boureau - Aménagement du terrain - Insuffisance du matériel.
- 3 page 41
La ligne Maginot (planche 4) - Le lieutenant François, observateur - Réflexions sur une stratégie basée sur la ligne Maginot et sur l'encerclement - Observations en saucisse - Un souvenir de son inventeur, Albert Caquot - Un parallèle entre traction hippomobile et traction automobile - Un échange de vue avec le général Mordant.

4 page 51
Vétat-major du commandant - Le lieutenant Artie chargé de la
colonne de ravitaillement - Je le retrouve après la guerre - Le doc-
teur - Une communication à l'Académie de médecine - Un véto
poète - Quelques Anglais à côté de nos positions de batterie -
« Mourir pour Dantzig ».

5 page 61
François Mialaret - Permission à l'occasion de la naissance de
Livie - Un stage à Sarrebourg - Evocation du 6 février 1934 -
Je loge chez une charmante alsacienne et dors sous un portrait
en vraie grandeur du Kaiser - Boulet, chauffeur du commandant
et héros du cinéma muet - Une séance du théâtre aux armées -
Permission fin janvier à Chindrieux. Arrêt à Beaune pour une
visite à mon père Paul.

6 page 71
Stage à Epinal pour des cours d'artillerie antiaérienne - Un pro-
blème de copie à l'examen - Le bridge du commandant - Le groupe
fait mouvement - Le poste d'observation (P.o.) au nord de la forêt
de Haguenau (planche 5) - Mon premier contact avec l'observa-
tion d'artillerie quand j'avais dix ans - Le capitaine Moureu - Un
observatoire mobile, motorisé - Premières réflexions sur l'affût
de canon (planche 3) - Visite d'un officier polonais.

7 page 87
Poste d'observation secondaire - Visite au mess des officiers du
génie - Aménagement du PC du groupe - La maison de l'espion -
Transfert de l'installation sanitaire - Le récit par le docteur de
l'aménagement d'un abri avec un lit à deux places - Un entretien
avec le lieutenant Bernard - Un nouveau modèle de protection
pour abri - Un problème de « pieds-droits » - La forêt à la fin
du mois d'avril.

LIVRE II - LA BATAILLE PERDUE

8 page 99
Permission à Saint-Jean-Cap-Ferrat (planche 6) : « Rentrez immé-
diatement ! » - L'offensive allemande - Sous les obus, dans le
P.o. - Mes contacts avec mes voisins de l'infanterie - Fausses offen-
sives de l'ennemi - Premières réflexions sur le M.A.R. - Les canons
ne sont plus tournés vers le nord, mais vers l'est pour défendre
le Rhin - Construction d'un nouvel observatoire métallique -
Embarquement du régiment en direction du nord.

9. page 109
Débarquement à Montdidier - Mouvement dans une région désertée par les civils... et par les militaires - Rencontre d'un réfugié qui renouvelle un exode déjà fait en 14-18 - Rencontre d'un préfet - Le groupe prend position au voisinage d'Estrées dans la Somme - Mon P.O. à cinq kilomètres en avant, avec les premières positions d'infanterie à Saint-Fuscien (planche 7) - Quelques jours auparavant, une offensive française - Organisation de la ligne de défense - Saint-Fuscien, son église et son château - Visite du clocher avec le commandant - Armement du 237 pour la défense antichar - Mon revolver - Quelques suggestions du quartier général pour l'action contre les chars.

10 page 125
Le 4 juin à quatre heures de l'après-midi, les lignes ennemies en bordure sud d'Amiens se garnissent de chars et de canons - Tirs de harcèlement - Le cliquetis des chenilles - Deux heures du matin, déclenchement du tir par l'artillerie allemande - Quatre heures du matin, déclenchement de l'attaque par les chars allemands (planche 8) - Mort de mon voisin fantassin - Les chars en lisière de Saint-Fuscien bataillent avec les canons de 25 de l'infanterie - Un duel au canon à trente mètres au lieu d'être à trente pas - Des chars qui se replient, et une erreur d'interprétation - Le problème du codage.

11 page 135
Epuisement des munitions - Le lieutenant Champy m'offre à boire de sa gourde et gonfle mes poches de grenades - A cinquante mètres du P.O., la radio en terrain découvert est sous le feu des pistolets-mitrailleurs allemands - « Rentez-vous, camarades! » - D'ordre de mon commandant, je rejoins le chef de bataillon Tré-Hardy - Parcours avec lui de la ligne de feu - Ordre de faire la liaison avec l'artillerie.

12 page 147
« Pressez-vous », ce qui exclut de faire en rampant la liaison des quatre kilomètres avec les batteries - Je « fais le mort » parmi des téléphonistes tués dans la matinée - Un souvenir du baron de Marbot à la bataille d'Eylau - Dans la plaine sillonnée par les chars, je fais un trajet à bicyclette sans encombre - Avant d'arriver aux batteries, j'assiste à un combat de chars contre les 155 (planche 7) - Je suis pris pour un élément de la Ve colonne - Le Q.G. interprète à tort mon parcours à vélo comme la preuve

que la route est libre - Il découvre que le char allemand a la maîtrise complète du terrain - Saint-Fuscien tombe - Quelques mots sur Cotton et sur mon radio, maître nageur dans le civil - L'inégalité de la lutte contre les chars allemands.

page 161

¹³ Pénétration des blindés allemands à l'intérieur de nos lignes - Attaque de la colonne de ravitaillement en stationnement quinze kilomètres derrière nos batteries - D'acteur, je deviens spectateur des affrontements entre canons de campagne et blindés - Processus d'annihilation de l'artillerie de campagne par les blindés allemands - Handicap du canon de campagne - Essai de reconstitution des messages du colonel - Mort d'un maréchal des logis - Le docteur Gary - Du haut du grenier, nous assistons au défilé d'une panzer - Le 7 juin, décrochement.

14

page 171

Une visite à l'automne à Saint-Fuscien - Le témoignage d'une religieuse à Amiens - 50 ans plus tard avec le maire du village, Elie Ducrocq - Il avait 18 ans en juin 40 - Le lieutenant Champy - Un beau texte de Jean-Louis Crémieux-Brilhac qui rend justice aux combattants - « La vraie bataille en France » - « Des milliers de cosaques éparpillés couvraient la plaine ».

15

page 177

Attaque de notre colonne par des automitrailleuses ennemies - Perte de plus de la moitié du convoi - Un état des lieux - Une paire d'embauchoirs, devenue inutile - Rôle des postes de gendarmerie de groupement - Evocation du « soldat oublié » - Sous les stukas à Breteuil - Beauvais en feu (planche 10).

,16

page 187

Rôle de l'observateur dans une colonne en mouvement - Passage de l'Oise à Persan-Beaumont - Arrêt à Courcelles pour un essai de défense sur la ligne de l'Oise - La famille Rénier - Elle a aménagé une grotte et attend tranquillement l'avancée allemande - Je redeviens observateur pour un groupe de 105 - Tristesse d'un chef d'escadron - Visite au P.C. du colonel - Un pillage organisé par le propriétaire - Un observatoire rapproché du 75 - Je rejoins mon groupe en empruntant plusieurs voitures trouvées sur la route - L'exode, un cultivateur abandonne ses champs et son cheptel - La guerre autrefois, comme moyen de voir du pays.

17 page 199

Le 13 juin, sur les poteaux indicateurs: La Courneuve, Saint-Denis... Arrêt à Drancy - La Ve colonne sous l'aspect d'un garde forestier - Je suis en arrière-garde avec ma brigade et mon F.M. - Nous tombons sur une embuscade à l'entrée du pont sur l'Ourcq à Bobigny - En reconnaissance de l'autre côté de l'amoncellement de voitures et de chevaux qui barre l'avenue - A quarante mètres, les Allemands derrière des sacs de terre - « Mon lieutenant, vous êtes encerclé, rendez-vous! »- Je rends compte au commandant - Tirs sur l'adversaire avec un 75 - Je suis laissé en faction avec trois hommes sur le lieu de la rencontre pendant que la colonne fait demi-tour en direction de la porte de la Villette.

18 page 209

Au bout d'une heure, nous décrochons - A pied, sur les boulevards des maréchaux, de la porte de la Villette à la porte d'Italie, parmi les derniers militaires à quitter Paris (planche 9) - A bord d'une voiture de l'infanterie, faisant fonction de voiture balai.

19 page 215

La chute de Paris par un auteur américain, Herbert Lottman - Paris, ville ouverte - Au contact dans la banlieue nord avec l'avant-garde allemande - Une fuite désordonnée? En fait, un repli ordonné - Un témoignage de Michelle Bogivue... qui a mal vu - Une explication de l'affaire de Bobigny - Le pont de l'Ourcq avec une tout autre dimension qu'en temps de paix - Herbert Lottman et ses conclusions sur une canne à pêche.

20 page 223

L'exode - Paris se désagrège - Je retrouve mon groupe à Juvisy - Evocation des retours à l'Ecole d'artillerie - Le manque de sommeil et ses effets.

LIVRE III - LA RETRAITE

21 page 231

Le 14 juin, départ à 2 h du matin - Nous dépassons la foule de l'exode - Fontenay-le-Vicomte - Une rencontre avec les sapeurs - Des routes désertes - Nous recueillons les chevaux d'un escadron de spahis - Les « carnets d'un cavalier» - Un point de vue du général Roy sur la « règle du jeu» en matière militaire - Etape à Malesherbes - Ma mutation en simple canonnier - Avec les coloniaux, à Clemont.

- 22 page 245
Dans le voisinage, une colonne de blindés allemande - Dans une ferme, les restes d'une famille victime d'un bombardement - L'artillerie montée à l'arrière-garde de la retraite - Rencontre d'un capitaine du génie sans tunique et sans chemise - Comme repère, la « roulante ».
- 23 page 253
Passage de la Loire, à Châteauneuf - Aux abords du pont, des colonnes de réfugiés venus des Flandres - Châteauneuf en feu - Problème de ravitaillement - Une mère de famille qui veut se joindre à nous - Rencontre d'une troupe de cirque.
- 24 page 263
Un pays désert et de maisons vides, ouvertes - Nous sommes en Sologne - Rencontre avec une unité de chars - Réflexion sur l'emploi des blindés - Une esquisse du M.A.R. - Rencontre de prisonniers allemands - La stratégie des « roubignoles » par le commandant Charrière.
- 25 page 271
En « embusqués » à l'arrière de la colonne - Rencontre du 155 GPF - Rencontre des échappés d'un asile de fous - Une petite fille de trois ans dans un champ de blé - Etape en Charente - Les restes d'un convoi d'intendance dispersé - Départ brusqué à l'approche de blindés allemands - Nous croisons les éléments d'une division légère, retour d'Angleterre - Nous retrouvons une région peuplée.
- 26 page 281
Une matinée dans une pharmacie - A Queaux, motorisation des trois canons HS du Ve groupe - Un affût sur ressorts - Aux Etats-Unis, un dispositif du M.A.R. me vaut des contacts avec le FEI - Arrivée le 23 juin à Couture, nous apprenons que l'armistice a été signé la veille - Le 25 juin, un échange de « Fini combat » entre le commandant Charrière et un officier allemand.
- 27 page 291
Isolé dans une ferme, à cent mètres de la route, je vois défiler la panzer allemande - Je me dispose à... m'en aller de mon côté et tout seul - Un message au commandant demandant son accord - « Revenez immédiatement! » - Contact avec l'armée allemande - Nous détaillons l'organisation et le matériel - Affrontement entre le casque d'un officier allemand et le mien - Réflexions

sur l'emploi des blindés dans la guerre - « Commentary on a New Development in Artillery » - Le chiraç d'un ami américain - Des inscriptions sur les monuments aux morts.

28 page 303

Les rasoirs du commandant - Mes jumelles - Nous sommes transportés et provisoirement internés à Charroux, non loin de Poitiers - « Mon lieutenant, qu'est-ce qu'on fait? » - Etape dans une maternelle - Visite d'un officier de propagande de la Wehrmacht - Un essai de séduction par la Wehrmacht de nos officiers alsaciens - La secrétaire de Pechelbronn.

29 page 313

La vie à Charroux - Etat d'esprit de la population - Nos canoniers - Le transfert en Afrique du Nord? - A côté de nous, le camp de l'infanterie coloniale - La ligne de démarcation - Plan d'évasion - Le lieutenant Lemoine.

30 page 327

Arrivée à Poitiers dans les bâtiments de l'Ecole d'Artillerie - Une initiative du commandant Charrière - Libérés, nous quittons Poitiers en civil - En train, en direction de la Savoie, par Bordeaux, Toulouse et Grenoble - A Vienne, je prends congé du commandant - A bicyclette vers Chindrieux, derrière la voiture balai de l'occupant allemand en repli, derrière la ligne de démarcation - Arrivée à Chindrieux - Toute la famille est réunie autour de la table pour le repas de midi - Une phrase pour m'annoncer que j'ai oubliée.

LIVRE IV - L'OCCUPATION

31 page 341

J'aurais mieux fait de prévenir - Paul, seul homme dans la maison avec quatorze enfants et sept femmes - Nancy raconte l'exode - Son séjour à Noirétable - Les S.S. et notre Suisse - Des Allemands « gentils » (planche 16) - Biberons et pannes d'essence - « Trois mamans dans l'exode » par ma sœur Yvonne (planche 12) - Onze enfants dans une voiture - Où aller? - La population s'interroge sur la défaite - Mon retour au foyer, trop tôt et sans galons (planche 14).

32 page 357

Retour à Paris - Ma concierge n'a pas bougé de sa loge - Dans les rues, la swastika et les occupants (planche 13) - Le regard sans voir - « Les Consommateurs de Pétrole» - « L'affaire Chaput» - Un souvenir de *Quatre-Vingt-Treize* - A Autun, je retrouve le lieutenant Bernard - « L'Escadrille» pendant l'occupation.

33 page 371

L'hiver 40-41 à Paris - Un évadé qui parle trop - Sur la scène du cinéma Victor Hugo, la Gestapo - L'ouverture des coffres par un cambrioleur appointé - Au pas, derrière l'occupant - Les réflexions du capitaine Ventoux sur la guerre - Une défense de « Munich» - Quelques anecdotes de Guillaume de Tarde sur le ravitaillement - Une visite des ruines de la raffinerie qui réoriente ma carrière (planche 16).

34 page 383

Départ de Nancy pour les Etats-Unis - Son voyage jusqu'à Cintra - Les problèmes d'huile de graissage - Plusieurs motifs pour une mission aux Etats-Unis.

35 page 391

Vichy, hiver 41 - La relève de la garde devant l'hôtel du Parc - Une belle tête d'officier et un beau képi - Une politique à deux faces qui dégénère - Visite au docteur Ménestrel, médecin du maréchal - Une confusion entre le seau et le sceau.

36 page 399

Je retrouve le commandant Charrière - Une évocation du temps où j'étais sous-lieutenant au 1er d'artillerie - La statue équestre du commandant Trappin - « Doit réussir dans le civil» - Le commandant Charrière évalue des futuribles à coup de dictionnaire - Ma dernière image du commandant p'ar un froid matin de février.

37 page 405

Avant de partir pour les Etats-Unis, je m'arrête à Chindrieux - Paul devant les événements - Louise et son potager - Melle Malliard et « l'invasion des Anglo-Saxons» - De Chindrieux à Madrid - La maladie de Nancy - Trois semaines à Cintra - Embarquement sur *l'Excalibur* - A l'occasion d'un arrêt aux Bermudes, je porte ma décoration - Le salon toujours vide de *l'Excalibur*.

38

page 415

Rencontre avec un économiste américain - Le livre du docteur Grotkopp - Un tableau des succès économiques de Hitler - Parallèle avec la Grande Dépression aux Etats-Unis - Une étonnante proposition, en 1943, d'organisation monétaire pour l'Europe - Une prémonition de Maastricht - La « gross monnaie» - L'Ecuc externe constant - Ne pas courir le risque d'une autre « bataille perdue ».

39

page 423

Croquis de trois modèles d'affût - Tableau comparatif des caractéristiques du M.A.R. et de l'affût à pivot conventionnel pour un canon canadien-britannique (planches 14 et 15) - Essais d'un prototype du M.A.R. à Petawawa/Canada - Une supériorité de l'affût M.A.R. qui aurait peut-être suffi pour redonner à la défensive les avantages perdus au profit de l'offensive - Des M.A.R., le 5 juin 1940... ? - Mes contacts avec les services techniques de l'armement aux Etats-Unis - Le Pentagone - Comment mon passage dans ces bureaux a débouché sur la « Société pétrochimique de l'Atlantique ».

40

page 435

L'Excalibur monte l'estuaire de l'Hudson - *Le Normandie* - Une dernière vue du *Normandie* - Des silhouettes qui se rapprochent - La mère de Nancy et ses sœurs.

Préface par William Bowe *

En 1979, peu de temps avant sa mort à l'âge de 78 ans, ma mère Mary Gwinn Bowe mettait ses affaires en ordre et rangeait ses papiers. Elle me remit une liasse de feuilles jaunies aux bords écornés et un manuscrit tapé à la machine, et me dit:

- Peut-être le trouveras-tu intéressant, sinon tu n'as qu'à le jeter.

Elle m'expliqua que c'était le compte rendu par mon oncle Jacques Riboud de son expérience d'officier français dans le combat de l'artillerie hippomobile contre les nazis et leurs blindés dans la bataille de France en 1940. Jacques Riboud, quelques années auparavant, avait épousé la plus jeune sœur de ma mère, Nancy Gwinn, dans les temps plus tranquilles de l'année 1933.

A la suite de la victoire des nazis en France, et au commencement de ce qui fut la Seconde Guerre mondiale, Nancy, avec ses trois enfants, avait quitté la France et, à travers l'Espagne, avait trouvé refuge dans la maison de famille à Mount Washington, Baltimore, Maryland. Plus tard son mari réussit à les rejoindre. Les deux familles se réunirent dans le Connecticut sur le Long Island Sound au cours de l'été 1941. La guerre faisait rage en Europe. Hitler avait envahi la Russie au cours du mois de juin précédent. Les Etats-Unis étaient encore en paix, la bataille de Pearl Harbor était éloignée de quelques mois.

Dans cette atmosphère de conflit qui ne cessait de s'étendre, il apparut très tôt que les événements extraor-

*Traduit de l'anglais par Harold Watsnam.

Préface

dinaires survenus en France devaient être racontés en détail. C'est ainsi que ma mère et Jacques Riboud convinrent de mettre par écrit cette étonnante histoire afin qu'elle ne fut pas perdue dans la brume des mémoires.

Cette collaboration prit place chaque jour, Jacques Riboud dictant, ma mère tapant un texte après l'avoir au fur et à mesure corrigé, et en avoir rectifié la syntaxe; mais se souciant plus de mettre par écrit le récit de Jacques Riboud que de produire un texte en anglais figolé.

En lisant le manuscrit jauni quelque quarante ans plus tard, je fus immédiatement surpris par la puissance et la clarté du texte. Bien qu'écrit comme la simple histoire d'un régiment perdu de l'artillerie hippomobile, l'histoire de Jacques Riboud va manifestement bien au-delà de la simple relation des faits, en ce qu'elle explique la chute de la France en 1940. Les descriptions tactiques de l'action de petites unités dépassent le contexte. Si l'on ajoute le récit de Nancy Riboud, d'une famille prise dans le tourbillon de l'exode, une précieuse perspective émerge de ce que fut réellement la guerre, aussi bien pour les civils que pour les militaires.

Finalement cette narration traduit l'indomptable esprit français. La France était *down* (par terre) mais elle n'était pas *out* en 1940. Et ainsi se situe l'histoire comme une parabole de l'ultime triomphe sur l'adversité. Elle peut être utile en d'autres temps et d'autres lieux.

Frappé comme je fus par cette histoire, je décidai de la présenter en redressant des phrases maladroitement construites et en apportant les corrections grammaticales nécessaires. Cette version, retapée et reliée, doit servir comme un héritage familial permanent capable

Préface

de symboliser l'étroite relation entre les générations des branches américaines et françaises de notre famille.

L'histoire telle que l'a écrite Mary Bove n'avait pas de titre. Je lui en ai donné un. « La guerre avec des chevaux. Une histoire de la chute de la France* ».

William Bove
Chicago, Illinois - été 1983

*En anglais: « The Horse War. A Story of the Fall of France ».

Avant-propos

La préface de William Bowe expose dans ses grandes lignes la genèse de ces épisodes d'une « bataille perdue », tels que je les ai vus en 1940. Ce n'est que tout récemment que j'ai pris connaissance de ce texte et de la belle et, pour moi, émouvante préface écrite par mon neveu William Bowe.

Replié, comme on dit en terme militaire, aux Etats-Unis en mars 1941, j'avais été longuement interviewé par les services de renseignements américains. Très mal informés à l'époque, les militaires ne comprenaient pas comment l'armée française réputée la « meilleure du monde », avait pu être écrasée en six semaines. L'« US-Ordnance » désirait en particulier des détails sur les engagements entre les chars d'assaut allemands et l'artillerie française. Je décrivis aussi fidèlement que possible ce que j'avais vu. Je l'interprétais.

Je mis en évidence les insuffisances techniques du matériel pour le combat contre blindés (c'étaient les prémices du « M.A.R. gun-mount »* et des années que je passais aux Etats-Unis et au Canada dans l'industrie de l'armement).

Par la suite, le colonel John Coleman, éditeur du *Field Artillery Journal*, me demanda un article, puis deux, non plus seulement sur certains aspects de tactique et de technique, mais aussi sur ce que j'avais vu, entendu, ressenti au cours de ces six semaines qui ébran-

* « M.A.R. gun-mount » pour « Mobile Armoured Revolving » (affût mobile blindé pivotant).

Avant-propos

lèrent le monde. C'est ainsi que je fus amené à dicter à ma belle-sœur, Mary Bowe, en un anglais alors approximatif, ce qui devint des Mémoires.

Un flot de souvenirs a resurgi lorsque j'ai ouvert, pour la première fois, le livre superbement relié, composé par William Bowe à partir du texte anglais écrit par sa mère. Les événements qui y sont relatés ont plus de cinquante ans. Ils étaient assez exceptionnels pour que, de la plupart, je garde la mémoire. Les autres, en lisant, je les ai retrouvés. En prenant connaissance de la préface de William Bowe, j'ai pensé que ces notes pouvaient avoir un certain intérêt, car, même aujourd'hui, l'effondrement de la France en 1940 est mal compris, mal jugé.

Des responsabilités contestées sont mieux mises en lumière par l'histoire d'un régiment d'artillerie lourde hippomobile, que par celle d'autres armes, et est bien illustré pour tous l'anachronisme qu'était l'armée française.

Les étapes à 7 kilomètres à l'heure, théoriquement, ne dépassent pas 30 kilomètres par jour. C'est à cette allure horaire, mais non quotidienne, que le régiment fit retraite depuis la Somme jusqu'à Couture, au sud de Poitiers. Comme observateur, éclaireur, et même mitrailleur, à l'occasion, de mon groupe (ce qui dans l'artillerie correspond au bataillon dans l'infanterie), j'ai, je crois, bien vu, et j'ai essayé de comprendre.

Pendant les années d'après-guerre, j'ai ignoré le texte de Mary. Mon inclination ne me tournait pas vers le passé. Je ne pensais pas, et ne pense toujours pas, que nous ayons rien fait de glorieux dans cette affaire. Mais, nous avons fait tout de même aussi bien qu'on pouvait le faire avec les moyens qu'on nous avait donnés. Le combat avec un sabre en bois contre un adversaire bien

Avant-propos

armé n'est pas égal. Je ne suis pas sûr que cela ait été partout bien compris. Peut être ces quelques pages contribueront-elles à donner une impression plus fidèle de ce qui s'est passé au cours des quelques mois qui faillirent détruire une nation.

Je revois cette charmante Mary, ses yeux bleus intelligents, plein de bonté. Elle m'écoutait, posait des questions, cherchait à comprendre, corrigeait mes fautes, puis c'était le roulement des touches sur la machine. Après être rentrée à Chicago, et probablement longtemps après son séjour avec nous dans le Connecticut, Mary a revu des notes prises à la hâte et reflétant trop fidèlement mon anglais imparfait. Elle a repris son texte, et l'a réécrit dans le style que son fils et moi-même avons admiré. Mais elle a donné à certains détails pittoresques une importance qu'ils n'avaient pas à mes yeux. Elle a aussi traduit en faits, des images qui, pour moi, n'étaient que des termes de comparaison: c'est ainsi qu'elle a pittoresquement rebaptisé le régiment d'infanterie de ma division avec lequel j'étais en position sur la Somme du nom qu'il avait sous la monarchie de « Royal Suédois ».

Pour former l'esprit de corps, on évoquait auprès des jeunes recrues le passé de leur régiment et le nom qu'il portait. Cela fait, le régiment n'était plus que le 89^e d'infanterie pour les simples soldats comme pour les officiers. Mais Mary a dû être séduite par cette évocation du XVIII^e siècle, et, tout au long du récit que je fais de la bataille de la Somme, c'est le « Royal Suédois » qui encaisse les bombardements, tire sur les chars... Le 89 était un beau régiment. Mais c'était un régiment de la République. Il n'avait rien de royal et, à ma connaissance, il ne comptait pas un Suédois dans ses effectifs.

Avant-propos

J'ai donc corrigé, rectifié et complété le texte de Mary. A l'époque, pour protéger ceux que j'avais laissés en France, j'avais préféré changer les noms. Après tant d'années passées, je n'ai pu en rétablir que quelques-uns. Voici, pour commencer, mis en français, le texte même par lequel débute la relation dictée à Mary Bowe au cours de l'été 1941.

Ce récit relate les expériences d'un officier de réserve d'artillerie montée, en France, dans les premiers temps de la Seconde Guerre mondiale. Il commence et s'achève à Paris. Entre les deux: la drôle de guerre, en position sur la ligne Maginot, puis la grande offensive des panzers sur la Somme. C'est ensuite la retraite vers le Sud en passant par Paris, le jour même de son occupation par les Allemands; après l'armistice, non un véritable internement mais une fréquentation forcée de quelques jours avec les vainqueurs, avant le retour dans ma famille. Enfin, suit une courte description de la vie dans Paris occupé au cours de l'hiver 40-41.

C'est une histoire simple, celle d'un régiment d'artillerie, un régiment comme beaucoup d'autres, qui a dû faire face à une tâche au-dessus de ses forces. Le seul mérite de cette histoire est qu'elle rapporte fidèlement et aussi complètement que possible ce que j'ai vu et entendu.

Il n'y a pas de gloire dans la défaite. Le soldat qui retourne de la guerre, vaincu, sait, qu'à l'épreuve d'un combat inégal, s'ajoutera l'amertume de la défaite.

Mais la mémoire de mon régiment perdu et de la conduite des gradés et des canonniers a toujours été pour moi un motif de fierté, une raison d'espérer.*

J.R.

*Le canonnier dans l'artillerie correspond au fantassin dans l'infanterie.

Avertissement au lecteur

M.A.R. sont les initiales des termes anglais désignant le prototype d'un affût de canon: Mobile Armored Revolving (mobile, blindé, pivotant). Le M.A.R. occupe une place importante dans ce récit. On verra ses principales caractéristiques se formuler au fur et à mesure des observations recueillies pendant la manœuvre et au combat jusqu'au moment où le prototype est construit et testé. La description du modèle achevé se trouve à la fin du volume (chapitre 39).

Pour le plus grand nombre de lecteurs, ces exposés qui mêlent détails de tactique et d'agencement mécanique ne présentent aucun attrait. Certains - et pas seulement des artilleurs ou des techniciens de l'armement - peuvent néanmoins trouver quelque intérêt à suivre comment a pris corps progressivement la conception d'un engin en fonction de l'expérience directe sur le terrain.

Ce souci de la matérialisation, souvent à un humble niveau, de constatations pratiques sur l'emploi des hommes et de l'armement, m'a paru avoir tragiquement manqué à notre armée de 39-40, comme elle avait manqué à celle de 14.

J'ai donc jugé utile de maintenir les passages concernant le M.A.R. en les imprimant en petits caractères afin de prévenir les lecteurs qui souhaiteraient s'en détourner.

J.R.

Livre I

La drôle de guerre

Paris, 1er septembre 1939, 10 heures du matin - Je suis au palais du Louvre dans le bureau de M. Lamoureux, haut fonctionnaire du ministère des Finances que, déjà, à cette époque, on envisageait de déplacer pour permettre l'expansion du musée. M. Lamoureux m'avait demandé de venir le voir. Il était chef du service des douanes et affecté spécialement à l'industrie du pétrole. Il avait entendu parler de mes recherches sur les freintes*. Cela l'intéressait. Il y a une relation directe entre les freintes et les droits à payer. Je comptais bien le renseigner - mais pas sur tout. Le meilleur moyen de "contrôler les freintes" est de déterminer d'abord les lois de ce qui en est la cause principale: l'évaporation. M. Lamoureux avait le C.N.R.S. à sa disposition et bien d'autres institutions. Pourquoi n'y faisait-il pas appel?

Nous étions plongés dans notre conversation, lorsqu'un employé entre sans même frapper. Il annonce que les Allemands ont, tôt le matin, envahi la Pologne. Les freintes, d'un seul coup, ne paraissent plus qu'un sujet dérisoire. Je prends congé de M. Lamoureux. Les doutes, les hésitations de la semaine précédente s'évanouissent. C'est la guerre. Je rentre chez moi, rue de la Pompe. Les rues sont calmes, on ne semble pas au courant des dernières nouvelles. A la porte d'un

*En terme de métier: perte sur produits, plus précisément, différence entre les montants des stocks comptabilisés et les montants effectivement relevés.

La drôle de guerre

commissariat de police, des femmes et des enfants font la queue pour recevoir des masques à gaz. Devant le quartier général communiste de la rue La Fayette, les portes sont fermées. Des gendarmes mobiles stationnent. Quelques vitres sont brisées.*

Arrivé rue de la Pompe, je mets mon uniforme, je prends mon équipement, casque, masque, sacoche, cantine, prêts depuis plusieurs jours et pars pour la gare de Lyon. La mobilisation n'est pas encore déclarée. Mon ordre ne m'appelle à rejoindre que deux jours après qu'elle soit officielle. J'ai le temps d'aller dire au revoir à Nancy, aux enfants et aux parents en vacances dans la maison de famille à Chindrieux en Savoie.

Depuis longtemps déjà j'ai prévu ce jour. La veille, j'avais dîné avec Louis Sainseaulieu, d'une famille dont les liens d'amitié avec la mienne couvrent cinq générations. Nous étions allés au cinéma voir un film avec Michel Simon. Le refrain était *Comme de bien entendu* chanté par Arletty. Ce « comme de bien entendu », quand il vient dans la conversation, me ramène à cette soirée. Nous savions (comme de bien entendu) que la guerre allait éclater. Louis, de sept ans plus âgé que moi et de santé fragile, n'était pas mobilisé. Mais sa famille habitait Reims avant l'autre guerre. La guerre, il l'avait déjà connue.

A la gare de Lyon c'est le va-et-vient habituel. On voit peu d'uniformes. Mon train est presque vide. On ne songe pas alors à se réfugier en Savoie, si près de la frontière italienne.

A Chindrieux, tout est calme. Les paysans - il y en avait encore à cette époque - se refusent à croire à la

*Le parti communiste avait été interdit quelques jours auparavant. Ses députés ne siégeaient plus à la Chambre.

La drôle de guerre

fatalité. Ils persistent à penser que, comme l'année précédente, « l'inattendu » surviendra qui chassera le cauchemar d'une nouvelle guerre. Sur les murs de la mairie, des affiches font appel aux hommes dont les papiers de mobilisation portent les lettres MD... Elles rappellent aux cultivateurs qu'ils doivent faire réquisitionner leurs chevaux.

Le 3 septembre, la France déclare la guerre. Un nouveau volet de la mobilisation est déclenché. Toute la machine se met en marche. Des jeunes gens avec leur petite valise vont attendre leur train. Ils s'entassent dans la minuscule salle d'attente de la gare dont le chef, une vieille connaissance, conscient de son rôle, garde un visage impénétrable. Des trains chargés de matériel passent avec lenteur.

La mobilisation, la guerre... J'étais encore très jeune en 1914 mais j'en garde un vivant souvenir, qui mêle probablement ce que j'ai vu et ce que mes parents m'ont raconté: des régiments qui passaient la fleur au canon du fusil, des gares envahies par une foule enthousiaste. Dans les trains qui s'éloignaient, des soldats scandaient : « A Berlin ». Le pays était sorti de la guerre victorieux, mais exsangue. Un million et demi d'hommes, la fleur de sa jeunesse, avaient péri. Pas une ville, pas un village dont la place publique n'eut un monument; pas une école qui n'eut sa plaque portant le nom des enfants morts pour la patrie.

Et tout recommençait. Mais il n'y avait plus ni chant, ni fleur. On se sentait oppressé moins par la pensée des épreuves à venir que par le sentiment d'une sorte de fatalité inexorable contre laquelle on ne pouvait rien. On avait voulu que cette guerre de 14-18 fût la dernière. Tout avait été fait: armistice, pacte de Locarno, allian-

La drôle de guerre

ces, sanctions, concessions, fortifications, parades militaires, tout - en vain.

Et nous allions nous battre seuls, plus faibles qu'en 1914 contre un ennemi plus fort. Certes, les Anglais étaient avec nous. C'étaient même eux qui nous avaient entraînés dans la guerre. Mais ils avaient encore moins d'hommes sous les drapeaux qu'en 1914. Churchill vantait la valeur des soldats français. Il savait trop bien comment faire appel à l'orgueil national. Roosevelt affirmait la neutralité des Etats-Unis. Le « Johnson Act » lui interdisait même d'envoyer du matériel militaire aux alliés. Les Russes n'étaient pas, comme en 14, avec nous; ils étaient avec Hitler. En 14, c'étaient eux qui, en soulageant la pression sur le front de deux corps d'armée allemands transférés d'ouest en est, avaient fait que la Marne avait été une victoire au lieu d'être un désastre.

On pourrait imaginer qu'encore jeune, en 1939, toujours avide d'expérience, de nouveauté, je pourrais compter trouver une certaine compensation à l'idée de quitter Nancy et les enfants. En me reportant à cette époque, je sais que tel n'était pas ce que je ressentais. Mais c'était moins la perspective de tout quitter qui m'oppressait que le sentiment de ne pas croire à la possibilité d'une victoire. Au fond de moi-même, je savais qu'il n'y en avait pas. Il est tragique - et fou - de lancer des hommes dans une guerre qu'ils n'ont aucune chance de gagner.

Avant de partir, j'allai au bord du lac du Bourget jeter un dernier coup d'œil sur ce que nous appelions "le ponton". Devant moi, les paysages familiers, si beaux. Ils n'avaient pas changé. Et pourtant j'avais le sentiment d'un monde qui allait basculer; tant il est

La drôle de guerre

vrai qu'on associe son environnement à sa propre vie, ses affections, ses espoirs.

Le 4 septembre est le jour J auquel je dois rejoindre mon régiment en formation près de Dijon. J'embrasse les enfants et monte dans une voiture qui retourne à Beaune. J'ai le souvenir, tandis que nous descendons l'allée de platanes qui conduit à la maison, de la svelte et charmante silhouette de Nancy qui s'efface.

A Mâcon, le patron de la station-service qui fait le plein se vante d'être communiste. Il est sûr que Staline a obtenu de Hitler la promesse de ne pas faire la guerre. A Dijon, les rues sont encombrées, le trafic embouteillé devant les bureaux des principaux journaux, tandis que les dernières nouvelles sont projetées sur un écran.

Je dis au revoir à mes compagnons de route dont Louis Noël Latour, mon beau-frère, après qu'il m'eut déposé à Dijon au quartier* où j'avais servi comme lieutenant de réserve au 1er régiment d'artillerie.

Le 1er était un beau régiment qui se flattait d'avoir autrefois compté dans ses rangs le lieutenant Bonaparte. Il était déjà parti pour la frontière. Le terrain d'évolution était vide. Un maréchal des logis m'amena en voiture dans le petit village de Quetigny au voisinage de Dijon, où le nouveau régiment auquel j'appartiendrai désormais était en formation: le 237 d'artillerie A.L.H.D., soit Artillerie Lourde Hippomobile Divisionnaire.

Je me présentai au chef d'escadron Charrière, commandant le groupe d'artillerie auquel j'étais affecté. Le commandant était dans l'école du village, assis au bureau de l'instituteur, en face d'un poussiéreux buste de Marianne. Il tournait avec un énervement manifeste

*Le quartier est pour l'artillerie ce que la caserne est pour l'infanterie.

La drôle de guerre

les pages du « livre de mobilisation » censé donner, minute par minute, les instructions sur ce qu'il fallait faire, le matériel à distribuer, les emplacements où se rendre, les formalités à remplir. Je ne connaissais pas le commandant Charrière; ce qui peut surprendre. J'aurais dû être mis sous ses ordres au cours des « périodes » accomplies depuis ma sortie de l'Ecole d'Artillerie de Fontainebleau. Cette mobilisation, apparemment si bien agencée, révélait déjà ses déficiences. Nous en découvrîmes beaucoup d'autres, et plus graves, par la suite. On reverra souvent, au cours de ce récit, le commandant Charrière.

Un commandant de groupe a un petit état-major composé de cinq officiers; j'en faisais partie. Très vite, les contacts s'établissent, et se forme une camaraderie à laquelle il n'y eut jamais aucun accroc, jusqu'au jour où nous nous sommes séparés à Poitiers au début du mois de juillet suivant.

Dans un régiment en formation, chaque homme, chaque gradé va avoir un rôle bien défini pour composer un tout capable de se déplacer, s'installer, tirer, si possible mettre au but. Le matériel est là, dans de vastes hangars, chaque chose bien assemblée, numérotée, enregistrée. Les maréchaux des logis de carrière venant du 1er d'artillerie font la distribution. Les trois jours suivants, les chevaux continuent à arriver, mobilisés comme les fermiers dont ils tiraient les charrues. Les hommes se rassemblent, reçoivent leur uniforme, se font immatriculer. Un maréchal des logis a installé sa table, sur la place du village, au-dessous du mémorial aux morts de la guerre. Petit à petit, le groupe prend corps: les hommes, d'abord désorientés et avec le mal du pays, bientôt adaptés à leur nouveau genre de vie; les maré-

La drôle de guerre

chaux des logis et les brigadiers* apprennent les noms de leurs hommes; les officiers font connaissance et s'occupent à remplir les nombreux états réclamés par l'intendance. En peu de jours, cette masse confuse et hétérogène d'hommes, de canons, de chariots et de chevaux est devenue le Ve groupe du 237 d'artillerie.

Les moments pittoresques dans l'armée ne manquent pas. Ils constituent une compensation. C'en est une de voir les hommes qui, il y a quelques jours encore, étaient derrière leur charrue, maintenant vêtus d'uniformes tout neufs, s'affairer, préparer leur paquetage et surtout s'occuper de ce qui constitue le moteur essentiel, si l'on peut dire: les chevaux. Les recrues en avaient l'habitude, c'était d'ailleurs la pratique qu'ils en avaient chez eux qui avait motivé leur affectation à un régiment d'artillerie lourde hippomobile.

Et nous voilà, pour la première fois en colonne à cheval prenant la route pour une première manœuvre d'entraînement. Elle se déroula sans heurt. Je fus heureusement surpris que cet assemblage, qui paraissait si hétéroclite dans les premières heures, eût pu déjà se souder pour former une unité capable de tenir sa place dans l'armée.

Comme on pouvait s'y attendre, ce furent les chevaux, de gros percherons, qui posèrent le plus de problèmes ; des chevaux mobilisés comme les hommes, mais sans avoir, comme eux, le souvenir et l'entraînement d'un service militaire. Ils ruent dans les harnais dont ils n'ont pas l'habitude; l'artillerie montée continuait en effet à utiliser la bricole, sorte de ventrière, au lieu du collier. Vous pouvez en voir sur les bas-reliefs figurant des chars romains. Le collier n'est apparu qu'au Moyen Age. Il doubla l'efficacité du cheval.

*Correspond aux grades de sergent et caporal dans l'infanterie.

La drôle de guerre

Le 155 court pèse deux tonnes. Il est tiré par quatre attelages de deux chevaux chacun. Le caisson, par derrière, est tiré par trois attelages. Il transporte les munitions, obus et gargousses. Sur chacun des attelages, un conducteur* monté qui tient son « sous-verge » par la bride. Pour une pièce, cela fait sept attelages. Et pour un groupe de trois batteries, 84 attelages, donc 168 chevaux auxquels il faut ajouter la colonne de ravitaillement avec ses chariots de parc** et ses fourgons bâchés. Cela fait beaucoup de chevaux et un long convoi sur la route (planche 3).

Je regardais la colonne passer devant moi. Aucun usage du pétrole là-dedans et beaucoup d'objectifs pour les avions. Nous partions pour une guerre qui n'était pas celle que nous avions prévue et qui n'était pas celle que les Allemands allaient nous faire. Le spectacle n'en était pas moins très beau. 80 % de l'effectif était composé de réservistes, 20 % de canonniers d'active plus ou moins entraînés. Les canons avaient été récupérés des stocks de la dernière guerre. Ils tirèrent. Leurs coups arrivèrent vite et assez précis.

Dans le groupe, j'avais les fonctions d'observateur. J'étais attaché à l'état-major du commandant. J'en étais satisfait. Un observateur voit ce qui se passe alors que, à l'échelon des batteries, on ne voit que les coups qui partent; on ne les voit pas arriver. L'observateur est en outre en contact avec un tout petit groupe de sous-officiers et de canonniers. Son poste, près de l'infante-

*Le conducteur est le canonnier qui, sur un attelage de deux chevaux, monte celui de gauche - le porteur - et tient par la bride celui de droite, dit « sous-verge ».

**Chariot à grandes roues et hautes ridelles pour le transport du matériel d'artillerie.

La drôle de guerre

rie, élargit son horizon et pas seulement physiquement. Enfin, appartenant à l'état-major du commandant, il échappe à la routine quotidienne et peut être affecté à des missions variées comme celles dont je fus chargé plus tard: organiser le terrain, construire des abris, pendant la retraite, assurer la « défense rapprochée». Le commandant m'avait vanté les avantages de la fonction:

- En observant, vous ne vous ennuierez pas. C'est amusant de voir chez les autres. Et il ajoutait avec ironie. Et vous serez vu par les gens d'en face... qui vous procureront des distractions « sur place ».

Une manifestation de cet humour noir du commandant, qui devait contribuer à animer ces dix mois de « campagne» qui furent plutôt dix mois d'expérience.

Le 10 septembre, nous sommes prêts à partir pour la frontière. Le groupe est rassemblé dans la grande cour du quartier à Dijon, au garde-à-vous. Les commandants d'unité décrivent la glorieuse conduite du régiment durant l'autre guerre. Ils lisent ensuite une lettre de son ancien colonel, actuellement en retraite, qui évoque la valeur de ceux qu'il a commandés.

La nuit suivante, dans l'obscurité du couvre-feu, le régiment se met en marche vers une petite gare du voisinage, perdue dans la campagne, où des trains nous attendent. Sur chaque wagon, nous reconnaissons l'inscription familière « hommes 40, chevaux 8 ». C'est alors l'embarquement, une opération pittoresque, agitée et toujours difficile, pour un régiment d'artillerie lourde hippomobile. Les gros percherons tiennent difficilement à quatre, côte à côte, dans la largeur du wagon. Bien qu'empilés, ils se détendent à coup de sabots qui font résonner les parois aux fonds du wagon.

La drôle de guerre

Il arrive qu'un train de voyageurs s'arrête dans une gare et qu'on regarde passer lentement, sur l'autre voie, un train de marchandises. Entre les deux guerres, on avait alors sous les yeux, se déplaçant d'un côté à l'autre de la vitre, le « hommes 40 chevaux 8 » ; « hommes 40 chevaux 8 » peint sur les portes des wagons et répété jusqu'au dernier, rappel insistant de la première guerre, et annonce que la prochaine serait probablement elle aussi faite avec des hommes et des chevaux. Nous en faisons pour le moment la démonstration.

En arrivant en France en 1917, les Américains découvrirent ce « hommes 40, chevaux 8 » qui les enchantait sans qu'ils aient aucune intention de mettre le concept en pratique. Il fallut leur expliquer que ce n'était pas ensemble que 40 hommes et 8 chevaux occupaient le même wagon. C'était au choix. Cela leur avait paru moins drôle, mais digne tout de même de passer à la postérité. Une association d'anciens combattants aux Etats-Unis a adopté le sigle « men 40, horses 8 ».

A deux heures du matin, nous partons pour une destination inconnue. L'après-midi suivant, c'est l'Alsace. Debout à la fenêtre du wagon, le commandant reconnaît les lieux où il est passé, en août 1914, jeune brigadier, avec son régiment de 75 monté. Il nous raconte le défilé dans les rues de Toul aux acclamations des habitants, puis l'entrée en Alsace, le grand rêve de sa génération. En 14, la déclaration de guerre avait été « un grand bonheur ». L'Alsace, il en avait rêvé comme en avaient rêvé tous les français. Puis ç'avait été les revers, la retraite jusqu'à la Marne suivie par quatre ans de piétinement, enfin l'offensive de Champagne et la victoire.

La drôle de guerre

Le lendemain, nous débarquons dans les environs de Strasbourg. Envoyé en reconnaissance au village de Froeschwiller où nous devons cantonner, je cherche le maire. Je le trouve mal réveillé. Il ne parle pas français. C'est finalement une jeune alsacienne qui fait l'interprète. Quelques-uns d'entre nous sont un peu choqués que le maire d'un village français ne parle pas la langue de son pays. Je contestai en affirmant qu'il y avait là un particularisme bien sympathique.

Nous passons dans le village trois semaines, en attente de cette bataille gigantesque que les journaux annoncent. Nous nous disons qu'il vaut mieux attendre un peu. Nous ne nous sentons pas encore fin prêts. Et la bataille, nous la préférons la moins gigantesque possible.

Le commandant Charrière a cinquante ans. Il est sec, nerveux, infatigable; il a fait toute sa carrière dans l'artillerie et trouve le 155, même court, bien lourd pour l'homme de cheval qu'il est. Il a emmené sa monture avec lui; Orphée, un cheval pur-sang sur lequel, de temps à autre, il galope le long de la colonne.

Le commandant Charrière a la nostalgie du « 75 volant » qui constituait l'artillerie des divisions de cavalerie. Tous les servants étaient à cheval et galopaient. C'était à Fontainebleau un des exercices favoris. Il n'était réussi que quand le canon ou le caisson se renversait. Dans la « lourde », on ne galopait pas, on ne trottait pas non plus. On allait au pas (planche 3).

Je le vois encore le commandant, petit, très droit, très mince, le visage buriné, le képi en arrière de la tête, les jambes écartées, inspectant d'un coup d'œil le rassemblement, puis passant méthodiquement en revue les chevaux, signalant au vétérinaire la moindre meurtrissure, la moindre trace de gale. Blessé trois fois pendant la Grande Guerre, dont une fois à la tête, il avait conservé des tics nerveux qui se déclaraient surtout lorsque la conversation portait sur une de ses phobies préférées : l'intendance, l'armée de l'air, le service de santé, le quartier général et même à l'occasion, le génie. Il en parlait avec véhémence et pittoresque, dans un langage coloré qui étonnait les nouveaux venus mais qui nous enchantait. Excellent artilleur, il était sans cesse préoccupé du bien-être de ses hommes. Il fut tout de suite très populaire.

Le groupe était pour les quatre-cinquièmes formé de Bourguignons, lents, placides, infatigables. Les autres étaient originaires de Paris et du Nord, quelques-uns étaient des « P.R. ». Plus vifs que les Bourguignons, ils rouspétaient volontiers mais étaient bons soldats pourvu qu'on sût les commander et prendre soin d'eux. Ils étaient tout de même suspects. Je ne me rappelle pas ce que P.R. voulait dire; peut-être « présumé réfractaire » ; il nous était recommandé de ne pas leur confier de mission à proximité de l'ennemi. Une curieuse manière de faire la guerre.

Mon maréchal des logis, observateur, était un Auvergnat de trente-cinq ans, fonctionnaire du service des impôts dans un chef-lieu de canton. Il avait insisté pour être affecté à la brigade d'observation bien que ce fût la plus exposée. Il me disait que c'était une occasion unique de prendre l'air. Il était fatigué d'aligner des chiffres ; peut-être aussi en avait-il assez de sa femme. Cela je n'ai pas eu le temps de le vérifier car il fut tout de suite muté à un service administratif. Il retrouva ses chiffres et je perdis un bon soldat. A vrai dire je devais le retrouver plus tard, encore une fois volontaire, pour la défense rapprochée dont j'étais chargé.

Durant les trois semaines qui suivirent, j'emmenais chaque jour mes hommes s'exercer dans les champs voisins. Le village était au pied d'une colline sur laquelle cinquante ans auparavant les Allemands avaient construit un fort pour se défendre contre une invasion française. Les canons encore en place portaient des inscriptions russes. Sans doute avaient-ils été fondus pour l'armée du tsar avant qu'un changement de politique leur eût fait donner une autre destination. Ils étaient tournés vers l'ouest. On les dirigea vers l'est. La forte-

resse ainsi modernisée ou plutôt réorientée fut incluse dans le système défensif de la célèbre ligne Maginot; elle n'en était certes pas le maillon le plus solide.

Ce simple virage du canon sur 1800- qui changeait tout (à notre point de vue) - excitait l'ironie et l'imagination. Certains suggéraient la standardisation franco-allemande des munitions. Cela simplifierait l'approvisionnement (c'était l'O.T.A.N. avant la lettre). Mais le commandant avait beaucoup mieux. C'était l'échange des états-majors. « Alors nous serions sûrs de gagner la guerre ». Une charge qui devait prendre un goût amer huit mois plus tard.

Le dimanche qui suivit notre arrivée, tout le groupe en grande tenue emplît la petite église de Froeschwiller. Le pasteur nous accueillit en dialecte alsacien. Le lieutenant Bernard célébra la messe. Bernard, vicaire de la cathédrale d'Autun, était chargé à la fois du ravitaillement et du moral des hommes. Fonction délicate dont il s'acquitta de belle façon. Bernard était plein de vie et d'intelligence. Il gardait l'onction sacerdotale même sous l'uniforme. Au point que, au cours de ses opérations de ravitaillement, il arrivait que ceux qui ne le connaissaient pas l'appellent « mon père ». Pendant la retraite de juin, il ne cessa de circuler dans le camion qui lui était affecté pour le ravitaillement, à l'affût des boules de pain et autres denrées nécessaires aux soldats. Je ne sais comment il réussit à passer à travers les avant-gardes allemandes du genre de celles sur lesquelles nous devons buter à Bobigny. Il jouait à cache-cache avec elles. Toujours calme, souriant; prêt à bénir les boules de pain, et même les mitrailleuses qui, à l'occasion, lui tiraient dessus (planche 2).

La drôle de guerre

Bernard avait aussi une fonction inattendue. Il était guetteur d'avions. Le poste lui était échu un jour où, avec quelques camarades, il assistait à une parade aérienne destinée à nous renseigner sur les différents modèles de l'aviation amie. Lorsque les avions avaient paru, un groupe de jeunes filles, probablement un pensionnat, passait au même moment sur la route. Tous les yeux, sauf ceux de Bernard, se tournèrent aussitôt vers elles. On se fit des sourires. Bernard fut le seul à saisir ce jour-là l'occasion - qui ne devait pas se renouveler - de voir dans le ciel des avions alliés.

Bernard joua un grand rôle dans le maintien non seulement du moral mais de la bonne humeur. La prêtrise doit être une excellente formation pour l'armée. Commander des soldats n'est pas si différent que diriger des paroissiens. Il y faut l'initiative, le don d'organisation - et la connaissance des hommes.

Au cours de notre séjour à Froeschwiller, j'eus l'occasion d'aller plusieurs fois à Strasbourg. La ville, évacuée au début des hostilités, était silencieuse, déserte. Les gendarmes vérifiaient les papiers de rares passants et surveillaient les boutiques closes dont les devantures étaient encore garnies de marchandises. Le pont de Kehl était intact, gardé de chaque côté du Rhin par des postes armés de mitrailleuses se faisant face. Lors de mon passage, elles n'avaient pas encore tiré une seule cartouche, à la grande surprise du capitaine du poste, vétéran de la Grande Guerre. Il me raconta que, quelque temps auparavant, une fanfare allemande avait donné un concert sur la place de Kehl. Français et allemands avaient écouté la musique pacificatrice en commun, mais chacun de son côté.

La drôle de guerre

Vers la fin septembre, la guerre prend une autre tournure. La Pologne s'écroule sous l'attaque des panzers. Notre offensive de la Sarre s'en va en fumée. Peu à peu s'évanouit tout espoir d'une rapide victoire. S'évanouit est beaucoup dire, y a-t-il vraiment eu jamais un tel espoir? Au café, nous nous réunissons pour entendre les nouvelles reçues par radio sans haut-parleur. Le lieutenant de transmission Devos, qui en a la charge, ajuste les écouteurs et nous fait un compte rendu exact du communiqué. On ne doute pas de ce que rapporte Devos, fils de notaire, futur notaire lui-même, un jour probablement père de notaire. Devos était un camarade d'humeur égale, un parfait camarade hautement estimé.

Les nouvelles sont si déprimantes que le commandant, incrédule et inébranlable dans ses convictions, prend les écouteurs et se charge de nous faire son interprétation personnelle de ce qu'il entend. Nous restons silencieux, à l'affût, tâchant de deviner les événements d'après les expressions du commandant. Il gesticule, grimace, s'exclame « les cochons ». Nous savons que cela, c'est pour les Allemands, les Fritz comme nous les appelions; « stupides », cela, il n'y a pas d'erreur, ne peut s'adresser qu'au grand quartier général.

Le commandant était un optimiste invétéré. C'était dans sa nature. Il l'est resté jusqu'à l'armistice et même après. Il l'était encore lorsque je l'ai revu au cours de l'hiver 40-41.

Le 30 septembre, le groupe reçoit l'ordre de faire mouvement. Il est alors à peu près rodé. Suivent plusieurs marches de nuit. Le passage d'un col des Vosges met à l'épreuve nos chevaux. Nous apprenons que l'homme de liaison avec le colonel est un motocycliste illettré, incapable de lire les bornes de la route. A la der-

nière étape, nous nous trouvons dans le secteur de la ligne Maginot, devant une forteresse entièrement souterraine dont nous aurons à défendre les abords en surface.

Mon poste d'observation (P.O.) se trouve sur la dernière colline des Vosges, le Hohwald. Je jouis d'une vue magnifique sur la vallée du Rhin. En fond de tableau, les montagnes de la Forêt-Noire. Bien que la frontière soit assez éloignée, je vois parfois les Allemands travailler sur la ligne Siegfried. Ils prennent d'ordinaire la précaution de se masquer derrière de larges écrans. A quelque cent mètres devant moi, une tourelle de la ligne Maginot; tout autour, en surface, des positions d'infanterie. Près de mon abri, dans les bois, le P.O. de deux jeunes lieutenants d'infanterie; dans le civil, avocats à Paris. Nous faisons connaissance. La vie au grand air qu'ils mènent leur plaît. Ils vont parfois à Haguenau plaider la défense de soldats devant le tribunal militaire. Leurs hommes sont des Alsaciens, de la région pour ~aplupart. Ils parlent le dialecte. Nous avons été étonnés dans les premiers jours d'entendre, émanant d'une patrouille, des *ia* et des *hoch* !

Quand je suis de service sur le P.O. avec mes canonniers, je parle avec eux de leur vie, de leurs ambitions. Pour trois d'entre eux, j'ai eu beaucoup d'affection: Mazelot, Caron, Lecuyer. Mazelot avait vingt-cinq ans. Il était maçon à Paris et travailleur habile. Ses plaisanteries de Parisien qui ne respecte pas grand-chose font la joie de ses camarades. Caron était un cultivateur du Nivernais, aussi lent d'esprit qu'était vif celui de Mazelot. Il était toujours calme et plein de bon sens. Lecuyer était une tête chaude du Nord. Il fallait le tenir d'assez près, il détestait les bourgeois. Ouvrier, il avait dû être

La drôle de guerre

souvent en conflit avec son chef. Je ne suis jamais parvenu à lui faire admettre que les officiers auxquels il était, malgré tout, très attaché, se trouvaient être, eux aussi, des bourgeois.

- Mais mon lieutenant, vous ne me ferez jamais croire que vous aussi vous en êtes un.

Les batteries, à plusieurs kilomètres, étaient en position dans le village de Lamperstloch à quelque distance au nord de Pechelbronn. Le village avait été évacué précipitamment par ordre de la gendarmerie quelques heures après la déclaration de guerre, au grand désespoir des habitants qui n'avaient pas eu le temps de préparer leur départ. Ils avaient laissé à peu près toutes leurs affaires en l'état dans leur maison. La gendarmerie fit bonne garde les premiers jours devant les maisons fermées. Il fallut les ouvrir lorsque l'hiver arriva. Ceux qui s'y abritèrent ne furent pas aussi discrets et aussi soigneux que les canonniers du Ve groupe. La réputation collective de l'armée en souffrit.

Je ne connaissais pas l'Alsace. La guerre me la fit découvrir. Depuis j'y suis souvent retourné. A bicyclette avec mes trois filles, en 1952, nous avons trouvé, dans les champs, l'observatoire en béton que j'avais construit au printemps 40 avec ma petite escouade d'observateurs. Sur la coupole de l'observatoire, gravés dans le béton: les noms des canonniers.

Par la suite, je suis revenu souvent à Strasbourg, d'abord à la recherche d'un terrain pour une raffinerie - projet qui fut réalisé; ensuite à la recherche d'un terrain pour un nouveau quartier de Strasbourg que nous voulions construire. Ce fut un projet qui lui n'eut pas de suite. La Société est plus préoccupée de son approvisionnement en pétrole que du développement harmonieux de la cité.

La drôle de guerre

Au cours de l'hiver 39-40, j'admirais ces villages et ces maisons. J'ai eu souvent l'occasion d'évoquer ces images à propos d'urbanisme, de construction, de mode de vie. Les villages sont beaux. J'aimerais en voir partout d'aussi beaux en France. Les maisons aux poutres apparentes sont vastes et en même temps gracieuses. Je les comparais non sans mélancolie aux maisons de nos villages de Savoie. On y rencontre trop de bicoques aux toits de tôle rouillée, ou en terrasse, en désordre, bariolées d'affiches pour une marque d'apéritif. Bien sûr, la richesse de l'Alsace est supérieure à celle de la Savoie. Peut-être est-ce une excuse. Au cours de ces dernières années, la Savoie s'est enrichie. Elle construit un peu moins laid.

En Alsace, je découvris les villages et leurs maisons. Non seulement les extérieurs, mais aussi les intérieurs. Nous avions des « périodes de repos », un repos qui était réglementaire mais qui, il faut le reconnaître, n'avait aucune contrepartie d'activité guerrière lorsque nous étions « en ligne ». Mais il est vrai que la « drôle de guerre » elle-même n'était pas non plus réglementaire. Au repos, nous vivions chez l'habitant, cultivateur le plus souvent. J'avais une chambre, celle du fils de la maison mobilisé. Sur le lit un énorme édredon. L'hiver 39-40 a été très froid. Enfoui sous l'édredon, je me réveillais le nez et la bouche entourés de glace. Nous prenions le petit déjeuner dans une grande cuisine qui était le centre de la maison, servait de salle à manger, de salon, et même de cabinet de toilette car c'était là qu'étaient le foyer et l'eau chaude.

Plus tard, au cours de discussions sur les normes de l'habitat, je me suis souvent demandé si le paysan alsacien, dans sa maison sans eau courante, sans chauffage

central, avec les toilettes dans la cour, n'avait pas en fin de compte plus de confort que n'en avaient des habitants au seizième étage d'une H.L.M. à Gonesse. En norme H.L.M. pour trois enfants, l'appartement comporterait non seulement une salle de bains mais une douche. Et aussi, hors norme H.L.M., un escalier maculé, une cour à la pelouse pelée entourée d'immeubles en béton rébarbatifs et un lieu de travail à une heure de transport.

Je bavardais avec mes hôtes alsaciens. Ils ne se livraient pas. J'étais un militaire, un officier, et j'étais de « l'intérieur ». L'« intérieur » pour les Alsaciens est cette partie de la France qui est de l'autre côté des Vosges. L'Alsace a été trop disputée pour ne pas garder un particularisme tenace.

L'origine germanique de l'Alsace ne peut être mise en question. Cela aussi je le découvrais en parcourant ces villages sans en rencontrer un dont le nom ait une consonance française. De mon enfance, j'avais gardé le souvenir de cette passion des Français pour la « province perdue » de l'autre côté de la « ligne bleue des Vosges ». Ma première dictée avait été « la dernière classe » d'Alphonse Daudet. Les Alsaciens doivent être quelquefois tirillés mais ils trouvent une raison de patriotisme d'avoir été tant aimés et désirés par « l'intérieur ».

Telles étaient mes réflexions au cours de cet hiver. J'avais du temps pour réfléchir et aussi pour lire et même lire de gros livres. En allant d'une image à l'autre, je trouve celles de *Autant en emporte le vent*. Elles se superposent à d'autres et même à celle de l'observatoire isolé sur une hauteur entourée d'une plaine glacée et déserte. Ces images de Scarlett, j'allais les retrouver à

La drôle de guerre

la fin du printemps, dans le spectacle de l'invasion et de l'exode.

Dans l'armée en campagne, très tôt, la vie en commun forme des familles. La mienne était l'état-major du commandant. La « popote » était la table familiale. Nous n'étions jamais moins de quatre, le nombre qu'il fallait pour le bridge du commandant, institution sacrée. Au repos le docteur, le vétérinaire (le véto) nous rejoignaient, parfois le commandant de la colonne de ravitaillement et quelques autres.

Le père de famille était le commandant. Il présidait. Son langage était pittoresque tout comme l'étaient ses opinions. Il aimait raconter des histoires. Les unes étaient répétitives, à la manière de ces sonneries de trompette qui, dans l'armée, scandent les événements et les moments du jour. Il y en avait d'autres qui étaient nouvelles: morceaux de la petite et de la grande histoire ; parmi les classiques: celle du « cigare et de la surprise ».

- Mes gars étaient fatigués, il fallait que je les encourage. Je leur dis: à l'étape, il y aura un cigare et une surprise. Cela les faisait avancer. Une fois arrivés, eh bien, je leur disais: la surprise, c'est qu'il n'y a pas de cigare.

A quoi je faisais remarquer au commandant que la vraie surprise eut été qu'il y eût des cigares.

Il y avait aussi le récit du retour en permission après des mois de boue, de gamelles et de nuits dans les abris. Sa mère le voyant arriver lui disait:

- Pour fêter ton retour, on a organisé un pique-nique

Le tout accompagné d'un rire sarcastique, auquel nous ne manquions pas de nous associer respectueusement.

La drôle de guerre

Chacun y allait de son anecdote. Il y en avait une des miennes que le commandant aimait particulièrement et me demandait de raconter jusqu'à ce qu'il se l'appropriât. Je la tenais du capitaine Manilève*, officier d'artillerie en 1914. Avec son colonel, il attendait un lieutenant qui était en retard. Enfin il arrive. Le colonel:

- Mais enfin, nom d'un chien, lieutenant, d'où sortez-vous?

- D'où je sors? mais... de Polytechnique mon colonel.

Le commandant sortait du rang. Il était brigadier en 1914.

D'autres récits évoquaient de plus près les combats de la Grande Guerre. En mai 1918, Charrière commandait une batterie de 75. D'une hauteur près de Soissons, il avait aperçu une colonne ennemie quittant les faubourgs et battant en retraite, en ordre. Les 75 du commandant étaient derrière lui à cinquante mètres; il avait attendu que les derniers soldats eussent quitté la ville et fussent arrivés en terrain découvert pour ouvrir le feu, tirant par devant puis par derrière, puis rapprochant progressivement les salves à la cadence maximale du feu. Et Dieu sait que le 75 peut tirer vite.

La colonne ennemie avait été anéantie. Le commandant complétait son récit en précisant que sa batterie avait tiré des « obus fusants ». Un fusant est un obus qui explose en l'air avant de toucher le sol. L'enveloppe

*Antoine Manilève, grand ami de la famille Ribaud. Officier d'artillerie à l'entrée en guerre en 1914, il s'était fait muter dans un corps d'élite, les Chasseurs, il avait été huit fois cité et avait perdu un bras.

La drôle de guerre

de l'obus, avant d'éclater, projetée en avant de sa trajectoire des billes de plomb. Un arrosage particulièrement meurtrier pour le personnel à découvert.

Le commandant n'avait eu que très rarement l'occasion de tirer des fusants; la guerre de tranchée ne s'y prête pas. Cela tourmentait son âme de chasseur. Enfin cette occasion lui était donnée. Le souvenir l'enflammait. Il accompagnait son récit de gestes, d'interjections : d'une main, il tournait la manivelle de direction du 75 avec laquelle on fauche l'objectif au commandement « Par un, fauchez deux tours ». De l'autre il chargeait la culasse. Du nez et de la bouche il sifflait, crachait, postillonnait. C'étaient les fusants bien réglés projetant leur chargement sur un adversaire enfin surpris à découvert.

A la popote on ne racontait pas que des anecdotes. Les événements du jour, la politique alimentaient aussi les conversations: le lieutenant Janvier, normalien, professeur de sciences, faisait preuve d'un pessimisme qui contrastait avec l'invariable optimisme du commandant. Selon Janvier, les premières pelletées de terre pour la construction de la ligne Maginot avaient proclamé au monde que la France entendait rester désormais sur la défensive; alors que seule une offensive concertée de toutes les puissances réunies aurait pu venir à bout de la volonté de conquête de l'Allemagne, plus puissante par sa population et son industrie que chacune de ses voisines. On avait trop attendu. Il faudrait un miracle pour arracher la victoire.

Je me rappelle le soir où, après le bridge obligatoire du commandant, la conversation s'engagea sur ce chapitre. Pour une fois, le commandant n'était pas en forme. Janvier fit une analyse scientifique des positions

respectives des deux camps en les décomposant « en facteurs et paramètres » : nombre d'hommes, entraînement, adaptation naturelle à la guerre, matériel, commandement, moral des troupes de choc, intelligence du haut commandement, etc. Sur tous les chapitres, le commandant avait un avis qui n'était pas celui de Janvier, mais on sentait qu'il s'efforçait à l'optimisme. Quand on en vint au haut commandement, au grand quartier général, cela changea. Ce fut l'explosion, une occasion pour lui de pourfendre son ennemi préféré.

A propos du moral des troupes de choc, le commandant resta songeur. Il se rappelait l'enthousiasme, la volonté de sacrifice des troupes en 1914. En 1939 on acceptait le devoir. Ce n'est pas la même chose. Et chacun connaissait la poussée collective qui soulevait les jeunes générations allemandes, fanatisées, derrière leur Führer.

Il y en avait tout de même, parmi les officiers du groupe, quelques-uns qui ne s'embarrassaient pas de ces considérations. Pour eux c'était la guerre, l'occasion de se battre. Et c'était ce que souhaitait le capitaine Boureau, jeune officier d'active, qui commandait une des batteries. Boureau était fait du même matériau que le commandant, ou plutôt du matériau dont il avait été fait en 14. Je les imaginais tous les deux sous le bonnet à poil des grenadiers de la garde impériale. Pour Boureau, comme pour le commandant, il n'y avait que l'armée, l'artillerie. En face, il y en avait, comme Boureau, tout aussi estimables, tout aussi généreux, et tout aussi désireux de se jeter l'un contre l'autre.

Boureau venait souvent me voir à mon observatoire. Confiné à sa batterie, il ne voyait pas l'objectif. C'était moi simple lieutenant qui voyait, et qui, par l'intermédiaire de l'observatoire, dirigeait son tir. Cela l'agaçait.

La drôle de guerre

Tout en l'estimant, en l'admirant, je regardais Boureau, étonné et ravi comme pourrait l'être un paléontologue qui découvrirait le survivant d'une espèce qu'il croyait disparue.

Le 155, même court, était trop lourd pour le capitaine Boureau. Il réussit à se faire muter dans un régiment de 75. Son histoire ne se termine pas là. La suite mérite d'être mentionnée. En juin, blessé, il fut fait prisonnier. Quelques mois plus tard, il s'échappait, regagnait Lyon, passait dans la Résistance. Il fut pris par les Allemands. Une fois enfermé, il profita de sa connaissance des arts martiaux (on ne pourrait imaginer qu'il eut négligé cette sorte d'armement) pour tuer son gardien au moment où il entra dans sa cellule; et le voilà sortant de prison après avoir échangé ses vêtements contre l'uniforme de son geôlier. Un an plus tard, Boureau fut pris dans une rafle; par malchance, trouvé en possession d'un revolver, il fut fusillé.

A Lamperstloch, le calme du secteur nous donnait tout le temps d'organiser le terrain. On creusa des abris, des boyaux de liaison. Le sol en terre glaise rendait le travail difficile. On était toute la journée dans la boue. Les hommes n'avaient qu'un seul uniforme et deux paires de brodequins et, pour tout le groupe, quelques boîtes de caoutchouc. Mon commandant, soucieux du confort de ses canonniers, réclamait, envoyait rapport sur rapport.

On finit par lui annoncer l'envoi, avec quelques boîtes, d'un gros chargement de brodequins. Nous allons inspecter le précieux chargement. Le commandant a presque une attaque en découvrant des chaussures à boutons, noires, en cuir mince comme celles que les campagnards portaient autrefois le dimanche. Il fulmi-

La drôle de guerre

nait, vilipendait tour à tour l'état-major, l'intendance et même le génie accusé de s'être servi en priorité. A la fin, lassé, il se résigna à voir ses hommes mettre à leurs pieds ces chaussures qu'il appelait des chaussures de premier communiant. Il alla même plus loin et finit par accepter de voir autour de ses canons quelques servants en vêtements civils. N'ayant pas de treillis, ils avaient été contraints, après une forte pluie, d'attendre en sous-vêtement sous leur manteau que leur unique uniforme, imprégné d'eau, eût séché.

Le matériel manquait tout autant que l'habillement. On surveillait les longues scies passe-partout, irremplaçables pour tronçonner les poteaux servant au soutènement. Elles étaient mises chaque soir sous bonne garde comme des pièces rares de musée, car les commandants de batterie ne reculaient pas devant l'emploi de commandos pour se procurer les outils dont ils avaient besoin.

A la fin de novembre, la position était bien organisée. Les abris étaient confortables. Ils ne furent à vrai dire jamais mis à l'épreuve.

J'étais le seul ingénieur du groupe, et mineur par surcroît. C'était donc moi qui avais été chargé de l'aménagement du terrain. Je n'avais guère de pratique de la mine et aucune du génie civil. Mais cela m'intéressait. J'acquis dans le groupe une réputation qui tenait surtout au manque de compétence en la matière des autres officiers. Je retrouvais à cette occasion une observation que j'avais déjà faite à mon passage à l'Ecole d'Artillerie. Les militaires français ne s'intéressent guère à l'aménagement du terrain. Comment expliquer cette indifférence après l'expérience de 14-18 ?

La drôle de guerre

Et comment expliquer que les huit mois de « drôle de guerre » n'aient pas été employés à travailler et à construire pour protéger la frontière du Nord. C'est la route traditionnelle des invasions. Elle n'était pas couverte par la ligne Maginot. En dotant les troupes en surface, qui comptaient plus d'un million d'hommes, d'engins de génie civil, ou même simplement de pelles et de pioches, il eut été possible, en huit mois, de créer une barrière d'obstacles sur lesquels eussent buté les panzers.

Nous étions collés à la ligne Maginot en surface. C'était à l'intérieur qu'il y avait quelque chose à voir.

La ligne Maginot se composait de positions fortifiées souterraines dont les dimensions étaient très différentes; depuis le simple blokhaus tenu par quelques hommes armés du fusil mitrailleur jusqu'à la forteresse. Celle du Hohwald avait une garnison de deux mille hommes.

Le Hohwald, en bordure duquel nous nous trouvions, est situé à l'extrémité nord de la chaîne des Vosges. J'avais souvent l'occasion de pénétrer dans la forteresse pour échanger des informations avec mes camarades officiers observateurs. Le fort ressemblait à une immense usine ou plutôt à un cuirassé, avec ses magasins, ses hôpitaux, ses kilomètres de chemin de fer enfoncés dans la terre. En surface: des nids de mitrailleuses et des canons anti char. Un fossé liait les forts. Les barbelés et les mines défendaient l'entrée. On y parvenait en franchissant un pont, comme autrefois au Moyen Age pour entrer dans un château.

Mon correspondant observateur direct était le lieutenant François, ingénieur de son métier. Après avoir suivi de nombreux corridors et pris des ascenseurs bien éclairés et ventilés, on parvient à la tourelle d'un 75. Nous redescendons. La chambre de François est petite mais confortable. Elle fait penser à la cabine d'un bateau. Dans la salle de tir, plusieurs sous-officiers se tiennent autour d'une table, prêts à calculer, à un

rythme accéléré, les données du tir. Nos méthodes de tir sont les mêmes mais tandis que les calculateurs, dans la ligne Maginot, ont au-dessus d'eux quelques dizaines de mètres de terre, et les servants des tourelles une dizaine de centimètres d'acier, nous sommes en plein air, ou peu s'en faut. Je n'échangerais pas pour autant ma place contre celle de François, jour après jour sous des lampes électriques et n'apercevant le ciel qu'à travers les meurtrières des postes d'observation.

La ligne Maginot était, en ligne droite, la conséquence d'une erreur de stratégie.

- C'est elle, disait Janvier qui nous vaut d'être ici ; et il ajoutait avec un sourire: et contents d'être sous vos ordres mon commandant.

Mais ce n'était pour lui que les préliminaires d'une bordée de critiques.

En fait, pour porter un jugement sur une politique militaire comme dans bien d'autres domaines, on doit, comme les géologues, en reconnaître la nature stratifiée superposant des raisonnements justes dont les conclusions éventuellement s'opposent, selon les données. Tout professeur de sciences qu'était Janvier, il me semblait ne porter son attention que sur une strate, et là, il ne se trompait pas. Bien sûr, sur le papier, il vaut mieux tous s'unir pour tomber sur le méchant que de le laisser avoir affaire à ses adversaires, l'un après l'autre. Un professeur de littérature se serait associé au professeur de sciences en évoquant le modèle de stratégie dont avaient été victimes les Curiaces.

En remontant dans le temps à une strate plus ancienne, on constate qu'il y avait deux thèses à choisir pour ceux qui écrivaient le traité de Versailles, celle de l'écrasement par le vainqueur et celle de la réconciliation. On nous a souvent présenté le président améri-

cain Wilson comme un rêveur et un utopiste, et on l'a opposé aux « réalistes qu'étaient Clemenceau, Poincaré, Lloyd George ». C'était Wilson l'utopiste qui avait le meilleur sens des réalités. Comment a-t-on pu croire qu'on maintiendrait l'Allemagne à terre et comment a-t-on pu accroître encore, inutilement, son ressentiment en l'obligeant par la force, à reconnaître la responsabilité exclusive de la guerre, qu'elle rejetait.

Après la Seconde Guerre mondiale, les Américains n'ont pas commis la même erreur. A coup sûr, c'est un tour de force celui de Mac Arthur au Japon, après Hiroshima, rédigeant une constitution qui lui valut la reconnaissance des vaincus.

Dans une troisième strate, on trouve, n'en déplaise au lieutenant Janvier, un contresens: celui de la supériorité des « encerclés » sur l' « encerclé ». C'est le contraire qui est vrai, parce que l' « encerclé » peut rassembler ses forces pour une offensive sur l'un des encerclés, alors que ceux-là ne le peuvent pas. La Tchécoslovaquie n'aurait pas tenu une semaine. Regardez-la sur la carte, encastrée dans les territoires allemand et autrichien. La Pologne, elle aussi un des encerclés, en a tenu trois.

Depuis Napoléon, la France a toujours été en retard d'une guerre. En 1870, l'armée française encore auréolée des victoires de l'empire croyait à une victoire facile. En 1914, on attribuait la défaite de 70 à trop de passivité ; alors on fit confiance à l'assaut à la baïonnette, avec casque et gants blancs pour les saint-cyriens, képi et culotte rouge pour les troupiers. Puis, ce fut la guerre de tranchées, imposée par les Allemands. En 1916, à Verdun, le fort de Vaux avait fait redécouvrir les mérites d'une artillerie fortifiée. (On y avait renoncé après

1870 car les forts autour de la capitale n'avaient pas réussi à empêcher son encerclement). Alors, pour la « prochaine », on revenait au point de départ avec la ligne Maginot.

En 14-18, sur le front ouest, les Allemands ont perdu moitié moins d'hommes que les alliés.

La ligne Maginot est considérée comme un gigantesque échec. Mais celui que l'on dit ne me paraît pas le principal. Il est vrai que le test de la résistance à un siège n'a jamais été fait.

Mais eut-elle été attaquée de front, elle n'aurait pas suffi pour assurer une défense effective contre l'instrument de l'offensive qui n'était plus le fantassin mais le char d'assaut. Les assaillants seraient passés à travers les points de résistance. La ligne de défense qui réunissait les 110 forts de la ligne n'aurait rien arrêté. Il suffisait d'aveugler les forts avec des obus fumigènes. Entre les deux, la défense était dérisoire. Le fossé, qui n'était pas large, aurait été franchi avec des passerelles. Les barrières de rail, sectionnées. Quant aux mines, un bombardement prolongé les aurait nettoyées.

Le Hohwald était le plus puissant des forts de la ligne Maginot. Il était souvent visité. Tout le monde se rengeait. Les Français y puisaient un motif de confiance. Les étrangers un prétexte à ne pas nous aider.

Les photos de la messe de minuit publiées dans *Life* avaient fait grosse impression. Elles avaient été prises à l'intersection de deux « lignes de métro ».

Non seulement la ligne Maginot était issue d'une conception erronée de la défensive, mais les crédits militaires détournés sur elle avaient manqué à la force de frappe. Il était alors devenu illusoire d'espérer porter

la guerre sur le territoire allemand. Et ce fut, après la mobilisation à grand fracas, le spectacle d'une armée française immobilisée, paralysée, alors que la Pologne était envahie.

Créer à la fois une défense capable de résister aux panzers et une capacité d'offensive capable d'enfoncer la ligne Siegfried eut exigé un effort d'armement supérieur à celui de l'Allemagne, alors que les moyens de la France, enfoncée dans la crise économique et le désordre social, étaient dans un rapport de 1 à 3, et probablement en-dessous.

Au-delà de considérations purement militaires, on trouve l'économie, la politique, la monnaie. Il en sera à nouveau question à la fin de ces souvenirs.

Dans la ligne Maginot, ce qui attirait l'attention était, ce que, en terme de mineur, on désigne comme le « fond ». Pour le lieutenant François comme pour moi, c'était ce qui se passait « au jour » qui importait aux observateurs que nous étions.

Les observatoires du Hohwald étaient à peine suffisants pour bien diriger les tirs. Ils l'étaient moins encore pour donner l'alerte. Ils étaient donc complétés par ce qu'on peut considérer comme l'antithèse du fort enterré: le ballon captif dit « saucisse ».

Le meilleur observatoire, en effet, est celui qui est le plus haut, en l'air si possible; l'observateur voit un paysage dont rien n'est plus caché. Il voit aussi l'avion ennemi qui fonce sur lui. Aussitôt perçu le vrombissement du chasseur, la saucisse est ramenée à terre par son treuil. Il arriva, cependant, qu'un avion devançât l'atterrissage. La saucisse s'abattit en flammes. Le pilote avait sauté en parachute et atterri sain et sauf. Son panier portait des traces de balles.

La drôle de guerre

l'enviais l'étendue de vue de mon collègue en saucisse. Il envoyait mon stationnement sur terre ferme. Vobservatoire mobile, télescopique, dont je parlerai plus loin était intermédiaire entre les deux. Il devait projeter son occupant à vingt mètres au-dessus du sol en cinq ou six secondes et l'y ramener aussi vite, plus vite même qu'en parachute - et plus confortablement.

A propos de ballon captif, je pensais au récit que m'en faisait mon camarade Lavoir*. Il prétendait qu'il était faux qu'un ballon captif ne voyageait jamais. Lavoir, observateur de la Marine, se trouvait un jour en l'air par grand vent du nord. Les amarres du ballon s'étaient rompues. Lavoir n'était pas pressé d'atterrir. C'était en temps de paix. Et il racontait cette sensation exquise de s'être laissé porter de Dunkerque jusqu'à Toulouse.

Le ballon captif évoquait pour moi un autre souvenir, celui d'Albert Caquot**, grand ingénieur et grand ami de la famille Riboud. Vidée géniale de Caquot, alors qu'il était mobilisé en 1914 comme aérostatier, avait été de doter le ballon des protubérances allongées latérales et inférieures que remarquent tous ceux qui lèvent la tête pour regarder.

Avant d'être une saucisse, le ballon n'était qu'un cigare sans empennage. Venveloppe en tissu ne supportait pas les attaches d'ailerons rigides stabilisateurs. Le

*Robert Lavoir, ingénieur du pétrole et collègue dans la société Les Consommateurs de pétrole à laquelle j'appartenais à la déclaration de guerre. J'en reparlerai plus loin au moment où nous nous sommes retrouvés après les hostilités.

**Albert Caquot, membre de l'Institut, est surtout connu pour ses travaux dans le domaine du génie civil. On lui doit des ouvrages réputés, tels que le pont Lafayette, à la sortie de la gare de l'Est, et le barrage de la Rance.

La drôle de guerre

cigare flottait aux quatre vents et était impropre à l'observation. Caquot eut l'idée d'utiliser l'enveloppe elle-même, en la déformant, pour procurer à l'aéronef les ailerons dont il avait besoin pour se stabiliser. Il imagina aussi un treuil, à rappel rapide, qui sauva la vie de nombreux aérostats.

La saucisse a servi à d'autres fins que l'observation: en 1918, à grande échelle, pour entourer Londres de câbles en acier qui protégeaient la capitale contre les incursions d'avions ennemis. Les Anglais avaient donné à la saucisse, avec ses boursoufflements, le *shocking*, sobriquet de *virgin's dream*. C'est ainsi, paraît-il, que l'invention de cet ingénieur sérieux entre tous qu'était Albert Caquot contribua à alimenter les rêves érotiques des demoiselles d'outre-Manche.

Pour l'observation, le corps d'armée disposait d'avions spécialisés. J'allai leur rendre visite. Le terrain était près de Haguenau à 20 km de notre position. J'y trouvais des observateurs et des pilotes cordiaux mais amers. Leurs avions étaient vieux et lents. Dès les premiers jours, ils en avaient perdu trois sur huit. Des appareils modernes qu'ils venaient de recevoir, l'un avait été mis hors de combat; le moteur de l'autre était avarié. Leurs camarades chasseurs avaient de meilleurs avions qui leur avaient assuré quelques brillantes victoires. Mais ils étaient en trop petit nombre.

En revenant de Haguenau, je m'arrêtai à Reichshoffen. Un monument commémore l'héroïsme des cuirassiers lors de la bataille du 6 août 1870. Une guerre et une bataille, elles aussi, mal préparées et mal conduites.

Le 2 décembre, nous sommes relevés par une autre division et envoyés au repos; une formule qui, étant

La drôle de guerre

donné l'absence de toute activité militaire, rendait le commandant encore plus nerveux que d'habitude. Nous y restâmes deux mois qui furent parmi les plus froids de l'hiver. La place manquant dans le village, le cantonnement fut difficile, malgré la cordialité des habitants. Les hommes se firent de nombreux amis. Notre vie quotidienne comprenait des revues de matériel et d'équipement et des manœuvres dans le froid et dans la neige.

J'ai souvent entendu dire que, pendant la drôle de guerre, on avait laissé la troupe encroûtée dans l'inaction. En fait, au 237, c'étaient les canons qui ne faisaient rien, pas les canonniers. Chaque jour, par vent glacial, j'emmenais mes hommes sur des collines autour du village. On installait des appareils et, l'œil collé à ma lunette, je sentais les larmes qui coulaient et gelaient sur la joue.

La glace rendait les déplacements hasardeux pour les exercices en campagne. Sur la route glacée, les chevaux glissaient. Il suffisait que l'un tombât pour provoquer une mêlée d'animaux fumant, ruant. Si la route était en pente, les pièces, en glissant, poussaient devant elles les attelages qui s'affolaient.

Timidement, je faisais remarquer au commandant que des tracteurs feraient bien mieux l'affaire que quatre attelages de chevaux. Il ne l'entendait pas ainsi. La motorisation de l'armée figurait en bonne place parmi ces modernismes qui, d'après lui, la corrompaient. Le commandant reconnaissait l'avantage du tracteur en rapidité de déplacement, en encombrement. Mais, disait-il :

- Rien ne peut remplacer des chevaux pour la mise en position, toujours en dehors des routes.

La drôle de guerre

Il se trompait. Au cours d'un exercice, quatre attelages ne suffirent pas pour tirer le canon embourbé dans un fossé: les chevaux s'arc-boutent, les conducteurs font claquer leur fouet, les servants poussent à la roue. C'est un spectacle pittoresque. Tous les efforts restent impuissants. Un tracteur appelé en renfort vient à notre secours. Il s'immobilise sur le chemin à quelque distance. Le filin d'acier à l'avant du moteur (il y en a un autre à l'arrière) est déroulé, fixé sur le canon déséquilibré dans le fossé, une roue plus haute que l'autre. Le treuil se met en marche, hisse la pièce sans effort apparent. Voilà le canon en place sur la chaussée. Et l'occasion d'une comparaison (discrète eu égard au commandant) entre le volume et l'efficacité des chevaux sous le capot du tracteur et celui des chevaux du groupe au grand air.

l'assistais plutôt que je ne participais aux manœuvres de dégagement des canons embourbés. C'était l'affaire des commandants de batterie. Et ils ne supportaient pas que les lieutenants de l'état-major du commandant s'en mêlent.

Je n'ai pas moins profité de l'expérience pour doter d'un « réducteur de traction » le MAR. L'affût avec son tube pesait à peu près autant que le 155 court. Le réducteur de traction permettait aux seuls servants de le déplacer aisément par une pente de 15 070 (planche 14).

Ce n'était pas un temps pour la guerre. Il faisait trop froid, du moins le croyait-on. Notre général nous voulait fin prêts pour le printemps. Après une manœuvre particulièrement laborieuse, il réunit autour de lui ses officiers frigorifiés et les interrogea:

- Que suggérez-vous au cas où le combat serait réel et non plus simulé?

La drôle de guerre

L'un répondit qu'il aurait creusé des tranchées; l'autre, un officier d'active je suppose, et qui voulait de l'avancement, dit qu'il aurait attaqué à l'aube. Devos me souffla à l'oreille que, si le général l'interrogeait, il répondrait qu'il aurait choisi de rentrer chez lui. Le général écouta en silence puis déclara que les Allemands, comme les Français, se seraient accordé une trêve et installés dans les fermes où ils se seraient chauffé les pieds.

Le général se trompait. La guerre en Russie l'a prouvé.

La popote se trouvait dans un café du village. Le popotier s'était efforcé de lui donner un certain cachet. Les murs avaient été décorés de caricatures à l'ombre chinoise des grosses têtes du groupe, à l'exception toutefois de celle du commandant, non qu'il eût opposé la moindre résistance, mais il était si nerveux, si agité de tics, que l'artiste avait dû renoncer. Cela faisait tout de même un beau panneau. L'hôtelier s'en réjouissait. Il prétendait que, quand nous serions partis, il transformerait la pièce en musée avec entrée payante. Un an plus tard, le panneau était devenu un trophée et le tarif d'entrée vraisemblablement majoré.

Pendant la période de repos, les officiers des échelons, à l'arrière quand nous étions en position, rejoignaient la popote. Le commandant de la colonne de ravitaillement, le lieutenant Artie, en était le fleuron.

Le lieutenant Artie était un *gentleman [armer*, un terme emprunté aux Anglais. Il est une contraction d'une expression plus longue et qui traduit mieux la réalité : *gentleman watching the [armer* autrement dit: regardant le paysan travailler. :tespèce est typiquement britannique. Elle existe aussi en France. Je l'ai rencontrée, lorsque j'ai dû acheter des terrains pour construire.

Artie était pourvu d'un château dans la banlieue de Paris, d'un appartement près de l'Etoile et de deux voitures américaines. Il avait aussi des chevaux de course.

Le lieutenant Artie était gros, il était aussi gras. Sa tunique était bien tendue sur une bedaine qu'il poussait en avant avec satisfaction car elle disait à la fois sa

La drôle de guerre

richesse et son goût de la bonne chère, probablement aussi de bien d'autres choses. Il avait l'habitude de commander les garçons de ferme, les chevaux de labour. Il savait diriger la récolte de betteraves et de pommes de terre. Il était bien à sa place pour commander la colonne de ravitaillement, une colonne sans canon mais avec d'innombrables chariots de parc et de fourragères qui transportent tout ce dont a besoin l'artillerie en campagne.

L'égoïsme d'Artie lui était si naturel - il n'en faisait pas mystère - qu'on ne lui en voulait pas, et, à l'occasion, on en profitait. Il se faisait envoyer des bonnes choses, des foies gras qu'il ne pouvait pas manger seul. Cela se serait su. Il les partageait. La guerre le dérangeait. Il la désapprouvait, prétendait que c'était les Français qui avaient jeté Hitler dans les bras de Staline.

La guerre provoque un remue-ménage. Des officiers sont rassemblés qui portent le même uniforme. Il faut un certain temps pour que leur naturel et leurs occupations civiles se révèlent. Artie avait été un des premiers à manifester ce qu'il était sans trop cacher, je ne dirais pas son mépris, mais son indifférence pour tous ces gens moins riches que lui et beaucoup moins connaisseurs des bienfaits de la vie.

Dans un régiment d'artillerie, la colonne de ravitaillement figure l'intendance. Elle est stationnée loin derrière les batteries. Cela donne parfois à certains un complexe mais n'en donnait aucun à Artie. Il n'en avait cure. Ce dont il souffrait, c'était d'avoir chez l'habitant une chambre pas chauffée, et surtout, dépourvue de salle de bains. Les « privés » dans le fond de la cour symbolisaient pour lui toute l'horreur de la guerre.

La drôle de guerre

Nous lui avions suggéré d'ajouter à la colonne de ravitaillement ce que l'on appelait alors une roulotte, ce qu'on appelle aujourd'hui une caravane. Peinte de couleur kaki, elle n'aurait pas été remarquée parmi les véhicules de modèles les plus divers qui progressivement avaient été ajoutés aux chariots de parc et aux fourgons.

A la popote, la caravane d'Artie était un sujet fréquent de conversation. Chacun avait son idée. On faisait des croquis. Au fur et à mesure des suggestions, la caravane se complétait, s'allongeait. D'abord une toilette avec chasse d'eau et un abattant en bois vernis. Artie avait insisté là-dessus. Puis vint la baignoire, disposée en largeur. On avait vérifié que c'était possible. Ensuite un bar bien garni, une chambre à coucher avec un lit à deux places dans le sens de la marche, pour le confort. A l'arrière, un poêle pour le chauffage. Il y avait matière à broder.

Au cours du printemps, Artie, vétéran de 14-18, las d'attendre l'hypothétique caravane, demanda à être transféré.

Je le rencontrai à Paris après la guerre. Il me raconta ce qui lui était arrivé après nous avoir quittés. A Dijon, d'après lui, cela avait été dur. Il avait été assigné à un bureau de la censure où il était chargé de déchiffrer dix heures par jour des centaines de lettres de troupiers à leurs femmes ou à leurs petites àmies, se plaignant de ce que le temps leur parut long. Bien qu'il ait réussi à trouver une chambre avec salle de bains, le lieutenant Artie craignait de perdre la raison.

En juin 1940, l'offensive allemande avait atteint les abords de la ville, Artie rassembla son équipe de censeurs (des sous-officiers pour la plupart), les embarqua dans des camions militaires et les lança sur la route

La drôle de guerre

vers le sud. C'était bien, mais pas une manifestation éclatante d'ardeur militaire. Artie en était conscient; il n'en ressentait pas moins avec amertume les critiques de civils; il ripostait en sortant un stylo de sa poche, armement réglementaire du « censeur ».

- Comment me conseillez-vous de battre les panzers avec cette arme-là.

A la fin de la retraite, Artie avait perdu 10 kilos. Il en avait conservé beaucoup d'autres. Quand il fut de retour dans son château tant prisé, il trouva des Allemands partout, des SS montaient ses chevaux.

Nous déjeunâmes au fameux café Weber rue Royale. Artie, en prenant connaissance du menu, tomba sur un nouveau règlement qui interdisait à un client de consommer plus de trois plats. Il devint pâle d'émotion.

J'ai peut-être tort d'ironiser, car, dans son genre, il avait des qualités; je lui suis reconnaissant, un jour d'automne 1940, d'avoir prélevé sur sa récolte de pommes de terre, dans les environs de Paris, deux cents kilos qui nous furent précieux.

En temps de paix, rares sont les occasions de rassembler des gens d'origines diverses. Il y a l'école, le service militaire et dans les derniers temps de la vie la maison de retraite. Il y a aussi les couvents. Cela ne concerne pas la plupart des adultes. Au 237, nous vivions étroitement ensemble. La popote nous réunissait deux ou trois fois par jour. Au repos, nous partagions des chambres; en position, nous partagions des abris. On eut pu imaginer des frictions, des dissensions, des hostilités déclarées. Je n'ai souvenir de rien de tel. Artie était d'extrême droite, de cette extrême droite d'autant plus virulente qu'elle est impotente. Il lisait *l'Action Française*. D'autres étaient de gauche. En

La drôle de guerre

temps de paix, les oppositions se seraient déclarées, il y aurait eu des affrontements. A la popote, chacun exprimait sa pensée en toute liberté. Cela ne rencontrait que l'indifférence. Peut-être était-ce dû au changement complet d'environnement qui détachait celui qui parlait, de son support moral « logistique ». On était ailleurs, on tenait un rôle. Celui qu'on nous avait imposé après nous l'avoir appris. Chacun se dédoublait, le double du temps de paix perdait sa substance. S'ajoutait à tout cela la camaraderie traditionnelle et, à partir du 10 mai, la solidarité devant le danger.

Venant eux aussi des échelons, le docteur et le vétérinaire, dit le véto, nous rejoignaient à la popote pendant la période de repos.

Le docteur était chargé de veiller à la santé du groupe. Il s'en acquittait bien. Il se souciait de l'état physique des canonniers, et plus encore du sien. Sa digestion était son gros problème. Enfin, elle le satisfaisait. Cela l'étonnait. Il digérait mieux qu'en temps de paix, alors que les menus étaient cuisinés avec moins de soins qu'ils ne l'étaient par sa chère petite épouse. De sa digestion, il ne nous laissait rien ignorer. Nous en connaissions toutes les phases depuis le début qu'il illustrait en brandissant sa fourchette, jusqu'à son aboutissement ultime qu'il nous disait heureux, et il nous décrivait avec complaisance la consistance, l'onctuosité, la forme de cet aboutissement de sa digestion, en l'accompagnant de commentaires biologiques instructifs.

Je lui conseillais d'en faire la matière d'un mémoire à l'Académie de médecine et lui suggérais même un titre: « De l'influence des guerres et des révolutions sur la consistance des selles de Messieurs les médecins mili-

La drôle de guerre

taires ». Je lui faisais valoir que cela le rendrait peut-être aussi célèbre dans la profession qu'il l'était devenu dans le groupe.

Le parallèle du docteur pour les hommes était, pour les chevaux, le « veto ». Vétérinaire dans le militaire, il l'était aussi, comme on pouvait s'y attendre, dans le civil. L'armée réussit à faire un lieutenant de transmission, et même un très bon, d'un notaire (Devos), mais elle n'entreprend pas de faire un vétérinaire pour ses chevaux, d'un avoué. Il s'appelait Lesourd. Il était mince, pas très grand, distingué, avec, sous son uniforme, un petit air de Chateaubriand. Cela s'expliquait car Lesourd, en plus de ses fonctions de vétérinaire, était aussi poète. Il se promenait avec un livre de vers à la main et nous en lisait quelquefois, de préférence hors de la présence du commandant, dont ce n'était pas le style.

C'était quelquefois incongru, et agaçant. Je lui disais:

- Plutôt que « Nous aurons des lits pleins d'odeurs légères, des divans profonds comme des tombeaux », citez-nous plutôt Hugo: « Il neigeait, on était vaincu par sa conquête » ou même Déroulède « Tu seras soldat, cher petit » .

Cela ne troublait pas Lesourd. Il m'avait dit ne pas lui-même écrire, ajoutant avec un fond de tristesse, « qu'il y avait plus de gens pour écrire des vers qu'il n'y en avait pour les lire ».

Lesourd avait un gros revolver dont il se servait, sans joie d'ailleurs, pour des « exécutions ». En position et même au repos, les chevaux restaient à la corde, exposés au dehors. Ils résistaient mal au froid. Chaque matin, on en trouvait plusieurs qu'il fallait achever.

La drôle de guerre

C'était le véto qui s'en chargeait avec son gros revolver. Pendant plusieurs mois d'hiver, ce furent les seuls coups de feu tirés par notre groupe d'artillerie. Cela faisait enrager le commandant. En vrai cavalier qu'il était, il tenait à ses chevaux. Il détestait le véto qu'il traitait d'assassin.

Dans le civil, c'est vrai, Lesourd avait rarement affaire à des chevaux, surtout de cette taille, il était manifeste que ce n'était pas sa partie. Sa spécialité semblait être plutôt les animaux de salon: des roquets, des perruches... Après la guerre, revenu dans son cabinet que j'imaginai orné d'oiseaux des îles, peut-être même de ouistitis empaillés, il a dû se rappeler avec fierté qu'au Ve groupe, pendant des mois, il avait été le seul qui, chaque matin, avait fait « parler la poudre».

Un jour, dans le courant du mois de mars, alors que je rejoignais le P.C., je vis le commandant au milieu de la route. Il semblait très excité. Cela n'était pas inhabituel ; cette fois, il avait une bonne raison. Quand il me vit, il cria:

- Les Anglais arrivent.

Puis il m'expliqua que, dans un village voisin, il avait rencontré un officier anglais qui lui avait dit être certain que nous allions être relevés par une division britannique.

En fait, les forces britanniques dans ce secteur ne dépassèrent jamais 50 hommes. Ils semblaient très occupés à manipuler de grosses boîtes mystérieuses venues d'Angleterre. Les officiers restaient à l'écart. Ils ne répondaient pas à nos invitations. Nous ne sûmes jamais le but de leur présence; le bruit courait qu'ils essayaient un nouveau procédé pour poser des mines... dans le Rhin, comme ils en posaient dans l'Atlantique.

La drôle de guerre

Mais ce n'était peut-être qu'une légende, prétendait Janvier. On sait aujourd'hui que ce n'en était pas une, mais une idée de Winston Churchill qui voulait « faire profiter » les navigations fluviales ennemie et neutre de la nouvelle mine magnétique dont la réussite maritime venait d'être prouvée.

Une variante appréciée sur l'objet de leur présence était que les 50 Britanniques étaient là uniquement pour contrer la propagande du célèbre « traître de Stuttgart » qui avait lancé le slogan « Est-ce que vous avez vu les Anglais ». Maintenant, nous pouvons dire que nous les avons vus en attendant que d'autres les voient, car, pour l'objectif visé, il fallait une rotation.

Les Britanniques étaient souvent un sujet de discussion. Janvier affirmait qu'ils étaient grandement responsables de la guerre. Le commandant, qui les appréciait, se bornait à dire qu'il avait combattu côte à côte avec eux et que ça suffisait. Dans l'autre guerre, sa division avait été dans un secteur tenu par l'armée britannique. Il disait son admiration devant le ravitaillement:

- Les montagnes de marmelade d'orange, les tonnes de tabac de Virginie et les wagons de bacon tous produits de luxe en France, mais libéralement distribués aux simples soldats dans l'armée britannique (ce à quoi, pour rétablir un équilibre dont le commandant avait tendance à s'écarter, je faisais remarquer que les Anglais, en voyant le vin rouge et le camembert consommés par nos hommes, devaient éprouver le même sentiment d'envie).

Le commandant, comme beaucoup de Français, préférait les Américains; il avait passé quelque temps dans un camp d'entraînement de la « Force américaine expéditionnaire» :

La drôle de guerre

- L'équipement personnel était fantastique. Chaque homme avait quatre paires de pantalons (le commandant qui était lieutenant à cette époque, n'en avait jamais eu que deux), et aussi des bottes en caoutchouc (lui, pendant ses quatre ans dans les tranchées n'avait jamais eu que des godillots en cuir qui n'étaient pas imperméables).

Et il ajoutait, avec émerveillement:

- Chaque soldat touchait 5 francs par jour!

En dépit d'une réelle sympathie pour les Anglais, on mentirait en disant que la propagande anti-britannique n'avait pas d'effet. Les hommes ne pouvaient comprendre pourquoi des célibataires de 28 ans n'avaient pas encore été appelés alors qu'en France des hommes de 45 ans étaient déjà sous les drapeaux. Nous nous efforcions de leur expliquer que mettre sur pied une armée prend du temps. Je le disais, mais pensais que les Anglais avaient un peu vite, après 1918, abrogé le service militaire obligatoire.

Je vivais avec mes hommes; je partageais le casse-croûte. Pendant tout le temps où nous étions au poste d'observation, nous étions côte à côte; je connaissais leurs pensées. Cela est vrai, ils n'avaient aucun enthousiasme pour la guerre, mais la propagande telle que « mourir pour Dantzig » ne les impressionnait pas; ils comprenaient bien de quoi il s'agissait, ils savaient pourquoi ils étaient là. J'étais souvent surpris de voir comment le moins intellectuel raisonnait avec bon sens.

Le 10 novembre, dans l'après-midi, j'étais avec François Mialaret. François faisait partie de l'état-major du colonel. Il dirigeait la construction d'un abri. Pour donner l'exemple, il avait la pelle à la main, et, mieux, il s'en servait. Je ne connaissais pas Mialaret, mais un major de l'X qui a la pelle à la main - et qui s'en sert - cela valait la peine d'être vérifié, sur place. Je m'y rendis. Ce fut le début d'une longue et précieuse amitié.

Nous parlons d'abris, de liaison avec l'observatoire et de beaucoup d'autres questions. Je vois arriver le vaguemestre. Il me tend une dépêche. Elle venait de Baltimore. Mrs Gwinn me félicitait de la naissance de ma fille, la troisième, à Aix-les-Bains.

Il était bien connu à l'époque que pour obtenir une communication téléphonique de Paris à Neuilly, il était plus rapide de passer par New York. J'ignorais que ce fût aussi vrai pour les télégrammes. C'est ainsi qu'Olivia me procura la première permission du groupe.

Je trouvais Nancy à Chindrieux, belle et douce, comme toujours. Tout s'était bien passé. La nurse des enfants, Fraulein Bush était en charge. Livie était déjà une mignonne petite fille, très jolie, avec des yeux violets magnifiques. Une des photos les plus précieuses de mon album est celle de Nancy dans son lit entre Chesley et Betsy. Chesley est tout sourire, toute douceur. Betsy a déjà un air de commandement.

Mes parents, Paul et Louise, sont là en bonne forme. Ma sœur Nicole est en voyage. Je donnais des détails sur une guerre qui n'était drôle que d'une certaine

La drôle de guerre

façon. L'arrière était encore plus interloqué que l'avant par ce conflit qu'on annonçait comme devant être terrible et où on ne se battait pas. Pour moi, c'était un progrès, pour d'autres un échec à grande échelle, pour la plupart une routine qui remplaçait l'action. En 14-18, la lecture des communiqués était la grande affaire. En 39, cela donnait une impression de vide.

Le long hiver fut interrompu par des périodes d'entraînement généralement passées dans de petites villes du voisinage, loin du front. De telles périodes étaient appréciées. Je fus désigné pour un stage à Sarrebourg.

Sarrebourg est une ravissante cité, typiquement alsacienne. De l'autre côté de la Sarre, en territoire ennemi: Sarrelouis, patrie du maréchal Ney. Les environs au pied des Vosges sont vallonnés, plaisants à l'œil. Dans le froid et sous le soleil, nous regardons évoluer les nouveaux chars. Dans l'après-midi, des amphis. Le matériel tout neuf paraît excellent.

Au mess, je fais connaissance avec les officiers de la division. L'un d'eux, capitaine, est issu de la garde mobile. La garde avait tiré, en février 1934, place de la Concorde. Elle n'était pas bien vue par les officiers de réserve. Mais six ans avaient passé et il y avait la guerre. Je lui montrais ma cicatrice à la tête, séquelle d'une charge d'agents de police alors que j'étais, avec la foule, devant le pont de la Concorde.

Je ne manifestais pas, j'observais (déjà). Mais ceux qui tapent, que ce soit de près avec des matraques, ou de loin avec des canons, ne font pas de différences. Une constatation que j'avais maintenant, à nouveau, l'occasion de déplorer comme observateur au sein du 237.

La drôle de guerre

Je fis le récit au capitaine de ce que j'avais vu ce 6 février: un officier de la garde se détachant avec quelques hommes et entrant dans la foule, puis déployant une feuille de papier qui me parut de grand format et se mettant à lire. Les bruits divers et assourdissants ne permettaient pas d'entendre. Quelques instants plus tard, une charge d'agents me laissait par terre avec une belle entaille dans mon chapeau de feutre (on en portait alors) et une autre dans le crâne, tous deux victimes de cette arme redoutable qu'est une paire de menottes dont l'une est manipulée comme une fronde autour de l'autre, en bracelet sur un poignet (celui d'un policier, auquel pourtant il n'est pas destiné). Plus tard, j'appris que ce que j'avais vu, sinon entendu, était l'annonce réglementaire qui doit être faite au peuple par les « gardiens de l'ordre » avant d'ouvrir le feu. La fusillade dura plus d'un quart d'heure et fit une cinquantaine de morts et près de mille blessés chez les manifestants. Il n'y eut pas une seule égratignure parmi les dites forces de l'ordre. On manifestait, mais - je peux en témoigner - sans aucun indice même lointain d'un quelconque mouvement pour « renverser la République ». Le capitaine en convint et me dit qu'il lui avait été impossible de tenir ses hommes, exaspérés après plusieurs semaines de manifestations. Un émissaire lui avait été envoyé, il ne savait pas d'où il venait, qui avait endoctriné sa compagnie et l'avait appelée à « défendre la République ».

Je logeais chez l'habitant. C'est un privilège du militaire en campagne, agréable pour lui et, le plus souvent, pour son logeur dont il rompt la monotonie quotidienne. Mon hôte était une vieille dame charmante. Avec fierté et avec un fort accent alsacien, elle me dit

La drôle de guerre

que ses deux fils étaient gradés de Saint-Cyr et que sa fille avait épousé un officier de réserve stationné à Tunis.

Elle se rappelait la guerre de 1870. Elle avait huit ans. On s'était battu dans les rues. Elle avait revu « les pantalons rouges » en 1914 pendant quelques jours seulement et avait soigné des blessés à l'hôpital. Cette guerre était la troisième qui se déroulait à sa porte. Au mur : des portraits de Raymond Poincaré, du maréchal Foch. Au-dessus de mon lit deux édredons et, au-dessus des deux édredons, une sorte d'affiche de grande dimension - un poster - représentant le Kaiser dans toute sa gloire, avec casque à pointe, décorations jusqu'au ventre et moustache en croc. C'était, m'expliqua la vieille dame, une reproduction dont on avait fait cadeau à son mari qui avait servi comme sous-officier dans l'armée allemande avant 1914.

Le poster de Guillaume II m'attire. Je demande à mon hôtesse si elle consentirait à me prendre en photo à côté. Je lui tends l'appareil. Elle n'a qu'à appuyer. La bonne dame est effarée. Elle m'explique qu'elle garde ce portrait de Guillaume II en souvenir de son mari mais qu'elle craint que les autorités ne lui en tiennent rigueur. Et elle me demande pourquoi cette photo ? Je lui réponds que c'est pour faire croire que j'ai fait prisonnier le Kaiser. Faute de flash adéquat, je n'ai pas cette image. On ne sait jamais, peut-être m'aurait-elle servi pendant l'occupation.

Dans le salon aux meubles polis non par l'usage, car on ne s'y tenait jamais, mais par les soins énergiques de la bonne dame, elle me montre l'image touchante et bien familière aux français « de l'intérieur », d'une alsacienne avec sa coiffe en rubans soutenant un sol-

La drôle de guerre

dat français blessé. Elle m'explique qu'en déplaçant le vase de fleurs à côté sur la cheminée, elle peut cacher la vue du soldat et ne laisser voir que l'Alsacienne. C'est ainsi qu'avant 1918, elle avait réussi à tromper la police allemande. Elle gardait l'image et aussi le vase. Elle avait raison. On ne savait pas ce que l'avenir réservait. Moins d'un an plus tard, il devait resservir.

Sa conversation était intéressante, et pas seulement pour évoquer les souvenirs du passé. Elle redoutait les Allemands, affirmait qu'un jour ils frapperaient et très fort, qu'ils ne se laisseraient jamais imposer une guerre d'usure.

Les exercices et les cours sur le combat anti chars me captivaient. Ils m'apprenaient beaucoup de choses. Je causais avec le capitaine instructeur, un homme sympathique et intelligent.

Comme observateur d'artillerie lourde, je n'avais à connaître du canon anti chars d'infanterie qu'en voisin car le nouveau canon antichar, le 47, devait être confié aux fantassins. Mon problème à moi était de savoir comment le 155 court pourrait servir contre les chars. La réponse était qu'il ne pouvait rien faire. Seul un coup au but sur un char a une chance de l'arrêter. Mais comment compter sur un coup au but en tir indirect à plus de cinq kilomètres. Le bombardement « en tapis» sur des chars se déplaçant à vingt kilomètres à l'heure est inefficace. Il y a trop de place à côté. On verra plus loin comment, sur la Somme, le 5 juin, le bombardement en tapis, sur lequel le haut-commandement comptait pour arrêter les chars, n'arrêta rien - et ne les empêcha pas même d'arriver au contact avec l'artillerie.

La drôle de guerre

A l'époque on n'imaginait pas que des canons à cinq kilomètres derrière les premières lignes eussent à se défendre contre des chars face à face à quelques mètres. Quelques mois plus tard, sur la Somme, nous en faisons l'expérience.

Mon stage à « l'arrière » à Sarrebourg terminé, je repris ma place à « l'avant » au Ve groupe.

Nous étions occupés, mais c'était monotone; nous avions l'impression de tourner à vide. L'instruction ne vaut pas l'action. Et les hommes étaient loin de leur famille.

Noël fut l'occasion de leur procurer quelques distractions : des paquets de victuailles nous parvinrent de généreuses associations. Le parrainage qui avait été si prospère pendant la Grande Guerre n'avait pas été rétabli. Pour un canonnier quasi-clochard dans le civil, ce fut une aubaine. Il n'avait jamais mangé si bien. L'armée pour lui, c'était le bon temps. Il n'en avait pas moins excité la pitié de ses camarades. Son nom avait été communiqué à plusieurs associations. Il reçut tant de bonnes choses qu'il attrapa une indigestion.

La messe de minuit fut célébrée solennellement. Les canonniers étaient mêlés à la population. De jeunes Alsaciennes portaient leur coiffe aux larges rubans, popularisée par Hansi; les AlsaCiens le bonnet de fourrure. Les enfants chantèrent alternativement en dialecte et en français. Tout cela était beau, rassurant. Mais il était facile de voir que les pensées de nos canonniers, comme les miennes, étaient ailleurs.

1er janvier 1940. J'ai devant les yeux, précise comme sur une photo, l'image de ce premier jour de l'année. C'était le matin. Bernard, Devos et moi, nous nous promenons dans la campagne. Il fait froid et très beau. Le

La drôle de guerre

soleil brille. Autour de nous, des champs vallonnés sous la neige laissent affleurer des parcelles de terre brune. A l'horizon: les Vosges; de-ci de-là des glaçons pendant des branches des arbres étincellent. Le ruisseau qui court le long de la route est gelé. L'année commence. Elle est pleine d'incertitude. Je ne sais pourquoi l'étrangeté de cette drôle de guerre, nous la ressentons plus fortement que d'habitude.

Nous bavardons librement, non qu'il y ait jamais eu aucune censure et que nous n'ayons jamais éprouvé vraiment le besoin de mesurer nos paroles. Mais, à la popote, c'était, pour moi comme pour beaucoup d'autres, une règle de ne pas exprimer le fond de ma pensée, surtout quand ce fond de ma pensée était que cette guerre était une pure folie.

La levée en masse du monde libre pour mettre Hitler à la raison n'avait pas eu lieu. Nous étions seuls. Et la confiance dans nos dirigeants, si tant est qu'il y en ait jamais eu, s'était évanouie. Ne venaient-ils pas de demander des volontaires pour aller au secours de la Finlande contre l'U.R.S.S. Il ne leur suffisait pas d'avoir comme adversaire une Allemagne de quatre-vingt millions d'habitants fanatisés, ils voulaient y ajouter la Russie!

Au cours du mois de janvier, pour rompre la monotonie d'hiver et de l'inaction, une soirée - on dirait aujourd'hui un show - et un bal furent organisés. Les garçons doués pour le théâtre ne manquaient pas. L'un d'eux était un curieux personnage. Il s'appelait Boulet et était chauffeur du commandant. Malgré ses hautes fonctions, il était le plus négligé de tous les canonniers, pas rasé, mal peigné, et chaussé d'escarpins sur lesquels

La drôle de guerre

pendaient ses guêtres. Son adjudant avait tout fait pour le corriger mais sans succès. Quand on faisait honte à Boulet de sa tenue, il montrait, sans attendre qu'on le lui demandât, sa photo tirée d'un film où il avait un rôle. Il y paraissait superbe dans un uniforme de hussard, resplendissant de dorures, échangeant une poignée de mains avec Maurice Chevalier. Boulet regardait avec condescendance nos uniformes d'artilleur. Il avait connu mieux.

Boulet conduisait le commandant dans une voiture avec un moteur. Car si les canons étaient tirés par des chevaux, le commandant, bien que grand amateur de cheval, était transporté dans une automobile, appelée voiture de liaison. Tout hippomobile qu'était mon régiment, il n'y avait que les conducteurs qui étaient à cheval et, en guerre de position, immobilisés. Mes enfants ne trouveront pas - c'est dommage - dans les albums, la photo du lieutenant Riboud galopant de son observatoire au P.C. du commandant pour lui rendre compte de ce qui se passe en première ligne.

Les heures étaient précieuses à Fontainebleau. Une année est trop courte pour former un lieutenant d'artillerie « polyvalent ». Dans l'emploi du temps, n'en figuraient pas moins de nombreuses heures pour les reprises à cheval. Cette obstination hippologique des hautes autorités militaires n'avait comme excuse que l'éventualité d'un manque de pétrole. Une éventualité qui allait à l'encontre même d'une stratégie fondée sur l'alliance avec la Grande-Bretagne alors maîtresse de la mer.

A mes remarques concernant la supériorité du tracteur sur le cheval, le commandant répliquait que, après une nuit très froide, on avait moins de malle matin à faire démarrer les chevaux - tout au moins ceux qui

La drôle de guerre

n'étaient pas morts -, que Boulet n'en avait pour faire démarrer la Peugeot de liaison.

Boulet ne savait pas faire démarrer la voiture, il ne savait pas non plus conduire, ni davantage changer de pneu. Cela faisait hurler le commandant qui jurait qu'il enverrait Boulet dans la Légion - et pas dans le sable chaud chanté par Edith Piaf. Mais Boulet, héros du film muet, était non seulement muet mais aussi sourd comme un pot. Les invectives du commandant ne le troublaient pas.

Les divertissements et le bal organisés par Bernard eurent beaucoup de succès. Boulet remporta un triomphe. Le docteur dansa avec la fille du maire. Le véto récita des vers dédiés à son épouse. Artie offrit du champagne.

Sur le chapitre du théâtre aux armées un souvenir: nous fûmes invités à un spectacle donné par des acteurs mobilisés dans la ligne Maginot. Le haut commandement se préoccupait de distraire les hommes. Ils étaient mieux protégés, mais le moral, lui, dans les souterrains, ne l'était pas. Le clou du spectacle était une imitation. Elle était facile mais trop vraie. A la demande du présentateur, le colonel demanda à l'assistance de se lever et de se mettre au garde à vous, dans le silence. Mon commandant devint nerveux. Il s'attendait à voir paraître le général. Ce fut Hitler qui fit un discours tonitruant, ponctué par les *heil* de l'orchestre. C'était fidèle mais pas drôle. La voix rauque de Hitler avait mobilisé tout un peuple et c'était pour cela que nous étions en uniforme.

Fin janvier: permission réglementaire après quatre mois de « front ». Je retrouvai à Chindrieux Nancy et les trois filles. Je pris Livie dans mes bras. Elle était dodue, bien mignonne avec ses cheveux châains qui

La drôle de guerre

contrastaient avec les cheveux blonds de ses deux sœurs. Les parents étaient à Beaune. Paul à l'hôpital pour une opération de la prostate, Nicole était en voyage. S'était jointe à la famille, outre Fraulein, Raton, un nom qui nous ramène, ma sœur Yvonne et moi, à notre enfance. Raton était couturière. Louise l'avait connue bien avant la guerre. Elle n'était plus seulement couturière, elle était devenue nurse, dame de compagnie, cuisinière à l'occasion. Elle était dévouée mais triste. Sa figure était sévère. Celle de Fraulein aussi. Cela faisait un contraste avec Nancy, toujours gracieuse et souriante, mais ne contribuait pas à animer les soirées d'hiver à Chindrieux.

Je ne le sus que plus tard, car Nancy n'avait pas voulu m'inquiéter - l'hiver avait été inconfortable, troublé d'incidents venant surtout du manque d'adaptation de cette maison aux rigueurs de l'hiver. Il n'y avait qu'un poêle à charbon dans le vestibule que les femmes n'arrivaient pas à faire marcher. Les canalisations avaient gelé. Il y avait eu des inondations. En pleine nuit, il avait fallu mettre des bassines sous les plafonds. Dans quoi avais-je fourré ma petite Américaine? Heureusement il y avait les trois enfants.

Nous faisons le projet d'aller faire du ski mais le cœur n'y est pas. J'avais mon plein de neige et de froid et j'aimais mieux rester à Praz*. Chesley avait cinq ans et demi, Betsy un peu plus de trois ans.

Au retour, arrêt à Beaune. Je vais voir Paul à l'hôpital. Il vient d'être opéré de la prostate. A l'époque l'opération se faisait en deux temps. C'était très long et douloureux. Paul va bien mais il est sombre. Il parle peu. Il me paraît vieilli. En fait, il devait trouver une nouvelle jeunesse et trente-deux ans de vie. Mais par nature, il était pessimiste et avait tendance à faire des adieux. Il m'en avait déjà fait plusieurs fois. Il avait près de cent ans à sa mort.

*Praz, hameau du village de Chindrieux.

En février, stage à Epinal pour des cours d'artillerie antiaérienne. Nancy me rejoint. Elle était parvenue à obtenir l'autorisation, bien qu'Epinal fût dans la zone des armées et qu'elle-même fût étrangère. Mais qui aurait résisté au charme de Nancy?

Nous logions dans un petit hôtel. Pendant que je suivais mes cours à l'école, Nancy lisait, se promenait. J'étais étudiant. Elle était ma petite amie. C'était charmant.

Vient le jour du départ. Nancy me dit au revoir sur le quai de la gare. Il fait nuit, il fait froid. Le quai est encombré de troupes. Nancy rentre à l'hôtel. J'attends le train. Un haut-parleur annonce qu'un bombardement a coupé la voie. Elle ne sera rétablie que le lendemain. Je rentre à l'hôtel. Il y a de cela près de cinquante ans. Surgit en moi le souvenir de cette pure joie de retrouver ma Nancy ouvrant la porte de sa chambre, mince et blonde dans son peignoir de nuit, puis, dans le lit encore chaud, de serrer son corps souple dans mes bras.

Quelques jours après mon retour au Ve groupe, je suis convoqué chez le colonel. Le colonel Jard était un officier de carrière très estimé mais nous le connaissions peu. Le « patron » pour nous était le chef d'escadron Charrière.

La raison de cette convocation était un rapport que lui avait adressé mon instructeur d'Epinal. J'avais obtenu une bonne note à l'examen passé à la fin des cours, mais j'avais laissé copier mon voisin. L'instructeur s'en était aperçu. Il réclamait une punition. Je

n'avais eu aucun mérite à avoir brillé; l'entraînement scientifique reçu par l'ingénieur le prédispose à la technique de défense anti-aérienne (A.A.A.). Mais mon voisin de cours, lui, était avocat dans le civil. Et il tenait beaucoup à passer par l'A.A.A., quitte à copier.

En fait de punition, le colonel me complimenta d'avoir soutenu la réputation scientifique du 237. Le colonel savait commander et, pour commander, il faut savoir prendre les hommes. Il n'aurait rien gagné en m'infligeant une punition. En me faisant un compliment, il acquérait un dévouement. Il a dû répondre à l'instructeur qu'il m'avait puni. Ainsi tout le monde était content, le colonel, l'instructeur et moi.

Mais il y eut une autre conséquence; je l'appris par la suite. Cette conséquence fut une discussion qui, paraît-il, fut orageuse entre le colonel et le commandant. Le haut commandement avait demandé que fut désigné un officier du 237 pour des cours à Bayonne, prélude à une mutation dans l'artillerie antiaérienne. Mes bonnes notes m'avaient valu d'être sélectionné. En l'apprenant, le commandant avait explosé. Il était allé exprimer son sentiment au colonel.

Je ne crois pas que le commandant tenait vraiment à moi comme observateur; je ne suis pas doué pour la perception sensorielle de la topographie et j'ai une déficience affligeante pour l'orientation. Mais, d'abord, il m'aimait bien; ensuite j'étais l'ingénieur du groupe. Le commandant tirait une grande satisfaction de l'aménagement du terrain dont j'étais chargé.

Et il y avait le bridge du soir. Le commandant y tenait. Son agitation cessait alors. Il restait à peu près tranquille, mais ne respectait pas pour autant le silence que s'imposent ou qu'imposent de bons joueurs pen-

dant une partie. Au contraire, il profitait de ce moment pour « échanger des idées ». Il faisait alors preuve d'expérience et de jugement qui contrastaient avec ces exagérations en cours de journée qui nous enchantaient. J'étais là son partenaire, plus volontiers qu'avec des cartes en main. De moi, il disait:

- Riboud joue mal, mais il commente bien.

A la fin de janvier, le bruit commence à courir que nous allons faire mouvement. Boulet affirme qu'il le tient de source sûre du chauffeur du général. Le cuis-tot est plus positif et donne une date. Le commandant se moque, affirme que nous en avons pour un autre mois dans notre cantonnement. Le colonel reste impénétrable. Au jour annoncé par le cuis-tot, nous prenons la route. Tous les hommes sont satisfaits d'échapper enfin aux exercices et aux manœuvres d'entraînement.

La route est difficile. Les chevaux glissent sur la glace. Plusieurs se brisent la jambe et doivent être abattus. Cela met le commandant de mauvaise humeur. Pendant les déplacements, il se poste sur une butte en haut de la route et regarde passer le groupe, quatre attelages par canon, trois attelages par caisson, et, par derrière, la colonne de ravitaillement; cela fait un long ruban. Une image du passé désuète, mais tout de même une belle image dans la forêt enneigée.

Enfin nous arrivons dans notre secteur, devant Lauterbourg. Les canons sont mis en batterie. Nous commençons à organiser le terrain. Lauterbourg est à la pointe extrême du territoire français, là où la frontière d'Alsace bifurque et change de direction. Après avoir filé vers le nord le long du Rhin, elle se dirige vers le nord-ouest en longeant la Lauter. La ligne Maginot ne suivait pas la frontière. Elle faisait un arc qui cou-

paît la forêt et, par endroit, s'en éloignait de près de vingt kilomètres. Entre la ligne Maginot et la frontière: un vaste territoire vallonné de champs et de prairies d'où la population avait été évacuée et que l'armée n'avait pas occupé. Les Allemands n'y avaient pas non plus pénétré. C'était, dans la drôle de guerre, un drôle de territoire.

La 16^e division était chargée de défendre des positions en avant de la ligne Maginot, mais encore en retrait de la frontière.

Ce vaste territoire abandonné et désert est tapissé des tiges de betteraves et de pommes de terre de l'automne précédent qui n'ont pas été récoltées. Des patrouilles françaises et allemandes se croisent, le plus souvent françaises. On se fait des prisonniers. Des histoires circulent.

Avec mon escouade d'observateurs, je vais recenser sur place tout ce qui compose mon champ de vision rapproché sans jamais rencontrer aucun ennemi. Les villages sont vides. Les maisons situées en avant de la ligne de défense ont été, d'une certaine façon, protégées. Elles n'ont pas été pillées. Des buffets contiennent encore leur vaisselle. Dans une maison cossue, nous trouvons une belle collection de statuettes en faïence. Je la fais enterrer dans le jardin. Mais je ne trouve pas le nom du propriétaire. Une fois revenu, il ne s'est pas douté que sa collection était sous ses pieds dans sa pelouse.

Mon P.O. est implanté au nord de la forêt d'Hague-nau, au sommet d'une hauteur complètement dépourvue de camouflage naturel. Mais la vue est superbe: tout autour, la plaine vallonnée; au sud, la forêt de

Haguenau dans laquelle se dissimulent la ligne Maginot et nos batteries. Par endroits, une entaille dans la forêt révèle le fossé antichar. Quand le temps est clair, on peut apercevoir la flèche de la cathédrale de Strasbourg. A l'est coule le Rhin, caché par la végétation le long des rives. Sur la rive droite, des villages allemands éparpillés, Rastatt au pied de la Forêt-Noire.

On voit bien du P.O. et, à coup sûr, on est bien vu. Nous profitons du calme du secteur pour assurer une protection contre l'artillerie ennemie qui corrige l'absence de camouflage. Un ouvrage de deux mois pour mes hommes qui travaillent comme maçons, coffreurs, ferrailleurs. Le travailleur plaît. Ils ont une occupation. Ils réalisent quelque chose qui, une fois achevé, assurera leur propre protection; ce n'est même pas cela qui compte, c'est le plaisir de bâtir.

Au début, le travail progresse lentement, le sol est gelé sur cinquante centimètres. Enfin, au bout de deux mois, nous avons un observatoire en béton armé adjoignant un abri profond pouvant abriter plusieurs hommes. Nous l'inaugurons. Caron est rouge comme une tomate en trinquant avec le commandant à la gloire du 237, et plus particulièrement du Ve groupe.

Le P.O. achevé, il faut trouver une nouvelle occupation. La région est abondante en gibier. La chasse, bien que défendue - je ne sais pas pourquoi - est bien organisée. A l'occasion, Mazelot utilise la lunette de l'observatoire pour repérer sa proie. Il se plaint que le champ de vision soit trop étroit. Effectivement, il couvre l'avant mais pas l'arrière. Une remarque qui valait non seulement pour les lapins mais aussi pour les chars allemands. Je devais m'en apercevoir quelques mois plus tard.

La drôle de guerre

La mission de l'artillerie, surtout de l'artillerie lourde, donne une grande importance à l'observatoire à l'échelon du groupe. Les indications de l'observateur sont transmises au bureau de tir installé au P.C. du commandant. Les données du tir sont calculées, transmises aux batteries qui n'ont plus qu'à exécuter. Ce mode d'organisation donne au commandant du groupe un rôle essentiel et diminue d'autant le rôle des commandants de batteries. Ils surveillent le chargement des obus et des cargousses dans les culasses; ils tirent, sans savoir sur quOI.

Il n'en était pas ainsi dans l'artillerie d'autrefois, ni même dans celle de 1914. Tout enfant, j'avais vu des images qui me restaient en mémoire: en 1918, je prenais des leçons de piano chez tante Lucie, sœur d'un de mes oncles. Elle s'appelait Mme Beury. Elle était veuve. Tante Lucie était petite. Elle vivait dans un petit appartement dans une petite rue près des Batignolles. Elle était charmante, d'une patience d'ange. Elle avait réussi à me faire taper sur le piano ce qui pouvait être pris pour la *Marseillaise*.

Mais ce n'était pas les leçons de piano qui m'attiraient chez tante Lucie. C'étaient les dessins militaires de son fils René, aspirant d'artillerie. Il dessinait très bien. Je le revois dans son uniforme noir, sous le lustre éclairant la table de la salle à manger et laissant dans l'ombre le reste de la pièce, traçant pour moi un canon de 75. A côté du canon, le commandant de batterie avec son képi, debout sur un escabeau, cherchant l'objectif à travers ses lunettes.

Ce n'était plus, je crois, une image de 1918 mais une image fidèle de 1914. René savait qu'elle était plus pit-

La drôle de guerre

toresque. IIIa complétait en dessinant la trajectoire au bout de laquelle éclate un fusant.

En ce printemps de 1940, cette image resurgissait dans ma mémoire, chaque fois que je réfléchissais à mes fonctions d'observateur, et j'y réfléchissais souvent. De l'exactitude de mes informations dépendait l'efficacité ou la non-efficacité de tout ce qui était derrière moi, hommes, chevaux, matériel. Si on tapait à côté de l'objectif, tout cela ne servait plus à rien. Cela me troublait ; et pas seulement à cause de mon misérable sens de la carte et de la topographie, mais aussi parce que j'imaginai combien il me serait difficile, dans un bombardement d'artillerie, de repérer les points de chute de nos propres obus.

A l'Ecole d'Artillerie de Fontainebleau, nous étions entraînés dans des exercices de simulation sur maquette. Des panneaux peints figuraient les plans successifs de l'horizon, comme ils étaient censés être vus de l'observatoire. Les panneaux étaient fixés les uns derrière les autres à la manière des praticables dans un décor de théâtre. Un canonier - on l'appelait le guignol - se tenait en dessous du décor. Il faisait apparaître les points de chute en faisant surgir une petite balle de coton fixée au bout d'un bâtonnet.

Après le coup parti, on comptait les secondes, **1, 2, 3, 4...** jusqu'à l'arrivée du projectile au but; un temps suffisant pour le calcul du point de percussion sur le décor. Le premier coup était court, le second était long, à droite, à gauche; on ajustait.

Cela, paraît-il, formait les réflexes - et économisait la poudre. Mais c'était loin de la réalité. Il y avait, bien sûr, pour compléter lesdits réflexes, de véritables tirs. J'y avais participé à l'école et au cours des périodes.

Je n'étais jamais sûr que l'explosion que j'avais sous les yeux était « mon explosion à moi ». Que serait-ce quand des dizaines, des centaines de canons tireraient, et de chaque côté?

Je faisais part de mes préoccupations au commandant. Il me répondait que je saurais bien repérer l'arrivée de ses projectiles. Le 155 fait beaucoup de tapage et de dégâts quand il arrive au sol. En stratégie défensive, ce qui importe est le tir de barrage juste devant l'infanterie.

- Vous n'avez donc qu'à le plaquer cinquante mètres devant elle; quand vous serez dedans, je vous assure que vous saurez bien que ce sont mes obus qui vous tombent sur le crâne et que le barrage est efficace.

Et il concluait:

Pour en être sûr, vous n'avez qu'à mettre votre observatoire en avant de la première ligne d'infanterie.

C'était effectivement l'emplacement qui avait été choisi pour mon P.O. Ce qui me faisait remarquer au commandant qu'avec cette méthode, il risquait de n'avoir bientôt plus d'observateur ni même probablement d'observatoire, et par conséquent pas d'observateur dans l'observatoire pour observer.

Il y avait une alternative que n'imaginait pas le commandant. Elle était qu'au lieu de canons sans observateur, ce serait un observateur sans canon. C'est ce qui arriva au Ve groupe un matin de juin, sur la Somme.

Cette affaire de tir de barrage en bordure même des tranchées d'infanterie faillit être la perte du capitaine Moureu. Je n'ai encore rien dit du capitaine Moureu pour une raison simple. Il n'y avait rien à en dire, même en cherchant bien. Invariablement aimable, serviable, discret, le capitaine devait avoir dans le civil toutes les

La drôle de guerre

qualités. Au ve groupe, il était sans substance. Devos l'appelait l'ectoplasme.

Le capitaine avait une excuse. Il n'était que suppléant, sans fonction définie; autrement dit, un de ces officiers en surnombre que l'armée met en place dans une unité, pour en remplacer éventuellement le chef.

Cette fonction est remplie dans les chemins de fer par les « monte-à-défaut ». Entendez: « Monte sur la locomotive à défaut du mécanicien ». J'avais commenté le terme au commandant et suggéré que la non-fonction du capitaine Moureu fût définie comme celle de tire-à-défaut.

- Tire-à-défaut de qui?
- A défaut de vous, mon commandant.

Le rappel de cette double éventualité, d'abord d'être remplacé, ensuite de l'être par le capitaine, mettait le commandant, quand il lui arrivait de le rencontrer, dans une humeur massacrate. Le résultat était, chaque fois, d'enlever encore un peu plus de sa substance au dit capitaine, au point qu'il en devint quasiment immatériel.

En Alsace, le capitaine Moureu fut un jour amené à remplacer le commandant d'une batterie pour une mise en position. Il avait choisi un emplacement idéal et dont il était fier: en contre-pente sur la pente la plus raide qu'il avait pu trouver.

Dès qu'une batterie avait été mise en position, la centrale de tir du groupe avait pour mission de tracer sur la carte, en fonction des données et des relevés topographiques, les zones battues, et les zones dites « aveugles », parce que protégées du tir par le relief. Le lendemain du jour où le capitaine Moureu s'était, temporairement, matérialisé, l'officier de tir du groupe prévint le commandant que la crête devant laquelle la bat-

La drôle de guerre

terie était en position l'obligeait à un angle de tir tel que la zone en bordure de la ligne de l'infanterie ne pouvait plus être battue par les 155 sur une profondeur de 2 kilomètres. On a vu à quel point le commandant tenait à ces barrages collés aux tranchées. Il devint pâle de colère. Tout le régiment allait se moquer de lui. Il tapait du poing sur la table.

- Je le fais passer en conseil de guerre !

Je remarquai insidieusement:

- Mon commandant, c'est moi qui ai suggéré cette position au capitaine Moureu, elle me garantissait de ne pas avoir vos obus sur ma tête.

Le commandant saisit le comique de la chose. Il se calma, mais il interdit au capitaine Moureu de s'approcher des positions de batterie moins d'un kilomètre.

Curieusement, pendant la retraite, l'artillerie sans canon réussit là où l'artillerie avec canon avait échoué: donner une substance au capitaine Moureu. La raison n'en était pas un meilleur sens de la trajectoire puisque, faute de canon en état de tirer, il n'y avait plus à se préoccuper d'aucune trajectoire. La raison en était les hautes fonctions que les circonstances avaient conduit à attribuer au capitaine. Ces hautes fonctions étaient, à un croisement, de guider les retardataires. Avant, on ne le voyait pas quand il était présent, et on ne s'apercevait pas de son absence; maintenant il était là pointant dans la bonne direction, enfin substantialisé.

Le commandant avait, chevillé au corps, le sentiment de son devoir à l'égard de l'infanterie. Pendant quatre ans, il l'avait vue au combat; et même de près. En 1918, les Allemands avaient enfoncé le front et atteint, sur ses positions, l'artillerie avant qu'elle eût pu se replier. On s'était battu autour des pièces à la baïonnette. Les

La drôle de guerre

artilleurs avaient été pris au dépourvu pour le plus grand amusement des fantassins. Le commandant avait une dette. C'était à son observateur de l'acquitter.

Encore maintenant, après tant d'années, les interrogations posées à l'observateur me reviennent à l'esprit. Et d'abord ce choix d'un emplacement. La règle était de chercher un point haut à l'altitude maximale. Pendant la première guerre, on s'était livré à des combats acharnés pour la possession de points hauts. Dans les communiqués, ils étaient désignés par leurs cotes sur la carte. Il y avait la cote 304, la cote 310... Elles avaient jalonné, pendant quatre ans, les combats sanglants sur le Chemin des Dames.

Le choix d'un observatoire sur un point haut dans un espace généralement découvert, immédiatement repérable et trop vulnérable, me paraissait, me paraît encore irrationnel. Il eut mieux valu choisir un point moins haut et masqué, quitte à hisser l'observateur, au moment opportun, à quelques mètres au-dessus du sol. Il suffit en effet de quelques mètres pour se dégager d'une position aveugle et découvrir de vastes espaces, plus étendus même que ceux qu'on découvre de la meilleure cote, le nez ou la lunette sur le parapet, dans une meurtrière de P.O.

Je rêvais d'un véhicule d'observation motorisé. Fixée sur le châssis, et hissée par vérins hydrauliques: une échelle télescopique, supportant une cabine pour l'observateur; le déploiement et le repliement commandés par une pompe entraînée par le moteur du véhicule. Quand je vois aujourd'hui un engin de levage Poclain, je pense à "mon observatoire télescopique". Sur un appareil Poclain des pistons de petit diamètre redressent de lourdes échelles avec un bras de levier considérable. Ces pistons sont poussés par un fluide à des pressions très élevées, grâce à des joints spéciaux.

La drôle de guerre

Ces poussoirs eussent apporté une solution aux problèmes posés à la flèche télescopique et au déploiement d'un assemblage articulé.

L'observatoire motorisé aurait eu l'avantage de donner une meilleure vue que le meilleur observatoire au ras du sol. Mobile, escamotable, à contre-pente, moins vulnérable qu'un point haut fixe sur un espace découvert et généralement dénudé, il pouvait être amené sur les emplacements les plus favorables pour les vues sur l'objectif recherché. Enfin, il aurait été d'une fabrication peu coûteuse et aurait profité pleinement des liaisons radio qui étaient pratiquement les seules à fonctionner convenablement.

Le commandant était enthousiasmé. Il l'était moins quand je lui disais que je ne pourrai achever la mise au point qu'à condition d'être muté dans un service d'armement. Je l'imaginai, ce cher commandant, dans la cabine d'observation escamotable surgissant de derrière la colline puis, après un temps, celui qu'il faut au coup pour arriver au but et être observé, disparaissant, le képi sur l'oreille, à la manière d'un diable dans sa boîte.

Pas plus que moi, il ne se faisait illusion sur la capacité des services à imaginer, à s'écarter de la routine. Il suffisait de voir nos pièces de 155 sur la route et dans les champs avant la mise en batterie: sur des gravures, les défilés de l'artillerie de Charles VIII à son entrée à Milan en 1494, il Ya cinq siècles, montrent les mêmes attelages, les mêmes chevaux, les mêmes sous-verges, le même modèle de canon. Le tube repose sur un berceau porté par un essieu à deux roues, la flèche* en

*La flèche d'une pièce d'artillerie est derrière les roues et en est une sorte de queue. Elle a trois fonctions d'abord, constituer l'assise du tube, ensuite reporter sur le sol, par l'intermédiaire d'une « bêche) à l'extrémité, la force développée par le recul, enfin, pour le transport, l'accrochage à un véhicule à deux roues qui est l'avant-train.

timon d'un attelage. Il y avait bien eu quelques additions : la culasse, la bêche, le frein hydraulique, mais les caractéristiques essentielles n'avaient pas changé. Nous étions condamnés à faire la guerre d'autrefois. Nous n'avions quelque chance que si nos adversaires avaient consenti à en faire autant. Ils avaient choisi d'en faire une autre.

Peut-être jugera-t-on ces détails inutiles et même oiseux. L'artillerie que j'ai connue n'est plus. Mais justement, ne serait-il pas intéressant d'avoir les souvenirs d'un centurion commandant une batterie de catapultes au temps de Jules César? En cinquante ans, l'artillerie a plus évolué qu'en deux mille ans. Il y a moins de différence entre la catapulte et le 155 qu'entre le 155 et un missile intercontinental.

A ce point de vue, le temps passé au 237 n'aura pas été inutile. Il m'aura permis de rassembler des documents pour profiter de la vogue du pastiche historique. Il me suffira de transposer, avec un recul de 20 siècles, l'aventure vécue dans un Régiment d'Artillerie Lourde, Hippomobile, Divisionnaire (R.A.L.H.D.) en :

Mémoires de Marius, Centurion d'une Cohorte de Catapultes Lourdes, Hippomobile de la Xe légion (C.C.L.H.L.) pendant la conquête des Gaules.

Je serais aussi inspiré et certainement plus qualifié que Marguerite Yourcenar ne l'était pour pasticher les mémoires d'un empereur romain.

Cette autre guerre qui n'était pas celle pour laquelle nous nous préparions, un officier polonais attaché au groupe pendant un mois nous en donna quelques aperçus. Avant son arrivée, nous avons été avisés par l'état-major d'éviter de parler politique avec lui, de ne faire

La drôle de guerre

aucune allusion à ce qu'on appelait « l'erreur de la Pologne au temps de Munich ». La Pologne avait en effet refusé - tout au moins on le prétendait - l'appui des Russes. Elle s'était jointe aux Allemands pour démembrer la Tchécoslovaquie.

Cet officier était sympathique, courtois et, autant que nous puissions en juger, compétent. Il nous décrivit la nuée d'avions et de chars submergeant l'armée polonaise. Isolé de son unité, il réussit à rallier la Hongrie et, après de nombreux détours, finalement à gagner la France. Il appartenait à une des divisions polonaises qui étaient en cours de formation en Bretagne. Il passa à travers les services d'artillerie. Je lui montrai la section S.O.M. la plus moderne*, utilisée pour ajuster les tirs. Elle comprenait des appareils d'optique de haute qualité. L'artillerie française était fière de l'application faite de ce qu'on appelle aujourd'hui la technologie de pointe. A vrai dire, l'exposé (brillant) de François Mialaret qui en avait la charge, aurait dû être complété par une démonstration en « vraie grandeur», consistant dans le tir d'un obus fusant au voisinage d'un objectif, et dont l'explosion serait repérée par une triangulation à laquelle justement les appareils d'optique étaient destinés. Une explosion au-dessus des têtes de l'ennemi? Impensable et interdit par le haut commandement... au motif que cela amènerait le risque d'une riposte. On avait choisi de faire la guerre drôle. On ne pouvait pas la faire en même temps dangereuse, c'est

*La section SOM servait à faire des réglages précis en utilisant les meilleurs appareils de visée et en substituant au point de chute sur le sol, l'éclatement de l'obus à quelque hauteur avant l'impact. Le report sur la carte par triangulation permettait de déterminer les coefficients de correction à apporter aux données du tir.

La drôle de guerre

ainsi que le lieutenant Mialaret fut frustré pendant la campagne de toute triangulation. Sur la Somme, l'objectif était (fâcheusement) trop près pour être triangulable.

Le capitaine que l'on avait laissé dans l'ignorance de cette logique d'une guerre qui se voulait drôle admira, puis demanda s'il pouvait voir notre armement anti-char. Je ne pouvais lui montrer rien d'autre que les vieilles mitrailleuses de la défense antiaérienne. Il secoua la tête et dit que, en Pologne, les batteries d'artillerie avaient eu maille à partir avec les chars. Nous étions tellement enfoncés dans l'idée que l'artillerie lourde est loin derrière les lignes que nous ne portâmes pas beaucoup d'attention à ses remarques. Plus tard nous comprîmes combien il avait raison.

Le jour de son départ, le commandant réunit les officiers du groupe. Après le dîner, les trompettes de la fanfare firent résonner les sonneries familières.

Un observateur d'artillerie ne se satisfait pas d'un seul P.O. Il lui en faut d'autres, sommairement construits. On ne les occupe qu'occasionnellement. Les emplacements de ces observatoires secondaires sont choisis de manière à donner une vue plus complète du secteur et aussi éventuellement une position de repli. Comme observatoire, rien de mieux qu'un arbre, aussi haut que possible. Des échelles sommaires servaient à monter au sommet. Le sport en valait la peine surtout lorsque le vent soufflait. A 20 mètres au-dessus du sol: une petite plate-forme sans balustrade, mais toujours avec une corde tombant jusqu'au sol.

Janvier prétendait que la corde n'avait comme objet que de descendre le corps de l'observateur plus vraisemblablement mort que vif. Ces arbres ne nous procuraient pas seulement de bons postes d'observation mais un moyen de satisfaire l'ire du commandant envers le quartier général. On insistait auprès du visiteur:

- C'est de là-haut que l'on voit le mieux les positions ennemies.

Alors il fallait grimper; un bon exercice pour des « statiques ».

A trois kilomètres en arrière du P.O., un petit village comme les autres, abandonné par ses habitants au moment où la guerre avait éclaté. Le génie s'y était installé, je lui rendais quelquefois visite; le mess des officiers n'était pas comme les autres: il était garni de personnages sculptés en bois qui s'asseyaient à table avec nous; il Y avait la belle-mère, le cousin éloigné qui rend

La drôle de guerre

visite, le petit garçon mal élevé, etc. Une curieuse manière de ne pas perdre contact avec la vie civile.

Le commandant du génie prétendait avoir besoin de cela pour se remonter le moral. Il manquait d'engins et de matériaux. La possibilité d'un coup de main ennemi le préoccupait, ses hommes n'avaient que des fusils modèle 75 remaniés mais difficiles à manipuler.

En même temps que nous construisions un observatoire sur la ligne avancée qu'on ne pouvait vraiment pas appeler le front, dans la forêt le groupe se construisait un village. Il était composé de maisons en rondins. On avait du mal à réaliser que nous étions en guerre. On façonnait des charpentes, on couvrait les planches du toit avec du papier goudronné, les hommes se transformaient en charpentiers et en électriciens, les sous-officiers étaient les chefs d'équipes, les officiers les ingénieurs. Les imaginations se donnaient libre cours. Ce fut un charmant village où tous les styles populaires suisses, danois, hollandais se mêlaient. La maison du commandant fut la première terminée, tout le monde était anxieux de son confort, personne n'oubliait qu'il avait été blessé trois fois durant la dernière guerre et, à 50 ans, il nous paraissait vieux.

La forêt avait fourni tout le bois dont nous avions besoin, mais ce n'était pas suffisant, il y a autre chose que du bois dans une maison. Il ne fallait pas compter sur l'intendance; heureusement la providence veillait sous la forme de la « maison de l'espion », dans le village voisin de Eberbach; c'était une grande, belle maison de pierre blanche dans un jardin; son propriétaire, un espion, avait été fusillé à Tours au début de la guerre; depuis cette date les portes avaient été mises sous scellés, les volets fermés. Un jour, les scellés furent

La drôle de guerre

brisés, la maison livrée à la troupe. En rien de temps ce qui resta faisait penser à la carcasse d'une antilope nettoyée par les fourmis. Tout ce qui pouvait être utilisable fut enlevé. Il y avait une collection de revues allemandes, quelques-unes contenant le portrait de Hitler; on les utilisa comme cible pour des pratiques de tir au pistolet; des lettres furent découvertes qui, d'après le service de renseignement, confirmèrent la culpabilité.

Dans le partage d'une prise de guerre, le chef est traditionnellement le premier servi. Le choix du commandant s'était porté sur la cuvette de W-C la plus belle, car il y en avait plusieurs. Elle avait été placée à côté de son poste de commandement au sein d'un bosquet touffu. Je l'avais fait compléter par une chasse d'eau. La cuve était accrochée à un arbre. L'ordonnance la remplissait d'eau, réglementairement, deux fois par jour. Le commandant était ravi. Il montrait ce modèle d'aménagement du terrain au visiteur et lui en vantait le fonctionnement hydraulique. Pour la démonstration, il lui faisait tirer la bobinette.

Il y avait une grande différence de confort entre mon P.O. et le village dans la forêt*. Pour moi c'était quasiment l'arrière; on me relevait périodiquement. J'étais de plus en plus sur le chantier, où j'étais maître d'œuvre, de moins en moins à l'observatoire, où il n'y avait rien à observer.

*Ce petit village auquel nous donnâmes le nom du commandant fut mon premier essai de création urbaine si l'on peut dire. Par la suite, cette vocation prit une grande ampleur. J'y consacrai une part croissante de mon activité au cours des années 60 et 70.

Des enseignements ont été recueillis à Villepreux, à Maurepas, à Rambouillet... qui seront, je crois, utiles dans le développement urbain et l'aménagement de l'espace destinés à être un jour la principale tâche de la Société.

La drôle de guerre

Le soir, on se retrouvait à quatre pour le bridge du commandant. Fréquemment un visiteur venait des échelons* arrière, le véto, plus souvent le docteur. Alors le bridge faisait place à des conversations, on parlait de tout, de la guerre, de la politique. Quand Bernard, chargé de l'intendance, était sur les routes, on en profitait pour « parler femmes ». Les opinions s'épalaient sur une large palette. Devos restait sur la réserve. Il avait des principes. Janvier, agrégé de sciences, n'en avait pas. Il se vantait de ses succès auprès des femmes, et les attribuait à son prestige de surdoué... en mathématiques; cela provoquait l'ironie de Artie qui avait d'autres idées sur le thème du surdoué en séduction et les détaillait avec complaisance, bien entendu tout à son avantage. Pour le docteur, écologiste avant la lettre, pour une fois sur le même terrain que notre véto-poète, c'était la nature, le ciel, mieux, une nuit étoilée qui étaient les vraies sources de l'amour: « L'écrin qui faisait valoir la beauté des femmes et fouettait le désir ». Et, comme une simple affirmation ne suffisait pas, il en donnait une démonstration vécue en l'accompagnant d'une mimique suggestive.

Bien avant septembre 39, le docteur prévoyait la guerre. Il s'y préparait (à coup sûr, mieux que notre état-major). On annonçait des bombardements. Comme protection, la plus recommandée était une tranchée, à quelque distance de la maison d'habitation, plus sûre que ne le seraient quatre murs et une toiture. Le docteur creusa donc la tranchée et, comme il était industriel et aimait son confort, il la dota de tout ce qu'il

*Les échelons sont les positions à l'arrière des différents services contribuant aux opérations des batteries plus avancées.

La drôle de guerre

fallait, dont... un lit à deux places. Le tout camouflé par des branchages. Une installation nouvelle, cela s'essaie et voilà notre docteur qui passe la nuit dans son lit à deux places, mais naturellement pas seul, en s'adjoignant sa petite femme qui, d'après lui, était mignonne.

Cette évocation d'un aménagement protecteur, dans la bouche du docteur, ne se terminait pas par le récit d'un bombardement, d'un sauvetage miraculeux parmi les bombes. Non, c'était beaucoup mieux. Sous les branchages, le monde était encore en paix, l'air était calme, embaumé par les fleurs du jardin, le ciel étoilé ne cachait aucun bombardier ennemi. Ce fut, paraît-il, une nuit d'extase. La petite femme plutôt calme à l'intérieur de la maison, une fois plongée dans la nature, devenait insatiable. Le docteur laissait entendre qu'il avait dû, au bout de quelques nuits, remettre le lit à deux places à son emplacement d'origine.

Sur ce thème, des questions se posaient, on demandait au docteur de nous donner une réponse.

- Est-il vrai qu'on met quelque chose dans le pinard distribué aux hommes pour émousser des passions amoureuses qui pourraient apporter quelque trouble dans une unité combattante?

Le docteur répondait qu'il n'en savait rien, que c'était probable, que c'est toujours une bonne chose de prendre un calmant, et il ajoutait, en regardant le commandant:

- Même à 50 ans.

Mais le commandant ne se laissait pas démonter. Pour conclure ces entretiens sur les femmes, il avait une formule d'un raccourci saisissant:

- Moi j'ai la mienne et ça me suffit. Comme le dit le proverbe, c'est dans les vieux pots qu'on fait la meilleure soupe.

Notre « village », comme tous les villages, avait une église. Elle était faite de sapins et de ce que l'hiver avait laissé de verdure. Bernard y disait la messe en plein air. Il ne quittait jamais sa petite valise contenant les objets du culte. On écoutait le prêche, il n'était jamais banal. Bernard disait que ce lieu de prière était plus beau que la plus belle église, car il était au cœur de la nature qui était la création de Dieu.

J'avais de longues conversations avec Bernard. Il connaissait bien les hommes. Je lui disais ces sentiments d'irréalité qui finissaient par devenir une réalité. Et aussi l'étonnante efficacité de ces canonniers. Je faisais un rapprochement avec les moines défricheurs de forêts au Moyen Age. Comme eux, nos canonniers savaient s'organiser. Ils étaient nourris, logés, habillés par la communauté. Ils avaient oublié leurs soucis et étaient presque heureux. Mazelot me l'avait avoué en ajoutant:

- Ce qui serait parfait mon lieutenant, ça serait si on laissait venir nos femmes.

- Alors, disait Bernard, rien ne serait plus comme avant. Ce seraient les disputes, les jalousies. La belle harmonie que vous constatez s'évanouirait. Il y aurait des clans. Les chefs seraient contestés. Vous critiquez le célibat des religieux. S'ils eussent été mariés, ils n'auraient pas défriché. Ils n'auraient pas bâti les cathédrales. Ils n'auraient pas été ce qu'ils ont été, le support de la civilisation pendant des siècles.

Au P.C. même du commandant, le travail était d'une autre nature. Il fallait enterrer, protéger. En même temps que chargé de la création urbaine en surface, j'étais chargé de l'aménagement en dessous du sol.

La drôle de guerre

Nous enfouîmes dans les abris une quantité prodigieuse de bois, d'arceaux de fer et de béton. Je leur donnais une forme allongée de galerie. Au-dessus de la structure en rondins jointifs et arceaux métalliques: une épaisse couche de sable argileux; et, couronnant le tout, une dalle en béton débordant largement des deux côtés de la galerie.

Pour armer le béton, faute de fer en quantité suffisante, nous avons utilisé les herbes récoltées dans les champs abandonnés devant la ligne Maginot. Il y en eut, noyées dans le béton, une incroyable quantité. Enchevêtrées les unes dans les autres, avec leurs dents, les herbes constituaient un excellent raidisseur, supérieur au ferrailage traditionnel que nous aurions d'ailleurs été bien en mal de réaliser, car non seulement les fers à béton étaient fournis avec parcimonie mais nous n'avions que peu d'hommes capables de les mettre en place.

Le mode d'abri que j'avais adopté n'était pas du type réglementaire défini par le génie. Mes abris en effet ne comptaient pas de murs de soutènement sur lesquels s'appuieraient, liaisonnées avec eux, les dalles en béton. Outre l'absence de moyens suffisants en fer et en coffrages pour ces murs, je pensais que non seulement ils n'amélioreraient pas la résistance aux coups sur l'abri, mais la compromettraient.

Une dalle rigide, comme un objet, quand elle repose sur deux supports sans flexibilité, se casse plus facilement que si elle repose sur une couche en terre qui s'écrase sous le choc et en amortit l'effet. Une partie de la force vive du projectile est absorbée par la masse de la dalle et convertie en travail pour le tassement de la couche en terre argileuse intermédiaire. rexpérience

est facile à faire sur une brique ou sur une petite plaque de béton.

C'est plutôt à protéger contre l'effet de souffle d'une explosion au voisinage que les murs en béton auraient été utiles, mais les rondins et les arceaux qui les remplaçaient devaient alors suffire pour résister. De toute façon, l'explosion d'un obus qui percute se détend du côté de la moindre résistance, vers le haut.

Enfin mon type d'abri était beaucoup plus facile à construire. Il suffisait d'enfoncer les herses dans le béton. C'était à la portée des plus maladroits. Ferrailer et coffrer est une tout autre affaire. Le commandant avait approuvé, satisfait à l'idée de ne pas suivre les instructions du génie.

Un jour, nous reçûmes la visite du général en tournée d'inspection. Le commandant, que cette visite rendait plus combatif que jamais, après la visite des abris, se lança dans une longue explication, d'où il résultait que le génie ne connaissait rien ni à l'aménagement du terrain ni à la construction des abris.

Alors s'engagea une longue discussion sur les pieds-droits. Les pieds-droits étaient ces murs de soutènement que j'avais supprimés. Il fallut un certain temps pour réaliser d'abord ce qu'étaient les pieds-droits, et ensuite, qu'il n'y en avait pas. C'était là où mon commandant triomphait. Justement nous n'avions pas de pieds-droits. Et en exprimant ces mots, il exprimait aussi tout le mépris qu'il éprouvait pour les malheureux qui s'obstinaient à construire des pieds-droits. Et il offrait, à l'usage des incrédules, de répéter l'expérience que j'avais faite devant lui d'une dalle soutenue aux deux extrémités par des supports rigides, et cassée facilement d'un coup de marteau.

Le général Mordant fut, je crois, intéressé. Pour terminer, le commandant lui dit qu'il espérait bien le revoir une fois que nous aurions reçu notre premier bombardement. Il pourrait lui montrer l'efficacité de notre abri. Ce n'était pas très habile de la part du commandant. C'était une allusion à la position de l'état-major de la division derrière les lignes. Mais, comme le commandant, le général avait fait la guerre de 14-18, et, lui aussi, avait été blessé. L'allusion au confort du haut commandement le fit sourire.

Le général Mordant avait une grande réputation dans l'armée. IIIa méritait. Sa silhouette était épaisse, mais son jugement était fin ; nous eûmes l'occasion, durant la retraite, de l'apprécier. C'est un thème classique que les frictions entre ceux du front et ceux de l'état-major; il Y en a, c'est vrai, mais plutôt comme une tradition. En ce qui nous concernait, nous préférions avoir un état major à l'arrière, capable de renseigner, d'organiser et d'approvisionner plutôt que de l'avoir par devant, dans nos jambes.

Un matin, des bourgeons apparurent sur les branches. Quelques jours plus tard, les arbres se couvrirent de feuilles d'un vert tendre, c'était le printemps, un moment de bonheur pour les hommes en général. Pour les militaires, il compte double, car il résout un problème toujours présent, toujours difficile, celui du camouflage. Pendant l'hiver, les imaginations s'étaient déployées. Des fils d'acier avaient été tendus entre des arbres ou des poteaux plantés dans le sol; accrochés à ces fils: des têtes de pins destinées à produire un effet de relief sur les photos aériennes.

De fait, après le 10 mai, les tirs d'artillerie furent déclenchés; mon observatoire, entièrement à découvert, sans aucun camouflage, fut bien arrosé, mais pas les positions camouflées, derrière moi dans la forêt.

Livre II

La bataille perdue

A fin avril, la forêt était superbe. Le printemps était là dans toute sa splendeur. Une drôlerie de plus dans la drôle de guerre. Au lieu d'accroître l'anxiété, car le printemps est plus favorable à la guerre que l'hiver, il engourdisait. Beaucoup d'entre nous n'avaient jamais vécu le printemps en contact aussi étroit avec la nature. Tout renaissait, les fleurs, les feuilles sur les arbres, les oiseaux. Le ciel devenait plus bleu. Les heures de clarté plus longues.

L'hiver, par sa rudesse même, sans remplacer la guerre, la rappelait quotidiennement. Mais comment associer le printemps et ses merveilles avec des obus qui explosent, des maisons qui s'écroulent, des arbres déchiquetés, des tués et des blessés?

Fin avril, c'est le moment des permissions. Quatre mois se sont écoulés depuis la dernière. Je passe un des premiers. Ce sont les trois enfants, je suppose, qui me le valent.

J'arrive à Paris le 8 mai, l'atmosphère est sombre, les Allemands ont attaqué la Norvège, les « dirigeants » avec lesquels j'ai l'occasion de causer, font un tableau inquiétant de la situation. La construction d'avions est pour le moment ralentie. Dautry, ministre de l'Armement, réclame des travailleurs et des outils, l'Etat-Major, des hommes et du matériel. L'infériorité dans tous les domaines est clairement perçue. On me demande ce qu'on pense au « front », je réponds que le moral est bon mais que notre armement est tragiquement déficient.

La bataille perdue

Le 9 au matin, j'arrive en gare de Saint-Jean-Cap-Ferrat. Nancy m'attend sur le quai. Encore une image que je n'ai pas oubliée. Un voile sur la tête lui serre les cheveux. C'est la coiffure que je préfère. Elle fait ressortir la pureté des traits. Nancy est là, souriante, dans une robe d'été.

L'hôtel est confortable, sans luxe. Il y a peu de monde. On se sent en famille. Celle du patron comprend quatre personnes. Dans le jardin: des palmiers, des orangers. Nancy raconte son voyage, son départ de Praz à la fin mars dans la Citroën paternelle. Dans les premières semaines, le temps était mauvais, il a plu et le vent a soufflé avec violence. Puis, brusquement, le printemps est venu. L'hiver est oublié.

Nancy va chaque matin entendre la messe dans une chapelle du voisinage. Le sentier qui y conduit traverse des champs de mimosas. Nancy parle de l'odeur des fleurs, de la brise qui souffle de la mer, de la douceur de l'air. Pourquoi les hommes font-ils la guerre ?

Dans le jardin, Fraulein surveille les trois enfants: Betsy parle bien maintenant, Olivia est un beau bébé, Chesley est déjà une fillette.

Dans la journée, les parents nous rejoignent. Je crois qu'ils avaient encore plus envie de revoir Nancy et les enfants que de me voir et j'en étais heureux. Paul a toujours adoré sa belle-fille.

Le 10, au matin, la radio nous apprend que les Allemands sont entrés en Hollande. Cette fois, c'est la guerre, la vraie. Toutes les permissions sont supprimées. On m'apporte un télégramme « Rentez immédiatement. Signé: commandant Charrière».

J'essaie de reconstituer mes pensées aujourd'hui. Il y a si longtemps. Peut-être la perspective de l'action suc-

La bataille perdue

cédant à l'attente parvenait-elle à se substituer à l'incertitude et surtout à mes doutes sur notre capacité à gagner: durant ce long hiver, nous nous étions préparés, nous avons travaillé. Et nous avons répété chacun le rôle qui nous était dévolu. Mais la bataille ne fut pas celle qu'on nous avait annoncée.

Au cours de quelques escarmouches dans les positions avancées et des duels d'artillerie, je repérais mieux que je m'y attendais nos points de chute - il est vrai que nous ne tirions que par intervalles.

Le 13 mai, les Allemands s'avancèrent dans la zone occupée qui nous avait séparés, isolés les uns des autres pendant huit mois. Ils prirent le contact en plusieurs points avec les lignes d'infanterie au sud de notre secteur. Il y eut, paraît-il, des pertes, une contre-attaque, mais de mon P.O. je n'en vis rien, tout occupé que j'étais à observer le tir de mon groupe. Il dura toute la nuit, le régiment de 75 qui était plus près du front que les 155 fut durement touché, deux officiers furent tués. Le jour suivant, repli général sur la seconde ligne de défense, mais toujours devant la ligne Maginot qui restait loin derrière.

Pourquoi cette position de la 16edivision en couverture de la ligne Maginot? Ce n'était plus la drôle de guerre mais c'était une drôle d'idée. Un moyen de donner l'alerte en cas d'offensive ennemie. Sûrement pas de la briser. Des guetteurs auraient fait l'affaire.

Mon P.O. du même coup devient observatoire avancé de la première ligne d'infanterie et aussi le seul point « fortifié ». Les fantassins n'avaient que des tranchées peu profondes. Le P.C. du commandant de compagnie qui était mon voisin consistait en un abri étayé par de minces planches et recouvert de papier goudronné.

La bataille perdue

Cet officier était jeune, frais émoulu de Saint-Cyr, plein de feu. Il s'appelait Duval. Nous étions bons voisins. Il ne cessait de répéter que la présence des artilleurs rassurait ses hommes. Il regardait avec envie notre observatoire en béton et justifiait la médiocrité de la ligne de défense par l'insuffisance d'outils et de transport. Je ne suis pas sûr qu'il ait eu raison. J'avais pu constater que certaines unités à cet égard s'étaient montrées négligentes. Tous les régiments n'étaient pas aussi bien tenus que le 237. Et mon observatoire en béton était, si l'on peut dire, une initiative purement « privée ».

Pour sa défense contre les chars, Duval était équipé d'un seul canon de 25. Son emplacement avait fait l'objet de longues discussions et avait été souvent modifié.

Pour rejoindre les positions arrière, aucun boyau n'avait été creusé, mais nous avons eu la chance de trouver une sorte de fossé qui en faisait fonction. Il était surprenant de voir avec quelle agilité, même les plus lents et les plus gros pouvaient se glisser dans un boyau aussi étroit.

Nous avons très vite appris à reconnaître le crissement des obus et à faire la différence entre ceux qui allaient tomber tout près, et les autres. Dans le premier cas, on se mettait à plat sur le sol en essayant de se faire aussi mince que possible, quasiment de s'incruster. Pour les anciens qui avaient fait la première guerre, c'était un son familier. Ce qui ne signifie pas qu'ils le retrouvaient avec plaisir.

Les premiers bombardements me firent une impression désagréable, puis je m'habituais. Ce que j'en retiens est plutôt le fracas qui assourdit et cette sensation de

La bataille perdue

sentir le sol bouger latéralement qui doit être celle que provoque un tremblement de terre.

Le commandant nous avait raconté une anecdote à propos de ces sifflements d'obus qui avaient formé le fond musical de ses quatre ans de guerre. En 1915, il avait été blessé en Champagne et soigné dans un luxueux hôtel de Dinard transformé en hôpital. Il était arrivé couvert de boue et de bandages, mais capable de marcher. Une fois entré dans sa chambre, l'infirmière avait ouvert les robinets de la salle de bains. La vapeur sortit du robinet en sifflant, et de telle façon que le commandant, obéissant à un réflexe sans raté, se jeta à plat ventre sur le tapis.

L'intensité du bombardement de la ligne où notre P.O. était placé variait; la plupart du temps je crois que le calibre que nous recevions était du 105. Notre abri était le bienvenu; de temps en temps, il nous fallait déblayer la terre soufflée par l'explosion. L'une d'elles faussa la porte d'entrée. Au total, le P.O. donna satisfaction. Ce qui ne la donna pas fut sa taille. Il était trop petit pour abriter nos voisins fantassins en même temps que nous.

Sur notre gauche, l'infanterie était commandée par un ancien officier de la Légion étrangère, je lui demandai des munitions pour notre fusil-mitrailleur. C'était un beau type d'officier avec une figure burinée pleine d'énergie; il nous raconta la vie et les combats dans le désert. La conduite des méharis ne l'avait pas entraîné au combat contre les chars.

La ligne Maginot était à quatre kilomètres derrière nous; les batteries de 75 avancées entre la ligne Maginot et nous, capables seulement de tirs indirects, inefficaces contre les blindés. Notre principale protection

La bataille perdue

était les mines dont l'infanterie avait truffé la vallée et, pour la compléter, le barrage de 155 que j'étais chargé de déclencher à 100 mètres devant nous.

Pendant la pose des mines, j'~vais observé les hommes qui en étaient chargés. Il y avait beaucoup d'hommes donc beaucoup de mines, ce qui était rassurant. J'avais été frappé de ce qui peut ne paraître qu'un détail d'équipement, mais qui entraînait bien dans mes fonctions d'observateur, à savoir le cimier des casques. Leur relief, même menu, suffisait à faire repérer le rassemblement d'hommes sur le terrain. Le cimier fait martial, mais on peut remercier le ciel que l'on n'ait pas ajouté le plumet des gardes républicains.

Dans la matinée du 16, nous sommes avisés par l'état-major de la division que, d'après le service de renseignement, les Allemands attaqueront à trois heures du matin le lendemain avec des blindés.

Toute la nuit, la forêt fut illuminée par les lueurs des canons tirant sur les accès présumés par lesquels les Allemands amenaient leurs troupes d'assaut.

A trois heures du matin, il fait encore nuit. L'aube ne pointe qu'à quatre heures. Nous scrutons le fond de la vallée. Mon radio a son casque sur la tête, prêt à taper le signal du déclenchement du barrage. Ce signal ne fut pas donné. Le haut commandement avait-il vraiment attendu une attaque, ou simplement voulu nous tenir en alerte? Le lendemain, deux prisonniers dirent que pendant la nuit, trois fois de suite, ils avaient reçu l'ordre de se préparer et, trois fois, l'ordre avait été annulé.

Les jours suivants, l'action se limita à des tirs d'artillerie. L'aviation allemande contrôlait le ciel sans rencontrer d'opposition. De temps à autre, un des nôtres

La bataille perdue

tentait de s'aventurer au-dessus des lignes allemandes sans pouvoir, le plus souvent, échapper aux chasseurs allemands. Nos aviateurs faisaient ce qu'ils pouvaient en mettant à profit les conditions favorables de l'aube et du coucher du soleil, et en volant en rase-mottes. La rapidité avec laquelle les chasseurs ennemis étaient en l'air nous étonnait.

Les appareils d'observation allemands étaient au-dessus de nous de façon continue. Nous les regardions transmettre leurs messages en balançant les ailes. Il n'y avait aucune artillerie antiaérienne, pas plus sur la ligne Maginot que dans nos lignes avancées. L'infanterie se contentait de tirer avec ses mitrailleuses et ses fusils mitrailleurs. Je n'imaginai pas que ce tir réussisse jamais à atteindre un appareil ennemi, tout au plus un perdreau, et encore. Je n'en fus que plus surpris en voyant un jour un appareil ennemi désarmé descendre rapidement vers les lignes allemandes où il a dû s'écraser.

Nous avions avec nos 155, une puissance de feu considérable. Elle ne nous servait à rien contre l'aviation ennemie. La spécialisation des canons par emploi me laissait perplexe. Il devrait être possible de concevoir un affût pour plusieurs emplois: contre les chars, les avions, l'infanterie. Ce fut la caractéristique du « MAR all-purposes gun-mount » (affût à toutes fins).

Pendant que nous nous enfoncions dans une guerre de position, les Allemands avaient traversé la Meuse dans le secteur Sedan-Givet. Ils avaient facilement percé notre front. La Meuse avait été, paraît-il, considérée comme infranchissable. Elle ne l'était pas. Était-ce cette triste constatation qui amena le haut commandement à faire face non plus seulement au nord mais aussi à

La bataille perdue

l'est vers le Rhin qui ne paraissait plus être l'obstacle qu'on croyait.

Ce changement de stratégie, ou plutôt son élargissement, eut pour effet que l'axe de tir de mon groupe au lieu d'être sud-nord devenait ouest-est. Le 155, comme tous les canons de campagne, une fois en position, la bêche enfoncée, n'a qu'un champ de tir étroit. Le 18 mai, nous reçûmes la mission de détruire sur la rive droite du Rhin, des pontons allemands suspects. Il fallut faire faire un quart de tour à nos canons, ce qui ne fut pas une petite affaire. Ce n'était pas tout: l'objectif échappait à mon observatoire. Je n'avais pas de vue sur la rive droite basse du Rhin. Il fallut tirer sur carte. Les pontons allemands se défilèrent sans avoir été touchés.

Le seul poste d'observation sur le Rhin dont disposait la division était à Seltz tout en haut du clocher. Je le connaissais. J'avais rendu visite à mes camarades observateurs et constaté que la vue était belle mais pas très étendue. Le Rhin n'est pas un fleuve canalisé, ordonné. Son lit est parsemé d'îles; sur les bords, de multiples lagunes offrent des possibilités de camouflage efficace.

Comme on pouvait s'y attendre, le clocher de Seltz fut très vite détruit; un clocher, pour l'artilleur, est un objectif idéal. Deux observateurs furent tués. Le commandement décida alors, en toute hâte, de construire un observatoire métallique de trente mètres de haut. J'aurais préféré, et de beaucoup, mon observatoire mobile. Une plate-forme métallique à trente mètres de haut est repérable. Il ne faudrait pas une heure à un artilleur pour la démolir.

La bataille perdue

La cabine blindée de « mon » observatoire mobile devait être, avec son occupant, projetée en l'air en quelques secondes, repliée au bout de deux ou trois minutes, plus qu'il n'en faut pour observer et pour prendre des photos, mais pas assez pour donner le temps à l'ennemi de repérer, signaler, lancer des ordres, pointer, tirer, ajuster.

En outre, et ce serait là un avantage important: l'observatoire mobile peut aller d'emplacement à emplacement, les vues de chacun de ces emplacements se raccordant et constituant ensemble un panorama beaucoup plus complet que celui qu'on pourrait avoir du haut d'une tour métallique fixe.

Le 22 mai, nous recevons l'ordre de nous préparer pour faire mouvement le lendemain; destination inconnue. Mais nous en savons assez, par les journaux et la radio, sur les armées du nord pour prévoir que nous serons envoyés en renfort là où le front avait été crevé.

Nous préparons notre départ. Le commandant m'emmène au P.C. du colonel pour ce que l'on n'appelait pas encore, un *briefing*. Le colonel était grave, préoccupé. Il me félicita de ce que nous avions fait au poste d'observation. Il ne fit aucun commentaire sur la situation. L'atmosphère était pesante.

Je garde un souvenir précis de ce briefing chez le colonel. Nous avons été jusqu'alors absorbés par nos propres missions. Cela n'avait pas mal marché. Brusquement l'ombre de la défaite s'abattait sur nous. Je me rappelle ce sentiment d'envie que j'éprouvais à l'égard du soldat d'en face. Comme il devait être gonflé de joie et de confiance. Ce doit être une merveilleuse sensation que de foncer en avant à la poursuite

La bataille perdue

d'un ennemi battu. En sortant du P.C. du colonel, j'avais le moral dans les talons.

A deux heures de l'après-midi, le lendemain, sous un soleil de plomb, le régiment embarque dans une petite gare de l'arrière. Nous sommes surpris que l'on ait choisi de faire cette opération, plutôt tumultueuse avec des chevaux, en plein jour. La raison en était probablement que le transport de l'armée de l'Est devait être étalé sur vingt-quatre heures. Les avions allemands tournaient en cercle autour de nous; ils n'attaquèrent pas. Un régiment d'infanterie qui nous succéda n'eut pas autant de chance. Sept hommes furent tués.

Avant de partir, nous achetons des poupées alsaciennes, leur coiffe aux larges rubans et leur ample jupe noire seront des souvenirs de cette Alsace que nous avons appris à aimer.

Pour le soldat d'une unité qui « fait mouvement », la principale distraction est d'essayer de deviner la destination. On regarde le nom des stations. Cela donne une idée. Mais quand le train fait de nombreux détours, circule sur des lignes secondaires et s'arrête à des stations au nom inconnu, on n'a plus comme indice que le paysage.

Vingt-quatre heures après notre départ, le panorama commença à changer, les bois de sapins des Vosges firent place à des collines; bientôt couvertes de vignes, aussi loin que portait la vue. Nous étions en Bourgogne. Pour beaucoup d'hommes, le pays natal. Quelques-uns se débrouillèrent pour faire prévenir leur femme par des employés de chemin de fer. Le train n'allait pas vite. Elles attendaient à la gare suivante.

A Sens, le train s'arrêta plusieurs heures. Le lieutenant Devos en profita pour aller embrasser ses parents. Je le trouvai imprudent. Le train n'obéissait à aucun horaire fixe et il eut pu repartir avant que Devos nous eût rejoints. C'eut été la désertion - et par le plus discipliné d'entre nous.

Pendant la nuit, le train fit le tour de Paris à petite allure. Le matin suivant, nous débarquâmes dans un petit village de la Somme, non loin de Montdidier. Dans la pâle lumière de l'aube, le commandant et les anciens de 14-18 regardaient pensivement les grandes étendues de champs de blé, coupés çà et là par de maigres bouquets d'arbres. Pour la plupart, les lieux étaient familiers. Ils échangeaient des impressions, des souvenirs.

La bataille perdue

Les voix restaient basses, sauf celle du commandant qui en profitait pour dire ce qu'il pensait de cette « foutue République ».

Le débarquement se fit sans heurt. On entendait dans le lointain un grondement continu, assourdi, qui faisait penser à un roulement étouffé de tambours. C'est le bruit de fond de l'artillerie. La colonne s'étira sur la route. Le pays est désert, abandonné; des maisons sont détruites; les quelques civils que nous rencontrons semblent frappés de stupeur. L'un d'eux nous apprend que la radio vient d'annoncer que le roi des belges s'était rendu et que l'armée belge avait cessé le combat. Il ajoute que Paul Reynaud a accusé le roi de trahison. Le roi Léopold avait certainement fait une erreur avant la guerre en voulant garder sa neutralité, en ignorant la menace allemande et en refusant toute entente militaire avec la France. Mais s'il avait renoncé au combat, c'est qu'il avait dû y être contraint.

Pendant trois jours, et une fois de nuit, nous parcourons les routes dans une région qui semble appartenir à un autre monde. Nous sommes stupéfaits de la totale absence de troupe. Nous ne rencontrons pas une unité complète, seulement quelques petits groupes de camions transportant un approvisionnement, et une batterie de 75 changeant de position. L'infériorité de nos forces se manifeste clairement.

Même quand nous faisons mouvement de jour, l'aviation ennemie ne nous gênait pas. Nous avons été prévenus que des détachements ennemis de plusieurs véhicules blindés circulaient librement, loin à l'intérieur de nos lignes et mettaient la pagaille dans les colonnes d'artillerie et d'approvisionnement d'infanterie. Cela avait paru étrange, particulièrement aux officiers de

14-18, qui n'imaginaient le front que comme une ligne continue et étanche. Il y avait bien en effet un front mais il n'était pas étanche. Nous en fîmes l'expérience un peu plus tard.

De temps à autre, nous rencontrons des groupes de réfugiés revenant chez eux. Ils ont fui il y a une semaine. Ils reviennent, maintenant rassurés par les affirmations et les encouragements des autorités. Plusieurs fois, nous croisons un village tout entier sur la route. En tête le maire, probablement un fermier aisé; et derrière lui, les villageois avec leur bétail et les moutons qu'ils essaient de maintenir en colonne, toutes leurs affaires sur de gros chariots de ferme. Aucun sourire sur ces figures; seulement une expression de tristesse et d'inquiétude.

Un réfugié, un vieil homme, est assis sur un talus. Avec lui une vache, un mouton et une voiture à bras dans laquelle sont empilés des valises, des ustensiles de cuisine, un matelas. Il ne rentrait pas chez lui. Il allait vers le sud. Péronne, où il habitait, était aux mains des Allemands. Il se reposait avant de reprendre sa route. Il était sombre et restait silencieux. Le commandant le mit à son aise. Il nous apprit que sa ferme avait été détruite par un bombardement. Il l'avait évacuée juste à temps. Ce n'était pas là la première fois. En 1914 déjà, il avait été contraint de partir. Trop âgé, même alors, pour être mobilisé, il avait suivi le même chemin en direction du sud, traînant la même charrette, avec le même chargement.

A son retour en 1918, il n'avait trouvé que des ruines. Il avait reconstruit, acheté du matériel de culture. Et de nouveau, son logis était détruit, son bétail dispersé, son tracteur mis hors d'usage. Nous partageons

La bataille perdue

son amertume à l'égard de ceux qui n'avaient pas su lui épargner une autre invasion.

Dans la mairie d'un petit village, un personnage en uniforme noir, galonné d'or: le nouveau préfet du département. Il y avait eu un grand remue-ménage dans les préfetures. Certains des préfets étaient blâmés pour avoir mis prématurément leurs administrés sur la route de l'exode. D'autres étaient accusés d'avoir trop tardé. Celui-là tentait de faire rentrer chez eux ceux qu'il rencontrait sur la route, ce qui semblait prouver que le gouvernement avait encore confiance. C'était tout au moins l'avis du commandant. Quant à moi, je croyais plutôt que c'était pour en donner l'illusion, ou bien peut-être parce que tout compte fait, mieux valait que la population restât sur place plutôt que de s'engager sur les routes en direction de nulle part.

Plus tard, tous les rapports confirmèrent que le quartier général savait le 15 mai que non seulement la bataille était perdue, mais que la guerre sur le territoire métropolitain l'était aussi.

Le préfet nous dit combien il était heureux de nous VOIr.

- Comment expliquez-vous, commandant, qu'il n'y ait pas un soldat français dans la région; ce pays est vide?

- Monsieur le préfet, c'est que vous ne savez pas regarder. Le pays en est plein mais ils sont si bien camouflés qu'on ne les voit pas.

Je ne sais si le commandant croyait ce qu'il disait, mais il avait rivé son clou à un représentant de l'autorité civile; et cela le ravissait.

Le 30 mai, nous montons en ligne. La 16e division relève la 7e coloniale, devant Amiens. Quelques jours

La bataille perdue

plus tôt, cette division a attaqué pour tenter de réduire la poche, ou plutôt qu'une poche, le gigantesque évidement creusé quelques jours plus tôt par l'offensive allemande en-dessous des Flandres, tandis que le corps de bataille français était follement lancé en Hollande.

L'ennemi avait été repoussé de quinze kilomètres mais restait accroché à Amiens. La division s'était enterrée à quelques kilomètres au sud après avoir subi de lourdes pertes. Comme il est de coutume dans ces relèves, nous occupons les terriers de ceux que nous remplaçons. Le P.C. du commandant à Estrées, les batteries au voisinage. Mon P.O. est dans la première ligne de l'infanterie à Saint-Fuscien, un village démoli, abandonné par ses habitants, à 5 km au nord d'Estrées.

Au nord du village: un château apparemment inoccupé depuis longtemps. En bordure du village, l'infanterie a creusé quelques tranchées et mis en position ses mitrailleuses. La sortie nord du village est bloquée par des sacs de sable et des chevaux de frise. Au-delà, c'est un secteur inoccupé; plus loin, devant Amiens sur les pentes qui nous font face: les tranchées ennemies.

L'observateur que je remplace est un garçon petit, pâle, aux yeux brillants. Il n'a pas quitté son trou depuis une semaine. Il me fait le récit de l'attaque à laquelle il a participé quelques jours auparavant. Elle avait débuté à l'aube, après une mince préparation d'artillerie et l'accompagnement de quelques chars légers Somua. Les chars avaient d'abord facilement nettoyé les premiers nids de mitrailleuses puis atteint la cote 111, celle qui nous fait face devant Amiens. Ils s'étaient alors heurtés aux canons antichars et avaient presque tous été arrêtés. L'infanterie, sans chars et pratiquement sans artillerie, était parvenue sur les pentes de la cote 111.

Elle avait été prise sous le feu des mitrailleuses, clouée au sol, forcée de reculer. La moitié de l'effectif avait été mise hors de combat. Presque tous les officiers tués ou blessés, le commandement de plusieurs compagnies avait passé à des sergents.

Lorsque, quelques mois plus tard, je parcourus la cote 111, je reconnus les sépultures des soldats creusées là même où ils étaient tombés. Elles marquaient sur le sol la pénétration extrême de l'assaut, comme les débris laissés sur le rivage par la marée en marque les limites, une fois qu'elle s'est retirée.

Les troupes noires s'étaient bien conduites, me disait le colonial. Elles étaient meilleures en attaque qu'en défense. La nuit, elles avaient tendance à s'affoler et à tirer sans motif.

Le lendemain, le 8^e de ma division était en ligne. J'étais satisfait de retrouver l'infanterie. Le commandant du bataillon s'appelait Tré-Hardy. Il était grand, avec une face osseuse et un nez aquilin. Son nom lui allait bien; ce devait être celui d'un compagnon d'armes de Guillaume le Conquérant auquel il ressemblait.

La ligne de défense, organisée en quelques jours par l'infanterie, était composée de points forts, dits centres de résistance, très espacés, uniquement dans des villages. Entre ces centres, il n'y avait rien, ni tranchée, ni fossé, ni boyau, ni même terrain miné. Derrière cette ligne: rien non plus, sauf les positions d'artillerie. La division était étirée sur vingt kilomètres, alors que six kilomètres sont généralement considérés comme un maximum. Il n'y avait pas assez d'hommes pour tenir une ligne aussi longue et il n'y avait pas assez de canons antichars.

La bataille perdue

Les villages avec leurs maisons, les bois avec leurs arbres offraient, contre la progression des chars, des obstacles naturels que n'offraient pas les champs alentour. Cette organisation de la ligne de défense était peut-être, en effet, la seule possible. Mais elle n'avait pas la moindre chance d'empêcher les chars ennemis et leur accompagnement d'infanterie de passer au travers, de se déployer par derrière en toute liberté, de neutraliser l'artillerie, et en même temps, tout le dispositif mis en place pour assurer liaisons et ravitaillement.

Les batteries restèrent au voisinage d'Estrées, 3 ou 4 km à l'arrière de la première ligne d'infanterie. La règle est de chercher des emplacements de batterie sur des contre-pentes qui les masquent à la vue de l'ennemi. La Somme est un pays plat et cette recherche avait été difficile. Cela mettait le commandant de mauvaise humeur. La suite a démontré que, masqués ou pas, les canons furent aisément localisés par les chars ennemis qui se promenaient et exploraient à loisir.

Avant d'arriver à Saint-Fuscien où passait la ligne de défense, on traversait Sains-en-Amiénois. Le village avait été démoli par un bombardement. Dans la rue principale: les débris d'un canon de 75. Seule la vieille église romane restait debout. Une bombe était tombée contre le chœur. Elle avait ébranlé les murs qui montraient de larges fissures, en dépit de leur épaisseur.

Bernard et moi, nous entrons dans l'église. Le sol est jonché de débris. Au milieu, un beau gisant en marbre. Par Bernard, j'apprends l'histoire de saint Fuscien: au quatrième siècle, Fuscien était venu à Amiens prêcher l'évangile. La persécution l'avait forcé à fuir. Il avait pris la route vers Lutèce; cette même route sur laquelle nos caissons d'artillerie roulaient en cahotant. Un

centurion romain fut lancé à la poursuite de Fuscien. Ille rattrapa. Touché par les vertus de son prisonnier, le centurion romain changea de camp et choisit de s'enfuir avec lui. Ils furent repris un peu plus loin dans le village même où nous étions aujourd'hui; ils eurent la tête tranchée. Leurs restes reposent maintenant dans cette église, érigée plus tard en leur honneur.

Le gisant à trois personnages est dans le chœur. Fuscien et le centurion de chaque côté du Seigneur. A leurs pieds, une belle et naïve frise sculptée en haut-relief figure leur supplice.

Nous restâmes là longtemps tous les deux; nos pensées tournées vers le passé dont cette terre chargée d'histoire gardait le témoignage.

Au-delà de Sains-en-Amiénois, sur la route d'Amiens, à deux kilomètres, le village de Saint-Fuscien marque la limite des positions françaises. Saint-Fuscien est sur un plateau - propice à l'évolution des chars, ainsi que nous devons nous en apercevoir - en bordure d'un large vallon qui descend d'abord, puis remonte en pente douce jusqu'à Amiens à quatre kilomètres.

La position dominante à flanc de coteau en contrebas, à quelques dizaines de mètres du plateau, est on ne peut plus favorable au tir à vue et à l'observation. Elle est aussi on ne peut plus favorable au tir et à l'observation par l'artillerie d'en face. Une ligne bien tracée sur le terrain et repérable avec précision à grande distance est un objectif idéal pour ajuster les points de chute.

Mon P.O. est intégré dans la tranchée de première ligne des fantassins. Il consiste en un trou à peine suffisant pour deux hommes, recouvert d'une planche supportant quelques centimètres de terre. Mon prédé-

cesseur ne s'était même pas soucié d'aménager une meurtrière. Pour observer, il fallait sortir de l'abri et se mettre à découvert avec sa lunette, les deux coudes appuyés sur le parapet. Il est vrai que l'on découvrait alors un vaste panorama.

Sur le côté droit de mon P.O., une mitrailleuse et, un peu plus loin, deviné plutôt que vu, un canon de 25. J'ai appris par le livre de Vasselle que les deux sections qui occupaient la tranchée à ma droite étaient commandées l'une par le lieutenant Puissant, la seconde par le lieutenant de Sansa!. A ma gauche, au coin de l'angle formé par la lisière du verger, et tout près, un canon de 25, mieux installé et un peu mieux protégé que mon minable abri.

Je devais m'en contenter; ma brigade d'observation m'avait été temporairement retirée pour être mise à la disposition d'un groupe de 105, en même temps qu'une batterie du Ve groupe, ce qui n'en laissait que deux sous les ordres du commandant Charrière. Je n'avais plus avec moi qu'un homme de liaison, Cotton, et un radio dont j'ai oublié le nom. Celui de Cotton, je me le rappelle. Vous verrez tout à l'heure pourquoi.

Je n'appréciai pas cet emprunt fait par le 105. Je suppose qu'en fait c'était plutôt le corps d'armée qui était responsable. Je pensais que le commandant protesterait. Pas du tout, il attribuait cette mutation provisoire à la réputation acquise par le groupe pour l'aménagement de postes d'observation.

Le canon de 25 à ma gauche, à 20 mètres, était dans une espèce de fosse large mais peu profonde, surmontée d'un toit en planches recouvert de balles de foin pour protection contre les balles et les éclats. Cette pro-

La bataille perdue

tection qui me paraissait dérisoire se révéla en fait utile contre les éclats d'obus.

Je mets mon poste de radio dans un espace découvert à quelques dizaines de mètres en arrière de la pente sur laquelle nous sommes installés. En contrebas du plateau, en effet, la liaison radio serait incertaine, alors qu'elle était essentielle. Je n'avais aucune confiance dans le téléphone. Un canonnier - ce sera Cotton - portera les messages du P.O. à la radio. Cet emplacement était celui qui assurait la meilleure connexion hertzienne, mais il était isolé et exposé. Je devais m'en apercevoir.

De là où je suis, j'ai une superbe vue sur le terrain semé de petits bois. En face de moi, la cote 102 cachant en partie Amiens. Mais je vois les flèches de la cathédrale. Sur la pente, devant moi, un renflement du terrain auquel je ne prête pas attention. J'allais constater qu'il masquerait la vague de chars juste avant qu'elle débouche devant nous.

La section de 25, sous son paillason, était commandée par le lieutenant du 89 d'infanterie, Champy. Il était tout jeune, presque encore un étudiant sous ses lunettes. Il sortait de Saint-Cyr. Il n'avait pas le casoar et les gants blancs de 1914, mais il en avait l'esprit. Nous bavardâmes. Il était manifestement amer de ce qui s'était passé au cours des précédentes semaines. Il avait cru à l'armée française. On lui avait dit, et il ne l'avait pas mis en doute, qu'elle était prête, que le haut commandement avait préparé un plan de bataille quasi infaillible. Il était là maintenant avec ce qui restait de cette armée sur le sol même d'une bataille de la première guerre dont on lui avait enseigné l'histoire.

Il n'en était pas moins résolu. Il avait confiance dans ses hommes. Il pensait avoir une bonne chance d'arrê-

La bataille perdue

ter les chars avec son canon de 25. En souriant, il me dit sa satisfaction, grâce à ce canon, d'être quasiment passé dans une « arme savante ». Le lieutenant Champy était un bel exemple de détermination et de courage. Il devait trouver la mort dans la matinée du 5 juin avec plusieurs de ses hommes à côté de sa pièce, après avoir épuisé ses munitions.

Tout était calme. On attendait et on se préparait - comme on pouvait. A propos du secteur tenu par la 16e division et son organisation sur le terrain, nous avons les indications de Pierre Vasselle dans l'ouvrage qu'il a écrit sur *La bataille au sud d'Amiens 20 mai-5 juin 1940. Combat des 7e DIC et 16e DI sur le plateau de Dury* (Archives de l'armée). D'après ce texte, les instructions du haut commandement étaient que:

Parmi tous ces centres de résistance, il en est un qui importe surtout, c'est le village de Saint-Fuscien... c'est le pilier de la défense.

Mais ce réseau de centres de résistance qui quadrille le terrain dans toute la profondeur ne vaudra que si les tirs d'artillerie très denses battent les espaces libres entre les villages fortifiés.

Le terme de « fortifié » s'adressant à un embryon de tranchées en bordure du village ne correspondait pas à la définition qu'en donne le dictionnaire. Quant aux « tirs d'artillerie denses », la suite du récit montrera ce qu'il en advint. De toute façon, c'était une complète illusion de croire qu'une artillerie battant un terrain découvert en tir indirect pouvait arrêter une offensive de chars.

Dans ce « réseau dense d'artillerie » figurait le Ve groupe du commandant Charrière. C'était à moi, observateur du groupe, d'aider à le diriger en observant et

La bataille perdue

en renseignant. Tout civil en uniforme que j'étais, j'allais m'y appliquer.

Le clocher de l'église de Saint-Fuscien avait été démoli par un bombardement. Il s'était effondré avec la toiture. Celui de Sains-en-Amiénois, beaucoup plus ancien et beaucoup plus solide, avait résisté. Un pied sur un barreau d'échelle, l'autre sur la poutre de la cloche, je découvrais un vaste panorama. J'avais sous les yeux toute la ville d'Amiens. J'aurais préféré cet emplacement comme P.O. Mais les arbres et les maisons en bordure de Saint-Fuscien masquaient les avant-postes de l'infanterie qui y étaient installés. Ce qui avait pour effet que j'aurais été moins bien placé pour ajuster un tir de barrage rapproché. Ce genre de tir était, je l'ai dit, l'idée fixe du commandant, beaucoup plus qu'un tir de harcèlement ou de destruction à longue portée sur les positions ennemies. A cela s'ajoutait qu'un point haut est vulnérable. L'observateur du 75 de la 7e DIC qui avait choisi le château d'eau avait été pris sous un tir bien ajusté et grièvement blessé.

Le commandant m'avait accompagné dans le clocher car il tenait à inspecter minutieusement la zone qu'il aurait à arroser avec ses 155. Nous avions la cloche sous les pieds. Je lui rappelai que le bronze serait une bonne protection. C'était en bronze qu'était coulée l'armure des légionnaires romains.

- Bonne idée! Si la cloche était plus grande, vous n'auriez qu'à percer un trou. Dedans vous vous accrochiez au battant, en profitant de ce qu'il n'y a plus de bedeau pour sonner.

Et il ajouta, après un moment de réflexion:

- Et moi, j'aurais un clochard comme observateur!

La bataille perdue

Le commandant aimait les jeux de mots, surtout les siens. Il renouvelait volontiers le plaisir qu'il avait à les énoncer, sinon celui qu'on avait à les entendre, dans une répétition qui s'amortissait à une cadence fonction de la qualité. Cette fois, il en tenait un bon. Le « clochard » dura longtemps.

Le 3 juin, nous recevons la visite du général Mordant en tournée d'inspection. Il bavarda longuement avec le commandant Tré-Hardy et ses officiers. J'écoutai et j'observai. J'étais là pour ça. Même si un général n'était pas parmi les objectifs qu'on m'avait désignés.

Le général exposa la situation dans son ensemble, sans trop s'étendre sur les erreurs de stratégie commises. On lui demanda comment il était prévu de réduire la poche que les Allemands avaient formée devant nous. Plusieurs officiers faisaient valoir que des troupes neuves qui n'avaient pas l'expérience du feu étaient meilleures en attaque qu'en défense; le général répondit par un geste évasif.

Une division, pour attaquer, ne doit pas s'étaler sur plus de trois kilomètres de front. Le nôtre en avait vingt. Les moyens matériels manquaient. Mieux valait, dans ce cas, repousser que foncer.

En fait, les moyens étaient aussi insuffisants pour repousser que pour foncer. L'armement de l'infanterie se composait principalement de mitrailleuses et de fusils mitrailleurs. La défense contre les chars était confiée aux canons de 25 mm, un canon efficace contre un véhicule blindé mais inefficace contre des chars moyens ou lourds. En outre, ils étaient en trop petit nombre, le 89 n'avait pas reçu son allocation réglementaire.

Un autre canon, le 47 mm, plus lourd, était paraît-il excellent grâce à une vitesse initiale de l'obus élevée.

La bataille perdue

Il devait y avoir par division, en théorie, une batterie de huit canons de 47 mm, répartis en quatre sections. Cela aurait signifié pour notre front de 20 kilomètres une section de deux canons tous les cinq kilomètres. Représentez-vous cinq kilomètres, coupés de vallons et de bois, et un canon essayant de tirer sur un char filant à 20 km à l'heure.

Ce front fut demeuré une passoire même si ces 47 avaient été là. Je n'en avais vu qu'à Sarrebourg au cours de mon stage. D'après l'ouvrage de Pierre Vasselle, dont j'ai déjà parlé, il y en avait quelques-uns.

Outre le 25 mm, l'infanterie était armée de mortiers de tranchées, le célèbre « crapouillot » de la dernière guerre. Il paraît que c'est un bon engin. Le crapouillot amusait les artilleurs. Le tube ressemble à un tuyau à gaz. Il n'est pas rayé et se charge par la bouche. Et il fait, en tirant, autant de bruit qu'un 105. C'est tout au moins l'impression que j'en eus pendant toute la matinée où, à dix mètres de mon P.O., il me déchira les oreilles.

Le mortier n'a aucune prétention contre les chars; seulement contre les troupes d'accompagnement.

Quel était l'armement du 237 R.A.L.H.D. ? Il était constitué de canons de 155. C'est tout. Pas de canon antichar; un mousqueton pour cinq hommes. Enfin, deux mitrailleuses pour la défense anti-aérienne. L'éventualité que des artilleurs pussent avoir à se battre contre des chars ou des troupes à pied avait été évidemment perdue de vue; en raison de l'idée, bien ancrée, que les artilleurs sont toujours loin derrière la première ligne et ne sont jamais engagés dans des combats au corps à corps. Ce n'est que plus tard, après

La bataille perdue

avoir été chargé de la défense rapprochée du groupe, que je reçus un fusil-mitrailleur.

Reste la question, importante entre toutes, de l'armement personnel de l'officier d'artillerie. Il y avait le sabre, bien sûr, mais il était resté au cantonnement. Nous étions surpris que le commandant n'eût pas emporté le sien en campagne. Enfin, pour compléter la panoplie de l'officier: le revolver dit aussi pistolet. Chaque officier était censé en avoir un. A la mobilisation, j'avais touché le mien.

C'était un vieux modèle à barillet fabriqué en Espagne. J'appris du sous-officier d'intendance qui me le confia que c'était une pièce historique. Elle avait fait la guerre civile en Espagne. Un républicain avait dû s'en séparer lorsqu'il s'était réfugié en France.

Je faisais des essais de tir de temps à autre avec ce pétard. Il avait tendance à s'enrayer. Caron, mon ordonnance, prétendait que le seul endroit où on était en sûreté était celui que je visais.

Le problème de la défense antichar ne cessait de nous préoccuper. Il préoccupait aussi le quartier général, je suppose, car, au début de juin, nous reçûmes des « instructions ». Le rôle capital du char y était exposé, d'où l'importance du moyen de défense, d'où (non exposé mais bien en évidence) les graves conséquences qu'avait l'insuffisance de notre matériel, d'où l'importance qu'aurait l'ingéniosité qui nous était recommandée.

Et il y avait des exemples: l'un, recommandé, était de sauter sur le char, ouvrir le volet de fermeture et tirer dedans. Que faudrait-il faire si l'équipage avait fermé la porte de l'intérieur? Il n'en était pas fait mention.

La bataille perdue

Une autre technique était de plonger dans un trou, laisser le char passer par-dessus et glisser une barre de fer entre la chenille et la roue dentée. Encore une fois, aucune indication sur la suite à donner: ou bien le char avait été arrêté, alors on était enfermé par dessous; ou bien il ne l'était pas, alors ça n'aurait servi à rien.

Une autre méthode était de jeter une bouteille d'essence enflammée sur le char. C'était sûrement inefficace mais tout de même la plus appréciée, car un bon lanceur peut opérer de loin en restant caché.

D'après les informations reçues du quartier général, les Allemands en face n'étaient pas non plus à court d'imagination. Elle devait se dépenser d'autant plus librement qu'à côté, il y avait du concret. Nous n'étions d'ailleurs pas sûrs que ce qui était censé imaginé par l'ennemi n'était pas lui-même imaginé par notre service de renseignements, amateur de canular, comme la fonction le veut.

C'est ainsi qu'on nous alertait contre le rugissement du lion réalisé par haut-parleurs. Cette arme-là, bien sûr, était destinée aux régiments de coloniaux. Enfin, autre arme secrète: des pétards à répétition qui seraient projetés derrière les lignes pour imiter le tac-tac de la mitrailleuse et feraient croire à une attaque de l'arrière, dévastatrice pour le moral.

Quand la nuit était tranquille et que nous ne savions quoi annoncer dans le message horaire qui devait être envoyé par radio au P.C. du groupe, le texte rassurant était «aucun souffle de lion à proximité pour le moment» .

Le 4 juin à 4 heures de l'après-midi, j'étais fort occupé à mon P.O. à essayer de repérer, ou plutôt de deviner d'où mon collègue allemand en face dirigeait un tir avec une précision gênante. Tout à coup, je vois, dans les lignes allemandes, à environ 4 kilomètres, une colonne de véhicules se dirigeant vers Amiens. Je grimpai sur l'arbre sous lequel était installé mon P.O. De là j'avais une meilleure vue, et j'observai tout l'après-midi une file ininterrompue de chars, de camions, de véhicules de toutes sortes affluant dans la ville de plusieurs directions.

J'appelle immédiatement le P.C. du groupe et rends compte de ce que j'ai vu au commandant. A son tour, il transmet l'information au quartier général de la division. Il paraît que le troisième bureau (service de renseignements) du corps d'armée aurait répondu que je devais avoir des hallucinations. C'est tout au moins ce que plus tard le commandant me déclara, mais, quand il s'agissait du quartier général, il ne manquait jamais une occasion de le mettre dans son tort, quitte à inventer.

En fait, le haut commandement fut rapidement convaincu. Le tir des 155 fut déclenché. Il n'était pas aussi précis que je le souhaitais. 9 km est une distance limite pour le 155 court.

La nuit tomba. Les 155 avaient cessé de tirer. Dans « la lourde », on épuise vite les munitions. Un obus pèse 40 kilos. En sus, il y a la gargousse.

La bataille perdue

Toute la nuit, nous sommes à l'écoute. On entend distinctement le ronflement des moteurs, le cliquetis des plaques de chenilles, les changements de vitesse des engins tandis qu'ils grimpent la cote 102, en face de nous, pour gagner leur parallèle de départ.

Beaucoup plus tard, j'ai eu souvent l'occasion d'aller à Rambouillet. Un régiment de chars y est stationné. Il m'est arrivé de croiser des colonnes de chars sur la route. Le claquement des chenilles sur le pavement n'a jamais manqué de me rappeler cette nuit du 4 au 5 juin 1940.

Les Allemands allaient attaquer. Nous venions d'apprendre quelques heures auparavant que l'évacuation de Dunkerque était achevée. Toute la puissance des armées allemandes, pratiquement intacte, allait maintenant être tournée contre les restes des armées françaises, sur la route traditionnelle des invasions: la Somme et l'Aisne.

J'appris plus tard que l'assaut des panzers qui allaient déferler sur nos lignes était l'assaut de tout un peuple soulevé par son Führer.

Dès l'aube, il l'écoutait, radiodiffusé d'heure en heure: « J'ordonne que l'on sonne les cloches pendant trois jours dans toute l'Allemagne. Que leur carillon se mêle aux prières avec lesquelles le peuple allemand accompagne ses fils, car dès ce matin, les divisions allemandes et nos escadres d'avions ont commencé la deuxième phase de la lutte qu'ils livrent pour la liberté et l'avenir de notre peuple ».

Au milieu de la nuit, des détachements du 89 s'avancèrent à quelques centaines de mètres au-devant des lignes pour enterrer des mines; toutes les 15 minutes, j'envoyais au P.C. du commandant le même message:

La bataille perdue

« Chars se rassemblant en face de nous... chars se rassemblant en face de nous... »

Les messages de mon P.O. au P.C. étaient envoyés par radio et par téléphone. Avant la guerre, au cours des manœuvres, des doutes étaient exprimés sur la liaison par radio. Les postes étaient nombreux sur le terrain. Ils interféraient l'un avec l'autre. En fait, ce ne fut pas le cas. La liaison par radio fonctionna très bien tandis que le téléphone ne cessa de nous trahir. Les fils étaient sans cesse coupés en dépit de leur disposition en échelle.

Il fallait les réparer et souvent en terrain découvert. On verra plus loin comment j'ai dû faire le mort parmi des corps de télégraphistes trop exposés, tués par les chars sur la plaine entre Saint-Fuscien et les batteries.

A 2 heures du matin, le tir de l'artillerie allemande se déclencha. Les tirs des jours précédents n'étaient pas négligeables. Mais c'était une caresse à côté de celui-là. Les observateurs ennemis avaient sûrement repéré notre verger en bordure du village et s'étaient convaincus qu'il était un point fort de sa défense. Le 25 mm antichar, placé au sommet de l'angle formé par les arbres en bordure afin de disposer du champ de tir le plus étendu, était certainement visible. Les tranchées et les mitrailleuses étaient mal camouflées. Qui plus est, les fantassins dans leurs déplacements ne prenaient aucune précaution.

Le tir des 150 d'en face était si dense que les explosions étaient confondues. Il n'était plus question de prêter l'oreille au sifflement d'un projectile pour savoir s'il était pour soi; pas question non plus de guetter le froufrouement d'un de nos projectiles passant au-dessus de nos têtes.

La bataille perdue

A 3 heures, le bombardement cessa soudain. Puis, avant même que nous ayons secoué la poussière dont nous étions couverts, il recommença et avec une violence telle qu'il nous semblait que l'enfer était descendu sur nous. Fantassins et artilleurs, pour une fois, étaient confondus. Le servant du fusil-mitrailleur, qui était mon voisin, Cotton et moi, nous nous écrasons dans le fond de la tranchée comme pour entrer dans le sol.

Un projectile en éclatant de l'autre côté de « mon » arbre nous recouvrit de terre. J'émergeai étourdi et soulagé de trouver Cotton sonné, bégayant, mais indemne. L'arbre avait pris une gîte inquiétante. Il avait été à moitié déraciné par le coup qui avait dû l'atteindre juste au pied.

Le mitrailleur de l'infanterie était lui aussi indemne mais hébété. Quelques minutes plus tard, le sort ne devait pas l'épargner.

Après avoir été un roulement continu, le bombardement s'exécutait maintenant par salves, comme des coups de marteau. A chaque coup de marteau, nous plongions ensemble dans le fond de la tranchée l'un sur l'autre, l'un contre l'autre, étroitement emmêlés et vibrant ensemble d'une même frousse intense.

Je croyais en avoir pris l'habitude; ce n'était pas le premier barrage sous lequel j'étais pris, il s'en fallait de beaucoup. Et je m'étais entraîné psychologiquement. Je me rappelais le mot de Hoche. (Était-ce Hoche ou Lasalle ?). « Un hussard qui n'est pas mort à 30 ans est un jean-foutre ». A vrai dire, cette affirmation s'appliquait aux hussards et pas aux ingénieurs du pétrole. Il n'empêche. Cela me donnait du courage. (J'ajoute que Hoche est bien mort avant 30 ans, mais de phtisie).

La bataille perdue

Le commandant qui avait une grande expérience des bombardements affirmait que c'était le fracas qui était le plus dur à supporter mais que, même après un bombardement particulièrement violent, on était surpris du nombre de survivants. D'après lui, il suffisait de penser être parmi eux. Il était plein de sagesse le commandant.

A quatre heures du matin, le jour se leva. Le bombardement s'arrêta. Devant nous, descendant en rampant la cote 102, une nuée de ce qui semblait être de gros insectes noirs. Le lieutenant Champy sur ma gauche me fit un signe de la main qui exprimait sa satisfaction. Il allait pouvoir appliquer ce qu'il avait maintes fois répété à l'entraînement.

On pensait que les bombardements étaient terminés. C'était une erreur. Ils reprirent tout le long de la matinée. On pensait aussi (les fantassins, pas moi) que ce canon allait faire mouche sur un char après l'autre ; certains des hommes étaient chasseurs. Le lieutenant d'infanterie sûrement. La satisfaction du chasseur voyant sa cible au bout de son fusil réapparaissait. En cela aussi, on se trompait.

On n'en comprend pas moins le soulagement ressenti dans une accalmie, même quand on la sait temporaire. Ce qui est de beaucoup le plus insupportable dans un bombardement prolongé est en effet le fracas. Il assourdit, il obnubile, il abrutit. Il faut quelque temps pour reprendre ses esprits, comme après un choc très violent, lors d'un accident de voiture.

C'est au cours du bombardement qui avait repris que mon voisin le mitrailleur fut tué. Cette fois, nous avions entendu le projectile arriver. Nous nous étions aplatis dans le fond de la tranchée, encore une fois tous membres confondus.

La bataille perdue

L'obus percuta un arbre derrière nous. Le fantassin était contre mon épaule, il ne se relevait pas. Je me dégageai, l'interrogeai, il ne répondit pas. Il était livide. Après avoir tenté de se mettre à genoux, il tomba; nous crûmes entendre un court gémissement, puis il resta immobile. Il était mort. Il ne portait aucune trace de blessure, pas même une goutte de sang sur son manteau. Nous crûmes d'abord qu'il avait été assommé par l'explosion, puis nous découvrîmes sur son dos, au niveau du cœur, une coupure dans son manteau de deux centimètres. Il avait été tué par un éclat projeté par l'explosion du projectile dans l'arbre.

Lorsque, au cours de l'été 1941, je faisais à Mary la description de cette attaque de chars, telle que je l'avais vue devant Saint-Fuscien, j'avais éprouvé quelque difficulté. Comment traduire en mots ce qui ne fut qu'une série d'épisodes décousus plus ou moins bien perçus, amplifiés ou au contraire amortis par des réactions, des sensations personnelles qui risquent de déformer? Mais pourtant, il me reste, de ces moments, des images bien précises. En relisant le texte transcrit par Mary, je les ai retrouvées presque toutes, fidèles, gravées dans ma mémoire.

A l'aube, l'attaque de chars avait commencé. Ils étaient groupés par paquets de quatre ou cinq, autant que je pouvais en juger, et sans ordre de bataille apparent. Arrivés au bas de la cote 102, ils disparurent de la vue puis réapparurent en face de nous.

Quand les premiers chars furent à environ 200 mètres de la pointe nord du village, notre tir de barrage fut déclenché. J'avais transmis de façon continue mes observations au P.C. du commandant. Cotton faisait la navette entre mon P.O. et la radio située derrière moi.

La bataille perdue

La ligne de téléphone entre les deux avait été coupée depuis longtemps.

Les coups de 155 arrivèrent vite et bien ajustés. Le barrage était dense et étroit de quelques centaines de mètres peut-être. Des fantassins à découvert auraient beaucoup souffert, mais je n'en apercevais pas. Suivaient-ils derrière les chars ?

Je ne crois pas qu'il y ait eu alors des troupes d'accompagnement. Plus tard, je compris que l'attaque allemande se faisait en trois temps: d'abord bombardement d'artillerie, puis lancement de l'offensive et destruction des points forts par les chars, enfin assaut par l'infanterie amenée par des transporteurs de troupes.

De cette décomposition en trois temps, sur le moment, je ne connaissais rien. Ce que je constatais était que les chars n'avaient pas été arrêtés par notre barrage. Je ne sais s'il y en eut quelques-uns de touchés. Une fois de plus, j'éprouvais cette frustration de l'observateur dont j'ai déjà parlé.

Les chars abordèrent la lisière du village et, autant que je pouvais en juger, sans concentration massive en un point plutôt qu'en un autre. Il est probable que cette attaque de chars avait un plan, qu'elle était ordonnée. De mon P.O., je n'en percevais rien. Les chars étaient maintenant tout près, en deçà de notre barrage, bien qu'il eût été raccourci.

La visibilité était rendue de plus en plus mauvaise par la fumée. On devinait les silhouettes sans image détaillée et précise.

Deux chars se dirigeant vers la gauche passèrent devant nous à peut-être vingt mètres. Le lieutenant Champy commandant la section m'avait prévenu que

La bataille perdue

le canon de 25 ne devait tirer qu'à courte distance et seulement contre des chars légers. Il ouvrit le feu. Un char s'arrêta, riposta avec ce que je jugeai être une mitrailleuse. Puis une fumée noire l'enveloppa. Dans la fumée, nous devinâmes deux ombres sortant de la tourelle. Il y eut nombre d'autres engagements entre la section de Champy et les chars sans que je puisse juger de leur issue. D'après Vasselle, trois furent immobilisés.

A ma droite, mais plus éloigné et mal discerné, un autre canon de 25 eut moins de chance. Je ne le voyais pas mais je voyais assez bien le char qui lui faisait face et l'éclair du départ trouait le brouillard. C'était un spectacle curieux, quelque chose comme un duel à trente mètres au lieu d'être à trente pas, et un duel dans lequel les deux adversaires ne cessaient de tirer jusqu'à mise hors du combat de l'un d'eux.

Plusieurs coups furent échangés. Le duel était inégal, le canon de 25 s'arrêta de tirer, le char allemand repartit sans dommages.

Les chars sont aujourd'hui équipés de canons de 105 mm. Je n'imagine pas un duel du genre de celui que je viens de décrire entre un canon de 105 derrière une cuirasse et un canon de 25 sans protection. Un coup de 105 aurait suffi, même mal ajusté. Il semble que les Allemands n'aient mis en ligne que des chars légers, ce qui expliquerait qu'ils aient continué à faire appel à leur artillerie toute la matinée, et bien après que l'attaque de chars eut commencé.

Les tirs d'artillerie, en effet, ne s'arrêtaient que pendant quelques minutes. Je suppose que certains chars étaient en liaison avec les batteries de soutien. Les points durs de l'adversaire étaient repérés, les batteries renseignées. Par la suite, nous apprîmes que les chars alle-

La bataille perdue

mands avaient des appareils de transmission perfectionnés et que des observateurs d'artillerie étaient à bord.

Peut-être est-ce ce jumelage des chars et de l'artillerie qui explique le caractère sporadique, en quelque sorte par à-coups, de l'action. On voyait les chars tantôt isolés tantôt en groupe, partant dans une direction puis dans une autre, se retirant vers leur ligne puis faisant face à nouveau à l'adversaire.

Ils n'essayèrent pas de pénétrer le centre même de résistance. Je ne vis pas un char fonçant sur notre tranchée. Les arbres, les maisons, même les murs de jardins suffisaient apparemment pour les arrêter. Ils auraient certainement pu pénétrer par endroits mais ils risquaient d'être bloqués.

Un peu avant 8 heures, autant que je puisse me rappeler, le brouillard et la fumée qui n'avaient cessé de gêner l'observation, se dissipèrent. Je pus à nouveau voir en face de moi la cote 102, je ne fus pas peu surpris d'apercevoir plusieurs chars grimpant la colline et s'éloignant.

Peut-être avaient-ils quelques ennuis mécaniques, ou bien avaient-ils été endommagés, je ne sais. Quoi qu'il en soit, j'envoyai un télégramme triomphant au P.C. du commandant, lui faisant part de ce que les chars allemands avaient été repoussés et qu'il n'était peut-être pas nécessaire de maintenir le tir de barrage.

Par la suite, on m'a beaucoup blagué sur ce message. Pour une fois, sur le terrain de l'optimisme, j'avais battu le commandant, et ce n'était pas facile. Et il en avait besoin car, au même moment, les batteries, à 5 kilomètres derrière mon P.O., étaient entourées par les chars; à 10 kilomètres plus loin, la colonne de ravitaillement avait maille à partir avec plusieurs.

La bataille perdue

A propos de messages se posait la question du code et du chiffre. Décoder prenait du temps. Je me demandais quelle importance cela pouvait avoir pour les Allemands que notre tir soit allongé ou raccourci; ils étaient aux premières loges pour s'en rendre compte.

Il y eut pourtant des cas où le codage, même au point de vue seulement tactique, eut de l'importance. Plus tard, à Paris, je retrouvai mon ami Lavoisier. Il avait servi dans la marine. Il était à Dunkerque chargé de la défense du terrain d'aviation. Il me dit que les colonnes allemandes qui affluaient sur Dunkerque ne se souciaient pas de coder leurs messages; avec sa radio, il en avait capté plusieurs et avait pu organiser sa défense en conséquence.

Comme on pouvait, comme on aurait dû s'y attendre, les chars allemands avaient plongé à l'intérieur du système de défense de la division. Laissant de côté les centres de résistance, ils se déchaînaient à l'arrière sans opposition, sillonnant les champs, bouleversant les ravitaillements, isolant les postes de commandement, détruisant les batteries d'artillerie, bloquant les routes, coupant les communications et causant partout le plus complet désordre. Cela, je ne le savais pas, bien entendu, je l'ai appris plus tard. J'imaginai encore tous nos canons en batterie; nous n'étions pas mécontents de notre résistance.

10 heures du matin. L'artillerie allemande s'arrête de tirer pour de bon cette fois. L'infanterie va probablement donner l'assaut. J'éprouve un sentiment de soulagement à ne plus avoir à m'écraser dans le fond de la tranchée, surtout ne plus entendre cet assourdissant tapage qui m'engourdit et qui, je m'en rends compte, émousse mes réactions. Huit heures de cette musique suffisaient.

Très vite je récupérai. Ce qui me gênait était la terre soulevée par les explosions et qui, en retombant, était entrée par le cou à l'intérieur de ma chemise; cela me grattait de façon la plus désagréable et a continué à me gratter jusqu'au soir lorsque je pus enfin quitter mes vêtements.

Un calme, qui semblait surnaturel, était revenu. Il devenait possible de recenser les dégâts: le canon de 25 à ma gauche à son tour avait été mis knock-out, deux hommes étaient blessés, le lieutenant Champy était indemne. Il tenait une bouteille à la main et m'en offrit une gorgée. Il m'expliqua que ses balles de paille pressée avaient été efficaces; sans elles, il aurait eu plus de pertes. Il ne paraissait pas trop sonné par le bombardement. Il me posa la question habituelle du fantassin à l'artillerie:

- Où est votre barrage?

J'avais à plusieurs reprises demandé au P.C. du commandant de reculer ledit barrage. Le silence qui avait remplacé l'assourdissant tapage de la matinée était de mauvais augure. Nous aurions dû déjà voir les explo-

La bataille perdue

sions, non seulement devant nous, mais autour de nous et même derrière. Je lui recommandai néanmoins de ne pas tarder à gagner son abri et de prévenir ses hommes. Il me donna cinq ou six grenades « pour le cas où ».

Voici ce qu'écrit Pierre Vasselle de cette matinée sur la lisière nord de Saint-Fuscien devant notre tranchée:

Dès quatre heures, de nombreux engins blindés étaient apparus sur la ligne de crête au sud d'Amiens. Trois quarts d'heure plus tard, le point d'appui du lieutenant Champy, à la sortie de Saint-Fuscien vers Amiens, était attaqué par les chars. A cinq heures, d'autres chars passèrent à l'ouest de Saint-Fuscien... Dès lors, l'assaut se déchaîna dans toute son ampleur. A cinq heures quarante cinq... les chars revinrent à l'attaque et passèrent en rasant les lisières nord de Saint-Fuscien, sans doute avec l'espoir que les armes automatiques se révéleraient. Le canon de 25 du point d'appui Champy détruisit trois chars; or, déjà notre effort s'épuisait. Le point d'appui Champy a demandé des munitions et brancardiers. Ce sera le dernier ravitaillement en munitions, car le dépôt du bataillon a distribué toutes ses réserves et ne sera plus réapprovisionné... Nos armes automatiques, vite repérées, étaient détruites les unes après les autres, ce qui permit à l'ennemi de s'infiltrer entre nos points d'appui... les Allemands qui pénétrèrent dans le village apparaissent au tournant de la grande route.

C'est à ce moment du récit de Vasselle que je me rends compte que l'infanterie allemande a pris pied dans le village, probablement dans le château, à notre droite et un peu en arrière.

Dans les heures qui précédèrent l'assaut, les vues que j'avais du P.O. n'avaient cessé de se rétrécir. La mati-

née avait été longue; les images variées. Celle que je garde mieux que d'autres me plonge dans un brouillard. Devant mon P.O., des ombres qui se déplacent de moins en moins distinctes, traversées de temps à autre de lueurs brèves. Ces ombres sont celles de chars à peine visibles.

Je n'ai jamais su si ce brouillard qui nous enveloppait était produit par des obus fumigènes ou seulement par la poussière soulevée par les explosions dans la terre sèche.

Le plus vraisemblable est que c'était des fumigènes plus gênants pour celui qui défend et se dévoile en tirant que pour l'attaquant qui tire aussi mais se déplace. Ils réussirent à masquer les véhicules qui transportaient les troupes d'assaut jusqu'au bord de nos lignes.

L'image est familière de ces vagues d'assaut de la première guerre. Les hommes sortent des tranchées courbés sous la mitraille. Ils trébuchent d'un trou à l'autre, s'empêtrent dans les barbelés, sont fauchés par les mitrailleuses.

En 1940, à Saint-Fuscien, il n'y avait que très peu de barbelés; les mitrailleuses avaient été neutralisées par les chars. Il n'y avait pas non plus de fantassin ennemi devant nous, courbé sous la mitraille. Ils étaient emmenés à pied d'œuvre par des espèces d'autocars légèrement blindés qui réduisaient de façon considérable le temps de parcours le plus exposé sous le feu.

C'est ce qu'on appelle le progrès du confort: le soldat n'est plus seulement nourri, logé, habillé; il est aussi amené en autobus à son boulot - tout au moins chez l'ennemi.

Devant nous, aucun signe d'un assaut imminent, mais à ma droite et derrière, se rapprochant, j'entends

La bataille perdue

le tac-tac des armes automatiques; puis des voix; oui, des voix: « Camarades, rentez-vous... ». Nous étions tournés.

Dans la bataille, les bruits sont variés; je commençais à en connaître quelques-uns et à me familiariser. Celui-là était nouveau. De quelle distance ces invitations gracieuses nous étaient-elles lancées? Je ne sais. Les Allemands avaient-ils des haut-parleurs, je ne crois pas.

A cause de la fumée, je ne pouvais qu'apercevoir l'arrondi de quelques casques mais je voyais bien les éclairs des pistolets mitrailleurs.

C'est alors que je comprends l'erreur que j'ai faite en plaçant mon poste radio à quelques dizaines de mètres en arrière du P.O. mais en terrain découvert. Il était dans un trou et bien camouflé avec des branchages et des touffes d'herbe mais, maintenant, bien visible d'un ennemi tout près.

D'après Cotton qui faisait la liaison, il y avait un problème. Cotton n'était pas bavard. Je ne pense pas qu'il ait prononcé le mot problème. Mais l'expression de son visage ne laissait pas douter qu'il y en avait un. Après avoir parcouru en rampant la courte distance entre le P.O. (ce qui en restait) et le poste de radio, je trouvai l'opérateur plutôt sonné par le bombardement. Le tac-tac des armes automatiques et les « rentez-vous camarades » n'arrangeaient rien. Tout de même, il n'avait pas oublié son morse et était encore capable de pianoter avec la clef de son émetteur.

J'envoyai un message au commandant pour l'informer que nous étions sous le feu de l'infanterie ennemie à trente mètres et que la position allait être intenable. Je demandai des ordres. La réponse arriva très vite:

La bataille perdue

« Repliez-vous sur le P.C. de Tré-Hardy ». Je tire deux coups de revolver sur le poste radio et nous voilà nous extrayant de ce maudit trou, progressant en rampant non sur les genoux mais à plat ventre comme des lézards collés au sol. Je ne me rappelle pas avoir perçu au-dessus de ma tête le bruissement bien caractéristique des balles en chapelet, très différent du froufroutement des obus. Il était, je suppose, couvert par le claquement au départ des armes automatiques dont nous voyions les flammes; mais je me rappelle à quel point je maudissais la boucle de mon ceinturon qui, en s'accrochant aux aspérités du sol, ralentissait ma progression sans que j'ose me soulever même d'un centimètre.

Que nous soyons sortis de là sans casse me paraissait providentiel. Plus tard, le commandant Charrière émit l'avis que mon sentiment de reconnaissance envers la providence était excessif. D'après lui, les tirs de fantassins, tels qu'ils étaient aujourd'hui pratiqués, ne valaient rien.

- On ne vise plus comme on faisait au bon vieux temps (d'après lui, le bon vieux temps était 1914). Les Fritz tirent de la hanche avec leur pistolet mitrailleur suspendu à l'épaule. Le recul soulevant le canon fait passer le tir par-dessus la cible.

La cible, c'était moi, et je ne partageais pas la nostalgie du commandant à l'égard du «bon vieux temps ».

Je trouvai le commandant Tré-Hardy dans son P.C. installé au fond d'un petit jardin sur la rue principale. Je lui rends compte. Il confirme que le verger où la radio était installée est maintenant aux mains de l'ennemi. Il me dit de l'accompagner.

La bataille perdue

Il était superbe le commandant Tré-Hardy, plus encore que de coutume. On l'imaginait avec le heaume et le glaive du chevalier. Jamais les circonstances ne justifèrent mieux ce nom que je n'ai pas oublié. Il allait d'une section à l'autre, encourageant ses hommes.

- Tenez bon, montrez-leur que vous n'êtes pas des dégonflés.

Il se montrait confiant. Je ne l'étais pas autant que lui. D'après ce que je compris, le point d'appui dans lequel j'avais intégré mon P.O. avait été emporté. J'ai appris ensuite par le livre de Vasselle que les sections à ma droite avaient subi de lourdes pertes. Le lieutenant de Sansal avait été tué, le lieutenant Puissant, grièvement blessé. Les Allemands s'infiltraient entre les éléments du bataillon incrustés dans les maisons et les jardins du village. Les défenseurs ont l'avantage, tant que l'assaillant est à découvert et sous le feu d'un adversaire qui, lui, est protégé. Pour le moment, les combattants des deux côtés étaient également protégés et avaient les mêmes moyens offensifs. Mais il y avait une différence: les défenseurs étaient par groupes, isolés les uns des autres, tandis que les attaquants gardaient le contact entre eux. S'ajoutait à cela l'effet moral. Une troupe qui n'est pas encore aguerrie supporte mal la sensation d'être encerclée, isolée.

Le commandant Tré-Hardy s'en doutait sans le dire. Il allait de l'un à l'autre, à l'occasion faisait le coup de feu. J'en faisais autant avec mon minable pétard. Dans le nord du village, les Allemands étaient d'un côté de la rue, nous de l'autre. On tirait par des embrasures pratiquées dans les murs ou ménagées dans les fenêtres garnies de sacs.

La bataille perdue

En face, par instants, apparaissait un casque. On voyait alors la lueur du coup. Les nôtres tiraient de la même façon, sans jamais vraiment prendre le temps de viser - pas plus que moi.

C'était comme dans les westerns, mais beaucoup moins précis. Un curieux exercice qui n'avait aucun rapport avec les corps à corps dont j'avais lu la description : des adversaires s'embrochant mutuellement à la baïonnette; des blessés gémissants. Quand un des nôtres tombait, il était rapidement évacué au poste de secours. Il disparaissait. C'était comme un combat d'ombres.

Les armes individuelles à tir très rapide ont fait évoluer le corps à corps. Les adversaires n'ont plus le temps de se précipiter l'un sur l'autre. Ils ne peuvent se mettre à découvert qu'un instant, le temps qu'il faut pour tirer une volée.

De retour à son P.C., le commandant Tré-Hardy semblait préoccupé. Des rapports lui parvenaient. Toute la partie nord du village était maintenant aux mains de l'ennemi. Les sections refluaient, se reformaient.

J'ai le souvenir du commandant assis pour un court moment dans son P.C. Il me demande ce que fait l'artillerie. Je ne peux que lui répondre que le tir de barrage a été réglé au contact même de la lisière nord mais pas vraiment sur le village. Je me rappelle très bien la perplexité que j'éprouvai en lui disant cela; car, depuis l'accalmie qui avait précédé l'assaut de l'infanterie, je n'entendais plus siffler et tomber nos obus.

A ce moment, mon poste fonctionnait encore. J'avais raccourci le tir et, plusieurs fois, par bonds de 100 mètres. J'aurais du être en plein dedans. Je comprenais bien l'absence du frou-frou de l'obus, tiré de l'arrière,

La bataille perdue

qui passe au-dessus de la tête, mais pas celle de l'éclatement d'un 155. Cela se voit et cela s'entend quand on n'est plus au-dessous de la trajectoire mais au bout.

J'ai déjà dit cette appréhension que j'avais de ne pas pouvoir repérer nos points de chute, mais dans le cas présent, la question ne se posait pas, puisque lesdites chutes, elles devaient avoir lieu tout près ou même plutôt sur nous. Je n'appris que plus tard la raison de ce silence. Nos canons avaient été mis hors de combat par les chars. Aucun n'était plus en état de tirer.

- Alors lieutenant, qu'est-ce qu'ils foutent vos pétoires?

Le commandant Tré-Hardy s'énervait. Je sentais qu'il me rendait responsable de cette incroyable défaillance de l'artillerie de soutien. Je conservais ma fonction de liaison avec elle, à coup sûr plus importante que le rôle dérisoire que je pouvais jouer avec mon revolver. Mais la liaison, je ne l'avais plus. Nous n'avions plus de radio, mais il y avait encore la possibilité, tout au moins on l'espérait, d'une liaison à pied.

Ce que le commandant voulait était de faire écraser par les 155 le nord du village occupé par l'ennemi. Il traça sur un morceau de papier de façon très approximative la ligne de front maintenant en zigzag à travers Saint-Fuscien pour l'information du Ve groupe et me dit de me dépêcher.

Il se croyait encerclé. Les Allemands avaient pénétré dans la lisière sud et barré la rue principale avec un char. En fait, ils n'étaient installés dans la bordure sud que très superficiellement, comme je devais le constater.

Je commençai par me débarrasser des grenades dont mes poches avaient été bourrées par mon voisin, le lieu-

tenant Champy. Je m'apprêtais à faire la liaison - allégé de ces engins dangereux.

Je n'avais pas de musette. Les grenades du lieutenant étaient dans les poches à soufflet de ma vareuse qu'elles déformaient. Elles m'avaient gêné dans ma progression à plat ventre pour rejoindre le commandant Tré-Hardy. Au cours de mon parcours avec lui sur la ligne de feu, d'une section à l'autre, j'avais été témoin de nombreux échanges de rafales, mais d'aucun jet de grenade. J'avais en mémoire la vue, abondamment illustrée, du fantassin de 1918, le bras levé en lançant son projectile du fond de la tranchée. Mais, il n'y avait pas de véritable tranchée, et la vitesse de tir des armes automatiques ne laissait pas le loisir de se découvrir pour un lancer.

A Fontainebleau, nous n'avions reçu aucune formation pour cette substitution de l'artilleur au fantassin qui m'incombait pour le moment. L'artillerie ignore le projectile qui ne sort pas d'un tube, si possible rayé. Le contenu de mes poches était superflu; à quel point, je devais m'en apercevoir un peu plus tard.

Je n'ai pas su comment Champy avait été tué. Il ne devait plus avoir de munitions. Champy était brave. Du trou aménagé pour son canon, il a dû tenter de repousser avec ses grenades les pistolets-mitrailleurs, trop loin, et en surplomb. Il n'avait aucune chance.

Je prends congé du commandant Tré-Hardy. Il répète « Pressez-vous ». J'emmène avec moi mes deux hommes, le radio et Cotton. Pour sortir du village, nous passons derrière les cours de ferme et gagnons les champs sans difficulté. Le commandant Tré-Hardy avait été trompé par la pénétration de l'ennemi au sud du village dans la matinée. Les Allemands n'avaient pris pied que dans la bordure. Ils avaient installé quelques

La bataille perdue

mitrailleuses entre lesquelles il était facile de passer en profitant des murs et des haies qui isolaient les jardins.

Une fois au large, nous nous séparons afin de diviser les risques et être moins visibles. Le P.C. du groupe à Estrées est à 4 km par la D.7. Le trajet dans les champs va être beaucoup plus long et d'autant plus que des chars allemands, par groupe de 4 ou 5, sillonnent en tout sens mais sans accompagnement d'infanterie.

Dans la plaine de la Somme recouverte aussi loin que porte la vue, de tiges de blé en herbe et de timides pousses de betteraves, voilà maintenant en promenade trois artilleurs, seuls, isolés, à découvert, s'éparpillant dans la nature au pas gymnastique, en fait le plus souvent à plat ventre que debout. Dès qu'un char s'approche, avant qu'il s'arrête, nous nous aplatissons. Bientôt, je perds de vue mes compagnons de route.

Au bout d'une heure, je n'avais pas fait un kilomètre. Les chars s'arrêtaient souvent et longtemps, un capot sur une tourelle se soulevait. Émergeait une casquette puis un buste. Sous la casquette, des jumelles qui scrutaient l'horizon. Pendant ce temps, je ne bougeais pas. Ce n'était que lorsque la colonne de chars avait redémarré que je reprenais ma marche. Un char en déplacement a une visibilité médiocre. C'était le moment d'en profiter.

Le plus éprouvant de ces stationnements faits en embrassant le sol, au cours de cette longue marche, fut celui auquel je fus contraint au bord d'un chemin de terre. Plusieurs corps gisaient: des téléphonistes surpris en train de réparer une ligne.

Une patrouille de chars s'avancait. Je m'aplatiss sur le sol. Jamais l'expression « faire le mort » n'avait eu pour moi une signification plus vraie et plus tragique.

La bataille perdue

Avant que les chars s'approchent, j'avais disposé mon casque de façon à cacher mon visage qui n'avait pas l'aspect terreux des corps étendus aux côtés desquels j'étais et qui m'aurait fait repérer. Les téléphonistes avaient probablement été tués au cours de la matinée. La patrouille s'arrêtait par curiosité. J'étais un corps de plus sur le sol, parfaitement immobile. Le capot se referma. La patrouille repartit.

Somme toute, le parcours était moins dangereux qu'il n'avait paru. Mais à ce jeu-là, je risquais de ne pas arriver au P.c. de mon groupe avant la nuit alors que ma mission était urgente, et que l'ordre donné était de « me presser » .

Que cherchaient les chars allemands en sillonnant la plaine, en se déplaçant à droite, à gauche, sans but apparent? Je suppose que ces manœuvres avaient pour objet d'interdire tout envoi de renfort et de ravitaillement à nos centres de résistance aux villages de Saint-Fuscien, Dury, Boves... Ces centres étaient coupés de l'arrière. Ils devaient bientôt en effet manquer de munitions. Isolés, ils ne pouvaient résister longtemps.

J'étais perplexe. Mon manteau me tenait chaud. Il n'était pas question de le mettre sur le bras. Même en ce mois de juin, on était en manteau. Les nuits étaient fraîches. Et on ne savait pas où on allait les passer.

12

Tous les garçons qui ont eu dix ans en 1918, et même après, ont appris à lire dans des livres d'histoire militaire. A l'instinct batailleur naturel, s'ajoutait la fièvre patriotique d'alors. Elle était au plus haut. Le goût de l'histoire militaire m'en est longtemps resté. A quinze ans, j'avais lu et relu les mémoires du baron général de Marbot*. Ils sont passionnants, vivants, bien écrits. Le général fait preuve d'une indépendance d'esprit qu'on ne soupçonnerait pas chez un officier de la Grande Armée.

Marbot faisait partie du groupe d'aides de camp qui accompagnaient l'empereur et ses maréchaux et étaient chargés, pendant la bataille, d'assurer les liaisons et porter les ordres aux chefs d'unités.

Le rôle de ces aides de camp était important. Les amateurs du passé savent qu'à Waterloo, Berthier, chef

* « Mémoires du général baron de Marbot », Mercure de France. La très belle préface de Jean Dutourd fait un portrait du général de Marbot qui mérite d'être lue: *Marbot a tiré du grand rêve de la révolution et de l'empire un bonheur fou. Il n'était pas romancier, il était le héros du roman... qui n'a sur les épaules que la charge d'une section ou d'une compagnie de quelques camarades, qu'il connaît et qu'il aime, avec lesquels il accomplit des prouesses simples.*

Stendhal dit qu'il y a deux choses impossibles à contrefaire: le courage au feu et l'esprit dans la conversation. Marbot possède la première de ces vertus. Cela se voit surabondamment tout au long de son livre. C'est un vrai soldat de Napoléon, jeune, gai, fataliste, accomplissant intrépidement les missions les plus dangereuses, fussent-elles inutiles ou absurdes... Je ne sais si Marbot avait de l'esprit dans la conversation, en tout cas il en a dans l'écriture. Ses mémoires sont d'une lecture délicieuse; j'oserais dire enivrante.

La bataille perdue

d'état-major de Napoléon n'était pas à ses côtés. S'il y eût été, le cours de l'histoire aurait probablement changé: son remplaçant n'avait envoyé à Grouchy, pour l'alerter, qu'une estafette au lieu de plusieurs. Le message n'était pas parvenu. Grouchy et ses dix mille hommes sont arrivés trop tard.

Le général Marbot raconte qu'à Eylau, au plus fort de la bataille, un aide de camp est désigné pour porter un ordre du maréchal Murat. Il met sabre au clair et se lance dans la mêlée - pour ne pas reparâître. Un autre fonce, la pointe en avant, sans plus de succès.

Marbot nous dit alors comment, son tour venu, il changea de tactique. Au lieu de charger, il partit au trot, le sabre au fourreau, en quelque sorte à la manière d'un spectateur désintéressé - et pas dangereux. Il remit le message à son destinataire. Le stratagème avait réussi.

C'est à ce stratagème de Marbot que je pensais en pédalant sur la départementale 7 en direction d'Estrées. Moi aussi, j'avais un message à remettre à un destinataire qui était le commandant du 7^e groupe, chargé du soutien de l'infanterie. J'avais trouvé un vélo dans un hangar. Moi aussi j'étais pressé et je me disais qu'un militaire français, isolé, à bicyclette, n'était guère menaçant - et d'autant moins qu'il se dirigeait, qu'en fait il fonçait, non vers l'avant, mais vers l'arrière. Je voyais très bien sur la plaine les colonnes de chars, tantôt arrêtées tantôt en mouvement. J'étais certainement vu mais j'étais quantité négligeable - pour eux tout au moins, mais pas pour moi.

Je n'ai pas essuyé de tir, ni même une tentative d'interception au cours de cette promenade. Elle ne laissa pas d'étonner. Le livre de Yasselle en fait mention. Au moment où cette liaison avec Saint-Fuscien

La bataille perdue

est rapportée, les communications étaient coupées. L'ennemi'avait la maîtrise complète du terrain. A coup sûr, là où, isolé, et en quelque sorte à la manière d'un touriste, j'étais passé, un détachement de quelques hommes aurait sûrement été intercepté.

Le texte même de Marbot trouve ici sa place, car c'est peut-être à lui que je dois, non d'être en vie - en rampant j'aurais probablement atteint le même résultat - mais en raison de cette rare expérience de tourisme sur les plaines de la Somme, en compagnie des blindés allemands.

Pour la troisième fois, le maréchal appelle l'officier à marcher - c'était mon tour 1... En voyant approcher le fils de son ancien ami, les yeux du maréchal se remplirent de larmes, car il ne pouvait se dissimuler qu'il m'envoyait à une mort presque certaine. Mais il fallait obéir. J'étais soldat. Je m'élançai donc, mais tout en faisant le sacrifice de ma vie, je crus devoir prendre les précautions nécessaires pour la sauver. J'avais remarqué que les deux officiers partis avant moi avaient mis le sabre à la main... pour une défense irréfléchie selon moi, puisqu'elle les avait forcés à s'arrêter pour combattre une multitude d'ennemis qui avait fini par les accabler. Je m'y pris donc autrement et laissant mon sabre au fourreau, je me considérais comme un cavalier qui, voulant gagner un prix de course, se dirige le plus rapidement possible et par la ligne la plus courte vers le but indiqué sans se préoccuper de ce qu'il y a ni à droite, ni à gauche sur son chemin... Ce système me réussit parfaitement, des milliers de cosaques éparpillés couvraient la plaine... Aucun d'eux n'essaya de m'arrêter, probablement parce qu'étant en très grand nombre, chacun d'eux pensait que je ne pourrais évi-

ter ses camarades placés plus loin, si bien que j'échappais à tous et parvins au 14^e de ligne sans que moi, ni mon excellente jument, eussions reçu la moindre égratignure.

C'est plus loin que le truc de Marbot faillit se retourner contre moi, non par le fait de l'ennemi, mais par celui de mes camarades artilleurs. Quatre kilomètres à vélo sont vite parcourus, surtout dans de pareils moments. J'arrive à une petite côte, presque au but. Parvenu en haut, je découvre plus bas, près du bois Camon, une batterie du 237 appartenant non au ve mais au VI^e groupe. Elle est en position à contrepente et bien masquée. Je ne l'avais pas vue. Mais les chars, eux, l'avaient repérée.

Je descends de vélo et je m'aplatis contre le talus au bord de la route. De mon observatoire improvisé, j'assiste à la lutte entre des canons de 155 impuissants, cloués au sol, pointés vers le nord, et des chars virevoltant autour d'eux. D'un côté de la batterie, à distance, deux ou trois chars arrêtés. De l'autre côté et plus près, un seul char ne cessant de se déplacer dans tous les sens, s'arrêtant, tirant, repartant, manifestement à l'affût d'une position d'où il pourrait ajuster son tir, sans risquer une riposte.

Cela dura un moment. Puis soudainement, les chars rompirent le combat et s'éloignèrent. Plus tard, j'appris que la batterie avait commencé par se défendre avec une mitrailleuse, puis qu'une des pièces avait réussi à faire un quart de tour, mais sans tirer. Elle avait été mise hors service au cours de la matinée. L'ennemi n'en avait pas la certitude. La menace avait suffi pour le refouler. Un obus de 40 kilos à trente mètres sur un char en ferait un amas de tôle.

La bataille perdue

Les chars allemands s'éloignaient, je ne risquais plus rien. Je descends la pente, satisfait d'être arrivé au port, après une traversée mouvementée. Jerne disposais à remettre mon message au commandant. J'allais retrouver mes camarades et ce home ambulante qu'était devenu pour moi l'état-major du Ve groupe du 237.

Telles étaient mes joyeuses pensées lorsque, arrivé au bas de la pente, à quelques mètres du premier canon, un adjudant m'arrête et braque sur moi son revolver. J'avais le mien dans mon étui. J'en fais autant. Et nous voilà face à face, chacun tenant son pétard braqué sur son vis-à-vis. L'adjudant me dit:

- Je vous ai vu sortir du char qui vient de nous attaquer ; vous êtes un Allemand déguisé.

J'étais interloqué...

Il affirmait m'avoir vu, ce qui s'appelle vu. J'étais sorti du char sous ses yeux.

Et il tend le bras en direction de la crête d'où je viens de descendre.

- Le char a fait demi-tour, à 30 mètres devant moi et je vous ai vu en sortir.

J'étais trop étonné pour lui demander si j'étais sorti par le capot ou par une porte sur le côté, aménagée dans un char spécialisé pour l'espionnage.

Pour comprendre ce bizarre incident, il faut se rappeler qu'à l'époque, les bruits les plus divers ne cessaient de courir sur ce qu'on appelait la «cinquième colonne ». On en voyait partout. Des espions allemands étaient censés parcourir l'arrière du front, changer de direction les flèches des poteaux indicateurs, répandre de fausses nouvelles (on se demande pourquoi, les vraies suffisaient) .

La bataille perdue

Les espions étaient, paraît-il, déguisés en employés du gaz, en bonne sœur, en sergent de ville. Innombrables furent les suspects emmenés à la gendarmerie parce qu'ils transportaient des bouteilles qu'on prenait pour des grenades à manche.

. Ce n'était pas tout. J'avais plus le type germanique que le type latin: grand, blond, le teint clair et les cheveux coupés courts. A vrai dire, cela aurait dû jouer en ma faveur car l'adjudant aurait dû savoir que les Allemands n'auraient pas été assez sots pour choisir un type aussi facilement repérable. Mais mon adjudant ne voyait pas si loin. Et il y avait d'autres indices: sur le col de ma capote, l'écusson, non du 237 - c'était interdit pour des raisons de renseignement - mais celui du 1er d'artillerie dans lequel j'avais servi à Dijon, à ma sortie de l'Ecole de Fontainebleau. J'avais négligé de l'enlever. Cela c'était une preuve. L'adjudant n'ignorait pas que c'était le 1er d'artillerie qui avait enfanté le 237 à la mobilisation: de là à faire un rapprochement qui m'accusait, il n'y avait qu'un pas.

Enfin, et surtout, on m'avait vu dégringoler vers la batterie au moment même où les chars commençaient à s'éloigner. D'où pouvais-je venir, sinon d'un de ces chars? Personne n'était encore arrivé aux batteries en provenance des premières lignes et après avoir traversé cette plaine totalement contrôlée, et en toute liberté, par les chars ennemis.

Nous étions donc là, tenant chacun notre revolver à la main, nous regardant; lui affirmant qu'il m'avait vu sortir du char, et moi précisant que, s'il tirait, je tirerais aussi. J'avais vu cela au cinéma et pensais que cette simultanéité était possible - tout au moins que « mon

La bataille perdue

adversaire" la croirait possible - ce qui était, on devine pourquoi, l'essentiel.

Ce qui suivit fut ce que les américains désignent comme « la cerise confite qu'on place sur un sorbet », pour compléter une démonstration, donner toute sa valeur à un récit. Encore aujourd'hui, il m'arrive d'y penser lorsque, comme cela est malheureusement trop fréquent, je n'arrive pas à me rappeler un nom propre: j'ai une bonne mémoire, je crois, des faits, des choses mais pas des noms.

L'adjudant me demande:

- Vous prétendez que vous appartenez au 237, alors, dites-moi le nom du colonel?

Hélas, je ne me rappelais plus le nom du colonel. Il m'échappait ce nom, je ne pouvais le retrouver.

Le colonel s'appelait Jard. Je ne sais s'il a appris plus tard que, par la faute de son nom, le régiment avait failli perdre à la fois un officier et un sous-officier. Il faut préciser, pour ma défense, que mes contacts avec le colonel Jard étaient rares, et que, lorsqu'on en parlait ou qu'il en était fait mention, on disait « le colonel » et pas le « colonel Jard ».

Pour terminer cet entretien sans issue et qui commence à tourner mal, on fait appel au commandant de batterie, le lieutenant Guette. Il me reconnaît. L'adjudant et moi, nous nous serrons les mains, soulagés, mieux, pris l'un pour l'autre d'une évidente sympathie mutuelle.

Depuis, au cours de la retraite, j'eus plusieurs fois l'occasion de rencontrer l'adjudant. Nous tombions chaque fois (au figuré) dans les bras l'un de l'autre. Il prétendait m'avoir sauvé la vie - en ne tirant pas. Je prétendais avoir sauvé la sienne, pour le même motif.

La bataille perdue

Une double raison de s'aimer, de s'estimer, de s'admirer dans un élan réciproque déjà évoqué par Labiche dans le *Voyage* de M. *Perrichon*.

Après cette interruption imprévue dans ma course, je parviens enfin au P.C. du commandant. On ne m'attendait pas. Mon dernier message était celui dans lequel j'avisais le commandant que j'étais à mon poste de radio et que l'infanterie allemande était à 30 mètres. Le commandant connaissait naturellement l'emplacement du P.O. et de la radio, et il en savait assez sur l'attaque allemande pour me considérer comme R.S. (hors service). Il avait en outre appris que l'observateur de l'autre groupe avait été grièvement blessé. Je suis sûr qu'il fut content de me voir, mais tout de même, un peu vexé que les Allemands eussent fait si peu de cas d'un officier de son groupe; il est vrai qu'il était à bicyclette ; il m'expliqua que l'artillerie « montée » ne signifiait pas « montée à vélo ».

J'expliquai en détail la situation à Saint-Fuscien, telle que je l'avais laissée. Mais une heure ou deux étaient passées. Saint-Fuscien tenait toujours mais tous les canons de mon groupe avaient été démolis, comme l'avaient été les 75. Il n'y avait plus aucun moyen d'appuyer l'infanterie, ni même de la ravitailler.

Mon parcours en cycliste, solitaire, sur la route de Saint-Fuscien à Estrées eut pour effet inattendu d'induire le haut commandement en erreur.

Dans l'ouvrage, déjà cité, de Pierre Vasselle sur la bataille au sud d'Amiens, on lit :

Les Allemands qui pénètrent dans le village apparaissent au tournant de la grand route, à cinquante mètres du P.e. du bataillon. Le commandant Tré-Hardy ordonne d'ouvrir le feu et fait manœuvrer dans le

La bataille perdue

jardin autour de la maison où se trouve le P.e. de façon à éviter l'encerclement.

Des incendies ravagent la partie nord de Saint-Fuscien où toute l'organisation défensive est réduite à néant. Les lieutenants de Sansal et Champy ont été tués, le lieutenant Puissant grièvement blessé est prisonnier. A l'ouest du village, les points d'appui Pradat et Müller sont attaqués à revers, la situation devient confuse.

Cependant, vers dix heures [c'est à ce moment que j'ai dû rejoindre le commandant Tré-Hardy après avoir détruit mon poste de radio], un regroupement a pu s'effectuer dans la partie sud de Saint-Fuscien dont les Allemands occupent la partie nord. La ligne de démarcation passe par le château. Une centaine d'hommes sont réunis autour du P.e. du commandant Tré-Hardy... Le lieutenant Gautron et le lieutenant Grouzet du génie sont placés à la sortie sud du village afin d'empêcher un mouvement tournant.

Une demande de renfort est adressée au colonel. L'observateur d'artillerie est renvoyé au P.e. du 237 pour obtenir un tir sur le château. Le lieutenant Riboud du 237 effectua le trajet de Saint-Fuscien au bois Camon à bicyclette en suivant la grand route sans être inquiété par les chars ennemis. A la sortie de Sains, il attendit quelques instants pour laisser s'éloigner les engins blindés qui passaient à proximité. La liaison vers le sud reste donc possible. Si des renforts parviennent, la situation du commandant Tré-Hardy et des combattants qui l'entourent peut s'améliorer...

Là où était passé un petit lieutenant en promenade à bicyclette et goûtant l'air de la campagne, les renforts et les munitions dont le commandant Tré-Hardy avait besoin ne passèrent pas. Le char allemand avait la maî-

La bataille perdue

trise complète du terrain entre les quelques points d'appui sur le front.

Pas plus que l'adjudant du VI^e groupe, les stratégies du quartier général n'imaginaient qu'on pût circuler à bicyclette dans une zone infestée par les engins blindés ennemis. D'où la conclusion qu'il n'y avait pas d'engins... et que la voie était libre. Ils n'avaient pas lu les mémoires du général de Marbot.

La situation du commandant Tré-Hardy ne s'améliora pas, au contraire. Je ne crois pas que l'interprétation erronée faite des échanges virtuels de politesse entre moi (à bicyclette et à découvert) et l'Allemand (motorisé et blindé) a eu de fâcheuses conséquences. La fermeture de la voie vers Saint-Fuscien fut tout de suite confirmée. J'ai su plus tard que le commandant Tré-Hardy n'avait plus que 80 hommes avec lui quand il cessa le combat.

L'arrêt complet de ravitaillement ne laissait aucun espoir aux défenseurs de Saint-Fuscien. La consommation en munitions avait été certainement très importante. Le mortier en position à quelques mètres de mon P.O. m'avait cassé les oreilles en tirant sans interruption pendant des heures; sans laisser le temps au tube de se refroidir.

Les 6 et 7 juin, les combats continuèrent mais seulement sur les positions d'infanterie, sans artillerie. Le 6 au soir, la bataille de la Somme était perdue.

J'ai souvent pensé à ces quelques jours devant Amiens. J'ai eu la chance d'en voir plusieurs aspects de près.

On a pu s'étonner d'une défaite aussi rapide. La valeur des soldats de la 16^e division, comme celle de

La bataille perdue

toute l'armée française, a été mise en question. Les hommes étaient de la même race que ceux de la Grande Guerre. Certes, ils n'avaient pas l'enthousiasme de ceux de 14. Mais en 1915, y avait-il encore beaucoup d'enthousiasme?

Et même en 1914, il s'en était fallu de peu - des deux corps d'armée envoyés par les Allemands sur le front est - que la guerre en France fut terminée en octobre, un mois et demi après avoir commencé, comme en 1940. Alors l'armée française eut été condamnée au lieu de faire « l'admiration du monde ». Et ne resterait dans les mémoires que la débâcle de Morhange, du début d'août 14. On oublierait les « soldats de la Marne » comme on oublie ceux qui, en ces premiers jours de juin 40, étaient sur la Somme et sur l'Aisne.

Certes, tous les hommes n'étaient pas des battants. Il y en avait qui étaient des héros, des vrais, et d'autres qui ne l'étaient pas. Mais les uns comme les autres faisaient ce qu'ils avaient à faire.

J'avais avec moi les deux modèles. J'ai dit que ma petite brigade d'observateurs m'avait été enlevée. On m'avait donné pour la remplacer à Saint-Fuscien deux hommes. Le brigadier Cotton et un autre, le radio que j'appellerai l'opérateur. Le nom de Cotton, je ne l'ai pas oublié, car rarement l'humilité d'un tel patronyme fut aussi peu justifiée.

Cotton était petit, maigre, modeste, timide. Dans le civil, il était employé aux écritures dans un bureau. Il répondait invariablement « oui mon lieutenant ». L'opérateur était d'un tout autre genre. Dans le civil, il était maître nageur. Peut-être seulement garçon de bains. Mais c'était maître nageur qu'il prétendait être.

La bataille perdue

Dans maître nageur, il y a maître; cela faisait mieux. Quant à nager, il en avait manifestement la pratique.

Je l'interrogeais sur sa vie, ses moyens d'existence. Il m'expliquait:

- Il y a des dames qui viennent à la piscine le midi; elles s'ennuient chez elles. Des dames un peu mûres qui ne sont plus embêtées par les moufflets. Elles font tremette. On fait connaissance, on cause.

Et il faisait entendre que c'était assez rémunérateur.

D'un garçon aussi affranchi, on attendait beaucoup. Il ne devait avoir peur de rien, en tout cas pas des maris.

A Saint-Fuscien, le poste de radio était derrière le P.O. à quelques dizaines de mètres. Pendant le bombardement, Cotton n'avait pas cessé de faire la liaison. Il filait de l'un à l'autre en courbant le dos, il s'aplatissait, il sautait, se relevait, revenait en courant. S'extraire de son trou, et de façon répétée, sous un pareil déluge était un beau test de courage.

Pour sortir de Saint-Fuscien, nous nous étions séparés. Mieux valait ne pas faire masse et avoir une chance supplémentaire de faire parvenir l'appel du commandant Tré-Hardy à l'artillerie. Cotton rejoignit l'unité dans l'après-midi. L'opérateur, lui, ne revint que tard, dans la nuit, car il avait attendu l'obscurité pour faire le parcours, et, je suppose, plutôt en rampant qu'en courant. Il est vrai qu'il était un professionnel du crawl, mot anglais qui, justement, signifie ramper.

J'ai raconté en détails ce curieux incident du face à face revolver au poing, car il me semble bien refléter l'étrangeté de cette bataille. La drôle de guerre qui avait précédé ne répondait pas à l'image que l'on s'en fai-

La bataille perdue

sait; celle que nous faisons sur la Somme, pas davantage. Elle aussi était drôle - à sa façon.

Dans l'été 41, les Allemands ont obtenu les mêmes succès sur l'armée russe avec les mêmes tactiques d'emploi de chars jusqu'à ce que l'éloignement des lignes commence à les freiner. Puis est survenue la boue de l'automne, puis le froid de l'hiver.

Par la suite, et dès 1942, la perpétuelle course-poursuite entre le projectile et la cuirasse a abouti à un nouvel équilibre. La balance s'est redressée. On a mieux exploité la faiblesse, inhérente au char, d'une vue à l'extérieur médiocre, surtout quand il est en marche; on a mieux utilisé son handicap pour franchir des obstacles physiques naturels ou artificiels.

En 1940, les avantages que pouvait avoir la défense contre les chars étaient inexploités. L'ennemi pouvait déplacer - promener - sa puissance de feu en toute liberté, en toute impunité, comme il le voulait, à l'intérieur des lignes françaises. C'est ce qui explique la rapidité avec laquelle tout le système défensif de l'armée française a pu, en quelques jours, être bouleversé, annihilé.

Une unité militaire sur le terrain; c'est toute une organisation qui, même en guerre de mouvement, s'arrête pour un temps, se fragmente en multiples éléments, implantés chacun dans un emplacement choisi en fonction de la mission, des commodités de liaison, de protection, de camouflage... Entre les éléments constitutifs, quartier général, dépôt de munitions, de matériel, hôpital, batterie, etc. des liaisons et des communications essentielles. A défaut, ce ne sont plus que des morceaux séparés d'un corps sans vie.

La bataille perdue

Le Ve groupe n'était qu'une petite unité. Il n'en était pas moins, sur le terrain, disséminé sur près d'une dizaine de positions plus ou moins éloignées les unes des autres et séparées par de vastes étendues offrant aux chars un parfait terrain d'évolution. Ce dispositif, une fois ses moyens de liaison et de communication paralysés, perdait toute valeur militaire.

C'est ce qui s'est passé en 1940 et c'est ce qui explique qu'il a suffi de quelques jours pour faire basculer l'armée française.

13

Tandis que j'étais à mon P.O. à Saint-Fuscien, la colonne de ravitaillement était à 15 km à l'arrière, loin du combat.

Une colonne de ravitaillement est composée de chariots de parc, de fourragères, de voitures bâchées, de chevaux. Elle n'a pas de canon. Son armement consiste en une ou deux mitrailleuses destinées au tir antiaérien.

Le personnel était composé à 95 % de « conducteurs » dont l'unique fonction est de conduire les attelages, et de soigner deux chevaux, le sien et celui qu'il tient par la bride, le sous-verge. Les conducteurs étaient, pour la plupart, de braves garçons de ferme dont l'instruction militaire était limitée. Ce qu'on leur demandait était d'abord de s'occuper de leur monture et de leur sous-verge.

En position depuis quelques jours, la colonne était dissimulée dans un petit bois, précaution classique pour échapper aux vues de l'aviation ennemie.

Le 5 au matin, les conducteurs sortirent leurs chevaux du bois pour les conduire à un abreuvoir voisin. Ils aperçurent, passant devant eux, une colonne de chars. La colonne s'arrête, les tourelles pivotent et ouvrent le feu.

Ce fut la panique. Les hommes ne lâchèrent pas les chevaux mais refluèrent en désordre dans le petit bois d'où ils venaient de sortir. Il fallut quelque temps au lieutenant qui remplaçait Artie au commandement de

La bataille perdue

la colonne pour calmer et rameuter hommes et bêtes à grands coups de gueule.

Comme on verra plus loin, les conducteurs eurent d'autres occasions d'affronter les chars. Et cette fois en selle, sur la route, chariots de parc, fourgons et fourragères derrière les chevaux.

J'avais exécuté les ordres du commandant Tré-Hardy en me « pressant » comme il l'avait demandé. Je pensais avoir été le digne émule du général Marbot qui fut un héros de ma jeunesse. La différence était que j'avais une bicyclette au lieu d'un cheval... et que Tré-Hardy était chef de bataillon, qu'il n'était pas maréchal et n'avait pas les larmes aux yeux dont parle Marbot. J'étais aussi satisfait d'avoir établi ce qu'on pouvait considérer comme un record à vélo « eu égard aux circonstances. », même s'il ne devait pas être homologué.

Après ma « mission », je ne devais plus être jusqu'à notre décrochement, le lendemain matin, qu'un spectateur souvent bombardé, quelques fois mitraillé, mais observateur toujours, et même très rapproché cette fois d'objectifs qui ne sont plus les nôtres mais ceux de l'ennemi, à savoir nos canons. Voici à titre d'illustration, la suite des opérations de la batterie du lieutenant Guette au cours de l'après-midi du 5 juin. Je reprends le récit de Vasselle là où je l'ai laissé, juste après que l'adjudant de la batterie et moi nous nous sommes respectivement « sauvé la vie ».

Progressant vers le sud-est, la vague de chars vient déferler devant les 155 du bois Camon. Comme le matin, la 18e batterie du lieutenant Guette est attaquée violemment [c'est ce combat de la matinée que j'avais observé de près]. De nouveau, les officiers ont bondi

La bataille perdue

aux pièces. Cette fois, les chars sont appuyés par l'artillerie. Fusants et explosifs claquent sur la batterie. On tire quand même et c'est dans le fracas des départs et des arrivées que les chars débouchent... Ils progressent malgré tout et parviennent à deux cents mètres de la batterie qu'ils couvrent de projectiles. Des balles incendiaires allument les gargousses des 3 et 4e pièces. Elles flambent dans un énorme ronflement. Sans approcher des canons, les chars continuent le mitraillage pendant une demi-heure. Il faut s'abriter derrière les épaulements et les barrages de sacs à terre. On compte de nombreux blessés.

Cependant aux abords du bois Camon, les chars ont poursuivi leur ronde. La ferme de la Racineuse, P.C. du colonel Jard, a été bombardée par les blindés et l'artillerie: nombreux obus fumigènes, dégâts importants dans la ferme.

Avançant vers le sud-ouest, les chars ont attaqué les batteries du capitaine Ventoux et du capitaine Layennot du ve groupe. Le matériel a été fortement endommagé par obus et lance-flammes. Le personnel s'est replié sur la Racineuse après avoir subi des pertes sérieuses (7 tués et 41 blessés).

Le capitaine Ventoux avait été blessé d'une balle dans la cuisse. J'allais le voir au poste de secours. Ventoux était d'un naturel silencieux. Tout ce qu'il me dit fut qu'il était satisfait de la conduite de ses hommes.

Les combats entre chars et canons se déroulaient selon un processus bien particulier, partout le même et qui répétait ce à quoi j'avais assisté; une répétition qui prouverait que la tactique en avait été conçue, mise au point et enseignée aux commandants de chars; une

La bataille perdue

nouvelle preuve de cette supériorité chronique des initiatives militaires du haut commandement allemand. Elles m'avaient déjà frappé en écoutant mon professeur d'histoire militaire à Fontainebleau.

Les chars surgissaient sur les côtés ou en arrière d'une batterie. Ils s'arrêtaient, mitraillaient les servants, les obligeaient à se réfugier dans les abris ou les tranchées creusées à côté des pièces ou, si une protection naturelle se trouvait à proximité, tel qu'un petit bois, s'y replier. Tandis que plusieurs chars continuaient à mitrailler, d'autres s'approchaient à quelques mètres des pièces, démolissaient au canon les culasses, les appareils de pointage, les rayons en bois des roues, puis tiraient sur les gargousses empilées à côté des pièces en y mettant le feu. Cela ne durait que quelques minutes, puis les chars s'éloignaient. Alors les canonniers sortaient des abris et retournaient à ce qui restait de leur matériel. Quelque temps après, les chars étaient de retour et le même scénario se répétait.

Nous nous sommes demandé pourquoi les chars allemands n'achevaient pas la destruction des canons du premier coup. Nos moyens de défense étaient ridiculement insuffisants. La raison était probablement que les Allemands n'en savaient rien. Ils croyaient que nous disposions d'un armement antichars qui était dissimulé. Il lui fallait un certain temps pour être mis en position au meilleur emplacement, un temps qui était court, ce qui explique la brièveté de l'assaut et l'opération en *hit and run*. Frapper et courir.

C'est ainsi que certaines batteries furent attaquées cinq fois de suite jusqu'à ce que le dernier canon fut mis hors service. Au soir du 5 juin, aucun des huit canons du Ve groupe n'était plus capable de tirer. Trois

seulement étaient en état de rouler. Les autres étaient affaissés dans les rayons en bois des roues éclatées. Sur tous les canons, les appareils de pointage et les culasses étaient brisés ou faussés. Seule la troisième batterie du groupe qui nous avait été retirée et prêtée à une division, avait échappé à une complète destruction.

Pendant toute la retraite, nous ne cessâmes de discuter des combats entre chars et artillerie de campagne. Cela ne faisait pas partie de ce qu'on nous avait appris. Quelques 75 avaient réussi à toucher des chars. A l'époque, aucun char allemand, même les plus gros, n'avait quelque chance de résister à un coup direct de 75. Mais le problème, justement, était ce coup direct, de le pointer avant de le tirer.

Un canon de campagne, sa bêche enfoncée, n'a qu'un champ de tir très étroit. Pour le faire pivoter d'un quart de tour, il faut débêcher, soulever la bêche et la porter, ou plutôt la traîner, sur plusieurs mètres, en un quart de circonférence.

Sur le 155, il faut quatre hommes et plusieurs minutes; des minutes pendant lesquelles les servants sont sous le feu de l'ennemi. Cette déficience fondamentale de l'affût annule la supériorité de puissance de feu qui était alors celle du canon sur les chars. Pour lui redonner cette supériorité, il eut suffi que l'affût pût pivoter rapidement de 360 degrés et que les hommes disposent de quelques protections contre un tir de mitrailleuse lourde.

Nous étions tous d'accord sur cet enseignement à tirer de nos malheureuses expériences contre les blindés; une leçon qui ne cessa de m'être présente pendant toute la retraite. Elle devait déboucher pour moi aux

La bataille perdue

Etats-Unis sur le M.A.R. (Mobile, Armoured, Revolving gun-mount, ou affût mobile, blindé, pivotant). Dans la guerre comme dans le sport, il suffit d'une petite différence dans les moyens pour gagner ou pour perdre (planches 14 et 15).

Avant la guerre, on se représentait les chars passant à travers les maisons, écrasant avec leurs chenilles les fantassins épouvantés. Je n'ai rien vu de tel sur la Somme. Les chars évitaient manifestement tout ce qui risquait de les arrêter, de les faire caler; car, immobiles à leur tour, ils devenaient vulnérables, à la merci de leurs adversaires. Des obstacles naturels, même rudimentaires, suffisaient pour empêcher leur progression. Je n'ai pas entendu dire qu'on ait vu un char écraser le corps d'un ennemi à terre.

Une fois l'artillerie française neutralisée, la tâche des Allemands, après avoir traversé les lignes d'infanterie, devenait facile; les différents groupes du régiment se trouvaient isolés les uns des autres, ne conservant que les radios et les messagers comme moyen de communication. Je me rappelle une succession de messages adressés par le colonel de son poste de commandement situé dans les bois dans la ferme de la Racineuse à environ 2 kilomètres de notre P.C. Je peux les reconstituer approximativement comme suit:

- 15 heures. Prière établir votre liaison avec deuxième batterie.
- 15 h 05. Quelle nouvelle avez-vous de votre colonne de ravitaillement?
- 15 h 07. Huit chars signalés se dirigeant vers mon P.C.
- 15 h 10. Les chars sont à 200 mètres.

La bataille perdue

Puis un silence de quelques minutes, puis un autre message.

- 15 h 12. Les chars ont passé près de la ferme, ils ont démolé une de mes voitures de reconnaissance, ils se sont éloignés.

- 15 h 14. Avez-vous rétabli la liaison avec vos batteries?

Emprisonné dans son P.C., le colonel essayait de diriger le tir de son régiment. Douze heures après le commencement de l'attaque, le régiment n'était plus qu'un corps dont les artères et les nerfs étaient coupés et les batteries paralysées.

L'impunité et même l'insolence avec lesquelles les chars circulaient autour de nous mettaient le commandant en fureur. Cette fureur atteignit un paroxysme alors que nous étions partis en reconnaissance à quelque distance du P.O. Il vit plusieurs chars s'arrêter, l'équipage en descendre, s'asseoir tranquillement sur le sol, déployer des cartes et manger un sandwich. C'était trop pour le commandant. Nous n'avions avec nous que quelques canonniers et deux ou trois mousquetons. Le commandant n'en fit pas moins ouvrir le feu. Les chars étaient assez loin. C'était heureux pour eux et aussi pour nous. Les Fritz rentrèrent précipitamment sous leur blindage -et nous dans le petit bois voisin.

Piéger des chars dans une embuscade, nous l'aurions voulu, mais ils se méfiaient. Ce n'était que lorsqu'ils étaient isolés ou bloqués, comme par exemple dans un endroit fangeux ou dans un trou, qu'ils auraient pu être approchés, et qu'une attaque à la grenade eût peut-être eu des chances de réussite.

La bataille perdue

Dans ce plat pays propice à l'évolution des chars, cette question d'obstacles physiques, artificiels ou naturels me laissait songeur; j'imaginai de vastes étendues d'étangs aménagés peu profonds, et des chars en train de patauger, immobilisés, offrant une cible idéale. Une barrière moins onéreuse - et beaucoup plus efficace que les cuirasses enfoncées sous terre de la ligne Maginot.

Pour le moment, c'était plutôt les chars qui nous posaient des embuscades, le lieutenant Lejeune reçut une volée de balles dont il découvrit le point d'émission trop tard.

Certains ne pouvaient pas supporter de rester immobiles dans un fossé avec, sous les yeux, des chars tirant sur eux comme dans une chasse dont ils seraient le gibier. Un de nos maréchaux des logis était un brave homme, facilement excité; il ne put se retenir alors que les chars se promenaient autour de nous; il sortit de son trou avec son revolver à la main. On essaya de le retenir. Il prétendait tirer dans le char à travers l'embrasure. Il n'avait aucune chance, il fut tué.

Le docteur adjoint, apparemment, réagissait de la même façon; son nom était Gary, il avait 20 ans, il n'était pas encore gradué de l'école de médecine. La convention de Genève défend aux docteurs d'avoir sur eux aucune arme; cela exaspérait Gary qui tentait d'argumenter et prétendait que, n'étant pas encore docteur, il avait le droit d'être armé. Toute la journée, il circula à travers les champs, d'une batterie à une autre, et de là aux postes de secours, soignant les blessés et les réconfortant. Les chars le laissèrent circuler; il ne l'aurait pas fait si les Allemands n'avaient pas respecté la croix rouge peinte sur sa voiture - et s'il avait été armé.

Avec Devos, j'étais dans le grenier d'un hangar, faisant le guet. Dans le grenier plutôt que dans la cave. Ce n'était pas seulement pour mieux voir; c'était plus prudent. A l'époque, je l'ai déjà dit, on imaginait encore les chars se ruant sur les obstacles, crevant les murs... Ceux de la grange étaient en briques et peu épais. Je me voyais mieux par dessus, quitte à me retrouver à cheval sur la tourelle que dans la cave - dont le plafond ne me paraissait pas solide - sous les chenilles.

Ce que Devos et moi eûmes sous les yeux complétait utilement le tableau de cette guerre. Je l'avais connue drôle, puis étrange. Maintenant, elle devenait fantastique : devant nous passaient, comme à la parade sur les boulevards, des chars, et aussi des véhicules, sortes d'autobus découverts dans lesquels étaient assis, cinq par cinq, sur quatre rangées, des fantassins allemands se tenant bien droit, leur armement entre les jambes. En tête: des officiers dans de petites voitures. En serre-file: des motocyclistes avec side-cars. Il ne manquait que les cuisines roulantes.

Ces véhicules bizarres étaient les transporteurs de troupes que, à Saint-Fuscien de mon P.O., j'avais aperçus ou plutôt devinés dans la fumée et le brouillard. Les Allemands ne se contentaient plus de battre la région avec leurs chars sur une profondeur de 20 à 30 kilomètres, celle qu'occupait l'armée. Ils allaient beaucoup plus loin, s'enfonçaient derrière à des centaines de kilomètres. Ce n'était plus seulement le dispositif militaire qui allait être bouleversé; tout le reste allait l'être à son tour: les transports, les communications, la police, l'administration et la politique, tout ce qui, dans un pays moderne, le fait fonctionner, en assure la cohésion.

La bataille perdue

Dans l'après-midi de la seconde journée, sans artillerie, les centres de résistance de l'infanterie se trouvaient isolés, la plupart tenaient encore mais coupés de tout approvisionnement et de secours, leur situation était sans espoir.

Le colonel qui vint nous voir nous dit que, sur notre gauche, le front tenait bien et que quelques chars avaient été mis à notre disposition. Ils avaient contre-attaqué et dégagé plusieurs centres de résistance. Propagande ou réalité, je ne sais. Pour autant que nous, artilleurs, étions concernés, notre tâche était terminée; le colonel nous avait d'abord promis que nous recevions de nouveaux canons. Finalement nous reçûmes l'ordre de repli; les nouveaux tubes, ce serait pour plus tard.

Durant la nuit, nous retirâmes de leur position les trois canons qui pouvaient encore rouler. Par endroit, les pièces étaient barbouillées de taches phosphorescentes qui leur donnaient un aspect fantomatique; j'en déduisis que les Allemands utilisaient des obus spéciaux destinés à faire fondre certaines pièces du mécanisme telles que la culasse et les moyeux.

Pendant la nuit, la bataille diminua d'intensité; de temps en temps, une fusée éclairait le ciel; nombreuses étaient celles qui, tirées d'emplacements loin à l'intérieur de nos lignes, n'étaient pas dans notre code. C'étaient des signaux lancés par les Allemands, loin en profondeur, pour indiquer leurs positions à leur base.

La 16e division s'était bien battue, mais elle n'avait pas réussi à repousser l'adversaire. En deux jours, elle avait été détruite, écrasée, inférieure en nombre d'hommes dans un rapport de trois à un, en matériel: dans un rapport qui devait avoisiner l'infini.

Quelques mois après l'armistice, au cours de l'automne 1940, Janvier et moi retournâmes sur la Somme. Nous passâmes une journée entière à circuler sur le terrain de la bataille, en commençant par rechercher les emplacements des batteries allemandes qui nous avaient si bien pilonnés. L'une d'elles était en position dans le jardin d'un couvent très près de la ligne frontale; une nonne nous montra la place et nous dit que les Allemands avaient lourdement souffert de notre contre-batterie. Elle nous raconta que nos barrages étaient si bien ajustés que les Allemands en concluaient qu'il y avait une espionne parmi les sœurs.

En fait, je ne crois pas que notre tir était vraiment précis, du simple fait que ma vue des batteries allemandes n'était pas bonne; cela prouvait simplement que les Allemands, quand les obus tombent tout autour, ont tendance à penser, comme tout le monde, qu'ils ont été repérés et que le tir ennemi est anormalement bien ajusté.

Nous allâmes ensuite à Saint-Fuscien. Les tranchées étaient déjà partiellement rebouchées, le verger où était mon P.O. était encore couvert des branches arrachées des arbres pendant le bombardement. Je trouvai l'étui

La batajle perdue

de ma lunette. Il y avait des sépultures de soldats français et allemands, enterrés sur les lieux mêmes où ils étaient tombés, dans les jardins, le long des murs des maisons, sur les côtés des routes. Sur les croix étaient des inscriptions en allemand. « Ici repose un héros français inconnu, enseveli par ses camarades allemands » près de l'emplacement du trou maintenant partiellement comblé qui était mon observatoire: une tombe, vraisemblablement celle du fantassin, affaissé contre mon épaule, atteint d'un éclat au cœur.

Nous restâmes là longtemps en silence en pensant à nos camarades tombés. C'était la plaine de la Somme; un paysage lourd de tristesse. Les champs qui étaient verts au printemps étaient maintenant d'une couleur brune uniforme; des nuages noirs couraient dans le ciel et un vent froid soufflait.

Après avoir retrouvé dans le texte dicté à Mary, les détails qu'on vient de lire sur la bataille de Saint-Fuscien, et les avoir complétés par les informations puisées dans l'ouvrage de Vasselle, je suis retourné dans le village, pour la première fois depuis plus de cinquante ans.

Il s'est agrandi, élargi. Les habitations, serrées les unes contre les autres le long de la route d'Amiens, sont remplacées par des maisons individuelles avec de petits jardins. L'église en briques a retrouvé sa toiture et son clocher; tout près, aussi délabré qu'autrefois, le château d'où débouchait la vague d'assaut qui nous prenait à revers, en l'accompagnant de « Rentez-vous, camarades ».

Le verger qui s'offrait si bien aux vues - et au bombardement - a disparu. C'est maintenant un terrain bâti.

La bataille perdue

Je circule dans d'étroites rues. Les clôtures basses me laissent des vues sur le vallon qui lui n'a pas changé. Au loin, devant Amiens, la cote 102, gagnée par les faubourgs, est garnie maintenant de maisons blanches, toute petites dans le lointain.

J'avais rendez-vous avec le maire du village, Elie Ducrocq, un beau type de Picard, intelligent et sympathique. Il avait dix-huit ans à l'époque. Quelques jours avant l'offensive allemande, les derniers civils qui restaient dans le village avaient été repliés à l'arrière. Après, il était revenu. Il avait vu dans la plaine tout autour, des chars allemands immobilisés ou détruits. Des prisonniers français étaient occupés à creuser des tombes. 120 tombes de Français d'après ce qu'il me dit, et 150 tombes allemandes.

Elie Ducrocq a rassemblé et conservé tout ce qu'on pouvait savoir de la bataille. Il me confirma que le soir du 5 juin, les combats avaient cessé à Saint-Fuscien. Le commandant Tré-Hardy était fait prisonnier. Dury, le « centre de résistance » voisin, avait tenu jusqu'au lendemain soir. La position du canon de 25 de Champy était à côté de l'emplacement actuel de sa maison. Il me montra, un peu plus loin, celles du lieutenant Puissant et du lieutenant de Sansa!. Mon P.O. était entre Champy et Puissant; je pus donc le localiser à quelques mètres près.

Elie Ducrocq ignorait ce qu'il était advenu de Puissant, après qu'il eut été blessé. On avait trouvé le corps du lieutenant de Sansal dans une cour de ferme - avec son revolver dans la main.

Une plaque apposée sur un mur, là où le lieutenant Champy est tombé, en rappelle la mémoire. Lors du cinquantenaire de la bataille, un détachement d'infanterie

La bataille perdue

a rendu les honneurs; il Y eut des discours. Son frère et sa sœur étaient dans l'assisUmce, parmi ceux qui se souvenaient.

Un monument au voisinage de Saint-Fuscien célèbre le courage de la 16e division.

Dans son ouvrage sur *Les Français de l'An 40**, Crémieux-Brilhac commente ainsi cette bataille:

La mémoire des hommes retient rarement le détail des batailles perdues... Il est injuste de taire que la bataille de la Somme et de l'Aisne de juin 1940 a été un instant éminent de la conscience nationale. La perspective historique, en télescopant dans un seul et unique désastre les défaites de mai et la débâcle de la mi-juin 1940, a escamoté cette semaine de combat, où, pour la dernière fois à ce jour, la nation armée a été prête à mourir pour la patrie...

[A ce] moment où les réalistes de l'Etat-Major et du gouvernement jugent la guerre perdue et où une partie de la nation stagne dans l'inertie, un sursaut soulève les armées.

Le mouvement est si ample, l'énergie et l'abnégation déployées si intenses qu'on s'étonne de ne pas en trouver plus de trace dans les histoires de cette guerre.

Dans ce qu'il a désigné comme la « vraie bataille en France », la 16e division d'infanterie sur la Somme était opposée sur 20 km de front aux deux divisions blindées, la 8e et la 10e du 14e corps cuirassé faisant partie du groupe d'armée von Kleist.

Bataille perdue d'avance, Weygand ne peut rassembler que 40 divisions d'infanterie et 3 divisions cuirassées.

*Ed. Gallimard.

La bataille perdue

sées en cours de reconstitution... Pourtant les troupes s'accrochent au terrain.

Et il ajoute que: D'après les renseignements allemands sur ce que l'état-major de von Kleist appelle sa « déconvenue opérationnelle », le 10e panzer n'avait plus, à la fin de l'offensive, que 60 chars sur 180.

Je ne crois pas que l'on trouve beaucoup de coups de clairon patriotiques dans la relation de ce que j'ai vu de cette guerre. Tout « émule de Marbot » que, pour un très bref moment, j'ai tenté d'être, je n'ai pas eu les mots qu'il a eus, et je n'ai pas éprouvé aussi fortement que lui les sentiments qu'il exprime au moment où il est désigné pour « porter un ordre au 14e de ligne ».

[...] il ne pouvait se dissimuler qu'il m'envoyait à une mort presque certaine. Mais il fallait obéir. J'étais soldat. Je m'élançai donc [...] des milliers de cosaques éparpillés couvraient la plaine...

En pédalant à bicyclette pour porter le message du commandant Tré-Hardy au P.C. du Ve groupe, je n'en ressentais pas moins pleinement ma responsabilité d'observateur d'artillerie, tandis que « les chars ennemis éparpillés (eux aussi) couvraient la plaine ».

Il semble utile d'apporter un témoignage sur un épisode de cette tragédie que fut la défaite, ne serait-ce que pour éclairer ce qu'on a mal compris: le contraste entre le moral des civils, les plus nombreux, affaissé aussi bas qu'un moral peut tomber, et celui de ceux qui, s'ils avaient eu les armes qu'ils méritaient, auraient tenu tête aux panzers.

15

Au matin du 7 juin, nous étions sur la route, à 25 km de ce qui était encore censé être le front. Nous avions la plupart de nos chevaux, une bonne partie de nos fourgons et chariots de parc; notre efficacité militaire était à peu près celle d'un troupeau de moutons.

Pendant la journée, nous recevons l'ordre d'augmenter l'allure. La journée est marquée par quelques incidents; le plus sérieux est le bombardement par l'artillerie à longue portée d'une de nos colonnes. Le tir est dirigé par un petit avion de reconnaissance. Nous l'avions déjà vu. Les hommes l'avaient surnommé le pou; il était lent et pourtant semblait invulnérable. Une section de notre colonne fut accrochée, un lieutenant blessé, plusieurs hommes tués.

Tout le jour, nous continuâmes notre marche vers le sud, la route commençait à être couverte de colonnes allant dans la même direction, l'armée tout entière battait en retraite. Je rencontrai Boureau qui, ainsi que je l'ai dit, avait été transféré à une batterie de 75 : il n'avait plus aucun canon, tous étaient détruits, mais il avait encore ses chevaux et, comme je m'y attendais, son caractère.

Pour réduire le risque, les véhicules étaient groupés par deux ou trois; comme elle me semblait lente, démodée, obsolète, cette colonne d'artillerie lourde, cheminant le long de la route sous le soleil brûlant du mois de juin.

Les Allemands avaient la complète maîtrise de l'air; des groupes d'avions circulaient au-dessus de nous, mais

La bataille perdue

ils n'attaquaient que par moment. Il nous fallait à leur vue nous arrêter et nous recroqueviller dans un fossé. A nouveau se mettait en évidence la supériorité de l'homme sur le cheval, qu'avait tendance à contester le commandant. Les plus gros d'entre nous réussissaient à se blottir dans un fossé, même ridiculement étroit; pas notre cavalerie. Même la seule bête qui ne soit pas énorme, Orphée, le cheval de selle du commandant, devant un de ces fossés, devait se contenter de renifler.

Longtemps après la guerre, je conservai le réflexe de guetter au bord de la route l'évidement providentiel.

Le 8 juin, sur la route, le convoi n'est qu'une longue suite de chariots, de voitures bâchées. Il fait penser à ces convois de pionniers allant vers l'ouest à la recherche de la Terre promise (!). Sur quelques chariots de parc sont placées des mitrailleuses. C'est dérisoire et même comique, cette mitrailleuse à 1,50 m du sol, tirée au pas par trois attelages de chevaux.

Soudain apparaît à l'horizon une colonne de véhicules blindés. Ils ouvrent le feu. C'est alors un spectacle digne des plus beaux westerns: l'attaque de la diligence, mais au multiple car il n'y a pas une diligence, trois chevaux et un cocher, mais beaucoup plus.

Les chevaux se cabrent, ruent, tombent. Le commandant de la colonne, un jeune lieutenant, ingénieur des arts dans le civil, qui avait remplacé Artie fut magnifique de sang-froid. Comment réussit-il à rallier ses conducteurs? Je ne sais. Mais c'est un fait qu'il réussit à dégager la tête de la colonne et à la faire gagner au galop - oui - au galop, un petit bois providentiel. La première fois, et probablement la seule, où ces gros chevaux de l'artillerie lourde dépassaient l'allure au pas.

La bataille perdue

Le lieutenant parvint à les rameuter un peu plus loin, là où ils étaient à l'abri. Mais plus de la moitié de la colonne fut capturée. Des véhicules dont les chevaux avaient été touchés, ou même simplement affolés, s'étaient renversés. La colonne blindée ennemie ne poursuivit pas. Le butin qu'elle avait ramassé lui suffisait peut-être.

J'aime mieux penser que les pointeurs allemands ne pouvaient imaginer que les quelques mitrailleuses perchées sur les chariots de parc constituaient toute notre défense.

Dans les bois où ils s'étaient réfugiés, c'était un embouteillage de chevaux et de voitures dans tous les sens que les brigadiers s'efforçaient de démêler.

Je regardais ce spectacle plutôt désolant, quand je fis une constatation curieuse. Elle était inattendue, après ce western - qui aurait pu être mais qui ne fut pas un rodéo, car les conducteurs s'étaient maintenus presque tous sur leur monture, secoués moralement plus encore que physiquement. Les chevaux encensaient, dressaient l'encolure, levaient la tête, l'abaissaient, la tournaient à droite et à gauche, tandis qu'ils soufflaient à pleins naseaux. Et ils riaient en découvrant les dents. Ils riaient. C'est en tout cas l'impression qu'ils me firent. Cette impression, vous pouvez la retrouver en regardant un film de Fernandel.

J'étais, au moment d'entrer dans le bois, exaspéré devant l'impuissance à nous battre dans laquelle on nous avait mis. La vue de ces bêtes hilares me calma. Je fis remarquer au commandant que ses destriers semblaient satisfaits d'avoir - enfin - galopé. Le commandant resta sombre.

La bataille perdue

- Vous auriez dû mieux guetter et nous prévenir à temps.

J'avais bien guetté, mais les engins, qui étaient probablement des automitrailleuses, avaient ouvert le feu, de loin, presque aussitôt que je les avais aperçus. C'est la raison pour laquelle nos pertes en hommes furent très inférieures à nos pertes en matériel et en chevaux.

Plus tard, j'ai beaucoup réfléchi à ce problème que posait la vulnérabilité d'une colonne d'artillerie en mouvement. Sa puissance de feu est alors inutilisée pendant tout le temps que prennent les servants pour mettre en batterie. C'est pourquoi le M.A.R. était attaché à son avant-train par un couplage articulé qui permettait de mettre en position de tir en quelques secondes sans avoir à décrocher du tracteur, et de revenir aussi vite en position de route (planche 15).

Dans cette affaire, je perdis tout mon équipement. Ma cantine était dans un chariot bâché. Dans ma cantine : mon uniforme de rechange, mon linge, mon appareil de photo, des films, des papiers et aussi une grosse boîte de paquets de cigarettes, des Camel, que m'avaient envoyée Mary. Cette boîte avait passé la douane et m'était parvenue sans taxe d'importation, ce qu'il faut mettre au crédit de cette honorable institution. Nous fumions des Camel, « sous douane », avec délice. J'en distribuais. Mais la plupart des canonniers préféraient le « caporal ». Ce n'était pas le cas de mon maître-nageur devenu canonnier et... opérateur de radio. Lui était grand amateur de cigarettes américaines. Il en redemandait.

Je suppose que ces Camel, quand les Allemands les trouvèrent, durent les surprendre. Leur service de renseignements y vit certainement un signe précurseur de l'entrée en guerre des Américains.

La bataille perdue

Dans ma cantine, se trouvaient aussi mes bottes de cheval. Des bottes en cuir souple, rouge foncé, que j'avais fait faire par le bottier de l'Ecole d'Artillerie. Elles étaient superbes, ces bottes. En 1931, à l'Ecole puis au 1er d'artillerie, elles complétaient heureusement l'uniforme: vareuse kaki et culotte beige. Elles étaient aussi commodes car l'armée française croyait encore à l'artillerie montée, et nous passions de longues heures à cheval.

En 40, il n'y avait que les conducteurs qui étaient à cheval pour tirer les chariots et, avant le 5 juin, pour tirer les pièces.

Je préférais les houseaux aux bottes. Le houseau est une jambière en cuir, sorte de guêtre haute avec trois sangles, qui recouvre la chaussure et monte au-dessous du genou. Il libère l'articulation de la cheville au lieu de la maintenir comme le fait une botte. C'est plus commode pour marcher, et nous marchions beaucoup, c'est aussi plus commode pour ramper, escalader, s'aplatir au sol, et cela, nous le faisons aussi beaucoup.

Mais le houseau n'apportait qu'une petite amélioration à l'habillement et ne faisait que corriger partiellement l'inconfort de cette tenue d'officier, culotte de cheval pincée aux genoux et vareuse à grandes poches ballottant sur les hanches.

La paire de bottes était passée aux mains ou plutôt aux pieds d'un officier allemand mais pas les embauchoirs. Ils étaient restés à Chindrieux. Plus tard, et pendant des années, ils m'ont encombré. Dans un placard, ils étaient un regret, un remords, le souvenir d'une inutilité et un rappel de notre impotence le soir du 8 juin. Ils ont fini dans la cheminée du salon à Chindrieux un jour d'hiver.

La bataille Je perdue

Nous avons perdu des conducteurs, des chevaux, du matériel et aussi des gradés. Ceux qui nous rejoignirent nous dirent le mal qu'ils avaient eu à nous retrouver. Quelques jours plus tard, je devais faire la même expérience.

. A cette occasion, apparut pour la première fois, dans toutes ses conséquences, la désorganisation causée, moins par la rupture du front, que par la pénétration foudroyante, en profondeur, des avant-gardes ennemies.

Alors s'offrit ce désolant spectacle de soldats, de gradés, errants, isolés, par petits paquets, éparpillés, mêlés aux civils dans ce gigantesque exode qui allait brasser toute la population, mélanger toutes les classes, toutes les provinces comme une toupie à béton mélange des matériaux naturellement isolés.

Image - fausse - d'une déroute et de fuyards qui, après l'armistice et même avant, nous valut en maintes occasions une hargne que nous n'avions pas méritée.

Je l'ai déjà mentionné, mais cela vaut d'être rappelé: le règlement stipule que des postes de gendarmes doivent être placés qui arrêtent les soldats perdus, punissent les fuyards, renseignent ceux que la bataille a laissés sans commandement, et les dirigent sur des centres de regroupement*.

Je n'ai pas rencontré un seul de ces postes de gendarmes. Ou ils se repliaient plus vite que nous, qui ne

*Un livre mérite d'être lu : *Le soldat oublié*. C'est le récit de Guy Sayer, un malgré nous alsacien mobilisé dans une division de S.S., sur le front russe. Tant que l'armée allemande avançait, il n'y eut pas de problème de regroupement. Mais ce problème fut présent à chaque moment de la retraite, comme le fut la haine tenace des troupiers à l'égard de la gendarmerie de la Wehrmacht. (Ed. Robert Laffont).

La bataille perdue

couvrons que sept kilomètres à l'heure; ou, plus vraisemblablement, le temps a manqué pour les mettre en place.

Le 5 juin, nous n'avions guère souffert de l'aviation ennemie. Elle était maîtresse du ciel comme les chars étaient maîtres du sol. Mais nous n'avions été ni bombardés, ni mitraillés. Limité à l'observation, son rôle n'en avait pas moins été efficace: dans les premières heures de la matinée, le 5 juin, une de nos batteries avait été arrosée d'obus de gros calibre tandis qu'un petit avion ennemi survolait tranquillement et réglait le tir. C'était au moment où, du P.O., je transmettais les appels de l'infanterie à l'artillerie. Les servants avaient dû rester sur les pièces au lieu de se réfugier dans les tranchées. Il y avait eu des pertes.

A Breteuil, nous vîmes apparaître dans le ciel une nuée d'avions qui n'étaient pas d'observation. Ils tournoyaient à haute altitude. Puis l'un d'eux se détacha, plongea et se redressa dans un vrombissement perçant. Nous aperçûmes alors, se détachant de l'appareil, un paquet de petites crottes noires. Quelques secondes plus tard, c'était le tonnerre des explosions. L'un après l'autre, à un intervalle de cinq secondes à peu près, les stukas se succédèrent dans leur plongée, comme dans un ballet bien réglé. En quelques minutes, Breteuil fut en flammes. Puis le bombardement cessa. Les stukas étaient passés au village voisin.

J'étais à la sortie de Breteuil, juste au-delà des dernières maisons, à plat ventre dans un champ, ou plus probablement un petit jardin. Je me rappelle seulement qu'il y avait des fraisiers et que j'étais à plat ventre dans les fraisiers. Depuis, il est rare qu'en mangeant des frai-

La bataille perdue

ses, le souvenir de Breteuil sous les stukas ne remonte pas à ma mémoire.

Une petite partie seulement de la colonne était engagée dans la rue principale au moment où les premières bombes commencèrent à tomber. Étale dans les fraisiers, je regardai les maisons s'effondrer dans la fumée et la poussière. Nous nous attendions à de grosses pertes. Ce fut une surprise heureuse de constater que nous avions quelques blessés mais aucun tué.

Dès que les avions avaient approché, avant même que pique le premier stuka, les conducteurs avaient dételé et, comme on le leur avait enjoint, s'étaient réfugiés avec leur attelage dans les jardins. Les bombes pour démolition ont un puissant effet de souffle. Elles réussissent à soulever les toitures, renverser les murs, écraser les planchers. Mais en tombant dans le sol, elles s'enfoncent et, en explosant, projettent beaucoup de terre mais peu d'éclats.

Le principal effet de ces bombardements en chaîne d'un village après l'autre fut d'entraver la marche par des décombres qu'il fallait déblayer ou éviter; ce qui explique nos bizarres circonvolutions sur de petites routes de campagne.

Les stukas avaient le bon esprit, en passant méthodiquement d'un objectif à l'autre, et dans l'ordre d'alignement, d'alerter avec fracas à grande distance et de donner le temps de se terrer. Le mitraillage à basse altitude, tel qu'il a été pratiqué en 44 eut été beaucoup plus meurtrier sur un convoi lent et incapable de se disperser. Le déluge de bombes, si spectaculaire qu'il fût, était bref et beaucoup plus supportable que ne l'était une pluie d'obus continue, pendant des heures, ajustée sur un objectif étroit et bien visible. Cet objectif, à Saint-

La bataille perdue

Fuscien, était pour moi la lisière d'un verger, un repère idéal pour l'artilleur.

Le souvenir que j'ai des stukas est surtout celui de la poussière de craie soulevée des décombres, qui persistait - bien après leur passage.

Dans la nuit, nous contournons Beauvais. Le Q.G. nous a demandé de presser le pas. Sur notre droite, Beauvais est en feu. Les flammes colorent le ciel. La cathédrale semble flamber comme les maisons (planche 10).

Quand les canons s'arrêtent, sont mis en batterie et tirent, l'observateur devient l'homme important du groupe; il renseigne sur les points de chute, en direction, il faut le dire, beaucoup plus qu'en portée. Quand il n'y a plus de canons, il n'y a plus de points de chute. On croirait alors qu'il n'y a plus à observer mais c'est une erreur; il faut guetter l'arrivée de l'ennemi et il faut « renseigner ». A chaque arrêt, tout au long des convois, les commandants d'unité restent sur place. L'officier chargé du renseignement s'informe et rend compte à la tête de la colonne; le plus souvent, le commandant avec l'officier orienteur.

Je continuais donc, pendant que nous faisons route, à scruter le paysage, guettant l'arrivée de l'ennemi et recherchant la direction d'un refuge rendu problématique par les dimensions en longueur et en volume de ce qu'il y avait à dissimuler. Je n'en récupérais pas moins pour un temps mes fonctions véritables d'observateur d'artillerie à l'occasion d'une nouvelle (et aussi futile que les autres) tentative d'arrêter l'ennemi sur un obstacle naturel, en l'occurrence... l'Oise.

Le 9 juin, tard dans la soirée, nous passons l'Oise à Persan-Beaumont. Le moral n'est pas haut. Nous avons aperçu, sur les bornes routières, Paris 50 km, Paris 49 km... Il fait nuit; à la sortie du pont, une montée raide, les chevaux sont fatigués. Les conducteurs fouettent, éperonnent leur monture, les sabots patinent et crissent sur le pavé, jettent des étincelles. Un specta-

La bataille perdue

cle d'un autre temps; mais beaucoup plus pittoresque que celui d'une colonne de camions dont les chauffeurs se bornent à changer de vitesse.

Nous faisons étape à Courcelles, tout près de Beaumont. Je n'observe plus pour le compte de mon groupe, mais pour celui de la division et d'une batterie de 105. Je trouve un observatoire sur la falaise dominant l'Oise et la plaine, sur la rive droite.

Le colonel nous a mis au courant: c'est une nouvelle tentative d'arrêt de l'offensive allemande en utilisant cette barrière naturelle qu'est un fleuve ou une rivière. A vrai dire, celle-là est dans la deuxième catégorie. Large ou pas, l'expérience a montré qu'en portant tout son effort sur quelques centaines de mètres, l'ennemi parvient à neutraliser la riposte et à lancer un ponton. Une fois de l'autre côté, les chars trouvent le champ libre.

Plus tard, au cours de la guerre, les obstacles naturels tels que les rivières ont été complétés par des épis artificiels, perpendiculaires, qui empêchent les chars après avoir traversé, de s'égayer en les canalisant dans des sortes de chenaux où ils offrent de bonnes cibles à l'artillerie antichar amenée entre-temps.

A Courcelles, nous n'en étions pas là, et je doute que la bataille de l'Oise tienne une grande place dans l'histoire militaire.

A Persan-Beaumont, l'Oise fait une large boucle entre la falaise sur la rive gauche et une vaste plaine au nord, maintenant occupée par l'ennemi. Au seul point de vue de l'observation, c'est une position idéale; je n'ai pas de mal à trouver un observatoire au sommet d'une colline. Nous avons devant nous un immense panorama. Janvier commence à raconter l'histoire de

La bataille perdue

Beaumont qui s'étend sous nos pieds; il paraît que Montaigne est passé par là en route pour l'Italie (il faudrait vérifier cette affirmation car Montaigne est aussi passé au col du Chat, en Savoie, cela je me rappelle l'avoir lu ; or, de Bordeaux au col du Chat, la route ne passe pas par Beaumont), le temps est superbe. Les Allemands n'ont pas encore amené leur artillerie. Pour une fois, nous sommes sur le site le plus favorable. L'accalmie est appréciée.

A côté de notre observatoire: une petite maison de briques qui abrite une famille de sept personnes, les parents et cinq enfants, trois filles et deux garçons. L'aînée a une vingtaine d'années. Cette famille est la première que nous trouvons chez elle, attendant calmement l'avance allemande, que chacun devine inévitable. M. Rénier est courtier à la Bourse. Il me dit que sa fille aînée revenait de Paris où elle servait dans la Croix-Rouge. Elle avait fait une description alarmante de l'exode, d'enfants blessés, de femmes et de vieillards, malades, épuisés, sur les côtés de la route...

Nous n'avions rien vu de tel, car les civils avaient reflué vers l'arrière devant nous. Les routes que nous empruntions depuis Estrées étaient désertes, les champs laissés libres pour nos dérisoires tentatives de résistance devant l'avance ennemie.

Ce n'est que plus tard, et après Courcelles, que nous vîmes sur la route ces colonnes de réfugiés. Elles ont alimenté l'imagination beaucoup plus que les combats.

M. Rénier jugeait qu'il courrait moins de risque en restant chez lui. Avec ses enfants, il aménageait, à côté de l'observatoire, une grotte où ils se réfugieraient pendant les bombardements. Je félicitai M. Rénier de sa décision de ne pas prendre la route, comme le faisaient

La bataille perdue

tant d'autres, mais je ne pus m'empêcher de lui faire remarquer qu'il aurait mieux fait de s'installer ailleurs, en un endroit moins exposé. Il avait le choix. Il n'avait qu'à pousser la porte de la maison qui lui conviendrait. Il la trouverait sans occupant, mais meublée, et, pour le moment, en location gratuite.

Jerne rappelle bien M. Rénier, car il était un bon exemple de cette division entre les Français, qui a paralysé le pays et son gouvernement dans les années d'avant-guerre. M. Rénier était un bourgeois honorable, un notable du coin; il y en avait des milliers en France comme lui. Bon père de famille, et certainement patriote. Mais sa hantise, son cauchemar, était la menace communiste. L'armée allemande nous avait battus, c'était vrai. Elle envahissait la France. C'était vrai. Mais elle constituait l'ultime rempart contre l'URSS. Valliance Hitler - Staline? Ce n'était qu'un stratagème. Un jour viendrait...

En fin de compte, à l'extrême droite, on accueillait, somme toute, pas trop malles Allemands, parce qu'ils constituaient« un rempart contre le bolchévisme ». A l'extrême gauche, même attitude... pour le motif contraire; il y avait un mot d'ordre, émanant du parti communiste, contre la guerre.

Cela dit, je ne crois pas qu'il faut voir là autre chose qu'un état d'esprit, une réaction spontanée que la réflexion d'abord, ensuite une poussée de l'instinct corrigerait.

Tandis que les 105 se mettent en position, l'observatoire devient de plus en plus fréquenté: commandants de batterie, officiers du Q.G., chefs des bataillons, qui creusent des tranchées le long de l'Oise. Les jeunes filles offrent le thé, M. Rénier cesse de piocher. Janvier

La batajJe perdue

remercie aimablement Mlle Rénier et maintient qu'il préfère sa tasse de thé au pinard de l'ordinaire.

On commence à flirter gentiment, l'observatoire prend un petit air de patronage. Nous avons le temps, il fait beau, l'artillerie n'est pas encore entrée en action. La guerre s'éloigne pour un moment.

Tout près, et ne se mêlant pas à nous, un artilleur à quatre galons assis sur un talus ne cessait d'observer la plaine à la jumelle. On apercevait des convois ennemis, ils ne prenaient même plus la peine de se dissimuler. Rien ne faisait mieux ressortir le déséquilibre des forces en présence.

J'invitai le commandant solitaire à me rejoindre à notre P.O. Il refusa. Il ne parlait que par monosyllabes. Il ne cessait de regarder, en silence, l'horizon qui, peu à peu, devenait plus menaçant. Je finis par comprendre que, comme les nôtres, toutes ses pièces avaient été détruites. On en avait remplacé deux, celles qui devaient quelques heures plus tard me tirer par-dessus la tête.

Je n'ai jamais vu une impression de tristesse, même de désespoir, aussi profonde que sur le visage de cet homme. Il regardait cette terre qu'on lui avait confiée, qu'on lui avait demandé de défendre. Il avait échoué. Il n'avait pas réussi dans sa mission. Je devinai que, pour lui, tout un monde s'écroulait, que rien ne serait plus comme avant.

Je n'avais pas ce sentiment. Depuis trop longtemps, des concepts exactement à l'opposé de ceux du nazisme n'avaient cessé de se répandre, de pair avec la civilisation et l'évolution des esprits. Les Allemands eux-mêmes rejetteraient ce retour à la barbarie. Les injustices et les

La bataille perdue

bêtises du traité de Versailles les avaient entraînés. C'étaient elles qui avaient fait le jeu de Hitler; un jour viendrait où les Allemands retrouveraient la raison.

La famille Rénier s'installa pour la nuit dans sa grotte. Elle était large, et avait probablement déjà servi, il y avait des milliers d'années, dans un but de protection qui n'était pas très différent. Du sable était étalé sur le sol; d'un côté les matelas et les couvertures, de l'autre, empilées, des boîtes de conserve. Nous avons vu les enfants contribuer à l'aménagement. Ils s'amusaient. Ils jouaient à Robinson.

A minuit, les 105 qui étaient derrière nous commencèrent à tirer. Ils n'étaient pas à plus de 200 mètres. Chaque type de canon fait un bruit bien particulier quand il tire. Le bruit du 105 est le plus méchant, le plus assourdissant. Je ne sais pourquoi les 105 avaient été placés aussi près. Nous n'étions plus vraiment renseignés. Je n'avais pas jugé utile d'interroger le commandant Charrière. Son humeur était en raison inverse du nombre de ses canons en état de tirer, maintenant réduit à zéro.

A l'aube, l'artillerie ennemie entra à son tour en action. M. Rénier sortit de sa grotte-abri et me dit que ses enfants pleuraient. J'appelai le colonel qui envoya une ambulance pour permettre aux Rénier de rejoindre leur voiture qui avait été mise à l'abri à quelque distance. Les Rénier se tassèrent dans le véhicule. Nous leur dûmes au revoir. Les enfants ne pleuraient plus. Pour eux, c'était une nouvelle aventure qui commençait.

Un camarade me rempl~ça au P.O. Le colonel me demandait. Son P.C. était situé à deux kilomètres derrière l'observatoire, dans un superbe château Louis XIV,

La bataille perdue

de briques et de pierres. Le centre d'opérations était installé dans un salon décoré de tapisseries d'Aubusson, traitées par tous avec le plus grand respect. Il me fallut essuyer soigneusement mes bottes avant d'entrer.

Les allées du parc, dessinées par Le Nôtre, étaient sillonnées de motocyclettes. Les écuries avaient retrouvé leur destination première et abritaient les chevaux du régiment. Le colonel m'invita à déjeuner. Nous accrochâmes nos casques aux bois de cerfs qui ornaient la galerie. Sur les murs lambrissés de la salle à manger: des portraits de magistrats en perruques et de marquises poudrées. Pendant le déjeuner, le bombardement devint violent. Les vitres ne cessèrent de vibrer.

Le comte Gérard, propriétaire du château et maire du village, était avec nous. Il n'avait pas voulu, nous dit-il, partir à cause de son jardinier qui refusait d'abandonner son jardin potager. Ce jardinier avait été élevé avec lui.

- On n'abandonne pas un loyal serviteur qui est aussi un ami.

Le colonel résolut le problème en donnant l'ordre d'évacuer le château. Déjà un poste de secours commençait à fonctionner dans la cave. Les premiers blessés arrivaient.

L'adjoint au maire, un docteur, avait mis sa maison à notre disposition avant de partir. Il nous avait invités à nous « servir », c'est-à-dire à y prendre ce que nous désirions. En d'autres termes, à piller, sans complexe, sa garde-robe. Il n'avait aucune illusion sur le sort qui lui serait réservé de toute façon.

L'offre du docteur était la bienvenue, car depuis la perte de nos bagages, nous manquions de linge et de beaucoup d'autres choses. Je m'emparai, ou plutôt je

La bataille perdue

m'attribuai une valise en cuir, du savon et aussi une couverture en laine, d'un modèle avec lequel ma fortune modeste ne m'avait pas familiarisé: une couverture en mohair, légère, soyeuse, chaude. Je n'en avais jamais vu, je me serais battu pour la garder. Elle devait m'être, par la suite, très utile. J'ai le souvenir d'avoir, dans cette belle maison du docteur, brusquement aperçu un luxe auquel jusqu'alors j'étais resté indifférent. Une curieuse occasion, un curieux endroit, et un curieux moment pour une idée aussi frivole.

Les hommes se servirent eux-mêmes, librement, peut-être trop. Je trouvai un conducteur, avec une barbe de huit jours sur les joues, qui se parfumait abondamment.

Le commandant, avant chaque départ, longea la colonne, lorgnait chaque attelage. Je l'imaginai découvrant un de ses percherons fleurant bon « La Nuit de Rêve » de Guerlain, ou le « Je t'attends » de Lancôme. Sous l'œil sévère de son brigadier, le conducteur dut se savonner, se brosser et se rincer.

Non loin de la maison du docteur, j'avais recours au P.O. d'une batterie de 75 pour l'observation rapprochée. Ce P.O. était installé dans une maison sur les bords de la rivière. Sur l'autre rive, les positions ennemies. Pour parvenir au P.O., il fallait bondir à travers un espace découvert, puis courir le long d'un mur criblé d'impacts de balles. Bizarrement, les mitrailleurs, de l'autre côté, tiraient à intervalles réguliers, comme réglés par une horloge. Il suffisait d'observer la fréquence et de s'intercaler.

A quatre heures du matin, le jour suivant (12 juin), le bombardement ennemi devint très violent, tandis que la rive droite se garnissait de flocons blancs émis par les *minen werfers*. Des pièces qui n'étaient malheureu-

La bataille perdue

sement plus celles du cinquième groupe - mais qui n'en tiraient pas moins très bien - pilonnèrent les positions ennemies.

A dix heures, un brouillard artificiel commença à bloquer l'observation, tout au moins à longue distance. L'ennemi n'essaya pas de traverser la rivière; nous n'en reçûmes pas moins l'ordre de nous replier. Mon groupe était déjà parti. Un peu plus tard, je fus relevé par un officier d'un autre groupe. Il me fallut attendre deux heures que le bombardement se soit calmé pour que je puisse sortir.

Avec les hommes de ma brigade, nous pûmes gagner une Citroën que le colonel avait mis à ma disposition pour rejoindre mon groupe qui était déjà loin, en route pour Paris. Cette voiture avait été trouvée abandonnée, elle était en bonne condition. Cela ne suffisait pas. Le moteur commença à prévenir d'un manque de carburant, j'échangeai la voiture contre une autre, également trouvée abandonnée, également en état de marche et avec un réservoir bien garni. Une curieuse impression que trouver comme cela des voitures à sa disposition, et un genre de transport en commun inédit.

En route, nous passons par une ferme dont les habitants se disposent à partir. J'essaye de les en dissuader. La ferme est construite à côté d'un donjon; les murs, de plus d'un mètre vingt d'épaisseur, procureraient une excellente protection en cas de bombardement. J'expliquai à la famille du cultivateur qu'il vaudrait mieux rester sur place, qu'il courrait moins de risques que sur la route, et qu'il ne perdrait pas ses centaines de poulets, soixante vaches et d'innombrables cochons, toute une fortune.

La bataille perdue

Ils ne m'écoutèrent pas. Après nous avoir fait cadeau d'autant de poulets que nous pouvions en empiler dans la voiture - où ils sont d'ailleurs morts étouffés - ils chargèrent dans leur chariot, déjà bien rempli, un cochon qu'ils venaient de tuer et de saler. Puis les femmes, en robe de taffetas noire, les hommes, dans leur costume du dimanche, démarrèrent sans montrer aucune émotion.

Je rejoignis mon groupe dans un petit village abandonné. Dans la maison où je trouvai le commandant, des jouets étaient encore épars sur le plancher.

Le commandant, sans avoir perdu son bel optimisme, avait trop de bon sens pour ne pas se rendre compte que le temps des coups de trois batteries de quatre canons, bien réglés d'un observatoire, était passé. Il n'y avait plus de canon. Il n'avait plus besoin d'observatoire. Sa tâche maintenant était de conserver son groupe, de maintenir sa cohésion, de le guider dans une retraite dont on ne voyait pas où elle nous menait.

L'officier observateur devenait disponible. C'est ainsi que je fus chargé, avec ma petite brigade de six hommes, de la défense « rapprochée » de la colonne. On me confia un fusil-mitrailleur (F.M.) et, plus valable encore, à l'occasion, ce maréchal des logis, ancien percepteur dont j'ai déjà parlé, et qui se rongait à dresser des colonnes de chiffres pendant la guerre, comme en temps de paix, alors qu'il avait vu, dans la guerre, une chance inespérée de prendre l'air, de voir du pays et de l'action.

Dans l'ancien temps, pour les impécunieux, l'immense majorité, il n'y avait pas d'autres ressources, pour voyager, se procurer quelque distraction, ou même simplement faire du sport d'équipe, que la guerre. C'est au

La bataj]]e perdue

Club Med que le prix Nobel de la paix devrait être décerné.

Encore observateur, mais plus de la même façon, je cherchai à repérer, tout en circulant, les détachements ennemis qui rôdaient, afin de donner l'alerte. Nous avions une voiture. Mais il nous fallait patrouiller en avant, en arrière, sur les flancs. Nous devions donc souvent nous écarter de la route et marcher dans les champs.

Le 13 juin. C'est le jour où les Allemands entrèrent dans Paris. Nous avons fait étape près d'Ecouen, à 20 km de la capitale. A une heure du matin, une colonne allemande est signalée. Dans la nuit, les chevaux sont attelés; nous prenons la route. Le flot de réfugiés qui, la veille encore, encombrait, a disparu. La voie est libre. Un bombardement à côté de Sarcelles, qui n'était alors qu'une petite cité de pavillons, nous arrête. Les bombes tombent à côté. Nous n'avons que peu de dommages. Les conducteurs ont- appris à tenir leur attelage.

Sur les poteaux indicateurs, je retrouve des noms familiers: La Courneuve, Le Bourget, Saint-Denis...

Le soleil est déjà haut quand nous traversons la route des Flandres. Coupant la route, un médiocre barrage de sacs de terre, derrière lesquels sont deux ou trois canons d'un modèle que je ne connais pas. Il paraît ancien, certainement antérieur au 75, qui date lui-même du début du siècle.

Nous sommes dans la banlieue parisienne: une succession de conglomérats de pavillons minables et d'immeubles aux façades écaillées et noircies. C'est la « banlieue rouge ». Une ceinture qui enserre la capitale dans une « étreinte marxiste» pour parler comme les journaux de l'époque.

A midi, nous sommes en route depuis près de dix heures et avons atteint Drancy. De Drancy, je suis sûr, car Devos, chargé des liaisons téléphoniques, est un garçon méthodique. Il a noté soigneusement chacune de

La bataille perdue

nos étapes. En regardant sur la carte, je constate que la distance en ligne droite entre Ecouen et Drancy n'est guère plus de 10 km. Même en tenant compte du tracé irrégulier des voies dans cette banlieue, c'est beaucoup moins que n'implique notre allure de 7 km à l'heure. Nous avons donc dû faire de nombreux zigzags dans cette banlieue, en fonction des renseignements qui nous parvenaient du colonel sur l'avance allemande.

A l'arrêt: casse-croûte, un habitant nous prête sa cuisine. On fait chauffer le café. Sur les murs de la minuscule salle à manger: des caricatures ridiculisent les 200 familles, l'armée, les «curés ». Hier encore, elles devaient enflammer notre hôte, un gros homme rougeaud en bras de chemise; il est aujourd'hui bien calmé. Il nous offre le cognac, nous trinquons.

Au début de l'après-midi, un message du Q.G. nous prévient que les avant-gardes allemandes sont entrées dans la banlieue nord; que nous risquons d'être attaqués d'un moment à l'autre. Le commandant fait rassembler les attelages dans la cour d'une vieille usine à demi démolie et dispose les hommes tout autour, accroupis derrière des tas de gravats. Comme armement, nous n'avons que deux fusils-mitrailleurs et un mousqueton environ pour cinq hommes. Cela n'est pas beaucoup mais devrait suffire pour repousser les motocyclistes en éclaireurs.

Il devait aussi y avoir le 75 qui, un peu plus tard, une fois que nous aurons repris la route, fit merveille et nous fit nous interroger sur la supériorité que nous attribuions à la « lourde ». Mais je ne me rappelle pas où le commandant l'avait placé, ni même l'avoir vu. Ce 75 avait été attribué au groupe quelque temps auparavant, comme pour valider l'arme à laquelle nous

La bataille perdue

continuions d'appartenir, bien que nous n'ayons plus de canon.

Le temps passe sans que rien ne trouble le calme, quand parvient un message du colonel. Il donne l'ordre de progresser jusqu'aux boulevards extérieurs, qui marquent alors la limite de Paris. Ce sont les boulevards des maréchaux, une appellation qui, en l'occurrence, est d'une tragique ironie.

A ce moment apparaît une nouvelle fois la « cinquième colonne », mais sous une forme nouvelle. Ce n'est plus comme sur la Somme, le 5 juin, un lieutenant avec l'écusson du 1er d'artillerie sur le col, qui tient temporairement le rôle principal. Ce rôle est tenu par un homme lui aussi en uniforme, mais vert, de garde forestier. Il prétend être envoyé par le maire d'une commune voisine, celle de Noisy je crois, dans le but de nous indiquer l'itinéraire à emprunter pour gagner les boulevards extérieurs sans être intercepté.

Le commandant se méfie. Il interroge l'homme longuement. Ses réponses sont satisfaisantes. L'homme s'en va. Mais le commandant n'est pas convaincu. Nous ne prenons pas l'itinéraire qui nous est recommandé et nous piquons directement vers l'ouest au lieu de rejoindre au sud les boulevards des maréchaux. Beaucoup d'entre nous sont persuadés que nous avons laissé échapper une « cinquième colonne ». A l'époque, on en voyait partout.

A l'annonce qu'une colonne blindée est dans un voisinage immédiat, nous repartons. La suite sembla prouver que l'homme en uniforme vert était sincère.

Je reste en arrière et fais replier mes hommes par échelon, de manière à en garder toujours en position avec le F.M. Tout semble aller bien. Soudain, la colonne

La bataille perdue

s'arrête. J'entends à l'avant le tac-tac familier d'une mitrailleuse. Je reçois un message du commandant m'informant que la tête de la colonne est tombée dans une embuscade. Il me réclame à l'avant. Je laisse trois hommes à l'arrière-garde et remonte la colonne arrêtée en une longue file, chariots, attelages, conducteurs, comme dans un bouchon du dimanche soir. Mon maréchal des logis-percepteur, avide d'action, me rejoint. Il brandit un revolver qu'il a emprunté à l'un de ses camarades.

Nous trouvons le commandant devant un empilage de chariots renversés et de chevaux tués ou blessés bar rant la rue. Le docteur est là avec son ambulance. Il évacue les blessés.

Pour une fois, le commandant est calme ce qui, en soi, annonce déjà quelque chose d'exceptionnel.

- Ah, vous voilà enfin, on nous a tiré dessus (et il montre l'amoncellement qui barre la rue), ces salauds de Fritz se sont mis en embuscade. Allez voir de l'autre côté ce qu'il y a - et grouillez-vous.

Il prend tout de même le temps de nous expliquer que, de « l'autre côté », il y a un pont sur un canal que deux éclaireurs à bicyclette ont passé sans encombre; mais, lorsque le premier attelage est arrivé, il a été pris sous le feu d'ennemis à pied, dissimulés dans une petite rue aux abords du pont. L'erreur des éclaireurs a été vraisemblablement d'aller trop loin en avant de la tête de la colonne tandis que l'embuscade se mettait en place.

Lorsque, à Short Beach, dans l'été 1941, je rapportai en détail ces événements à Mary, ils étaient encore tout frais dans ma mémoire. Je me rappelais très bien que nous étions arrêtés devant un canal et je me demandai

ce qu'un canal venait faire dans notre aventure militaire. Depuis, je l'ai trouvé sur la carte. C'était le canal de l'Ourcq. Nous n'étions plus à Drancy, mais à Bobigny, au-delà de Drancy, sur l'avenue Jean-Jaurès.

Le canal de l'Ourcq au nord de Paris barrait la progression vers l'ouest. Les quelques ponts sur le canal étaient des passages obligés pour les troupes refluant du nord sur la capitale et la contournant. Les Allemands savaient où ils les prendraient au piège.

Tout cela, je ne l'ai compris qu'après la guerre en consultant la carte; et je me suis demandé comment le commandant, généralement bien avisé, ne s'était pas méfié et n'avait pas choisi un itinéraire plus à l'est et qui évitait les ponts.

Pour le moment, nous étions arrêtés, le commandant voulait savoir en quoi consistait l'adversaire, de l'autre côté de la barricade. Il m'envoya en reconnaissance.

Les tirs n'avaient pas repris. Je passe avec mes trois hommes par le trottoir de droite resté libre, de l'autre côté du tas de véhicules et de chevaux blessés ou morts qui barrent la chaussée. Après avoir fait quelques pas, nous nous arrêtons. En face de nous, à quarante mètres (des années plus tard, je suis retourné sur place et j'ai mesuré): une rangée de casques allemands, dont l'arrondi est ce qui frappe d'abord, avant qu'on voie ce qui est en-dessous. Les hommes sont derrière des sacs de sable, mis en place pour défendre le passage, et qui ont maintenant changé de camp.

Les hommes sous les casques n'ouvrent pas le feu quand ils nous voient. Je devais bientôt comprendre pourquoi: un soldat français s'avance, un soldat dans l'uniforme bleu de la dernière guerre.

La bataille perdue

C'était la première fois que je voyais un tel uniforme depuis le début des hostilités. Il était porté par ceux qu'on appelait les « territoriaux », recrutés parmi les réservistes jugés inaptes au service actif pour différents motifs, dont le plus souvent celui de l'âge.

L'homme s'avance vers moi sans se presser et me dit:

- Mon lieutenant, vous êtes encerclés, vous n'avez aucune chance, rendez-vous.

Ces mots, je me les rappelle avec précision. Je ne peux pas les oublier, comme je ne peux pas oublier qu'hélas, au lieu du mot historique que j'aurais dû lui répéter, je rétorquai simplement:

- Vous vous foutez de moi.

On pouvait croire, en effet, que nous étions encerclés puisque l'amoncellement qui barrait la route était derrière nous et que nous étions seuls devant. Mais de l'autre côté, notre colonne s'allongeait peut-être sur un kilomètre dans les rues de Bobigny. J'étais peut-être encerclé, mais la colonne ne l'était pas.

C'était du bluff, un mot anglais passé dans la langue française et qui a dû passer aussi dans l'allemande.

L'homme s'en retourna d'où il était venu, sans plus se presser. J'étais interloqué. C'est le mot qui, je crois, traduit le plus fidèlement ma réaction. Ce soldat, en bleu horizon, qui me demande de me rendre, et qui, sans se presser, retourne d'où il était venu?

C'est alors que, brusquement, je me dis: voilà « un cinquième colonne », et je tire un coup de revolver qui, pour une fois, ne s'enraye pas. L'homme avait déjà fait une dizaine de mètres, quinze peut-être. Je n'ai pas dû l'atteindre, d'autant plus que je n'ai pas pris le temps de viser. J'espère l'avoir manqué. Rien ne prouve en effet que cet homme était une « cinquième colonne ».

La bataille perdue

Il est plus vraisemblable que, comme beaucoup de territoriaux, il avait été chargé de garder le pont. Il y en avait comme cela partout en France, pour protéger les « points sensibles ». On l'avait oublié là. Il était resté à son poste. Il avait été fait prisonnier. Après coup - mais pas sur le moment - j'imaginai la rencontre de ce paisible territorial de l'autre guerre et de la patrouille en *feldgrau*, avec son armement et son blindage et son impudence à prétendre capturer une colonne d'artillerie.

Il est vrai que l'espace enfermé par la barricade artificielle, en travers de la rue d'accès du pont, pouvait leur faire croire qu'ils n'avaient en face d'eux qu'un officier et trois hommes.

Mon coup de revolver était une sottise, peut-être aussi l'effet d'une vexation d'être encore une fois sommé de me rendre. C'était en outre une injustice. Car cet homme, en revenant vers le détachement allemand d'un pas traînant, nous donna le temps de nous replier derrière la barricade avant que les éclaireurs allemands qui étaient derrière les sacs de sable ouvrent le feu.

La seule manifestation hostile fut un coup, tiré probablement du véhicule qui les avait amenés. Le projectile entra dans la fenêtre au-dessous de laquelle nous nous tenions. Quel projectile? Je ne sais. Il ne devait pas être très dangereux car, lorsqu'un peu plus tard, nous sommes entrés dans l'immeuble, nous n'avons pas constaté de gros dégâts. Peut-être n'était-ce qu'un genre de grenade, lobée par-dessus le messenger revenant bredouille, qui eut la bonne idée de trouver une fenêtre et de s'épancher à l'intérieur, au lieu de taper sur le mur à deux mètres au-dessus de nos têtes.

La bataille perdue

De l'autre côté de la barricade, le commandant s'impatientait, me faisait signe de le rejoindre en gesticulant cette fois encore plus que d'habitude. Encore un « revenez immédiatement! », mais verbal cette fois. Je n'avais pas besoin de cette invitation. Notre confrontation avec les Fritz me suffisait. Elle était trop inégale et notre mission était seulement de renseigner. Je n'avais même pas mon F.M. laissé à l'arrière-garde. Je ne le récupérerai qu'après que la colonne eut fait demi-tour en me laissant sur place, et ainsi, sans avoir eu à bouger, à nouveau à l'arrière-garde.

Indépendamment de toute autre considération, j'aurais toujours regretté d'avoir manqué le spectacle auquel j'allais assister: le commandant avait fait amener à bras son 75, juste derrière l'empilage de chariots et de chevaux qui barrait la rue, et il l'avait pointé au jugé en direction de l'ennemi en position de l'autre côté. J'avais à peine rendu compte de ce que j'avais vu en nombre d'hommes (approximatif) et en nature de matériels (encore plus approximatif) qu'il ordonne« feu ».

Pour imaginer la scène déclenchée par ce « feu » dans une rue pavée et sur un adversaire à trente mètres, il faut se rappeler qu'un canon de 75 en position de tir doit être d'abord « abattu » : l'essieu et ses roues sont alors soulevés sur des tringles terminées par des sabots qui s'enfoncent dans la terre. A l'arrière de la flèche, la bêche s'incruste dans le sol sous l'effet du recul. La pièce est alors immobilisée et stable. Mais rien n'est prévu pour le tir sur pavé. Le canon n'avait pas été abattu et la pointe de la flèche glissait sur le revêtement de la chaussée. Rien n'ancrait le 75 qui, à chaque coup, reculait de 6 à 7 mètres. Les servants, de chaque côté, le ramenaient en position tant bien que mal, repointaient et tiraient.

La batajJe perdue

C'était inattendu et fascinant, mieux qu'au cinéma, l'artillerie d'autrefois au temps où les canons tiraient à bout portant sur l'infanterie et la cavalerie. Un rêve pour l'artilleur d'aujourd'hui qui colle à sa batterie en position, à contre-pente, masqué, et envoie en tir indirect, à plusieurs kilomètres par-dessus une crête, des projectiles sur des objectifs qu'il ne voit jamais.

Je ne sais de quels projectiles le canon était chargé. Ceux que le commandant avait sous la main, et non ceux que prévoit le petit livre rouge qui détaille les instructions du tir en campagne, et prescrit le « fusant », « débouché à zéro », pour le tir sur personnel à bout portant. Un des projectiles explosa dans l'amoncellement au travers de la rue et qui protégeait l'ennemi aussi bien que nous, car il obligeait le commandant à tirer trop haut.

Il n'est pas donné à beaucoup d'artilleurs de faire, autrement qu'en simulation, un exercice de ce genre. Celui-là est un de mes plus précieux souvenirs, et d'autant plus que, pour une fois, ce tir, dont je doute qu'il ait fait aucun mal à l'ennemi, eut un résultat plus positif que nos 155 n'avaient eu quelques jours plus tôt: les Allemands n'insistèrent pas. Ils se retirèrent. Nous n'avions eu devant nous qu'une avant-garde, rendue trop audacieuse par l'avance foudroyante de ces derniers jours. Je ne suis même pas sûr que le véhicule qui les accompagnait fut un engin blindé, comme le prétendait le commandant. Peut-être n'était-ce qu'un de ces transporteurs de troupes dont j'ai déjà parlé.

Engin blindé ou pas, notre 75 les avait fait reculer, et même reculer durablement, comme je devais le constater un peu plus tard.

Le commandant, persuadé désormais que le parcours de l'autre côté du canal était malsain, fit faire demi-

La bataille perdue

tour sur place, une manœuvre que l'artillerie montée n'exécute pas sans tumulte, mais qu'elle fait plus facilement que l'artillerie tractée. Les conducteurs, à pied, font tourner leurs chevaux, éventuellement détellent, puis réattellent.

La colonne reprend sa route dans l'autre sens, avant de bifurquer à sa gauche vers les boulevards. La plupart des hommes ne se sont pas aperçus des causes de l'arrêt prolongé. Tout s'était passé en tête. Il n'y avait eu aucune manifestation ennemie, ni sur les flancs, ni à l'arrière. Le demi-tour me remet à l'arrière-garde, sans que j'ai bougé dans le rôle de défense rapprochée qui m'était dévolu. L'ordre du commandant est de rester en position avec mes trois hommes le temps qu'il faut à la colonne pour s'éloigner. Il devait me faire prévenir lorsque, à mon tour, je devrais décrocher.

Le récit de ces événements, mineurs en eux-mêmes, ne vaut que parce qu'ils se déroulèrent un jour qui restera dans l'histoire, car ce fut celui où les Allemands entrèrent dans Paris.

Je crains qu'il ne reproduise pas fidèlement nos propres impressions, celles de Devos qui était à côté du commandant pour diriger le tir du 75, comme la mienne. L'action nous prenait tout entiers. Je crois que si le commandant nous avait donné un ordre d'assaut, nous aurions chargé, si puissante est la force de l'entraînement exercée par l'action elle-même, subjuguant la pensée et la réflexion.

Nous restions seuls mes trois hommes et moi dans cet endroit, redevenu désert et silencieux, gonflés d'une confiance sans raison, car nous n'aurions pas tenu longtemps devant un retour de l'ennemi. Nous l'avions fait reculer. C'était dans une escarmouche, c'est vrai, sans commune mesure avec les événements qui allaient secouer le pays tout entier - mais qui, pour une fois, avait tourné à notre avantage. Cela explique qu'en ce jour fatal du 13 juin, nous n'avons pas du tout ressenti la détresse qui accabla la population.

Je mets mon F.M. en position dans l'embrasure d'une fenêtre voisine de celle qui nous avait si bien servi, en accueillant le projectile ennemi. Je le confie à mon vaillant maréchal des logis en compagnie d'un homme. Avec Mazelot, je vais en reconnaissance à l'endroit « abandonné par l'ennemi ». Nous trouvons deux casques et une capote bleue d'uniforme français. Était-ce

un déguisement ou avaient-ils appartenu à des soldats maintenant prisonniers?

A côté: un objet inattendu, plus pacifique, une canne à pêche. Je ne sais si elle était dans la main d'un amateur de goujon en train de surveiller son bouchon au moment où les éclaireurs allemands sont arrivés. Mazelot s'en empare et la brandit comme un trophée:

- Mon lieutenant, je la ramènerai à la maison. Cela épatera les copains. Je leur dirai que je l'ai soulevée à des Fritz et même à des Fritz dans un blindé.

Combien de temps restâmes-nous en faction? Je ne puis le dire, une heure peut-être. Le commandant devait être loin. J'attendais son message, un nouveau « Revenez immédiatement » qui, cette fois, serait le bienvenu.

Il ne me parvenait pas. J'avais à l'époque un grand respect de la discipline. Abandonner sans ordre un poste, même devenu sans raison d'être, me faisait hésiter. J'ai bien changé depuis.

Quelques-uns des rares habitants restés chez eux commencent à sortir de leur cave. Paris a été déclaré ville ouverte. Je décide de lever le camp avant qu'il ne soit trop tard. Il me faut maintenant rattraper la colonne. J'ignore sa destination. Je sais seulement qu'elle doit contourner Paris par les boulevards extérieurs. Nous sommes à pied. Elle avance à 7 km à l'heure. Le fusil mitrailleur ne paraît pas trop lourd, pendant les premiers temps, mais au bout de quelques heures il pèse. Nous entrons dans Paris par la porte de la Villette.

Ce fut un long - et inoubliable - périple tout au long des boulevards des maréchaux, en cette fin d'après-midi

La bataille perdue

du 13 juin. Nous étions quatre, portant tour à tour le F.M. Il faisait beau, pas trop chaud.

Sur trois colonnes, occupant la chaussée dans toute la largeur, l'armée française se repliait. Le train avait sorti de ses réserves tout son matériel de transport. Les hommes étaient en camions. Les soldats paraissaient en bon état, un peu fatigués. Je n'ai pas vu d'unité montée, la nôtre avait dû être parmi les dernières.

Sur les trottoirs, une foule dense, calme, silencieuse et digne, regarde passer son armée vaincue. Quelques mots échangés en passant m'apprennent que le centre de Paris est vide, désert. Mais sur les boulevards, dans ces quartiers populaires, il semble que les habitants soient restés. Quelques rideaux de fer sont descendus sur les devantures. La plupart des boutiques sont ouvertes. On distribue aux soldats du vin, des gâteaux. Une grosse dame me tend une bouteille de Château-Yquem. Avec des larmes aux yeux, elle me dit: « Il ne faut pas que les Allemands la boivent ». Je n'osai refuser, mais j'aurais préféré un verre d'eau.

Nous marchons en bordure de la chaussée, le long du trottoir. Moi, peu satisfait de mon uniforme et de ma vareuse déchirée par endroits: des déchirures inélégantes et qui n'invitaient pas au respect, car le tissu avait lâché en des angles droits qui battaient la mesure au rythme de mes pas.

A l'époque, les immeubles, le long du boulevard, étaient encore neufs. Les passages inférieurs, aux portes de la Chapelle, de la Villette, étaient récents. On en avait beaucoup parlé. Ils étaient cités avec orgueil comme un exemple de modernisme. On date couramment la mutation industrielle de la France de l'après-guerre. Mais déjà en 38/39, les premiers signes étaient

La bataille perdue

apparus, à la grande satisfaction de ceux qui, comme moi, s'impatientaient.

En passant devant les entrées de ces tunnels, je me demandai si, après la guerre, nous allions retomber dans cette apathie collective dont nous commençons seulement à nous extraire. Je cite cette réflexion. Elle peut faire sourire. Qui croirait que ces « passages inférieurs », aux portes de Paris, aient passé pour les témoins d'un renouveau, les précurseurs d'une évolution?

J'ai entrepris de reporter les sentiments qui étaient les miens au cours de ces journées, aussi fidèlement que je le peux. Je cherche dans mes souvenirs. C'était bien à cela que je pensais... et à l'inquiétude d'avoir quelque mal à retrouver mon unité.

J'imagine que cette dernière journée de Paris, avant l'entrée des troupes allemandes, a été ou sera maintes fois décrite, et certainement avec plus d'émotion.

Nous marchons d'un bon pas. Sur les plaques indicatrices, les maréchaux se succèdent: Sérurier, Mortier, Davout, Soult, Masséna.

Au voisinage des Buttes-Chaumont, le boulevard s'élève. De la hauteur, on découvre Paris. Nous nous arrêtons. Nous commençons à sentir la fatigue. Les convois de troupe s'espacent. A notre droite, c'est Paris, ses rues, ses maisons, ses monuments. Le soleil est déjà bas sur l'horizon. Les ombres s'allongent et accusent les reliefs. Nous regardons en silence dans le ciel qui s'assombrit les silhouettes familières: le Sacré-Cœur, la tour Eiffel, le dôme du Panthéon. Nous n'échangeons aucune parole. Nos pensées sont les mêmes.

Nous reprenons notre marche. Boulevard Davout, un groupe d'hommes m'arrête. Ce sont des employés de la préfecture. Ils ont reçu l'ordre de quitter Paris immé-

diatement, sans indication de destination. Ils ne savent pas où aller. Ils ont vu les galons sur ma manche et me demandent un avis. Je leur dis de rester chez eux.

A la porte de Vincennes, quelques restes de la dérisoire exposition coloniale. Alors, on avait glorifié l'empire. Il devait nous aider à vaincre « car nous étions les plus forts ».

Nous traversons la Seine par le pont National. Nous passons la porte de Vitry puis la porte d'Ivry. La fatigue pèse sur nous. Le jour tombe. Il va bientôt faire nuit. Les camions de troupes se font rares. Comment allons-nous retrouver le 237? Le commandant ne connaissait pas sa destination lors de notre arrêt à Drancy, mais il se piquait de connaissances en stratégie. Pour lui, nous devons contourner Paris, puis nous diriger vers le sud, gagner la Loire, une nouvelle « barrière naturelle» dont on pouvait espérer qu'elle réussirait à arrêter les Allemands mieux que la Somme et l'Oise. Nous poussons donc jusqu'à la porte d'Italie, d'où est issue cette nationale 7, aussi célèbre à l'époque qu'est aujourd'hui l'autoroute du sud. C'est la route du soleil et c'est la route des vacances.

Je me rends compte que, en pleine nuit, je n'aurai plus aucune chance de retrouver mon unité, ni même aucune chance de la rattraper, une fois que les dernières automobiles militaires nous auront dépassés. J'en arrête une. J'aurais dû le faire plus tôt, mais je ne voulais pas m'introduire dans un convoi, et ensuite faire halte toutes les cinq minutes pour quémander des renseignements « Savez-vous où est le 237 ? »

Maintenant, il n'y a plus de convoi, seulement quelques voitures isolées. Nous voilà tous les quatre dans le taxi improvisé, en quelque sorte fermant la marche,

La bataille perdue

et même à quelque distance des retardataires. La voiture du sergent faisait partie d'une colonne de ravitaillement d'infanterie. Il avait décroché et essayait de rattraper son convoi en direction de Fontainebleau. Nous étions loin derrière, mais dans la bonne direction.

19

Le temps passe, les événements s'éloignent, laissent les passions s'apaiser. Des opinions se forment que ne polluent plus les préjugés, les ressentiments. Cinquante ans se sont écoulés. Alors l'opinion cesse de se détourner de ce que fut cette guerre de 39-40 comme on se détourne du souvenir d'un cauchemar.

On essaye de retrouver la réalité.

Cette réalité, je ne suis pas sûr que tous les livres issus du regain d'intérêt pour cette époque en donnent une image fidèle. La plupart de ceux qui l'ont vécue ou y ont participé ne sont plus là. Quelques-uns - trop peu - ont laissé des témoignages. En France, des historiens prennent la relève. Il y en a aussi à l'étranger.

Un livre vient de paraître écrit par un Américain, Herbert R. Lottman. Il a été traduit en français. Il rassemble des témoignages et prétend reconstituer, jour par jour, les événements du 10 mai au 14 juin. Et il interprète. Un chapitre, celui qui concerne le 13 juin, me permet de mettre ma toute petite histoire à sa place dans la Grande Histoire, celle d'une journée qui vit *La chute de Paris* - c'est le titre du livre* - et aussi d'en profiter pour compléter, expliquer et redresser des erreurs qui sont aussi des injustices.

Le 13 juin, au cours des quelques heures qui ont précédé la reddition de Paris déclarée ville ouverte à l'armée allemande, c'est dans la banlieue nord que s'est jouée l'Histoire car c'était là qu'aboutissaient en ligne droite les divisions allemandes qui avaient enfoncé le front sur la Somme et sur l'Aisne.

*Editions Belfond.

La batajJe perdue

C'était aussi dans la banlieue nord qu'était le 237 et pour la même raison: juste dans l'axe que précisait l'ordre donné par le haut commandement allemand à ses divisions de progresser «le long du canal de l'Ourcq ».

Après avoir eu devant nous à Amiens les divisions de von Kleist, puis les avoir eues derrière nous et de plus en plus près dans l'Oise, nous étions maintenant au contact. Ce sera ensuite une progression en commun vers le sud, en côte à côte en quelque sorte, mais petit à petit dépassés par des blindés qui nous laissaient derrière eux jusqu'à une conjonction qui fut heureusement temporaire, à Charroux, au sud de Poitiers, trois jours après l'armistice.

La ville était trop grande pour qu'on la contournât (écrit Lottman); la logique pour les Allemands consistait à sauvegarder les ponts [sur l'Ourcq] pour que les troupes puissent poursuivre leur progression vers le sud... Pour le moment, la reconnaissance aérienne allemande ne décelait aucun mouvement de troupes françaises dans Paris, aucun mouvement vers les lignes allemandes au nord, uniquement la fuite désordonnée d'unités françaises dispersées vers le sud.

Ce n'était pas une « fuite désordonnée », c'était un repli ordonné.

Une armée démembrée, comme l'avait été l'armée française par les chars ennemis, se décomposait en fragments plus ou moins isolés qui, tout en essayant de se regrouper, observaient les instructions du haut commandement. Ces instructions étaient d'évacuer la région parisienne au plus tôt afin de ne pas compromettre le statut de « ville ouverte » de la capitale, et ainsi de lui

La bataille perdue

épargner une destruction qui n'aurait rien changé à l'issue du conflit.

Les sources de Lottman sont surtout des témoignages de civils français et de militaires allemands. Il manque ceux des militaires français qui étaient sur le terrain, et ailleurs que dans les bureaux du haut commandement.

Après l'affaire de Bobigny, la colonne du Ve groupe a fait demi-tour sur place, puis s'est repliée dans un ordre parfait. Elle a longé la capitale par les boulevards extérieurs au pas, à l'allure réglementaire de 8 km à l'heure jusqu'à l'étape, à Juvisy, sans perdre au cours du trajet ni un homme ni un cheval - en récupérant même sa brigade d'observateurs à pied, laissée loin en arrière-garde.

J'ai raconté le périple de cette brigade dans les dernières heures du 13 juin. Je n'ai pas noté les heures de mon parcours d'une porte de Paris à l'autre, de celle de la Villette à celle d'Italie, mais en juin le soleil se couche tard. C'était la fin du jour. Il était plus de 19 h. A cette heure-là: *L'ambassadeur Biddle des Etats-Unis griffonnait un texte pour le faire chiffrer à l'attention de Washington: Bullit vient de téléphoner que l'armée allemande a franchi les portes de Paris. La ville était calme.*

Il faisait nuit quand nous avons passé la porte d'Italie et laissé derrière nous, dans la tristesse, Paris, « ses palais et ses marbres et sa brume et ses toits ». Dans la matinée du même jour, les Allemands se préparaient à y entrer. Un jeune officier du général Kùchler se rappelle:

Depuis le milieu de la matinée, plein d'une joie fière et le cœur battant, nous pouvions voir la ville s'étaler

La bataille perdue

au loin, à notre droite: le filigrane de la tour Eiffel et la lourde coupole de marbre blanc du Sacré-Cœur qui, à chaque kilomètre de notre progression vers le sud, s'élevait toujours plus sur l'horizon.

Pour compléter les souvenirs des militaires allemands, Herbert Lottman a pêché ceux des civils qui bordaient les boulevards et regardaient passer leur armée battue.

Boulevard Berthier, Michelle Bogivue regardait partir les derniers soldats; elle s'imagina par la suite qu'elle les avait vus en uniforme de la première guerre tant leur aspect était disparate. Quelques-uns de ces fuyards s'approchèrent des jeunes Bogivue et leur conseillèrent de ne pas rester car les Allemands allaient les violer. Suivez-nous, mais les jeunes filles rentraient chez elles.

Ainsi, nous voici pour l'histoire, ma petite brigade et moi, représentés comme « fuyant l'ennemi », tandis que les conducteurs à cheval du 237 d'artillerie lourde divisionnaire étaient, à travers les souvenirs de Michelle Bogivue (n'est-ce pas plutôt Michelle Bogimalvue ?), en « uniforme de la première guerre » peut-être culotte rouge et dolman bleu avec un casque à crinière.

Je n'en ai pas moins trouvé dans le fatras des témoignages collectés par Lottman de précieuses informations et l'explication de ce que je n'avais pas compris de notre rencontre avec une avant-garde allemande à Bobigny:

Les hommes de la 87e division de la 18e armée allemande considéraient qu'ils pouvaient pratiquement ignorer les défenses françaises désormais. Il suffisait de continuer sans y prêter d'attention, puis de brandir des mouchoirs blancs pour indiquer à l'adversaire ce qu'on

La bataille perdue

s'attendait à lui voir faire. S'ils s'étaient arrêtés pour répondre au feu des Français, ils auraient risqué de se trouver engagés dans un combat de tirs fournis qui les aurait ralentis et aurait peut-être même durci la résistance ennemie.

A dix-huit heures, les unités de l'avant-garde allemande - chars et troupes de reconnaissance - se regroupèrent sur la rive nord du canal de l'Ourcq, près de Sevran (à 7 kilomètres de Bobigny) les chars allemands eurent tôt fait de s'assurer le contrôle du pont ferroviaire au centre du village, mais le pont sur le canal était farouchement défendu par des tireurs, eux-mêmes soutenus par l'artillerie. Il fallut deux heures aux Allemands pour s'emparer du pont sur le canal, et cela avec l'aide des chars de la 8^e division d'infanterie qui arriva justement à ce moment-là avec en plus quelques pièces d'artillerie lourde d'une autre division.

Les hommes de la 87^e firent ensuite une découverte: le feu soutenu du côté français avait en vérité une toute autre cause. C'était simplement qu'un train de munitions apparemment touché par des mitrailleuses allemandes explosait par intermittence wagon après wagon. Cela avait suffi à arrêter l'avant-garde allemande avec tous ses chars et son armement.

Je ne sais ce qu'il faut penser de ces « wagons touchés par des mitrailleuses » et qui explosent l'un après l'autre. La vérité est que les Allemands étaient d'une extrême prudence, en quoi ils avaient raison. Dès qu'ils butaient sur un tir qui leur semblait être un tir d'artillerie, ils comptaient avoir affaire à une forte résistance. Ils rassemblaient leur force, ce qui prend du temps.

Le détachement que nous avons rencontré devait être l'avant-garde de la 87^e division. Il venait s'assurer du passage du pont sur l'Ourcy'. Le dernier avant Paris.

S'explique ainsi qu'une fois le contact pris, l'ennemi ne soit pas revenu, et m'ait laissé tranquille dans ma mission de « protection en arrière-garde ». Le 75 du commandant Charrière avait dû produire une grosse impression et faire croire que le pont était fortement défendu.

Le calme prolongé dont j'avais si heureusement profité était vraisemblablement dû à ce que l'ennemi attendait, avant de revenir, qu'il eut "rassemblé des forces suffisantes ".

Rétrospectivement, je me demande ce qu'il aurait fallu faire (militairement) ou ce que j'aurais dû faire (raisonnablement) si, devant mon fusil-mitrailleur en position sur l'appui d'une fenêtre, pointé sur l'entrée du pont, j'avais vu arriver en force comme le dit Lottman: *[Les chars de la 8^e division d'infanterie [...] avec, en plus, quelques pièces d'artillerie lourde d'une autre division]*.

A propos de ce pont sur l'Ourcq, le texte dicté à Mary en juillet 41 rapporte que, après avoir été appelé par le commandant en tête de la colonne, pour « reconnaître un pont occupé par l'ennemi, je ne comprenais pas ce qu'un pont venait faire là ». J'avais manqué de perspicacité. Je connaissais bien le canal de l'Ourcq. Mais je n'avais jamais associé ce ruban d'eau sale rectiligne et artificiel avec rien qui put être un objectif militaire. A coup sûr, l'Ourcq ne me semblait pas faire partie de ces «barrières naturelles» sur lesquelles comptait périodiquement le haut commandement pour arrêter l'avance ennemie. Je me trompais. Ce canal joua un rôle.

Pour préparer l'admission de Heinrich, le quartier général envoya un message non codé au gouverneur militaire de Paris précisant qu'un envoyé allemand se

La bataille perdue

rendrait à l'intersection des routes nationales 1 et 16, respectivement Paris-Dunkerque et Paris-Calais, à 18 h., heure allemande, soit une heure en avance sur l'heure française d'été. Il désirait qu'un groupe de parlementaires français fut présent.

Ce point de rencontre est à côté de Bobigny, l'entrevue eut lieu avec huit heures de retard: vous ne m'en voudrez pas de penser que le 75 du Ve groupe a joué un rôle dans ce retard.

Le canal de l'Ourcq n'avait pas fini de « jouer un rôle ». A neuf heures précises, le lendemain matin 14 JUIn :

Le général de corps d'armée Bogislaw von Studnitz dont la 87e division d'infanterie allait ce matin même se voir octroyer l'honneur d'occuper Paris se tenait à neuf heures précises sur le pont du canal de l'Ourcq à Bondy, entouré de ses officiers. Lui qui n'était jamais allé à Paris affectait maintenant différents quartiers à diverses unités. Considération importante: il s'assura que les fanfares des régiments étaient amenées à l'avant de la division afin que chaque unité entre en musique dans la capitale conquise.

La 187e section du chasseur de chars qui avait souvent été à l'avant-garde pendant l'avance vers Paris reçut l'honneur d'être la première unité militaire à entrer dans la ville pour occuper les bâtiments officiels. Les historiens de la division nous montrent ce qu'ils firent en premier: grand nettoyage à l'eau de l'Ourcq pour les véhicules et leurs occupants afin de se débarrasser de la poussière du long voyage et de faire leur entrée à Paris dans toute leur splendeur.

A l'occasion de ce « grand nettoyage à l'eau dans le canal de l'Ourcq », je suppose que les soldats de la 187e

La batajJe perdue

section de chasseur trouvèrent la canne à pêche qui faisait si grande envie à Mazelot et que nous avions laissée à l'entrée du pont. Il est dommage que cette trouvaille n'ait pas été mentionnée par l'historien de la 87^e division. En découvrant dans son récit cette canne à pêche trouvée par l'avant-garde allemande, Lottman aurait probablement conclu que les soldats français attendaient les blindés allemands en pêchant à la ligne.

Il fait nuit, le ciel est clair. Sur la route, dans toute sa largeur, une masse de gens, serrés les uns contre les autres, des gens différents de ceux que nous avons rencontrés les jours précédents. Il n'y a pas de chariots remplis de meubles, d'ustensiles de cuisine, de matériel agricole, surmontés par des matelas sur lesquels sont juchés femmes et enfants.

La foule est composée de civils, la plupart avec une valise à la main, ou poussant une bicyclette. Il y a des voitures d'enfants, des poussettes; noyées dans la foule, quelques automobiles, quelques autobus, des camions. C'est une masse compacte qui progresse vers le sud, dans le silence; un spectacle étrange, que rend plus étrange encore le bruit, le murmure plutôt, que font, de façon continue et égale, des milliers de semelles piétinant le revêtement de la chaussée.

Je n'ai retrouvé ce murmure qu'une fois: logé dans un hôtel qui faisait l'élevage de vers à soie, il était empli du bruissement continu et parfaitement égal des chenilles dévorant les feuilles de mûrier.

Paris se désagrègeait. Les administrations, les ministères, les bureaux, les commissariats de police, le parlement, les rédactions, les facultés, les intellectuels de gauche et les intellectuels de droite, les israélites. En quelques jours, tout s'était disloqué. Le flot de l'hémorragie coulait par la seule issue qui restait ouverte: celle qui débouchait vers le sud.

De temps à autre, un conducteur allume ses phares. Des voix s'élèvent qui protestent. Tout retombe dans

l'obscurité. Nous sommes tassés dans la camionnette promue par nous au rôle de voiture-balai.

Je m'assoupis. Deux coups de pistolet me font sursauter. C'est un sous-officier qui vient de briser les phares d'un conducteur récalcitrant.

Paris se vide, moins sous la menace d'un bombardement que sous la menace d'un envahisseur dont on redoute l'idéologie et les passions.

Notre camionnette d'approvisionnement d'infanterie suit comme elle peut. J'ai du mal à rester éveillé. Heureusement, il y a Mazelot. Par le seul effet de sa curiosité, qui était grande, il pouvait passer deux jours sans sommeil. Cela convenait à sa fonction qui était, avec moi, d'observer et de renseigner et, à l'occasion - on l'a vu - de « protéger ». Cela l'amenait à circuler dans le groupe. Il en profitait pour avoir un peu partout des « contacts ». Il était ainsi en mesure d'observer - et d'abord ce qui se passait dans la colonne, surtout au sein de l'encadrement (ce qui débordait le champ de vision qui lui était assigné), puis de renseigner, et d'abord ses copains (sur ce qui ne les regardait pas). Mazelot m'était précieux. Je l'aimais bien. J'avais regretté son absence à Saint-Fuscien. Lui ne l'avait pas regretté du tout, m'avait-il dit. Son coin était moins arrosé.

Mazelot veille donc. Avec sa connaissance de tout le ve groupe, il ne peut manquer de le repérer et ainsi de ne pas le dépasser sans le voir. Il n'y eut qu'un tout petit nombre de divisions qui ont transité par Paris ce jour-là. La 16e devait être une des dernières avec son artillerie hippomobile en queue. Mon groupe avait été ralenti par l'accrochage à Bobigny. Il était le plus

La batajJe perdue

retardé. C'était lui que je devais trouver en premier sur la route.

Nous arrivons à Juvisy. La ville est dans un creux. On descend une côte d'abord, puis on remonte. L'une et l'autre de ces côtes sont pour moi évocatrices de souvenirs, pour une fois proprement militaires.

La montée, à la sortie de Juvisy en direction de Fontainebleau, me rappelle les retours du dimanche soir vers l'Ecole d'artillerie, dans une petite « quadrilette » Peugeot (« quadrilette » pour ne pas être confondue avec un « triporteur », tant étaient rapprochées l'une de l'autre les deux roues arrière, pour faire l'économie d'un différentiel). Nous étions quatre dans cette voiture, qui avait du mal à grimper. Il y avait un suspense. Arriverions-nous en haut? Puis il n'y avait plus qu'à descendre doucement jusqu'à l'entrée de la « Cour des cuisines » du château, où nous logions.

La pente en face, du côté de Paris, me rappelle aujourd'hui autre chose: c'est là que dans la nuit du 13 au 14 juin, je rejoignis mon groupe. Il devait être minuit. J'aperçois le commandant en train de surveiller l'abreuvement des chevaux. Il y a peu de temps qu'il est arrivé. Nous avons dû le suivre de plus près que je ne le croyais.

Les chevaux ne sont pas dételés. Ils boivent au seau. Je rends compte au commandant: en station devant le pont de Bobigny, nous n'avons vu aucun retour de l'ennemi. Pour une fois, le commandant se dit satisfait de ce que j'avais « éclairé » (devant le barrage) puis « protégé » le retrait (derrière le barrage). Et il approuve (chaleureusement) l'initiative que j'avais prise de décrocher sans attendre le courrier - qu'il ne m'avait pas envoyé:

La bataille perdue

- La discipline prend tout son mérite dès lors qu'elle est complétée par l'initiative.

C'était une formule heureuse, inattendue. Je ne crois pas l'avoir lue à Fontainebleau dans le manuel du soldat.

Ce qu'il me dit ou plutôt me laissa entendre ne m'en fit pas moins plaisir. Non que j'eusse aucune ambition de gloire militaire. Enfant, on m'en avait trop servi. En 1940, je n'avais pas sur le sujet des idées différentes de celles que j'ai aujourd'hui. Mais j'attachais du prix à l'estime du commandant, et à l'estime que je souhaitais avoir pour moi. Enfin, je n'avais aucune rancune de ce qu'il eut omis de m'envoyer l'ordre de repli. Pour une fois, c'était un raté dans la série des « Revenez immédiatement » .

Les chevaux abreuvés, les hommes s'effondrent. La nuit doit être courte. Nous avons été avisés d'avoir à reprendre la route à tout moment.

J'étais fatigué, mes hommes aussi. Nous avons peu dormi les deux nuits précédentes, et nous avons beaucoup marché. Celui d'entre nous qui n'avait pas succombé au sommeil avait pour mission de secouer celui qui n'avait pas résisté. C'est ainsi qu'on avait vu un brigadier donner des gifles à son lieutenant.

C'est du manque de sommeil que les hommes ont le plus souffert au cours de cette retraite. Il explique le nombre des soldats ramassés par l'ennemi sans qu'ils aient même essayé de s'échapper. Il est plus facile de repousser une embuscade que de repousser l'irrésistible engourdissement qui envahit, qui ferme les paupières, qui ne laisse plus qu'une pensée: s'étaler par terre, n'importe où et dormir.

En selle, les conducteurs ne résistaient pas mieux. Ils s'endormaient, risquaient de tomber sous les roues.

La bataille perdue

Pour les maintenir en selle, on attachait les houseaux aux sangles des montures.

Le commandant, lui, semblait ne jamais avoir besoin de sommeil. Regardant passer ses conducteurs, le corps penché en avant sur l'encolure de leur cheval, il grommelait:

- Je veux bien des artilleurs somnambules, mais je n'en veux pas qui ronflent.

A deux heures du matin, réveil. Nous sommes prévenus par le Q.G. que l'ennemi est tout près. Il fait nuit. Il faut partir. Je ne trouve pas deux hommes de ma brigade partis avant nous avec le groupe; aux autres, j'avais donné l'ordre de dormir dans les chariots, ou en-dessous. Mais les maisons tout le long de la route étaient ouvertes. Il suffisait d'entrer pour trouver un bon lit. J'en explore plusieurs à la lampe électrique, j'appelle, sans succès. Leur goût du confort leur a valu probablement plusieurs années dans un camp de prisonniers.

Livre III

La retraite

Nous partons. La colonne doit se frayer un chemin dans le flot de réfugiés qui n'a pas tari. L'aube se lève. Nous nous efforçons de maintenir une certaine cohésion, d'éviter que le groupe se tronçonne. Sur la foule en marche, nous détaillons mieux les visages, les gens. Les vêtements révélaient alors mieux qu'aujourd'hui les classes de la société, les métiers, les occupations. Je me rappelle un professeur barbu, distingué, poussant une voiture d'enfant, chargée d'une vieille valise à soufflets. Une femme, à l'ample jupe plissée, poussant une voiture à bras, chargée d'objets hétéroclites; une automobile de maître avec un chauffeur, à l'intérieur une vieille dame désorientée. Un camion de livraison pour les apéritifs Byrrh, chargé de femmes et d'enfants; beaucoup de bicyclettes poussées à la main, avec souvent une valise sur le guidon.

Une voiture-incendie, pour une fois silencieuse et sans priorité. Les pompiers ont un grand rôle dans les villes que menacent les bombardements et les incendies. J'engage la conversation avec un sous-officier; il me dit que toute la journée ordres et contre-ordres se sont succédé. Finalement sa compagnie a été divisée en deux, une qui reste à Paris et l'autre envoyée dans le midi, sans que soit précisée aucune destination.

Nos brigadiers, en serre-file, réveillent les conducteurs. Il leur faut repousser les réfugiés qui tentent de monter sur les chariots. Ils le font courtoisement, en expliquant les raisons de notre refus. Nous nous frayons notre chemin dans la foule en marche et la dépassons

lentement. Je ne perçois pas de véritable détresse, autre que morale; pas de bombardement, pas de malheureux qui gémissent sur les accotements. De-ci de-là, des voitures immobilisées par une panne, le manque de carburant. Une camionnette de blanchisseur, pleine de ballots de linge, tente de nous dépasser. Le chauffeur me dit qu'il vient de quitter Paris. Il affirme qu'il a vu les Allemands mettre en position des mitrailleuses sur les Champs-Élysées. Sur le moment, nous en doutons. Par la suite, il est confirmé que l'armée allemande est bien entrée dans Paris au soir du 13.

La colonne avance par à-coups, les conducteurs, alternativement, faisant claquer leur fouet, ou, debout sur les étriers, retenant leur monture. Je suis chargé d'ouvrir la voie. Nous progressons plus vite que le flot des marcheurs d'environ 3 km à l'heure. La foule s'écarte sans protester. Un automobiliste s'obstine à rester devant nous. Il nous retarde. Huit canonniers basculent la voiture sur le côté.

Au cours de la matinée, sur notre gauche, des nuages de fumée noire assombrissent peu à peu l'horizon. Sur le moment, nous croyons à l'émission de brouillards artificiels annonçant une tentative de franchissement de la Seine. Plus tard, nous apprendrons que cette fumée provenait de réservoirs de pétrole incendiés avant qu'ils ne tombent aux mains des Allemands.

Bientôt, nous quittons la route nationale. La colonne s'étire sur de petites routes, des vicinales, parfois même des chemins. Des itinéraires compliqués au point que Devos ne pourra les reconstituer. Il n'y a plus personne sur les routes. Nous sommes seuls. Ni civils, ni militaires.

La retraite

Le soir, nous faisons étape dans un village: Fontenay-le-Vicomte. Nous cantonnons devant le château en mettant à profit des tentes abandonnées installées par des campeurs pour de beaux jours de vacances. Devant la grille du parc, un poste en arme, il y a déjà eu un début de pillage. Le château est occupé par le génie.

C'est une bâtisse Louis XVI - mais pas de son temps - étrangement meublée. Dans une pièce, nous trouvons assez de vieux vêtements pour habiller une batterie.

Avec les sapeurs, nous échangeons quelques impressions. Pour eux comme pour nous, la guerre ne se déroule pas en conformité avec les manuels. Chargés de faire sauter les ponts et de bloquer les voies, les sapeurs sont encore plus embarrassés que nous. Ce qu'on attend du 237, c'est battre en retraite en bon ordre, maintenir en état les hommes, les chevaux et ce qui reste de matériel, en attendant les canons neufs qu'on nous a promis. Cela nous a occupés, nous occupe encore et beaucoup, et maintient le moral.

Mais les sapeurs ont bien d'autres missions, et d'abord de démolir. C'est ce qui pose un perpétuel dilemme: il n'y a plus de front, pas de première ou deuxième ligne; on ne sait pas où est l'ennemi, devant, derrière? Un pont sauté trop tôt coupe la retraite; trop tard, il ouvre la voie aux panzers. La seule tactique serait de constituer des têtes de pont solides qui filtreraient les colonnes en retraite. C'est la tâche de l'infanterie et de l'artillerie... mais il faudrait des canons antichars que nous n'avons pas.

Le lendemain matin, départ à l'aube; pour une fois, après le lever du soleil. Les hommes et les chevaux ont un peu récupéré. Le commandant est à la grille, rasé de frais, redressant la taille. Il regarde les chevaux. Il

La retraite

n'est pas peu satisfait de les avoir maintenus en bon état. En 1914, il avait fait la retraite de la Lorraine à la Marne. Les chevaux avaient conservé leur harnais. Le commandant racontait que lorsque les selles avaient été enlevées, on avait découvert des blessures profondes pleines de vers.

Peu de temps après notre départ, un message du colonel nous apprend qu'une colonne blindée rôde dans le voisinage. Tout au long de cette retraite, jour après jour, ce sera un jeu de cache-cache entre un convoi de charriots tirés par des chevaux et des détachements allemands motorisés.

Etait-ce vraiment un jeu de cache-cache? Notre convoi, tiré par des chevaux, au pas, à 7/8 km à l'heure sur des routes désertes, derrière le flot des réfugiés, était inoffensif. Il était tout de même indispensable de chercher la voie libre et de ne pas nous trouver nez à nez avec un détachement allemand. Les renseignements fournis par les éclaireurs à bicyclette permettaient au colonel et au commandant de bien guider. C'est cela qui, combiné avec le fait que nous avons perdu toute valeur militaire, a réussi à nous faire échapper.

D'après la note que m'a remise mon camarade Devos, chargé des transmissions, et qui a réussi cet exploit de les assurer jusqu'au bout, nous avions avec nous trois canons-épaves en attente de réparation car si l'armée était démembrée, disloquée, et surtout déménagée, les services n'en continuaient pas moins à fonctionner: la santé, l'intendance se ripaient vers le sud en continuant, comme elles le pouvaient, à remplir leur mission.

Nous étions seuls dans un pays désert mais à aucun moment, le colonel et l'état-major de la division n'ont manqué de nous situer sur la carte.

La retraite

Au cours de cet après-midi du 15 juin, nous sommes plusieurs fois alertés. Le commandant change l'itinéraire. Il commence à faire chaud. Dans un village, un café est resté ouvert, le cafetier distribue du vin. Le seul incident est une attaque à la mitrailleuse par avion, qui tire à côté.

Devant une gare, des spahis montent dans un train de marchandises. Ils abandonnent sur le quai leurs chevaux. Nous admirons les robes luisantes, les fins jarrets et les têtes redressées et agitées. Ils font contraste avec la pesanteur de nos attelages.

Les spahis nous implorent de prendre leur monture avec nous. Quelques-uns de nos conducteurs, plus hardis que d'autres, se hissent sur les selles dont ils n'ont pas l'habitude, cela se voit. Le commandant regarde. Il doit penser à Orphée, son cheval qu'il n'a pas monté depuis le départ d'Alsace. Cela le rend agressif.

- Capitaine, mes hommes ne parviendront pas à monter vos chevaux, tant qu'ils n'auront pas l'équipement.

- Mais quel équipement?

- Vous savez bien: la pèlerine blanche, la tunique bleue azu~, les éperons et le reste. Tout ça suffira pour que mes conducteurs leur fassent accompagner mes canons (sous-entendu, mais non dit, lorsque nous les aurons reçus).

Le capitaine n'apprécia pas. Il répondit qu'il n'avait pas avec lui « tout ça et le reste » et que, s'il l'avait, il ne s'en séparerait pas. Il y eut un froid.

Plus tard, ces chevaux s'avérèrent incapables de suivre. Il fallut les uns après les autres les distribuer aux cultivateurs.

La retraite

Dans les années 70, j'ai eu souvent l'occasion de rencontrer le général Roy après qu'un différend avec de Gaulle l'eut poussé prématurément dans l'activité civile. Le général Roy était un homme d'une grande culture, à l'intelligence ouverte et d'une courtoisie sans limite. Il représentait les banques dans l'opération de création urbaine que j'avais entreprise dans les Yvelines (La Verrière-Maurepas)*.

Le général Roy sortait de Saint-Cyr et était passé par Saumur. Breveté d'état-major, il parlait, avec compétence et indépendance d'esprit, de stratégie.

Avant la guerre, il était dans la cavalerie. Cette arme glorieuse est aujourd'hui motorisée. Elle était alors formée, et bieri formée, avec des chevaux comme au temps de Murat et Lasalle.

Je lui racontai notre rencontre avec les spahis devant la gare d'une petite ville de la Loire. Il y avait eu une fusion temporaire entre nos chevaux d'artillerie - qui ne tiraient plus aucun canon - et des chevaux de spahis - que ne montait plus aucun cavalier. Cela me paraissait le symbole même de notre aventure militaire. J'en trouve une autre illustration dans le beau livre du général Jacques Branet *L'escadron: carnets d'un cavalier*** . Au printemps 1940, Jacques Branet était lieu-

* La Verrière-Maurepas, nom de deux communes sur le territoire desquelles la nouvelle cité était implantée. C'était à l'époque où l'on envisageait la fusion de communes voisines. Depuis, la division de la France en plus de 36 000 communes a non seulement été maintenue, mais administrativement renforcée, ce qui exclut une création urbaine harmonieuse, étendue et des logements bon marché. La Verrière-Maurepas est aujourd'hui une ville nouvelle de 30 000 habitants fragmentée en trois communes.

**Ed. Flammarion.

tenant au 8e dragon, régiment d'active monté. Il nous décrit le départ pour la Belgique, le 10 mai.

Sur la route, le long ruban mouvant de la 4e brigade donne une réconfortante impression de vigueur: les silhouettes kaki parées du mousqueton ondulent sur une rivière de chevaux alezans ou bais bien en chair et bien en muscles qui s'en vont sans fatigue par un beau soleil de mai. En tête du régiment... la haute stature du colonel Cuny sur son alezan Janissaire.

Jacques Branet était sur son cheval Harengère, tandis que, devant lui, *le capitaine de Persil était sur sa jument baie, nommée Edition. Derrière lui, son fanion rouge couleur de l'escadron flotte légèrement sur la lance surmontée d'une queue de cheval blanche... De temps à autre, la trompette du capitaine sonne les changements d'allure et de direction.*

Quelques jours plus tard, l'escadron était éclaté, dispersé, les hommes éparpillés dans les bois, les chevaux sans maître, errant dans les champs au bord de la Meuse. Jacques Branet n'avait plus avec lui que deux hommes quand il fut fait prisonnier.

L'histoire pourrait s'arrêter là et le lieutenant Branet figurer parmi ces soldats accablés aujourd'hui par le mépris d'auteurs de gros bouquins sur les désastres et l'occupation, et muets sur les batailles de l'Aisne et de la Somme où périrent, sans même avoir l'espoir de vaincre, près de 70 000 combattants.

Mais l'histoire ne s'arrête pas là. Après de multiples aventures dont cinq mois de captivité en Russie, voici en Normandie, en 44, Jacques Branet à la tête d'un escadron dans lequel les blindés ont remplacé les chevaux. A la tête de son unité, *il se signale par une fulgurante reconnaissance de 30 km dans les lignes ennemies*

La retraite

qui met à son actif quelques quinze blindés dont quatre panzers, quarante véhicules, de nombreux prisonniers. Le 25 août 1944, commandant l'avant-garde de la deuxième D.B., il est blessé rue de Rivoli, mais participe brillamment à la campagne d'Alsace où il recevra une nouvelle blessure.

Sans défendre l'anachronisme - et l'aberration - d'une guerre à cheval contre les blindés, le général Roy enchaînait en affirmant que « dans la guerre comme dans le sport, il y a une règle du jeu » qu'elle avait été transgressée. Et il ajoutait :

- Il y avait aussi des chars... à vrai dire, surtout dans les arsenaux, mais il y en avait. C'est vrai, nous étions organisés pour une autre guerre, mais contrairement à ce qu'on prétend, nous avons aussi bien prévu la guerre de tranchée que la guerre de mouvement, et, dans tous les cas, avec des règles de stratégie que nous savions être les mêmes des deux côtés. En temps de paix, il y a des échanges. Des officiers suivent des cours dans des écoles de guerre étrangères. Les plans ne sont évidemment pas communiqués, mais les doctrines sont connues.

- Alors, comment expliquer le « blitzkrieg » ?

- Vétat-major de l'armée allemande n'y croyait pas et n'en voulait pas. Guderian était une exception comme l'était de Gaulle en France. Le risque couru était trop grand de violer les règles classiques de stratégie.

- Le caporal Hitler ne connaissait pas ces règles de stratégie et c'était un joueur. Ce fut sa force, ce fut aussi sa perte. La campagne de Russie, à partir du printemps 42, est une suite d'erreurs stratégiques qui ont dû désespérer ses généraux.

La retraite

- Il peut arriver qu'un joueur de bridge qui ne connaît pas les règles d'annonce, ou qui refuse de les appliquer, fasse grand chelem. Quelques jours plus tard, il perdra sa mise. C'est ce qui est arrivé à Hitler.

J'écoutais le général Roy. J'admirais son analyse et son évocation de la "règle du jeu". Je n'en conservais pas moins mon opinion sur les déficiences du haut-commandement, le militaire comme le civil, et au-delà sur les facteurs, et d'abord le matériel, qui jouent pour faire du soldat un héros ou un minable. Voici en contrepoint du récit de Branet, celui du lieutenant de panzer August von Kageneck*, comme lui lieutenant dans un escadron de cavalerie, à cette différence près que les chevaux étaient remplacés par des automitrailleuses et des chars; comme lui, le 10 mai, il s'élança plein d'ardeur et de confiance.

Nous brûlions de nous battre, nous nous sentions fin prêts pour le combat. Nous avons peur de rater la guerre. Les lieutenants qui nous avaient formés avaient eu la chance de pouvoir se battre en Pologne... Nous étions dans le train pour Hausbourg quand la radio annonça le déclenchement des hostilités sur toute la frontière occidentale en Aix et Bâle. Nous poussâmes un cri d'enthousiasme. Enfin! Encore quelques jours, et nous serions au contact de l'ennemi.

Et voici la fin, que l'on reconnaîtra, en juin 45 : comme Branet encore, cinq ans plus tôt, il erre dans les sous-bois avant de se rendre.

Nous essayâmes de tenter, chacun pour soi, la percée à travers les lignes américaines pour regagner nos domiciles respectifs. Vun des soldats était originaire de Silésie: « Je ne sais pas où aller, dit-il, je vais me rendre aux Américains », l'autre soldat et le sergent avaient

* Lieutenant de Panzers - Ed. Perrin.

La retraite

leurs parents dans l'ouest, ils voulaient essayer de les rejoindre... Nous nous serrâmes la main. Il faisait nuit. Une nuit claire et froide: au revoir et bonne chance. Je les regardais se glisser dans les buissons et disparaître un par un dans la nuit.

Von Kageneck raconte ensuite comment il se réfugia dans la maison d'un médecin qui alerta les Américains.

Le 15 juin, en fin d'après-midi, nous faisons étape à Malesherbes, près de Fontainebleau. J'y suis retourné plusieurs fois. J'ai le souvenir d'une belle randonnée à bicyclette en juin 86. J'ai revu l'esplanade devant le portail du château.

Dans le parc flotte encore le souvenir de l'avocat de Louis XVI bavardant avec son jardinier au moment où il allait être arrêté avant d'être guillotiné avec toute sa famille. Et dans une chapelle, un gisant du XVI^e siècle : deux personnages, la femme dans sa robe de cour, le mari en armure... lui tournant le dos, en punition posthume de l'infidèle.

Dans cette soirée de juin 1940, nous n'avons pas visité le château, mais nous avons apprécié les arbres de l'esplanade qui nous camouflaient aux vues d'une aviation ennemie omniprésente.

Quelques réfugiés sont dans les granges du château. Elles ont servi autrefois de grenier à sel. Ce sont les traînards de l'exode. Nous les réconfortons et donnons aux enfants notre chocolat. Nous leur apportons des balles de foin et leur conseillons de rentrer chez eux le lendemain.

Pendant ce temps, notre mécanicien répare la voiture d'une femme élégante restée coincée à l'intersection de deux rues pendant trois jours; elle nous explique qu'elle avait peur de laisser sa voiture et avait passé les nuits à l'intérieur. Elle a vu passer le flot des réfu-

La retraite

giés. Elle est restée là comme une branche accrochée à la pile d'un pont.

Enfin un arrêt qui nous donne le temps de faire un peu de toilette. J'en profite pour me débarrasser de mon uniforme déchiré et endosser une tenue de simple canonnier trouvée dans un fourgon abandonné.

J'avais déchiré ma vareuse, peut-être en passant sous des barbelés déroulés par les fantassins à Saint-Fuscien. J'avais alors compté sur celle que j'avais en rechange dans ma cantine. Mais depuis que les chars allemands avaient capturé la moitié de notre convoi, près de Breteuil, je n'avais plus ni cantine, ni vareuse de rechange, et il y avait des pans de ma tunique s'ouvrant sur une chemise, elle aussi, pour la même raison, en quête d'une relève qui tardait.

Une fois la transformation de lieutenant en simple soldat achevée (Ge n'avais pas trouvé une aimable cantinière pour me coudre des galons), je constatais combien cette tenue, si elle était plus humble, était plus confortable. Vample pantalon serré dans la courte guêtre était moins élégant, mais plus agréable à porter que la culotte de cheval.

A trois heures, le lendemain matin, nous sommes sur la route. Une avant-garde de panzers a été signalée. Conformément aux ordres, nous devons aller, cette fois, plein ouest.

Se fondant sur les indications des éclaireurs à bicyclette, le commandant décide de piquer vers le sud. Vétat-major du colonel et des éléments de notre colonne de ravitaillement, partis avant le changement de direction ordonné par le commandant, ne rejoindront pas. C'est ainsi, je crois, que François Mialaret fut fait prisonnier avant d'arriver sur la Loire.

La retraite

C'est la seule fois où les indications du colonel se montrèrent erronées. Nous communiquions par télégraphe et même téléphone, et nous avions un agent de liaison de premier ordre. Il était employé chez Hachette avant la guerre. Il était doué d'un sens de l'orientation que j'enviais. Il en faisait trop. Tombé de fatigue et de manque de sommeil, il se réveilla un beau matin prisonnier.

A Clemont, les conducteurs font boire les chevaux. Nous attendons les instructions. Le village est occupé par une compagnie d'infanterie coloniale. Aux deux bouts de la rue, des empilages d'instruments agricoles: herses, faucheuses, charrues enchaînées les unes aux autres. La moitié seulement de la route est barrée, l'autre prête à être fermée par des chariots chargés de pavés; des mitrailleuses sont installées autour du village derrière des soupiroux de caves. Un canon de 25 mm est pointé derrière une embrasure ouverte dans le mur d'un jardin, un autre placé derrière un monticule. Une tranchée a déjà été creusée.

Tout autour du village, la plaine est plate, vide, sans défense. C'était l'expérience de Saint-Fuscien. J'engage la conversation avec le commandant d'infanterie et lui demande comment il compte se replier:

- En éparpillant mes hommes: leur armement est léger. Je leur ai déjà donné un point de ralliement.

C'était une bonne réponse. Ce que je ne lui ai pas demandé était si cette manœuvre correspondait aux ordres qu'il avait reçus.

La colonne était loin. Conformément aux ordres, pour « assurer le renseignement », je devais attendre un certain temps avant de la rejoindre. Un brigadier à motocyclette arrive du P.C. du colonel et nous dit qu'il

La retraite

avait aperçu une colonne motorisée sur la route; deux kilomètres au nord. Un peu plus tard, surgissent sur la route des motocyclistes allemands fonçant droit vers nous, manifestement sans réaliser que ce village n'était pas tout à fait comme ceux qu'ils venaient de traverser ; il était défendu. Les mitrailleuses ouvrirent le feu malheureusement trop tôt; les motocyclistes firent demi-tour et disparurent.

Presque au même moment, nous entendîmes à l'ouest du village des coups de 37.

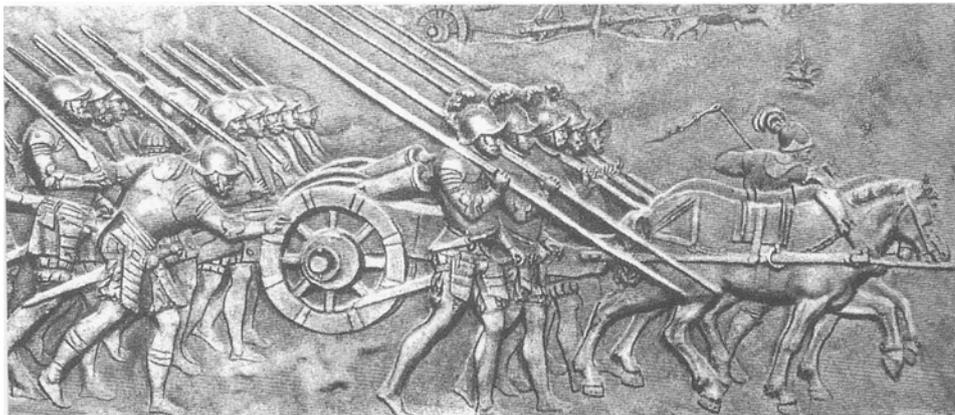
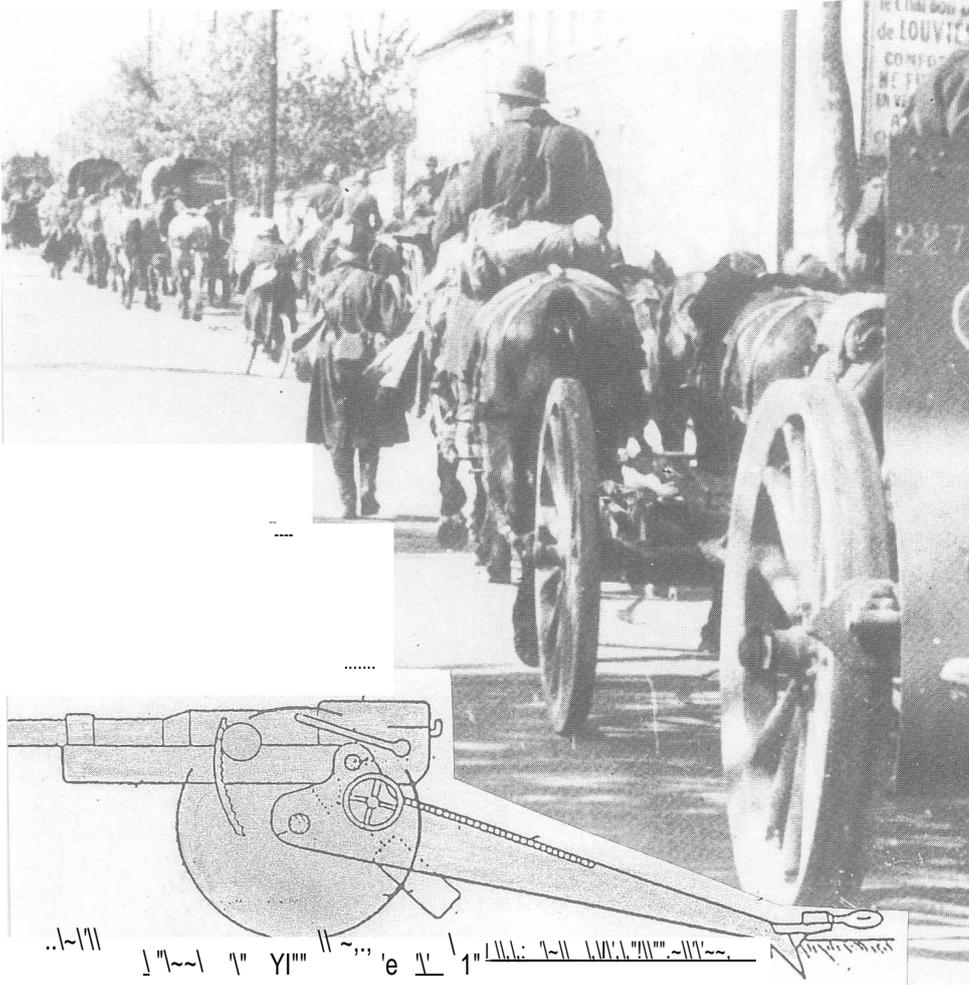
J'avais maintenant mon renseignement tout frais à remettre au commandant. La route était encore libre, mais pas pour longtemps. Nous avions une voiture de liaison; en regardant derrière, nous vîmes des véhicules blindés se déplaçant derrière les arbres dans les champs. La dernière vue que j'eus de Clemont fut une colonne de fumée s'élevant dans le ciel.



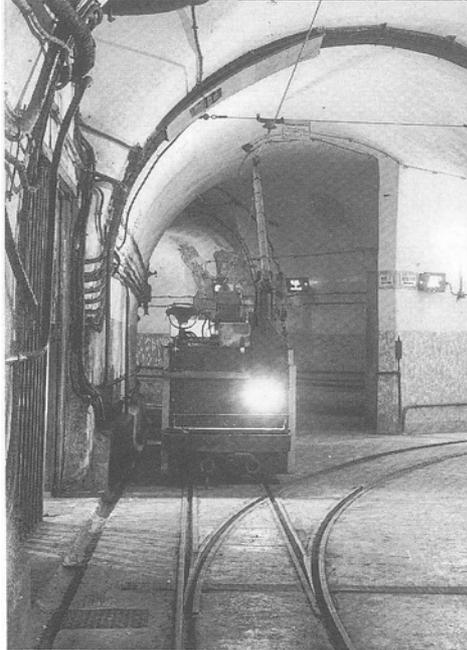
mobilisation, lieutenant observateur au 237 R.A.L.H.D., Régiment d'Artillerie Lourde Hippobile Divisionnaire (16e Division d'Infanterie- - Coll. f.R.



Le chef d'escadron Charrière, commandant le ve groupe (po25) - Le lieutenant Bernard (po27)
Coll. foRo



lions d'artillerie à cheval - Photo Roger Viollet
ofil du 155 court (p. 20) - Archives de l'Armée (SIRPA/ECPA France)
rtillerie française au temps de Charles VIII, 1494(p. 82) - Bas-relief de Pierre Bontemps
nis, Coll. Hachette.



ARMY TECHNICAL DEVELOPMENT BOARD

Temps de creusement de la fosse et garr avec des sacs de sable environ 3 jOli pounder, diamètre de la fosse: 9 n

- 1) La ligne Maginot (p. 41) - Photo Roger Viollet
- 2) Une galerie -Archives de l'Armée (SIRPA/ECPA France).
- 3) Fortifications de campagne réalisées au camp de Petawawa (Canada) pour le « Army Technic Development Board », à l'occasion des essais du prototype M.A.R. en vue d'un parallèle avec l'aff à flèche classique (p. 426) - Service photographique de l'armée canadienne.



e d'observation du ve groupe devant la ligne Maginot (p. 74) - coll. f.R.
lu commandant, construction d'un abri (p. 93) - Emploi de herbes ramassées dans les champs
: ferrailage Coll.J.R.



• ~AMMB~'1~.~.'
• ~ ~ ~
~ "û,1u.'~";;Z;~

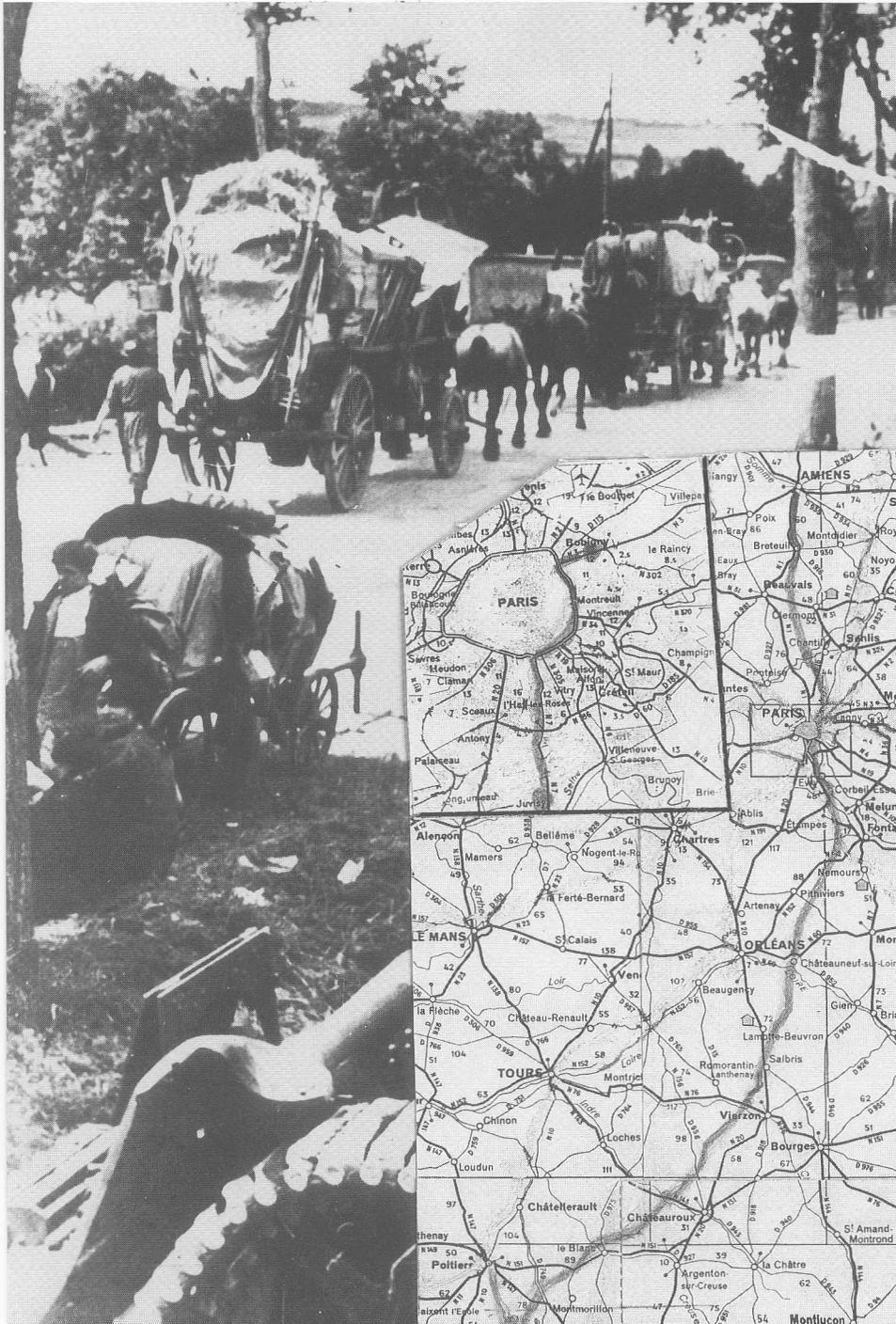
Jo~ml~:ljLl;~~ l;~: "im2~"m

~t;~ ~.~.';~

Saint-Jean-Cap-Ferrat (p. 100), le 10 mai 1940. Sur le quai de la gare avec Louise, Nancy tena Livie dans ses bras, Chesley, Betsy - Coll. J.R.



Lint-Fuscien, début juin 1940, vu de mon P.O. et de la ligne d'infanterie. En arrière-plan, les villages d'Amiens d'où démarra l'offensive allemande (p. 116). Plus loin, j'ai observé le combat entre les chars et la 16e batterie en contrebas, à côté de la route avant d'être pris pour un allemand déguisé (p. 150). Au fond, le bois Camon - Coll. f.R.



du parcours à pied autour de Paris, de Bobigny à la porte de La Yillette, puis jusqu'à Juvisy, la brigade en arrière-garde (chapitre 18). : de la retraite du 7^e groupe, de la Somme à Charroux au sud de Poitiers (livre III) - Photo r Viollet.



l'exode (chapitre 21)...la cathédrale de Beauvais (p. 185) - Photo Roger Viollet.

ORDRE DU REGIMENT

N° 51

Dans les rudes combats devant Amiens les 4 - 5 - 6 et 7 Juin 1940, sur l'Oise, les 11 - 12 et 13 Juin, à Juvisy le 14 Juin, le 2370 R.A. a montré ses excellentes qualités techniques et manoeuvrières. Après une retraite de plus de 600 kilomètres, dans l'ordre le plus parlait, le Régiment, priva de la majeure partie de ses canons anéantis par les chars ennemis et n'ayant plus de munitions, a été fait prisonnier le 24 Juin 1940, Quatre Heures avant la cessation des hostilités. Libéré le 2 Juillet par les Allemands, sans chevaux, ni matériel, le 2370 R.A. a pu pénétrer en zone non occupée.

Officiers, Sous-Officiers, Brigadiers et Canonniers du 2370 R.A., vous pouvez marcher la tête haute, fiers de votre tenue et de votre énergie dans ces journées d'épreuves. J'ai la certitude que, tous, trempés par l'effort et par le souvenir de nos tués et blessés, vous continuerez les traditions de discipline du 2370 R.A. pour refaire une France digne de son glorieux passé.

Fait à Beaumont du Périgord
le 10 Juillet 1940.

Le Lieutenant-Colonel JARD
commandant.

({ ~ ~ ; ~ .

A -A GBÛIKE ~U 89è.

En ces jours héroïques de la bataille de Sens, du 9è à 11è, r.O'IS sommes reuili de faire connaître à la population seronaise, la "a-n'Hi- que coloniale de ce régiment qui, sous l'égide de l'Union des chefs, le lieutenant-colonel Baudelle, a livré combat au sud de l'Yonne, a été libéré d'autres éléments de la 16è division, à un adversaire trois fois supérieur en nombre.

Les guerriers se reconnaissent entre eux. L'attitude héroïque du 89è a provoqué de la part de l'adversaire ce témoignage que nous nous faisons un devoir de publier.

Le 25 juin 1940, au cours d'un entretien avec le lieutenant-colonel de Blacey, sous-chef d'Etat-Major du C.A., le général d'Almeida Van Uscisky, commandant une "anzerd'Union, a fait l'éloge des "mités ci e l. I6è division. L'infanterie qui, au sud d'Amiens, ont opposé à l'attaque allemande des 5 et 6 juin 1940, "Unionnement appuyée par de nombreux "hars et des "vions, une résistance puissante jusqu'au sacrifice. Abrités dans les organisations hatives, les "hennâ sont restés jusqu'au bout, jusqu'à ce qu'ils soient submergés par les moyens puissants mis en oeuvre par l'adversaire.

"LA CONDUITEHE~ru DE CES TROUPES A SOULEVÉ L'ADM ?" ONDE L' ASSALLA.IT".

~wy- U1;~ ou.. e ~oJ .:rc~ ~ fu.X., L
~ '1.-OZ? €<;nt; O-M- <2>1~ 4~ .

Orde du régiment N° 51, juillet 1940.

<la gloire du 89 d'infanterie. Communication de la municipalité de Sens, septembre 41.



La famille dans l'exode (p. 342) :

1) En haut, une image de l'exode: une panne d'essence - *Photo Roger Viollet.*

2) L'automobile aux 11 enfants et 3 adultes - *Coll. J.R.*

3) A Chindrieux, après le retour: 14 enfants (à gauche: Nancy tenant Livie sur ses genoux, au terrang à partir de la droite, 2e Chesley, 5< Betsy).





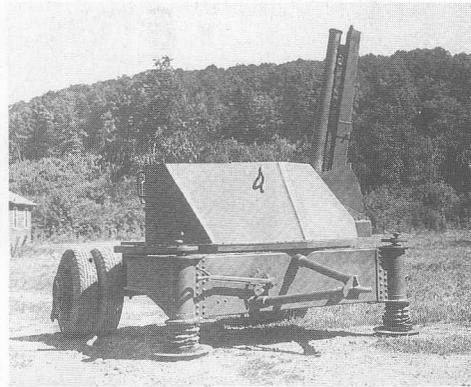
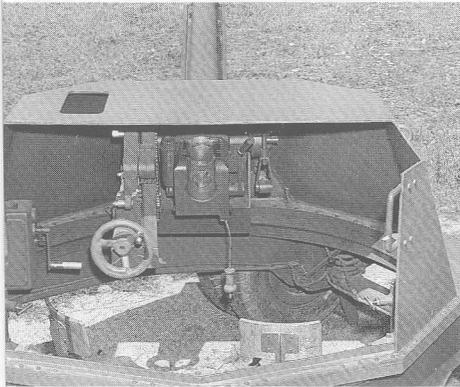
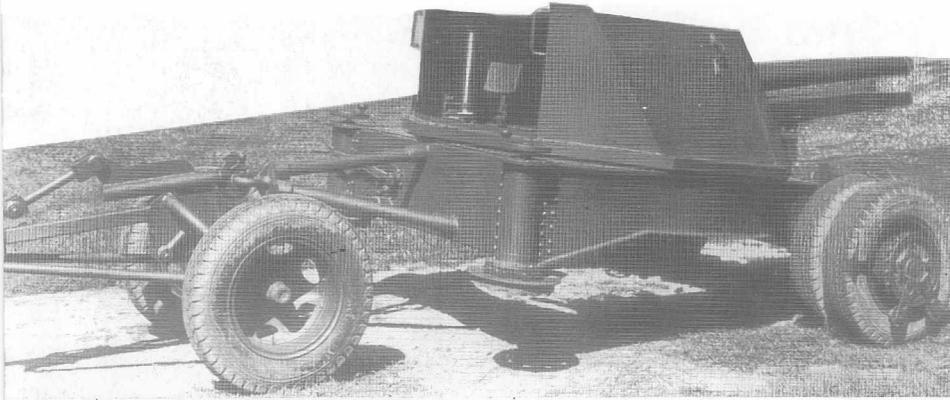
1) Juillet 40 en simple canonnier (p. 241).

Printemps 43 - Test au camp de Petawawa (Canada) d'un prototype du M.A.R. par l'armée canadienne (p. 428).

2) Position de tir - 3) Vue arrière
4) Le « Traction Reducer ». Militaire canadien portant l'appareil.
5) Démonstration - 6) Mise en place.
7) Ressort du châssis pour suspension et mise à l'horizontal avec les vérins à bille, manette de verrouillage.

Ci-contre:

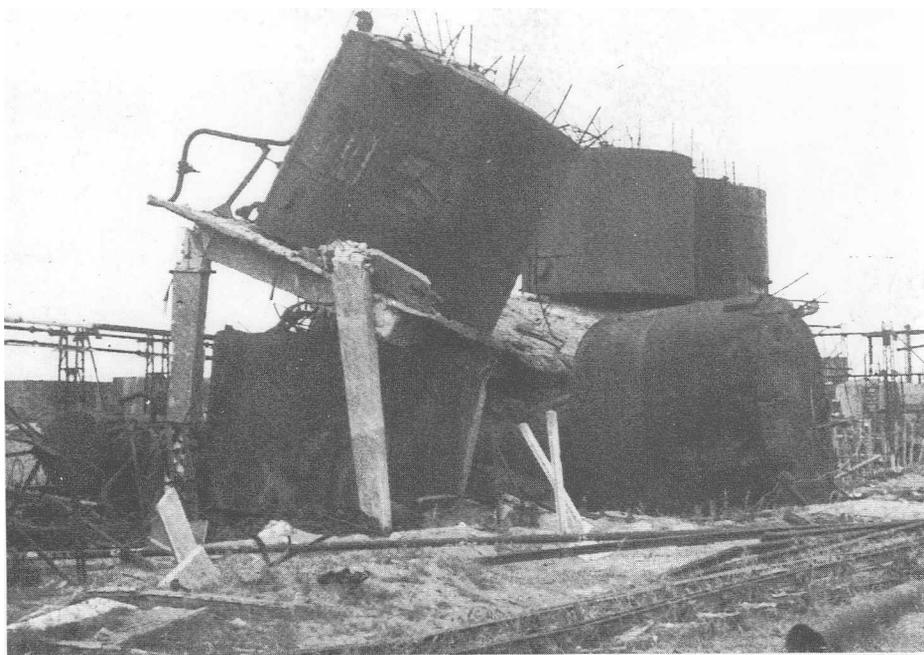
1) Le M.A.R. en position de route
2) Vue arrière plongeante montrant l'essieu
3) Elévation à 80°
4) A Petawawa, en alerte, position de tir sans décrocher du tracteur
5) Exercice de tir au « trial ground » d'Aberdeen (Maryland) de l'armée américaine. *Service photographique de l'armée canadienne et National Forge and Ordnance Company. (Irvine, Penn., U.S.A.).*



POPULATIONS~
abandonnées



faites confiance
AU SOLDAT ALLEMAND'



- 1) Affiche allemande de propagande (p. 347) - *Photo Roger Viollet.*
- 2) Les raffineries de Donges, après l'armistice, avant la reconstruction et l'extension par la société Les Raffineries Françaises de Pétrole de l'Atlantique (p. 381) - *Coll. J.R.*

L'étape du 16 juin de Malesherbes à Châteauneuf-sur-Loire fut la plus dure de la retraite. De trois heures à deux heures le lendemain matin, les conducteurs ne dételèrent pas, c'est à peine s'ils descendirent de cheval. Avec ma petite brigade de « défense rapprochée », je n'arrêtais pas de patrouiller devant, derrière, à bicyclette, à pied, quelquefois en tandem sur une motocyclette ou dans une voiture de liaison et, le plus souvent, en marchant dans les champs à la recherche d'un point haut et d'une vue éloignée.

Il n'en fallut pas moins un certain temps pour réaliser qu'une colonne blindée allemande contrôlait la route de Pithiviers sur notre droite, parallèlement à la nôtre. Par « contrôler », il faut entendre que ces véhicules circulaient tout autant du nord au sud que du sud au nord; pour nous, c'était à sens unique vers le sud.

Dans les villages: de rares habitants. Le plus souvent, nous passons entre des maisons désertées mais dont beaucoup ne sont pas fermées. Les volets ne sont pas repliés. On ne s'étonne pas d'une route sans voiture ni piéton mais un village sans personne, ni dans les rues ni dans les maisons, produit une étrange impression. Nous faisons mouvement dans un décor de théâtre.

Nous sommes avisés qu'une attaque allemande est imminente. Des motocyclistes ennemis et un véhicule blindé sont paraît-il derrière nous. Les alertes se succè-

dent. On annonce des colonnes de blindés. C'est le terme. Ces véhicules sont-ils blindés? Je n'en sais rien. On met du blindage partout, même lorsqu'il n'y en a pas. Engins blindés ou pas, ce qui pour le moment compte, c'est que le pays est plat. Jamais il ne m'a paru aussi plat. Les centaines de kilomètres que nous avons parcourus depuis la Somme jusqu'à l'Aquitaine, avec nos chevaux de labour, m'ont convaincu que la France était surtout un pays de plaines.

Sur la route, des « soldats perdus », isolés ou par petits groupes, fatigués, déprimés. J'ai déjà dit que cet éparpillement des troupes était la conséquence de la foudroyante avance allemande. Au cours de notre descente vers le sud, notre colonne n'a pas été attaquée à nouveau comme elle l'avait été près de Breteuil. Mais cette attaque, nous l'attendions, et nous avions pris nos dispositions. L'ordre donné aux canonniers, conducteurs compris, était de s'éparpiller dans la nature, de se cacher, puis de gagner le point de ralliement indiqué.

Mais en cas d'attaque brusquée, il eut été très difficile de donner ce point de ralliement à temps. L'eut-il été, les hommes auraient-ils eu le temps et le moyen de s'y rallier? Rien n'est moins certain.

Nous avons eu beaucoup de chance au cours de cette retraite, et d'abord celle d'avoir appartenu jusqu'au bout à une unité diminuée, certes, mais organisée, commandée. Réarmée, avec l'armement qui convenait, et débarrassée de ces chevaux qui n'avaient rien à faire dans cette guerre, elle eut constitué une excellente unité combattante.

A défaut, il suffisait qu'un détachement de ces engins « blindés » nous tirât dessus pour faire de nous des fuyards dispersés d'une armée en déroute.

La retraite

Je patrouille en avant de la colonne. Nous avons soif. J'entre dans une ferme à demi démolie pour demander de l'eau. Je trouve deux fantassins attablés devant une bouteille de cidre. Deux sont dans le jardin. Ils viennent de découvrir les restes mutilés de la famille qui occupait la maison. Une bombe l'a surprise au moment où elle se préparait à quitter la ferme. Les fantassins, peut-être cultivateurs eux aussi, rassemblent les restes épars afin de leur donner une sépulture qui soit digne de leur fin tragique. Je fais prévenir le lieutenant Bernard. Il vient dire les prières des morts. Tête nue, nos pensées vont vers ces victimes d'un sort injuste.

De temps à autre, j'aperçois quelques soldats et des gradés, isolés. Chaque fois, je les interroge afin de recueillir quelques informations sur la présence des détachements ennemis. En comparant les renseignements, nous arrivons à les localiser, au moins pour un temps, ce qui aide le commandant à fixer l'itinéraire. Nous progressons en zigzag sur de petites routes, quelquefois sur des tronçons de départementales.

Une ambulance passe. Un jeune officier d'infanterie, le bras bandé, me dit qu'il a été blessé devant Orléans. Sa mitrailleuse démolie par un char, son sergent tué. Orléans est probablement l'objectif de la colonne de véhicules gris que nous voyons à notre droite, derrière les arbres, sur la nationale.

Des deux côtés de la route aussi loin que porte la vue, des champs de blé pas encore mûr. A notre droite: la grande route bordée par des rangées d'arbres, axe de déplacement des colonnes motorisées allemandes. Nous eûmes à la traverser deux fois. Le commandant, posté sur un côté de la route, s'impatientait. Il n'était pas besoin de presser les conducteurs...

La retraite

Peu de temps après notre deuxième traversée, je vis une colonne motorisée allemande retournant vers le nord. Ramenait-elle des blessés ou assurait-elle une liaison?

Pendant des heures nous marchons, plutôt nous nous traînons sur la route, à bonne allure tout de même pour une colonne d'artillerie lourde. Nous savons bien que le jeu n'est pas égal avec une colonne motorisée, ni par la vitesse de déplacement (les chevaux au pas) ni par la puissance de feu (quelques armes légères) ; mais nous pressons l'allure afin d'atteindre la Loire avant que le pont ait sauté.

De temps à autre, nous dépassons de petits groupes d'hommes qui ont perdu leur unité, quelques-uns d'entre eux si fatigués qu'on craint de les voir tomber. Nous en recueillons plusieurs dans nos chariots de parc: quelque moment plus tard, nous rencontrons deux canons, un 47 et un 75, tirés par des attelages de chevaux. Manifestement, c'est l'artillerie montée qui est à l'arrière-garde. L'officier en charge semble plutôt désorienté, il a perdu le contact avec son commandement; nous convenons avec lui de placer un canon en tête et l'autre à l'arrière de la colonne en attendant qu'il rejoigne son unité.

Ces rencontres exceptées, les routes sont désertes. De temps à autre: des chevaux morts gonflant sous le soleil, des chariots de réfugiés renversés, des ustensiles de cuisine, des matelas, des vêtements, toutes les possessions d'une famille éparpillées le long de la route.

Des essaims d'avions ennemis rayent le ciel. Nous sommes pour eux un objectif idéal, mais dénué de

La retraite

valeur militaire, disposant néanmoins de quelques armes automatiques, ce qui le rend plus dangereux qu'une file de réfugiés. Quand ils mitraillent, c'est de haut, et, le plus souvent, à côté.

Petit à petit, un sentiment se glisse parmi nous, nous n'étions plus une vraie unité combattante, plutôt une sorte de gibier dont le chasseur attend qu'il se soit réfugié dans la nasse sans se presser car il en tient les deux bouts.

Un camarade de l'autre régiment de ma division me raconta qu'en patrouille, dans une voiture de reconnaissance, il était tombé sur un groupe de motocyclistes allemands ; il avait fait demi-tour, les motocyclistes à sa poursuite en formant une sorte de croissant. Brusquement, il avait fait virer sa voiture et foncé droit sur ses poursuivants; il avait rejoint son unité sans qu'un coup de feu eût été tiré d'aucun côté.

L'histoire la plus étrange d'une esquive devant des panzers rpe fut racontée par un gaillard trapu, brûlé par le soleil, qui apparut brusquement devant moi sans vareuse ni même de chemise... nu jusqu'à la ceinture. Il me dit qu'il était capitaine du génie. Je le regardais avec soupçon et lui dis que sans une compagnie derrière lui et trois galons sur sa manche un homme pouvait difficilement se faire passer pour capitaine. Je n'avais, il est vrai, aucun galon sur la manche de simple canonnier mais j'avais des manches qu'il n'avait pas.

Il m'expliqua que les galons étaient sur sa tunique, cette tunique était avec ses bagages, et que les bagages s'étaient envolés avec sa compagnie, maintenant entre les mains de l'ennemi. Il paraissait embarrassé. Il était le seul homme qui n'avait pas été capturé. Il me raconta qu'il s'était absenté un moment pour un besoin naturel dans un petjt bois voisin, quand soudainement il

La retraite

avait entendu le bruit d'une fusillade sur la route où il avait laissé sa compagnie; il s'était précipité, et avait vu s'ehommes poussés dans un camion sous la menace de mitrailleuses; la résistance avait dû être courte car ps n'avaient que quelques fusils. Quant à lui, en culotte et jambières, même avec une tunique, il n'aurait pas pu faire grand-chose. Ce n'en était pas moins vexant et pas glorieux.

Il croyait avoir repéré un escadron de cavalerie amie dans le voisinage, « peut-être pourrait-elle rattraper la colonne allemande et libérer ses hommes» et cette pièce de l'uniforme sans laquelle il n'était qu'un civil et même un civil déshabillé.

Un capitaine du génie, sans tunique et sans compagnie, moi sans galon et sans tir d'artillerie à observer, étaient bien à l'image de cette armée désemparée, dans l'attente d'un événement providentiel, à défaut d'un refuge hypothétique.

La colonne s'étirait sur la route; en me déplaçant tout autour, sur des routes latérales, autant que possible je ne la quittais pas des yeux. La lenteur de sa progression et aussi une bonne vue me facilitaient la tâche. Je cherchais le meilleur point de repère sur la colonne. En l'occurrence, c'était un tube, mais pas celui d'un canon, celui de la cuisine roulante, la roulante en abréviation militaire; la fumée sortant de la cheminée était pour moi comme une balise pour le navigateur perdu dans le brouillard.

La roulante est pour le militaire une invention qui vaut bien celle de la poudre à canon. En fait, certains la considèrent plus utile. Elle est récente. Il n'y avait pas de roulantes dans les armées de l'empereur.

Il paraît que l'incorporation de cet instrument de cuisine monté sur roues, dans un défilé, a posé problème. J'ai tendance à le croire car je l'ai constaté, à l'occasion de « périodes militaires », ces heureux moments du temps de paix où on joue à la guerre.

Dans chaque période, l'artillerie lourde hippomobile affecte quatre ou cinq jours à « faire mouvement » sur route, à titre d'entraînement. C'est le point fort de la période et un moment plaisant: on voit du pays - on a le temps à sept kilomètres de l'heure - on couche chez l'habitant.

Les canons sont laissés au camp, mais il y a les fourgons, les chariots de parc, les caissons, d'aspect, somme toute, assez martial... et il y a la roulante. Pour bien placer ladite roulante dans son cadre, il faut ajouter qu'en tête de la colonne se trouve la fanfare: une douzaine de trompettes à cheval agrémentant la traversée des villages de sonneries militaires, qu'encore aujourd'hui je n'entends pas sans une certaine nostalgie.

Elle avait fière allure cette colonne à cheval malgré l'absence des canons; le colonel en tête avec ses officiers, et juste derrière: la fanfare.

C'est alors que la question se posait, où mettre la roulante? En tête de colonne, pour ouvrir la marche, c'était incongru; dans la file, cela prêtait à confusion; c'est un événement dans un village que le passage d'une colonne d'artillerie à cheval; les gens se pressent sur les trottoirs, ils s'attendent à voir des canons; de là à prendre la roulante pour une pièce d'artillerie il n'y a qu'un pas: la fumée contribue à l'illusion, il semble qu'un coup vient de partir. En la voyant passer, le public, se méprenant, applaudit.

La retraite

La roulante est certainement le matériel militaire le plus utile et le plus apprécié, non seulement des hommes, mais aussi de l'ennemi, puisqu'il ne tire pas. En fait, en temps de paix, dans de tels déplacements, elle était généralement envoyée à la prochaine étape en avance afin de préparer un repas chaud pour l'arrivée.

Durant la retraite, elle ne quitta pas sa place dans la colonne. Il n'y avait pas de fanfare en tête et il n'y avait pas de public pour applaudir. Mais il y avait la cheminée - avec sa fumée.

16 juin. A huit heures du soir, les hommes et les chevaux sont épuisés. Nous sommes sur la route depuis près de 18 heures, et nous n'avons fait que quelques courtes haltes. Nous approchons de Châteauneuf. C'est là que nous comptons passer la Loire. Les sous-officiers sont prévenus que la traversée sera difficile.

A dix ou douze kilomètres de Châteauneuf, sur la route jusqu'alors déserte, nous butons sur la queue d'une longue file de réfugiés, immobilisée, rangée sur la droite afin de nous donner le passage. Venus des Flandres par villages entiers, ils sont reconnaissables à leurs énormes charrettes à ridelles, beaucoup plus volumineuses que celles que l'on voit dans nos fermes. Elles transportent mobilier, machines à coudre, lits, armoires, charrues, faucheuses. A l'arrière, en faisceau, des chaises. Haut perchés, sur les matelas et des ballots de vêtements, des enfants et les vieux parents. Pour tirer ce volumineux véhicule, des attelages à trois chevaux de front. Des bêtes plus grosses encore que les nôtres et rendues plus majestueuses par les longues crinières flottant en nappe sur les encolures.

Les réfugiés me disent qu'ils sont là depuis plusieurs heures, que le pont a été bombardé, que Châteauneuf est en feu. Ils se résignent à donner le passage à l'armée. Il n'est pas sûr qu'ils pourront atteindre le pont à temps.

Bien qu'encore lointaine, la lueur de l'incendie éclaire la route. Nous doublons la file. Des femmes, des jeunes filles maintiennent les chevaux par la bride tant bien

La retraite

que mal. Ce sont des chevaux entiers. Les attelages de nos fourgons comprennent des juments. Leur voisinage a un effet sexy, puissant, sur les chevaux flamands et provoque chez eux des manifestations protubérantes particulièrement incongrues dans ces circonstances. Elles nous font rire. Janvier fait remarquer que nos conducteurs, en passant devant les appétissantes femelles flamandes du convoi arrêté, se tiennent beaucoup mieux. Il en conclut à la supériorité, parfois contestée par le commandant, de l'homme sur le cheval.

Janvier et moi, nous précédon's la tête de la colonne. Devant nous, la lueur rouge s'étend progressivement, emplit le ciel au fur et à mesure que nous avançons. Aux abords du pont, un officier du train règle la circulation. Nous examinons avec lui les ordres de priorité.

Le spectacle est fantastique: des deux côtés de la rue, les maisons brûlent comme des torches. Les flammes s'élèvent. La nuit est tombée, mais l'incendie éclaire la scène plus complètement que ne le ferait le jour. En ne laissant pas d'ombre, elle fait disparaître les reliefs. La chaussée est encombrée de fantassins, le trafic progresse par à-coups, s'arrête puis repart.

Devançant notre colonne, nous allons reconnaître non sans mal l'autre côté du pont et constatons qu'un fourgon est en travers de la voie. Les chevaux ont été tués. Mazelot et ses hommes, aidés de quelques fantassins, les font glisser dans le fossé.

Maintenant, c'est le tour du groupe. Les conducteurs font claquer leur fouet. Le convoi s'ébranle. Les attelages se succèdent devant la cathédrale en feu*. En passant devant le parvis, il faut se protéger de la chaleur en se couvrant la figure avec les mains. La toiture est

*J'ai appris, depuis, que ce n'est qu'une église. En feu, elle me paraissait une cathédrale.

une fournaise d'où s'échappent des jets d'étincelles. Des tuiles, des blocs de pierres, des débris de vitraux dégringolent.

Le spectacle est digne du pinceau de Detaille. Le reflet de l'incendie joue sur les casques, sur la robe des chevaux. Les hommes tirent sur les brides. Les flammes crépitent. Le convoi s'engage sur le pont. Les gradés à pied sont en serre-file. Ils veillent à maintenir l'intervalle réglementaire et interpellent rudement les conducteurs qui ne maintiennent pas leur attelage.

Le commandant m'a posté à l'entrée du pont. Je regarde le Ve groupe défiler au pas, comme à la parade, à 8 km à l'heure. Sur l'ordre du commandant qui craignait que des réfugiés s'introduisent dans notre convoi, j'ai mon revolver à la main, précaution inutile. Je n'eus que deux ou trois fois à intervenir, à semoncer un conducteur qui n'arrivait pas à maintenir son attelage au pas. Le ton n'était plus celui de la gentillesse. Les circonstances non plus. C'étaient les chevaux qui étaient effrayés, pas les conducteurs. L'un deux me dit:

- Mon lieutenant, rentrez votre pétard, vous allez voir, une fois la colonne redémarrée, ces maudites bêtes seront trop occupées à pousser sur leurs bricoles pour pouvoir gigoter.

On craignait un moment d'affolement. On imaginait des chevaux empêtrés dans les harnais, des chariots renversés, un embouteillage qui bloquerait sans espoir le passage. Il n'y eut rien de tel.

L'incendie se reflète dans le fleuve. Il est large à Châteauneuf. Les bombes tombent en faisant des gerbes. Des bombes? plus probablement des obus tirés par des canons à longue portée. Le bruit empêche de repérer les sifflements. La grande dispersion des points de chute

La retraite

nous rassure. Aucun projectile n'atteint le pont pendant la traversée. Nous ne perdons ni un homme ni un cheval.

De l'autre côté du pont, c'est une cohue de réfugiés, de piétons, de véhicules; des deux côtés de la route, dans les champs, des femmes, des enfants dormant par terre, tombés d'épuisement. D'autres circulent allant de l'un à l'autre; on se reconnaît, des enfants crient, des mères appellent. A un poste de secours, le docteur panse un bébé et sa mère, tous les deux blessés par un éclat de bombe, lui au pied, elle au bras.

C'est la pagaille, mais en dehors de la zone bombardée. Nous nous en extrayons et faisons halte à quelque distance en attendant les ordres. Il est plus de minuit quand nous reprenons notre marche. Plusieurs chevaux sont si fatigués que les coups de fouet n'arrivent pas à les faire démarrer. Il faut les dételer et les laisser sur place.

L'épuisement gagne. Je serre les dents. J'ai peur de tomber sur la route. Enfin, nous faisons halte après plus de 22 heures de marche. En ligne droite, nous sommes à 80 km de Malesherbes. En tenant compte des zigzags, nous avons dû en faire bien davantage et beaucoup plus que l'étape normale de l'artillerie lourde.

Je tombe sur le sol sans même prendre la peine de retirer mon casque ou de défaire la jugulaire, ce qui me vaut le lendemain un beau torticolis.

Au cours des jours suivants, nous parlâmes souvent de cette « étape » du 16 juin. Elle resta pour nous, avec celle du 13 dans la banlieue parisienne, la plus marquante de la retraite.

Cette étape, nous l'avions faite, non au-devant des panzers allemands, mais avec eux, pratiquement en leur compagnie. Il était évident que, non seulement ils nous

La retraite

avaient aperçus, mais nous avaient localisés avec précision toute la journée. Leur objectif était d'atteindre la Loire, de couper la retraite à Orléans. Comment Châteauneuf est-il resté ouvert? Je ne sais. Je suppose que la résistance à Orléans a été plus forte que prévue. Vétat-major allemand a dû y concentrer ses forces et négliger Châteauneuf.

Le 17 juin au matin, les alentours sont vides. La cohue de la veille a disparu. Nous avons déjà constaté ce curieux phénomène: la route est pleine de monde. Nous avons du mal à nous frayer un passage. Puis survient un incident: un mitraillage d'avion ou un simple bruit qui court « on a aperçu des motocyclistes allemands, un engin blindé ». Alors nous faisons un détour, nous prenons pour quelques kilomètres une voie latérale, puis nous revenons sur la grand route. C'est le vide total. Rien devant ni derrière. Où sont passés tous les gens, les voitures d'enfant, les automobiles avec les matelas sur le toit? Ils se sont évanouis dans la nature.

Châteauneuf est maintenant aux mains de l'ennemi. Une panne a contraint le docteur à abandonner son ambulance sur la rive gauche, au voisinage du pont. Elle est sous le feu des mitrailleuses en position sur la rive droite. Il est impossible de la récupérer. Le commandant défend au docteur de prendre le risque et lui attribue un camion qu'il a reçu du Train.

Cela ne fait pas notre affaire. Le docteur est notre popotier, l'ambulance contient nos provisions de bouche personnelles. Elles seraient les bienvenues, et d'autant plus que, pour la première fois au cours de cette campagne, le ravitaillement pose problème.

Bernard, avec sa voiture de liaison, explore la région, visite les fermes du voisinage sans succès. Le comman-

La retraite

dant s'impatiente. Il envoie au diable le lieutenant Bernard; une destination inattendue pour un officier qui, dans le civil, est vicaire de la cathédrale d'Autun. Il fait tout ce qu'il peut, le lieutenant Bernard, mais il ne multiplie pas les petits pains. « Attendons qu'il soit béatifié », dit Devos.

Le commandant décide d'avoir recours aux traditionnels « trois jours de vivres » qui font partie de l'équipement réglementaire du soldat en campagne. Les biscuits sont un peu durs mais comestibles.

Pendant plusieurs jours, nous sommes à la portion congrue, sans vraiment souffrir de la faim. Puis Bernard réussit à reprendre contact avec l'intendance et complète l'approvisionnement dans les fermes.

Au cours de ces cinq semaines, la moitié de la France, celle du nord, s'est déversée sur l'autre moitié, celle du sud; sans organisation préalable, sans dépôts ni réserves mis en place. Dans l'ensemble, en dehors des zones bombardées, cette gigantesque migration a certainement causé maintes détresses morales, mais peu de misères proprement physiques. Je ne crois pas qu'aient été nombreux ceux qui ont vraiment souffert de la faim. Y a paré la richesse agricole du pays, et sa répartition sur le territoire. Nous avons pu le constater, tout au long de ces centaines de kilomètres parcourus au pas. Nous n'avons vu que très peu de champs en friche, malgré la mobilisation.

Dans une ferme, Mazelot fait chauffer le café. Une femme avec plusieurs enfants s'y sont réfugiés. Ils sont en bonne santé, mais ont épuisé leurs provisions. La mère s'inquiète. Nous distribuons des biscuits. Pour les enfants, les biscuits de troupe sont des gâteaux; une aubaine.

La mère de famille, que les derniers événements semblent avoir beaucoup troublée, remercie chaleureusement... et se méprend sur notre « gentillesse ». Sans demander aucune permission, elle monte avec ses enfants sur un de nos chariots de parc. Elle refuse de descendre. Les objurgations de l'adjudant sont impuissantes. Le lieutenant de batterie hésite à employer la force. On fait appel au commandant.

Le commandant n'a peur de rien, et a confiance dans son pouvoir de conviction. Nous l'entourons et, admiratifs, écoutons sa harangue: il fait appel aux derniers enseignements de la balistique pour prouver à la récalcitrante qu'elle courrait moins de risques en restant dans la ferme-"qu'en se joignant à un groupe d'artillerie de campagne.

Rien à faire. Notre « gentillesse » l'a conquise. Le commandant hurle que lui, le commandant, n'est pas gentil. Elle ne le croit pas. Elle le lui dit avec un sourire. Cela exaspère le commandant qui ne tient pas du tout à passer pour un gentil commandant.

Il apparaîtrait que seul un miracle peut nous tirer d'affaire. On fait appel au lieutenant Bernard. Il monte sur le chariot, tapote la joue des enfants, compatit avec les malheurs de la dame. Bernard a une voix douce et suave à laquelle - c'est bien connu - personne ne résiste, pas même le commandant.

Bernard dit à la dame qu'elle ne risquera rien une fois qu'il aura béni la ferme, après qu'elle l'aura réintégrée. Elle obtempère. Le commandant est un peu vexé, la bénédiction n'est pas dans ses cordes.

Un autre incident du même genre, mais tout de même très différent survint à l'autre groupe du régiment. Un

des officiers qui y avait assisté et même participé nous en fit le récit.

Sur la route, passe un groupe de jeunes femmes au teint foncé, bizarrement habillées. On apprend plus tard qu'elles faisaient partie d'un cirque où elles se produisaient dans des acrobaties hippiques. C'étaient des écuyères, vous en avez déjà vu, sinon au cirque - il n'y en a plus guère - tout au moins au cinéma. De la voltige à deux, trois ou même quatre sur le dos d'un cheval; ou bien, sur un cheval au galop, d'un côté à l'autre en passant au-dessous du ventre. Un exercice fascinant que nous n'avions aucune chance de voir accompli par nos conducteurs.

Les jeunes femmes sont fatiguées. La route a été longue. Les chevaux qui passent ne sont guère différents de ceux sur lesquels elles se font admirer par le public. Qui plus est, dans une colonne d'artillerie, il n'y a qu'un cheval sur deux qui soit monté. Il n'y a pas de cavalier sur le sous-verge à droite. Hop, les voilà sur le dos des sous-verges, botte à botte, ou plutôt jambe à jambe avec les conducteurs, des gars de la campagne qui n'en ont jamais tant vu et sont à la fête.

Le capitaine Sarvière n'est pas commode. Il tient sa batterie bien en main. Il n'apprécie pas la plaisanterie. Les hommes commencent à rigoler. Le capitaine arrête la colonne et ordonne aux filles de descendre. Mais elles se trouvent bien en selle; elles en ont l'habitude, et plus que de la marche à pied. Un solide argument qui ne fait pas impression sur le capitaine. Là au moins, il n'y a pas d'enfants qui gênent la manœuvre. Le capitaine Sarvière ordonne à ses hommes de mettre les filles à terre « correctement mais fermement ». Cela ne convient pas aux filles, mais convient tout à fait aux canonniers.

La retraite

L'affaire n'alla pas toute seule. Les filles se débattent. Une d'elles se précipite sur le capitaine, lui crache à la figure et tente de le griffer.

Un combat mémorable, vivement apprécié, même par le capitaine, ce qui explique que tout le régiment fut au courant. On commenta longuement l'incident. On fit des suggestions après coup. Janvier prétendant qu'il y avait assez de chevaux en réserve pour constituer un corps d'amazones.

On fit d'étranges rencontres au cours de ces journées de mai et de juin: celles de gens qu'on n'aurait jamais eu l'occasion de voir, ou, si on les avait vus, pas de la même façon. Le pays se montra à nu pour quelques semaines: les gens et les maisons. On parlait avec qui on rencontrait sur la route. En quelques minutes, on savait tout de la famille, du métier et des opinions. Les habitations s'offraient elles aussi. Elles étaient toutes ouvertes. On poussait la porte. La vue des meubles, des gravures sur les murs, des photos, des objets sur la cheminée, alimentait l'imagination. On essayait de reconstituer des vies, une histoire familiale. Le pays était comme un vêtement retourné qui ne cachait plus rien de son tissu et de sa doublure.

Le soleil est déjà haut quand, le 17 juin, nous prenons la route. C'est la première fois que nous ne partons pas à l'aube. Au bout de quelques kilomètres, arrêt: nous avons reçu l'ordre de débarrasser la colonne du chargement qui l'alourdit: depuis la Somme, nous tirons de lourds caissons chargés de munitions. Les canons ont été détruits, le 5 juin, mais pas les caissons. Nous enfouissons dans une mare gargousses et obus. Le commandant prend mal la chose. Il conservait l'espoir de recevoir des canons neufs de l'arsenal de Châtellerault, tout proche.

Nous sommes en Sologne: des forêts, de maigres arbres, de longues étendues de broussailles coupées de champs d'avoine. Le pays n'est pas riche, peu peuplé. Mais nous nous sentons plus à l'abri contre les vues que dans les plaines fertiles que nous avons traversées au nord de la Loire.

La Luftwaffe n'en est pas moins passée par là. Au voisinage d'un village, de nombreux trous creusés par des bombes de faible puissance, probablement des bombes incendiaires; sur la route, une longue file de voitures et de chariots démolis, brûlés. Un peu plus loin, le corps d'un homme, agenouillé contre sa voiture, il a été tué tandis qu'il tentait de changer un pneu. Il tient encore un vilebrequin dans la main. Au centre du village, sur le parvis de l'église, une vingtaine de corps sont alignés, des femmes et des enfants.

Dans l'après-midi, nous dépassons des réfugiés. Ils nous annoncent que le gouvernement a demandé

l'armistice. Je demande à Mazelot ce qu'il en pense.

- Mon lieutenant, que peut-on faire d'autre?

- Que pensez-vous, Mazelot, d'un repli en Afrique du Nord, dont Paul Reynaud a parlé dans un discours?

Mazelot hésite à répondre, puis il reconnaît qu'il n'aimerait pas laisser sa femme et ses enfants en France occupée sans être certain d'avoir une chance de les revoir.

Nous faisons halte devant un pavillon de chasse. Tandis que les conducteurs font boire les chevaux dans un étang proche, j'entre avec Devos dans la maison. Nous sommes reçus par une vieille dame aux cheveux blancs qui nous offre le thé, comme elle l'offre paraît-il à tous ceux qui s'arrêtent. Nous nous asseyons quelques minutes dans les beaux fauteuils de son salon, embarrassés de nos uniformes froissés et de nos bottes poussiéreuses.

L'accueil aimable, parfois chaleureux, que nous avons reçu tout le long de notre route nous a surpris. Nous ne nous y attendions pas. Qu'il s'agisse des paysans, des propriétaires, des commerçants. Nous imaginions les paysans en particulier plus réservés, sur leur garde. Le désastre avait secoué les préjugés, effacé des rivalités.

Le 17 juin est mon anniversaire de mariage. Dans le village: un bureau de poste est ouvert. C'est brusquement le temps de paix qui resurgit. La postière ne prend pas de télégramme militaire:

- Une lettre, oui, bien sûr, mais je vous préviens, elle passera par la censure.

Elle y est passée, ce qui la fera arriver à Chindrieux après moi.

La retraite

En regardant la postière tamponner la lettre, je crois apercevoir l'armature de ce vieux pays qui l'aide à résister au désordre et au malheur.

A la tombée du jour, nous croisons un char de 35 tonnes. Les flammes qui s'échappent du tuyau d'échappement éclairent la route.

Je m'arrête pour le regarder de près; je bavarde avec un jeune lieutenant au regard intelligent. Il est d'active, plein de son sujet qui est l'emploi du char au combat, avec cette supériorité sur les théoriciens en chambre, qu'il en a fait l'expérience sur le terrain (moi aussi, moins que lui mais pas blindé comme lui).

Son unité a participé à la bataille de l'Aisne. Le premier jour, elle a attaqué et repoussé les Allemands de 20 km. Mais les chars étaient trop dispersés pour réduire tous les points de résistance. L'infanterie n'a pas pu suivre. Les nids de mitrailleuses ne résistent pas aux chars, mais les Allemands avaient autant de canons antichars que de mitrailleuses. Plusieurs fois, il a été sous le feu de deux canons antichars à la fois. Sa tactique, qu'il me décrit, est celle que j'ai observée chez l'ennemi: rester constamment en mouvement jusqu'à ce que l'éclair d'un coup tiré révèle un emplacement, se mettre alors dans une position favorable, s'arrêter, viser et tirer. Il ne lui a jamais fallu, prétend-il, plus de trois coups pour réduire au silence un canon anti-char (?).

Bien des années plus tard, en lisant dans le beau livre de Jean-Louis Crémieux-Brilhac, *Les Français de l'An 4*{)" que l'armée française avait autant de blindés que l'armée allemande, je me demandais où elle les avait mis. En tout cas, sûrement pas dans la plaine de la Somme le 5 juin 1940 entre Saint-Fuscien et Estrées. Même pendant la retraite, je n'en ai vu que très peu sur les

*Editions Gallimard.

routes. Il Y en avait probablement beaucoup dans les arsenaux. Cela n'explique pas la complète déficience qui a été constatée par la plupart des combattants.

Une remarque du lieutenant de char me revint à l'esprit. Elle est à ajouter au dossier.

- On parle toujours de l'armement du char, de son blindage, de sa vitesse, de l'approvisionnement en carburant, des liaisons par radio et aussi de son emploi tactique. Or, ce qui compte, c'est l'équipage. Il faut des hommes adroits, ardents et rompus à la manœuvre de leur engin. Peu d'hommes y parviennent. Le problème est le même que celui de l'aviation de chasse. On naît chasseur et on le devient par un entraînement intensif. On naît conducteur de char. Pour le devenir, il aurait fallu cet entraînement intensif. Il a manqué. A cela s'ajoute que nombre de ceux qu'on nous avait affectés étaient nés plutôt chauffeurs de taxi que pilotes de blindés. Dans un char, trop souvent, ils n'ont pas fait jeu égal avec leurs adversaires.

Tant qu'on ne sait pas où l'ennemi va attaquer, les chars en défense ne peuvent être que disséminés tout le long du front, alors que ceux de l'assaillant peuvent être rassemblés en une unité compacte. D'où, sur le front d'attaque, une différence de force qui ne laisse aucune chance à la défense, avec, en séquelle, une percée dévastatrice en raison de la vitesse de pénétration (là-dessus, j'en savais autant que le lieutenant de char), d'où une infériorité apparemment congénitale de la défensive, à laquelle s'ajoute le fait qu'un composant essentiel de cette défensive, l'artillerie de campagne, est impuissante contre des engins blindés (là, j'avais l'avantage sur le lieutenant).

A coup sûr, il était anormal que la puissance de feu de l'artillerie reste inutilisée au moment où elle était le plus nécessaire. De conclusion en conclusion, j'en arrivais à penser à un moyen pour l'artillerie de lutter contre les chars à égalité (et même avec un avantage en puissance de feu), tout en conservant son rôle traditionnel.

Du même coup, le désavantage d'une défense en ligne contre un assaillant en pointe serait corrigé, car l'artillerie est partout en soutien de la ligne de défense d'infanterie.

Une objection: le poids qu'implique l'emploi du même affût à des fins multiples (campagne, anti-char, anti-aérien) ajouté à une protection efficace des principaux servants. Le poids cela méritait réflexion. Pour les stratèges qui, dans la guerre de 14-18, n'avaient pas hésité à envoyer des vagues de fantassins à l'assaut de mitrailleuses bien protégées, le poids d'une cuirasse, rédhibitoire pour un homme à pied, était l'excuse. Mais dans le cas de l'artillerie il n'en avait pas; le moteur apportait une solution. Il avait réussi à transformer la cavalerie. D'obsolète qu'elle était, il en avait fait l'arme la plus redoutable, une fois les kilos du cheval multipliés avant d'être convertis en kilos d'acier.

Le bouclier frontal du M.A.R. avait 50 mm d'épaisseur. Il aurait protégé efficacement les servants. Sa vitesse de pointage en direction (360° en 6 secondes) lui permettait de tirer le premier dans un duel avec un char auquel, à l'époque, il fallait un certain temps pour se mettre en position et ajuster son tir.

Avec son tube de 75, le M.A.R. pesait deux tonnes et demi. Il était facilement tracté en tout terrain et sur des sols que nos attelages auraient été incapables de négocier. Il pouvait même être déplacé à bras grâce au *traction-reducer* (réducteur de traction).

Dans le village, un groupe de prisonniers allemands. Ils savent que leur captivité va bientôt cesser. Les visa-

ges sont sans expression. Pendant les mois passés en Alsace, la guerre s'est limitée à des coups de mains. On ramenait des prisonniers pour se procurer des renseignements. Il arrivait que d'anciens ouvriers communistes « rééduqués » émettent des opinions violemment hostiles à Hitler. On en déduisait que le peuple allemand n'était pas aussi uni derrière son Führer qu'il le prétendait. Il est dangereux de faire des sondages d'opinion et de tirer des conclusions de l'interrogatoire de quelques individus.

Un jeune pilote allemand, tombé en flammes derrière nos lignes, révélait mieux la vérité; en se réveillant à l'hôpital, ses premiers mots furent: « Mon Führer viendra me chercher ».

La vue de chars français et de prisonniers allemands suffisait pour regonfler le moral. Peut-être la situation n'était-elle pas aussi mauvaise qu'elle paraissait. Le commandant n'avait aucun besoin d'une telle vue. Il n'admettait en aucune façon la défaite, et ne cessait de chérir l'espoir qu'à un moment ou un autre nous prendrions l'offensive.

- En 1914, pendant un mois nous nous sommes repliés, puis, un jour, nous avons fait demi-tour et nous avons foncé en avant.

Bien qu'en général, il parlât du quartier général avec dédain, il était sûr que cette fois, il avait conservé de grosses masses d'hommes et de matériel en réserve prêtes pour la contre-attaque.

Je l'avais agacé en prétendant qu'en matière d'offensive il n'y avait que trois formules: tourner l'aile gauche, tourner l'aile droite ou enfoncer le centre. Manifestement pour le moment aucune des trois n'était en vue.

La retraite

Il rétorquait qu'il y en avait une autre, celle dite des « roubignoles ». Celui qui connaît l'argot populaire est capable de figurer ce que le terme veut dire. Pour l'ignorant, les gesticulations du commandant auraient suffi.

- Vous laissez l'ennemi s'avancer dans le creux d'une poche pendant que vous massez vos troupes des deux côtés; la poche s'élargit, s'approfondit, mais vous tenez bon les deux bords de la poche. Une fois que les lignes de communication de l'ennemi sont suffisamment allongées, alors, crac, vous rapprochez les deux bords.

Joignant le geste à la parole, le commandant rapprochait, puis cognait les deux poings l'un contre l'autre.

- Après cela, ce n'est plus que du nettoyage.

Et d'accompagner cette conclusion rassurante d'un vaste mouvement de balayage.

La stratégie des « roubignoles» du chef d'escadron Charrière était devenue légendaire dans le groupe. Et on l'appliquait à d'humbles motifs de tactique, bien en-dessous du niveau suprême de la hiérarchie militaire auquel le commandant l'attribuait. Quand je m'écartais du convoi derrière, devant ou sur les côtés, conformément à ma mission, j'étais censé contribuer à élargir la« poche» en laquelle le commandant mettait tous ses espoirs. Mes camarades disaient que je « roubignolais ».

En fait, je suis convaincu que le commandant savait très bien ce qui se passait. Il préférait l'ignorer ou peut-être seulement nous le cacher afin de maintenir le moral de sa troupe.

Entre 1914 et 1940, il y avait une différence et elle était fondamentale: en 14, les armées des deux camps

La retraite

étaient comparables. La mitrailleuse des Allemands était supérieure à la nôtre, mais le 75 était meilleur que le 77. En 40, il y avait autant d'écart entre notre armement, ou tout au moins ce qui en restait, et celui de l'adversaire qu'entre une arbalète et un fusil.

19 juin - Nous continuons notre marche vers le sud. Nous ne rencontrons que de rares groupes de réfugiés, ceux qui sont restés en arrière, retardés par leur chargement, ou victimes de pannes.

Sur le côté de la route, devant une Citroën, une femme avec trois enfants. Elle est au bord de l'hystérie:

- Les Allemands vont m'enlever mes enfants.

Elle me supplie de lui donner un peu d'essence, car elle a vu une voiture de liaison, ou de remorquer sa voiture avec nos chevaux. Je la raisonne. Je lui parle de la bataille de la Somme. Je lui cite des exemples qui montrent que les Allemands ne sont pas aussi sauvages qu'on le dit. Nous l'installons dans une maison vide avec ses enfants, à peu près calmée.

Le 20, après l'étape dans le petit village de Saint-Martin-de-Lamps, dans l'Indre, nous cheminons sur des routes désertes. Je suis en arrière-garde. Le colonel me dépasse et me dit qu'une colonne ennemie est à notre hauteur. Il me met en position sur la route avec mes hommes et mon fusil-mitrailleur. Il y a bien longtemps de cela, et pourtant je me rappelle cette mission d'observateur-mitrailleur beaucoup mieux que d'autres, peut-être parce que c'était la dernière fois.

Je ne recevais que rarement des ordres directement du colonel. C'était un excellent officier. J'avais apprécié son jugement, le souci qu'il avait de nous amener à bon port. A plusieurs reprises, il m'avait détaché et pris avec lui, ce qui n'avait pas été du goût du commandant.

Je fis remarquer au colonel que nous pouvions très bien nous défendre contre les motocyclistes. Nous Pavions déjà fait à plusieurs reprises. Contre des engins blindés, je ne pouvais pas espérer leur faire faire demi-tour. Il en convint.

- Peut-être quelque chose qui ferait beaucoup de bruit et beaucoup de fumée réussirait à les repousser temporairement.

J'avais remarqué que les Fritz étaient prudents et ne voulaient pas s'exposer inutilement - avec raison.

Ma petite brigade et moi, nous prenons position sur le bord de la route, devant un cerisier couvert de fruits. Nous en cueillons. Tout est calme. Il fait bon. Je pense à cette absurdité de la guerre alors que la nature est si belle.

La retraite

Le F.M. est pointé en enfilade sur la route. Nous sommes relevés par le commandant dans la voiture de liaison. En m'apercevant, il me déclare aigrement que:

- L'ennemi allant plus vite que nous, il est nécessairement par devant. C'est donc en tête de la colonne que vous devriez être pour éclairer, au lieu de vous « embusquer » à l'arrière !

Cher commandant! Je crois que nous l'aimions encore plus quand il était en colère que quand il était de bonne humeur. Il était alors beaucoup plus pittoresque avec un langage farci d'images que nous n'aurions pas inventées.

Dans une forêt, encombrant la route, une batterie de 155 GPF*. Le 155 est un canon de même calibre que le nôtre, mais au tube plus long, ce qui donne à l'obus une vitesse initiale et une portée plus grandes. Les batteries de GPF sont situées loin derrière les premières lignes. Sur la Somme, elles n'en avaient pas moins été attaquées par les chars. Cette batterie a mieux su se défendre que nous, puisqu'elle les a repoussés. Elle a épuisé toutes ses munitions, mais a conservé les pièces. J'interroge. Je comprends que la raison de ce succès est un champ de tir beaucoup plus large que le nôtre, grâce aux flèches ouvrantes.

Le 155 GPF, plus lourd que le 155 court divisionnaire, fait partie de l'artillerie du corps d'armée. Il est tracté. Nos camarades n'ont eu aucun mal à se tenir au-devant des avant-gardes allemandes.

Nous n'avons pas de tracteur, nous n'avons que des chevaux qui marchent au pas et qui, dans des circonstances normales, parcourent en une journée d'étape le

*Grande portée Filloux.

tiers de la distance couverte par nos « poursuivants » en une heure. Nous n'en avons pas moins échappé aux avant-gardes allemandes. Nous en tirons une certaine fierté. Le sport, pour nous, était de battre de vitesse des détachements motorisés bien armés, avec des attelages qui ignoraient même le trot et tiraient un matériel lourd et inoffensif. C'était la beauté de la chose.

Le commandant était comme nous, satisfait de cette comparaison, mais il en tirait des conclusions inattendues... sur la supériorité de l'artillerie hippomobile. Il l'affirmait encore, lorsque je l'ai revu après l'armistice.

Un peu plus loin, sur la grand route, Janvier et moi nous nous arrêtons pour attendre la colonne. A part quelques rares réfugiés se dirigeant vers le sud, la route est déserte. Soudain, nous voyons paraître trois bizarres personnages se dirigeant vers le nord. Ce n'est pas tellement leur apparence qui nous frappe - nous en avons vu de toutes sortes et des plus étranges au cours de ces semaines - mais le fait qu'ils se dirigent vers le nord. Les réfugiés dans cette direction, nous n'en avons pas encore rencontrés. Cela nous semble aussi anormal qu'un bouchon sur une rivière qui remonterait le courant.

Nous avons bientôt l'explication: ces hommes sont des pensionnaires de ce qu'on appelait encore à l'époque la « Maison des fous » de Blois, avant que la pudeur des mots n'eut pris la place de la pudeur des images. A l'annonce de l'arrivée des Allemands, les portes de l'asile avaient été ouvertes; un millier de « malades mentaux » erraient maintenant dans la nature. Telle est l'information que nous donne un troupier, infirmier à l'asile, avant d'être mobilisé. Il affirme qu'il n'y en a qu'un tout petit nombre qui sont dangereux.

La retraite

Je rapporte cet incident car il complète l'image que l'on peut tirer du pays, telle qu'elle ressort de ce que j'ai raconté. Il y a eu des dirigeants qui ont été pris de panique et qui ont abandonné leur poste sans gloire. Il y avait, campant un peu partout et sans défense, des femmes et des enfants. Plus tard, nous nous sommes demandés s'il y aurait des sanctions. J'en doute, car toutes les administrations, en ce mois de juin, avaient déménagé, et il n'est pas aisé de faire la distinction entre un déménagement et une panique.

Ceux qui étaient restés sur place étaient, comme ma postière du 17 juin, des sédentaires derrière un guichet. Il est vrai qu'un guichet est un point fort qu'on n'abandonne pas sans motif.

Les dérangés mentaux sont rarement drôles. L'un d'eux l'était. Il se prit d'affection pour le commandant, lui tapa sur le dos et lui demanda « si sa femme était toujours aussi toquée » ; le commandant prit bien la chose. Il affirma ensuite ne pas comprendre pourquoi ces hommes n'avaient pas été mobilisés.

- Dans quelle arme mon commandant?
- Au quartier général bien entendu et il ajouta: vous savez bien qu'au-delà du grade de commandant, un examen mental n'est plus requis avant une promotion.

Le jour suivant, nous continuons notre route à travers l'Indre, le pays de George Sand, vallonné, coupé de bois, de prairies et de champs cultivés avec soin.

Des avions nous survolent de temps à autre. Les jours précédents, nous avons essuyé quelques tentatives de mitraillage sans grand effet. Cette fois, ce sont des feuillets imprimés qu'on nous lance: « Français, le glorieux maréchal Pétain, héros de Verdun, reconnaît que votre

La retraite

combat est sans espoir. Notre Führer promet à nos vaillants ennemis une paix honorable».

Le commandant ne cherche plus, chaque soir, comme il le faisait, à camoufler chevaux et matériels. Il les fait ranger en d'impeccables alignements sur la place principale, comme pendant les manœuvres du temps de paix.

Nous passons à Châtre-sur-Cher, non loin de Chenonceau. Le 20, nous traversons l'Indre; des rivières qui n'ont plus aucune chance de constituer des barrières le long desquelles l'armée se reformerait. Il est trop tard.

Au soir du 21, nous sommes à la Chauvellerie. Un maréchal des logis, préparant le cantonnement, trouve dans un champ de blé une petite fille d'environ trois ans. Comment est-elle venue là ? Elle a probablement échappé à ses parents et est partie en promenade. Elle est bien soignée, en bonne santé et satisfaite de son équipée. Nous l'interrogeons. Nous apprenons qu'elle s'appelle Jacqueline et que ses parents habitent Versailles. Elle est bien mignonne, cette Jacqueline. Nous voudrions la garder. Beaucoup d'entre nous, gradés et canonniers, ont laissé derrière eux, à la maison, des enfants de cet âge. Betsy aussi a un peu plus de trois ans. J'ai cru un instant que le commandant allait se laisser fléchir.

Il jugera plus raisonnable de confier la petite fille à un ménage de cultivateurs, que son arrivée remplit de joie. L'enfant pleura lorsque le maréchal des logis la quitta. Je crus qu'il allait en faire autant.

Il était surprenant que les parents n'eussent pas pris soin de mettre un signe d'identification sur le vêtement. Deux mois plus tard, je lus, sur une annonce, que la petite fille n'avait pas encore été réclamée.

La retraite

Le fantastique brassage de ces dernières semaines avait séparé, divisé, isolé d'innombrables familles, et pas seulement françaises. Pendant plusieurs mois, on s'est cherché. Un bombardement ou simplement une alerte, une cohue, avaient séparé. L'exode avait entraîné au hasard les uns au sud-est, d'autres au sud-ouest. La plupart des gens marchaient sans but précis, comme nous, sans savoir où ils allaient.

Nous prenons avantage de l'accalmie dont nous ignorons si elle durera, pour raccourcir les étapes et récupérer. Les chariots de parc et les fourgons sont nettoyés, les chevaux sont pansés, les harnachements sont briqués, les conducteurs se redressent, à la grande satisfaction du commandant qu'exaspère la vue d'un homme bringuebalant à demi assoupi, avachi sur sa selle.

Je compare le commandant à Brigham Young à la tête des mormons conduisant son peuple à la Terre promise. Je lui explique que Brigham Young a légalisé la polygamie. Le commandant est intéressé.

Du 16 juin, à Châteauneuf dans la nuit, à notre arrivée le 23 juin à Couture, qui fut notre dernière étape, il s'écoula une semaine. Une semaine dont je garde le souvenir, mais sans pouvoir mettre dans un ordre exact les images qui sont dans ma mémoire. Devos m'a donné le nom des villages où nous avons fait étape: La Girardettrie, La Chauvellerie, Fourniouc, Joué-sur-Gartan... L'Indre, la Charente: Couture est un petit village près de Ruffec. Ce fut le terme de notre voyage.

Quelques images de cette dernière semaine: un après-midi, nous nous arrêtons, nous nous baignons dans une rivière, nous nous lavons, nous nous savon-

La retraite

nons, sans nous soucier des regards indiscrets. Les hommes brossent leur uniforme. Nous dormons dans ces uniformes depuis près de deux semaines. Je n'ai pas changé de linge depuis que ma cantine a disparu lors de l'attaque de la colonne de ravitaillement par les chars, près de Breteuil. Je réussis à en trouver dans une petite épicerie.

Le dimanche matin, la colonne fait halte devant l'église d'un gros bourg. C'est la sortie de la messe. L'exode a brassé les populations. Sous le brillant soleil de juin passent les femmes du pays dans leur costume du dimanche, d'élégantes réfugiées à la mode de Paris, des alsaciennes drapées dans d'amples fichus.

Un peu plus loin, épars dans un champ: le contenu d'un convoi: des uniformes, des bottes, des sacs sur lesquels sont inscrits les noms des soldats qui les portaient. Des boîtes ouvertes laissent échapper des paquets de lettres et des cartes d'identité. Les noms et les dates de naissance sont ceux de jeunes soldats d'active. Aux alentours, aucun véhicule abandonné. Nous essayons, sans succès, de reconstituer l'événement, le drame qui a pu éparpiller des papiers plus précieux pour le soldat que son ravitaillement. Il est vraisemblable qu'un convoi d'intendance a été surpris; peut-être les cartes d'identité et les lettres sont-elles celles de soldats morts au combat, et rassemblées pour être remises à leur famille.

La journée se passe sans alerte; un répit que j'apprécie. Le paysage a changé. Ce ne sont plus des plaines découvertes et de vastes horizons qui m'obligeaient à chercher des points de vue pour repérer ces fameux « engins blindés ». Les champs sont petits, coupés de bois, la route est vallonnée et sinueuse. La vue est bouchée.

La retraite

Une vieille femme met sa salle à manger à notre disposition: au mur, des photographies et des médailles. Elle a perdu deux fils dans l'autre guerre, un sorti de Saint-Cyr, l'autre de Saint-Maixent. Je dors sur le plancher de la salle à manger. A trois heures du matin, Mazelot me réveille:

- Mon lieutenant, les Allemands sont à trois kilomètres.

Les chevaux sont attelés et, dans la nuit, nous reprenons notre marche. On entend le tac-tac de mitrailleuses, mais éloignées.

Dans les premières heures de la matinée, nous croisons une D.L.M. (Division légère motorisée). Le matériel est neuf. C'est la première fois que nous rencontrons une unité combattante... en état de combattre. J'interroge un jeune sergent. La division a participé à la bataille des Flandres. Le soir du 10 mai, le régiment fonce en Belgique. Les officiers sont d'active, les soldats des appelés, tous jeunes et confiants dans leur matériel. Les premiers jours, ils ne rencontrent pas d'opposition et ne sont pas bombardés; puis ils butent sur des forces supérieures. Une fois de plus, les canons antichars se révèlent trop peu nombreux et impuissants contre les blindés ennemis. En une journée, ils ont presque tous été détruits. La D.L.M. n'a plus pour couvrir la retraite que des mitrailleuses, mais elle n'a jamais manqué de carburant.

A Dunkerque, les rescapés s'entassent sur un destroyer. Ils traversent la Manche, puis sont réembarqués pour la France à Portsmouth. Le passage en Angleterre est, pour le sergent, un souvenir merveilleux: des cigarettes, des gâteaux... et des tasses de thé. En France, la D.L.M. est reconstituée et rééquipée; le haut

La retraite

commandement a jugé, apparemment, qu'il était temps de puiser dans les stocks de matériel neuf gardé en réserve.

Tandis que nous sommes arrêtés sur le bord de la route, la D.L.M. reçoit l'ordre de faire mouvement vers le sud. Le jeune sergent raccroche son canon de 25 derrière le camion et démarre. Nous regardons passer la D.L.M. Nous savons que les engins blindés sont un peu partout. Puis c'est le départ. Dans cet horizon bouché, nous allons marcher à tâtons.

Au lieu de villages abandonnés, de maisons vides aux portes ouvertes à tout venant, ceux que nous traversons maintenant sont peuplés, et même surpeuplés par les réfugiés. Nous n'en voyons plus que très rarement sur la route. Le dernier que nous apercevons est un cultivateur des Flandres, retournant chez lui, en tête d'un attelage de trois chevaux tirant péniblement un chariot rempli exclusivement de sacs d'engrais. En Flamand avisé, il a dû calculer que kilo pour kilo, ou mètre cube pour mètre cube, ces engrais avaient plus de valeur que des matelas et du matériel de cuisine. Je suis sûr qu'il est revenu dans sa ferme, avec son chariot, et qu'il a vendu à bon prix son deuxième chargement après avoir vendu, également à bon prix, le premier.

Le 20 juin au petit matin, je vais frapper à la porte d'une pharmacie sur la place d'un gros bourg. Un de mes hommes est malade, j'ai besoin de quelques médicaments, le toubib* en est démuné. Il est très tôt. Toute la ville dort. Je frappe plusieurs fois. Enfin, les volets sont repliés, une porte s'ouvre. Je vois une jeune femme brune très jolie, en peignoir à fleurs, coiffée à la diable et les yeux encore lourds de sommeil.

Je lui demande de m'excuser de ce réveil trop matinal. Elle trouve en effet qu'il est bien tôt. Je lui explique la raison. Elle s'adoucit puis m'offre un excellent café, des confitures. Nous causons, nous bavardons.

C'est elle qui tient la pharmacie en l'absence de son mari, mobilisé à l'arrière, précise-t-elle ; une précision qui traduit à l'égard du mari une certaine condescendance qui ne m'échappe pas, mais qui n'a rien à voir avec la véritable situation militaire, car il n'y a plus de front à proprement parler, donc pas d'arrière pas plus qu'il n'y a d'avant. Ce qui est certain, d'après elle, c'est qu'il n'est pas dans une unité combattante. De cela, elle est sûre.

Elle en vient aux confidences: son mari la néglige; il l'a toujours négligée. Elle l'a aimé, mais elle ne l'aime plus. La conversation se prolonge. J'ai remis ce matin-là ma vieille vareuse déchirée. Pour m'adresser à la population civile et quémander quelque chose, j'ai plus

*Toubib, appellation familière du docteur, terme dérivé de l'arabe et qui signifie sorcier, guérisseur, ce que, à l'occasion, nous ne manquons pas de rappeler à l'intéressé.

La retraite

d'autorité qu'en simple canonnier. Elle m'offre de raccommo-der les accrocs, de faire quelques points qui me rendent présentable. Elle va et vient, cherche un dé, du fil, une aiguille, en laissant deviner sous sa robe de chambre une chemise de nuit rose et des formes parfaites.

Elle me demande où et comment ma vareuse a pu être mise dans un tel état. « Sur la Somme, en passant sous les barbelés ». Il n'y a rien d'héroïque à passer sous les barbelés. Ce qui serait courageux serait de les enjamber. Tout de même, cela l'émeut. Elle coud, ou fait semblant de coudre, car elle doit mieux s'y connaître en cachets d'aspirine qu'en couture. Elle lève souvent les yeux de son ouvrage, j'aperçois des regards tendres accompagnés de soupirs qui n'ont pas pour seule cause le malheur des temps. La chambre est à l'étage, au-dessus de la pharmacie. Ce n'est pas encore l'heure de l'ouverture.

Qu'elle est tentante, cette jolie pharmacienne, dans sa robe de chambre en voile de mousseline. Il me faut un effort héroïque pour résister, pour me borner à imaginer sans réaliser. Mais la discipline commence à se relâcher. J'ai déjà dû tirer un de mes hommes du lit d'une mercière. Il manquait à l'appel. Je l'ai menacé du conseil de guerre. Il y a eu d'autres cas: des femmes, tôt le matin, accompagnant des canonniers, leur faisant des adieux énamourés, tirant des mouchoirs et les agitant pendant que la colonne s'éloigne. Cela provoquait une colère épouvantable chez le commandant. Mazelot m'attend sur la place. Je connais Mazelot. Il est malin. Il est bavard.

Il faudra que je cherche dans *Servitude et grandeur mi-Jtairiece* que Vigny a dû écrire sur ce qui m'est arrivé ce matin-là.

La retraite

Au soir du 22 juin, nous faisons étape dans une petite ville appelée Les Angles. Des ruines imposantes dominent la vallée. Nous en apprenons l'histoire. La ville a été prise, perdue, reprise plusieurs fois par les anglo-normands durant la guerre de Cent Ans, d'où le nom du village. Le pays n'a jamais vu un autre envahisseur depuis cette époque. Les gens du village s'inquiètent d'une descente de parachutistes ennemis. Nous n'en avons jamais aperçu; une seule fois il y eut une alerte, mais ce n'était qu'une bombe éclairante.

Le 23 juin, nous traversons un petit village au sommet d'une colline, refuge momentané de l'Ecole d'Artillerie de Fontainebleau. Elle n'a pas été engagée directement dans la bataille, comme l'avait été l'école d'artillerie de Saint-Maixent qui, à Tours, a subi de lourdes pertes.

En éclaireur sur la route, je me trouve face à face avec un autre aspect de la guerre: dans la rue d'un village, des étrangers. Bien que nous soyons en été, ils portent de lourds manteaux à ceinture, comme on en voit en Europe centrale. La plupart tiennent à la main des valises. Les traits fins, les regards tristes et résignés sont ceux de Juifs autrichiens. Ils ont été rassemblés dans un camp voisin. Ils viennent d'être relâchés. L'un d'eux, un homme de 60 ans, qui me dit être professeur d'université, est très fatigué. En me voyant, il pose sa valise sur le sol et me demande:

- Sont-ils encore loin derrière ?

Je réponds évasivement. Je ne sais jamais vraiment si les Allemands sont loin ou s'ils sont près. S'ils sont devant ou s'ils sont derrière. L'homme souleva sa valise et, le dos courbé, reprit sa route.

La retraite

Je crois que c'est à ce moment-là que j'ai senti vraiment que nous étions engagés dans autre chose que la guerre que nous avons faite. Nous nous étions battus et nous avons été battus. Mais nous n'avions fait, au fond, que continuer un jeu ancestral, un jeu auquel les français autrefois ont pris beaucoup de plaisir. Cent ans plus tôt, la France « s'ennuyait » et l'on se moquait des sentiments pacifiques du roi Louis-Philippe.

Le nazisme était tout autre chose. C'était la civilisation même qu'il mettait en danger.

Dans la journée, à Queaux, une partie du personnel est embarquée sur les camions du train. Les trois canons que nous traînons sont accrochés, aucun je crois en état de tirer, car je ne me rappelle pas que nous ayons touché aucun canon neuf.

Une curieuse sensation de voir ces canons tractés, apparemment sans effort, par des camions à 50 km à l'heure, au lieu d'être péniblement tirés au pas par quatre attelages de deux chevaux chacun. Les jantes en métal sautent sur les aspérités et les bosses de la chaussée. Je souffre pour le matériel. Je sais que certains canons sont équipés de pneus. Cela ne suffirait pas, car les pneus, s'ils ne sont pas associés à des ressorts, amplifient les rebonds.

Au cours de cette courte étape, je complète les caractéristiques du M.A.R. à venir: celles que j'ai déjà en tête (360° en direction, pour tirer contre les chars, 80° en hauteur contre les avions, protection des servants contre un tir de 37 (armement à l'époque du char allemand) ; j'ajoute la suspension à ressort. Outre l'amortissement des chocs sur la route, elle résoudrait l'autre problème que voici.

Pour les conditions de tir définies plus haut, l'affût doit être mis à l'horizontale rapidement. Faute de quoi l'excentricité du

La retraite

poids du bouclier portant le canon risquerait de contrarier la rotation en direction - qui doit être rapide et bien contrôlée. Les ressorts d'équilibrage de la suspension seront mis à profit pour réaliser cette mise à l'horizontale. Jumelés, sur le M.A.R., avec le décentrage du poids (qui assure la stabilité du tir), ils seront une de ses principales originalités.

Les essais du prototype par H<US Ordnance » sur leur « Trial ground » à Aberdeen, dans le Maryland, montrèrent que, remorqué à toute vitesse sur un sol bouleversé, il avait parfaitement résisté à ce qui aurait cassé n'importe quel affût reposant sur ses essieux; la mise d'aplomb pour le tir, rendue aisée par les ressorts de suspension complétés par des vérins à billes verrouillés en position de tir.

A propos du dispositif de verrouillage adopté sur le M.A.R., une anecdote.

On l'a vu, à propos des "Commentary", la liberté d'expression est grande aux Etats-Unis, en temps de guerre, comme en temps de paix. En novembre 1943, en plein engagement sur les deux fronts européen et asiatique, les Américains ont élu leur président. Les militaires ont voté comme les civils. A l'époque, en matière de politique et de stratégie, les opinions restaient libres. Les autorités n'intervenaient pas. Il en était autrement dès qu'il s'agissait de recherche sur le matériel pour un emploi militaire.

C'est ainsi que j'eus affaire, au printemps 1943, au EB.!. Je travaillais alors au service de recherche de la « Royal Ordnance », à Ottawa, U'avais fait un serment sur la Bible qui avait rassuré, je ne me rappelle plus les termes, je crois qu'il s'agissait du roi d'Angleterre). Un congé me mena pour quelques jours à Baltimore où se trouvaient Nancy et les enfants. Je voulais en profiter pour réfléchir à ce dispositif de verrouillage. Celui qui avait été mis en place ne donnait pas satisfaction. J'avais

La retraite

donc pris en gros plan une photo du mécanisme en question et de telle façon que l'image ne put en rien révéler la destination de l'appareil.

Au jour dit, je vais chercher les tirages chez Kodak. On me dit d'attendre. Cela dure longtemps. Le délai m'étonne. Je commence à m'impatienter, lorsque je vois entrer deux gaillards jeunes, pas du tout l'air de policiers méchants. Ils montrent leur carte du EB.!. et me demandent de les suivre. C'était des « Incorruptibles », un terme qui, en l'occurrence, ne s'imposait pas car je n'avais ni l'intention, ni surtout les moyens de tenter de les corrompre.

Dans le bureau du EB.!, la scène est, comme l'étaient les agents qui venaient de m'arrêter, à savoir classique, conforme à ce qu'on voit, encore une fois, au cinéma. Moi, assis sur une chaise au centre de la pièce, en plein sous un réflecteur, et tout autour, un peu dans l'ombre, des agents du EB.!. à califourchon sur des chaises, qui m'interrogent.

Je sus bientôt ce qui m'avait trahi. C'était le paralaxe de l'appareil photo. Il découvrait sur l'image quelque chose qui ne pouvait appartenir qu'à une pièce d'artillerie. Kodak devait avoir des instructions. Il est vrai qu'on voit tout le temps les espions faire des photos avec des appareils tout petits, de la taille d'un bracelet montre, mais on ne voit jamais comment on développe. Pour le EB.!, c'était simple, les espions donnaient leurs rouleaux à développer chez Kodak.

Mon interrogatoire dura toute la journée. A vrai dire, il évolua très vite vers une aimable et intéressante conversation. Si j'étais resté plus longtemps, j'aurais fait des amis. Je fus relâché tard le soir. Nancy s'inquiétait. A tout hasard et pour protéger un document « top

La retraite

secret », le E.B.I. plaça un policier devant la maison de Baltimore.

Nous sommes en Charente. Mazelot me dit que les habitants parlent d'armistice. Pour le commandant, c'est un faux bruit. Nous continuons notre route en changeant souvent de direction. Peut-être le haut commandement hésite-t-il. La question avait dû se poser pendant les centaines de kilomètres que nous avons parcourus: que faire de ce régiment d'artillerie sans canons. Il ne servait déjà pas à grand-chose, mais on s'en accommodait. Après l'armistice, il allait devenir franchement encombrant.

Le commandant est nerveux. Il a réussi à maintenir son groupe en bon état, discipliné. Mais c'était la guerre. Pour le militaire, l'armistice est un état incertain, mal prévu par les règlements. Le commandant craint que ses hommes ne choisissent de rentrer chez eux. Il évoque le retour au pays, en 1918, des régiments allemands, musique en tête, au pas de l'oie. Mais alors, l'armée allemande, si elle avait été en effet battue, n'avait pas été morcelée, encerclée.

Au soir du 23, nous arrivons à Couture, au sud de Poitiers. Le lendemain matin, le commandant nous réunit et nous annonce que la signature de l'armistice est confirmée. Nous restons silencieux. Le commandant nous dit qu'il attend les ordres. Que nous devons veiller à maintenir la discipline.

Je pense à cet autre armistice de 1918. J'avais dix ans. Nous habitions à Paris rue Moncey. Il était onze heures. Nous avons entendu sonner les cloches de l'église de la Trinité, toute proche. Maman a ouvert les fenêtres qui donnaient sur des jardins. Les bonnes sont venues de la cuisine. Avec Maman, elles se sont mises à pleurer. C'était la fin de la guerre. C'était la victoire.

La retraite

Dans l'après-midi, avec un cousin plus âgé que moi, Maurice Reboud pensionnaire dans un collège, qui avait fait le mur spontanément avec tous ses camarades, nous sommes allés sur les boulevards. C'était une liesse collective, mêlant les uniformes, les grades, toutes nationalités confondues, brassant les civils de tous âges, de toutes conditions. Mes parents nous emmenèrent le soir écouter une cantatrice célèbre chanter *la Marseillaise* sur les marches de l'Opéra. Cette liesse dura toute la semaine. Sur la place de l'Etoile, on entassa, en d'énormes piles, les canons pris à l'ennemi.

Pendant des mois, on congratula, on remercia, on félicita: les gouvernants (Clemenceau...), les généraux (Foch...), les troupiers surtout. Le bleu horizon devint un symbole de victoire. Le 14 juillet 1919, mon père nous emmena assister d'un balcon sur l'avenue des Champs-Élysées, au défilé de la victoire.

Ce qui frappe quand on relit l'histoire de cette époque est l'absence d'interrogations sur les moyens véritables de faire de cette guerre ce qu'on prétendait qu'elle allait être, la « der des der ». C'était simple, l'Allemagne était battue. Cela suffisait. On ne se demandait pas comment elle le resterait.

L'autre après-guerre, celle qui a suivi a été beaucoup plus sage.

En fait, l'armistice avait été signé deux jours plus tôt, le 22 juin. On peut s'étonner qu'il ait fallu deux jours pour que la nouvelle nous fût confirmée. Aujourd'hui, les transistors répandent les nouvelles partout, dans les coins les plus reculés et dans l'heure. A l'époque, il n'y avait pas de transistor. Les habitants étaient informés par radio, et nous parlions aux habitants. Mais les bavardages comptaient moins pour nous que les ordres,

La retraite

et les ordres n'étaient pas de cesser le combat, tout au moins dans mon groupe.

Je ne sais si ce retard eut pour conséquence de prolonger une lutte devenue inutile. Plus tard, lorsque les Allemands nous emmenèrent de Charroux à Poitiers, notre convoi s'arrêta à un petit village, les uniformes noirs des panzers s'alignèrent le long de quelques tombes dans un champ, au bord de la route. Au commandement, ils firent le salut hitlérien. Ils nous expliquèrent qu'ils avaient voulu saluer leurs camarades, tués après avoir rencontré une arrière-garde française motorisée qui avait tiré, affirmèrent-ils, après que l'armistice eut été signé.

Nous cantonnons. Nous attendons. C'est le sort du militaire d'attendre les ordres, en temps de paix comme en temps de guerre. C'est aussi son destin dans cet état intermédiaire qu'est l'armistice; avec cette différence appréciable que les ordres, cette fois, n'ont plus d'origine bien définie, connue, ils peuvent venir aussi bien du vainqueur que du vaincu.

Les consignes habituelles de protection: guetteur, patrouille, F.M. en position, etc. sont levées. Nous revenons aux routines du temps de paix: appel, corvée de nettoyage.. .

Les instructions que nous recevons du colonel sont confuses, comme lointaines. Sur la route et au combat, on l'a vu, le groupe et son chef, le commandant, constituent H<unité militaire ». Les termes groupe, unité, prennent alors tout leur sens. Avant que l'état incertain dans lequel nous sommes l'enlève.

Ils vont l'avoir, pour une dernière fois, en cette fin d'après-midi, tandis que le commandant reçoit le premier Allemand qui se présente. Il arrive en voiture avec

La retraite

un petit détachement. Il descend, tenant à la main un drapeau blanc. Le commandant a été prévenu. Il se tient au milieu de la route dans sa pose familière: les jambes écartées, aussi droit et aussi combatif que jamais.

L'officier allemand claque les talons et dit « Fini combat ». Le commandant salue, répète « Fini combat », il ajoute que nous ne renonçons à nous battre que si on nous promet de nous relâcher. Une déclaration qui, pour nous, et pour l'Allemand certainement était plutôt osée, étant donné nos moyens offensifs, mais qui, pour le commandant, venait du fond du cœur. En bon français, l'officier répond que c'est entendu et que nous pouvons compter sur sa parole, puis il remonte dans sa voiture et repart.

Après avoir assisté à l'entrevue du commandant et de l'officier allemand, je vais seul dans une ferme, à quelque distance, à une centaine de mètres de la route par laquelle l'officier est reparti. Peut-être est-ce l'habitude d'éclaireur que j'ai prise au cours des semaines précédentes. En marche et à chaque arrêt, il faut chercher le point de vue, scruter l'horizon.

Le propriétaire de la ferme m'offre l'hospitalité. De sa fenêtre, je regarde la route, et bientôt vois défiler l'avant-garde de la panzer, dans un ordre parfait, les véhicules à intervalles de 20 mètres: des engins blindés, des camions remorquant des canons antichars, de l'artillerie motorisée, des transporteurs de troupe.

La colonne s'arrête, des gradés, des soldats descendent des voitures. C'est à ce moment précis que brusquement une sensation me saisit au ventre, la sensation de la défaite. Bien sûr, j'en étais parfaitement conscient. Comment ne pas l'être après ces semaines de course poursuite? Mais ce n'était que cérébral et dominé par l'action. Cette fois, c'était autre chose.

Ce n'était pas la vue du matériel et des hommes qui me faisait cet effet. C'était les commandements que j'entendais. Leur tonalité gutturale, rauque, résonnait, râclait l'oreille. Les uniformes *feldgrau*, le matériel n'étaient pas nouveaux pour moi. Je les avais déjà vus à plusieurs reprises et même de trop près. S'y ajoutait maintenant un accompagnement sonore qui donnait toute sa réalité à une présence.

La retraite

Quand il m'arrive d'aller en Allemagne: dans les gares, dans les halls d'hôtels, dans les aéroports, les éclats de voix germaniques, les appels au haut-parleur, les disputes des chauffeurs de taxis me rappellent ce moment où j'ai pris vraiment conscience, pour la première fois, de la présence de l'ennemi vainqueur sur le sol de France. Et je n'aimais pas cela.

Il peut paraître bizarre que j'aie attendu ce moment-là pour sentir que « je n'aimais pas cela ». Mais c'est un fait. Je n'avais jusqu'à présent pas éprouvé le moindre sentiment de haine pour les Allemands, en tant qu'hommes et en tant que peuple. Cette guerre entre deux nations qui ont cheminé au cours des siècles, l'une à côté de l'autre, était stupide, un contre-sens, un malentendu. Cela, je le pensais et je suis sûr qu'en face, il y en avait qui le pensaient aussi.

Cette pensée, quand elle venait à l'esprit, n'interférait pas avec ce qu'implique l'uniforme une fois qu'on l'a endossé. Chacun alors faisait de son côté aussi bien qu'il le pouvait son boulot de militaire, mais il le faisait chacun de son côté.

Nous avons disputé un match ou plutôt, peut-être, une partie de cache-cache à grande échelle, sorte de course poursuite dans laquelle nous étions chargés d'un lourd handicap. Nous avons, dans un sens, la satisfaction de l'avoir gagnée. Mais après un match, chaque équipe rentre chez soi. Dans le cas présent, il y avait une équipe qui rentrait, si l'on peut dire, dans les vestiaires de l'autre.

Plus tard, à maintes reprises, j'ai revu en esprit cette file de véhicules arrêtée à cent mètres de moi. Quelle magnifique cible c'était. Je m'imaginai la prenant d'enfilade avec un canon à tir rapide (sur un affût M.A.R.

bien entendu). Je mets d'abord, en protection rapprochée, mon F.M. à ma droite, puis je pointe sur le véhicule de tête pour bloquer le passage. Ensuite, je démolis les véhicules les uns après les autres, comme à la foire, dans un stand de tir. Enfin, avant que la riposte soit organisée, nous filons dans les bois derrière nous, et sans avoir à raccrocher la pièce au tracteur, une nouveauté rendue possible par un avant-train articulé qui permet de passer de la position de "route à la position de tir sans décrocher; condition essentielle pour une attaque en *hit and run* (soit frappe et file).

Mais ce n'est qu'un rêve. Pour le moment, dans cette ferme poitevine, je regarde et j'entends, et je me dis que je n'ai aucun goût pour un contact étroit et prolongé avec ces uniformes et ces voix. Je demande à mon hôte de me préparer de quoi manger pendant deux jours. Il me prépare des œufs durs, dont je bourre une musette et j'écris un message pour mon commandant lui demandant l'autorisation... de m'en aller. Je ne me rappelle pas les termes. A coup sûr, je ne respectais pas les formes réglementaires: « J'ai l'honneur de... », mais le fond lui-même de ma demande n'était pas non plus réglementaire. Il était seulement très clair.

Mon hôte involontaire est un brave homme silencieux avec une belle moustache sous sa casquette. Il paraît un peu interloqué par tout ce qui se passe dans son coin, généralement bien tranquille. Mais sa femme est bavarde et s'informe. Je compte sur elle pour lui faire accepter de porter mon message au commandant en traversant si l'on peut dire des « lignes ennemies » qui n'ont pas eu le temps de se former.

Pour le décider, je fais miroiter la possession d'un de nos chevaux pour sa ferme. Il a fait son service dans

La retraite

l'artillerie. Il sait qu'elle n'attèle ses canons qu'aux meilleurs. Je lui précise que ces dernières semaines ont encore perfectionné la sélection. Quant au commandant, je ne doute pas qu'il sera enchanté d'enlever ce qu'il peut à une cavalerie qui va être prise de guerre. Il y en aura au moins un de l'effectif auquel la démobilisation fera tirer des charrues et des herses, après les canons ou chariots de parc.

Mon intermédiaire s'en va tandis que j'essaye quelques vêtements civils que me propose sa femme, de deux tailles au-dessous de la mienne. Je risque d'avoir l'air d'un militaire évadé. Mais un déguisement me paraît une protection utile contre une inspection de la maison par des flancs-gardes ennemies. Une colonne en route est généralement accompagnée d'éclaireurs, je le savais d'autant mieux que ce rôle, je l'avais tenu tout au long de la retraite.

Une fois l'accord du commandant obtenu, je comptais filer par les bois. L'ennemi circulant sur les grandes routes et seulement sur les principaux axes, entre les deux, le terrain était libre. Les trois semaines précédentes me l'avaient appris. Là où un convoi de plus d'un kilomètre se traînant sur la route avait échappé, un petit lieutenant isolé, en civil par surcroît, y parviendrait facilement ; le commandant le savait comme moi.

Je ne voyais plus à quoi je pouvais lui servir. L'objectif à observer, c'était l'ennemi; cette fois, il l'avait tout près de lui, sous la main en quelque sorte. Il n'avait plus besoin de moi pour le repérer et le lui signaler.

Il n'y eut aucune visite d'éclaireurs allemands. Ils ne craignaient plus rien. Il est vrai que tout au long des six cents kilomètres que nous avons faits de compagnie depuis la Somme, nous n'avions jamais dû leur

faire peur. Nous avons rarement eu affaire à eux, même lorsque leur colonne et la nôtre couraient sur des routes toutes proches et, fâcheusement, dans la même direction.

Mon messager revient avec un cheval, et la réponse du commandant: « Rejoignez-moi immédiatement! », encore un « Revenez immédiatement » que je connaissais bien. C'était le dernier et le moins fondé.

J'en ai voulu au commandant, je le reconnais, j'appartenais à son état-major, mais c'était pour faire la guerre et pas pour faire la paix, surtout celle du moment.

Janvier, à qui - après avoir rejoint - je racontai ma tentative manquée de fausser compagnie au groupe, me fit remarquer que j'aurais faussé d'abord compagnie à une « institution » qui était le bridge du commandant.

- Le commandant vous aurait fait passer en conseil de guerre pour avoir déserté votre poste de quatrième au bridge.

En fait, le commandant tenait par-dessus tout à conserver son unité en bon ordre, disciplinée et complète. Il l'avait amenée de la Somme au Poitou. Il n'y avait jamais eu un moment de panique. Personne n'avait craqué. Il n'allait pas laisser le groupe se débander sous le prétexte que les combats avaient cessé. Et il ne doutait pas un instant que, une fois les formalités terminées, nous serions libérés.

Il est vrai que nous l'avons été. Mais nous aurions pu ne pas l'être. Tel a été le sort de centaines de milliers d'autres qui furent fait prisonniers après l'armistice et passèrent cinq ans dans un stalag.

La retraite

Le soir, au menu, figurait une abondante salade d'œufs durs dont je m'abstins de donner l'origine au commandant.

Tard dans la soirée, un officier autrichien de la gendarmerie se présente. Après avoir salué le commandant, il lui demande de rassembler le groupe et de faire mouvement vers un village au nord.

Dans la nuit, nous prenons la route. Nous croisons une file ininterrompue de véhicules allemands se dirigeant vers le sud. Les phares éclairent nos conducteurs sur leurs chevaux marchant au pas, les chariots de parc, les fourgons. Une image d'un autre temps, accentuée par le contraste avec ceux qui nous croisent.

Le lendemain, nous restons au cantonnement. Nous regardons défiler l'armée allemande. Tout est nouveau, intéressant. Cela doit être un bonheur de faire la guerre avec un pareil armement, au lieu de la faire avec des chevaux et des mousquets.

Les motociclettes sont deux fois plus grosses que les nôtres. Des voitures de reconnaissance tout terrain pour deux ou trois passagers, dessinées pour permettre une prompté évacuation. Je regarde de près les transporteurs de troupe à chenilles arrière que j'ai aperçus sur la Somme pour la première fois, et qui m'avaient intrigué. Ce sont des sortes d'autobus découverts. Ils transportent une quinzaine d'hommes. Il y a aussi de nombreux engins blindés. Il semble qu'à chaque véhicule est accroché un canon antichar.

C'est une véritable exposition qui ne nous lasse pas. L'organisation est à la hauteur du matériel: déjà un atelier de réparation est monté. Des mécaniciens démontent des moteurs.

Un officier se propose pour donner des explications. Il éprouve une fierté justifiée de son équipement. Ce qui me frappe est non seulement la solidité du matériel, mais l'ingéniosité du détail, le souci du pratique dont il témoigne. Un motocycliste me montre comment les bidons d'essence sont dessinés de façon à être transportés aussi bien sur le côté des motos que sur les pare-chocs des voitures. Sa capote, en une sorte de tissu imperméable, peut être transformée en un court capuchon qui protège les cuisses, sans que les pans risquent de s'engager dans les rayons des roues. Je revois en pensée nos conducteurs, à cheval sous la pluie, enveloppés dans des capotes en laine qui s'imbibent d'eau et conservent l'humidité.

Un officier me dit en français, en haussant les épaules, après avoir jeté un coup d'œil sur nos chevaux:

- Vous ne pouviez pas faire mieux que ce que vous avez fait.

Il prend un de nos casques et le martèle avec le sien: le cimier s'en va, puis c'est la visière et le pare-nuque qui se détachent. Enfin c'est la calotte qui se cabosse. Son casque reste intact. Il est fait d'une seule pièce emboutie à la presse, au lieu d'être constitué d'éléments sertis. Même la couche de peinture qui revêt le casque révèle un choix plus judicieux: elle est parfaitement mate alors que, pour éviter un reflet qui nous aurait fait repérer, nous devons recouvrir les nôtres d'une couche de boue séchée.

Une question se pose à laquelle je n'ai pas de réponse: pourquoi cette incapacité en France de ceux qui sont chargés de préparer la guerre? Comment expliquer que les leçons de 70 n'aient pas été retenues en 1914 et celles de 1914 en 1939. Comment expliquer les

pantalons rouges de l'avant-dernière guerre et le bleu horizon qui lui a succédé. Comment expliquer en 40 l'inanité des moyens de combattre les chars?

Peut-on dire que l'on trouve dans le domaine de la stratégie, des conceptions militaires au plus haut niveau, une compensation à cette déficience dans le secteur de la pratique et du matériel? La réponse est non. J'ai vu de près la ligne Maginot. Sa conception était absurde. Comment imaginer que des forts enterrés, éloignés les uns des autres, puissent empêcher les chars de passer? Et comment expliquer cette idée folle qu'a eue Gamelin de lancer le corps de bataille français en Belgique?

De Gaulle a tiré un immense prestige d'avoir « inventé » la division blindée, la D.B. La force de rupture des chars avait déjà été démontrée en 1918 par l'armée française lorsqu'elle avait enfoncé le front ennemi, en Champagne le 18 juillet, avec 500 blindés - alors que les Allemands n'en avaient aucun. Les grouper de manière à casser le front sur une largeur suffisante pour leur permettre de pénétrer en masse dans les arrières de l'adversaire ne semble pas une idée vraiment neuve et aussi géniale qu'on l'a dit.

J'aurais aimé trouver dans *Le fîj de l'épée*, et *Vers j'armée de métier* quelques suggestions pour élaborer une riposte valable aux moyens offensifs que de Gaulle préconisait et dont il avait raison de prévoir qu'ils seraient mis en œuvre par l'adversaire. De telles suggestions sur la défensive eussent été aussi utiles que sur l'offensive. Elles l'auraient peut-être même été davantage, compte tenu d'une disparité de forces que l'on pouvait prévoir.

La retraite

Il Y a eu *blitzkrieg* en Pologne d'abord, puis en France, puis en Russie, pendant les deux premiers mois. Ce fut ensuite l'automne et la boue dans les plaines russes, auxquels succèdera la glace de l'hiver.

Alors fut mis en lumière comment des obstacles naturels pouvaient retirer à l'assaillant cet avantage écrasant que lui donne un canon sur chenilles avec ses servants, derrière 70 mm d'acier, amené à quelques dizaines de mètres d'adversaires sans protection et immobilisés.

Progressivement, après 40, l'équilibre entre le projectile et la cuirasse, entre l'offensive et la défensive, se rétablit. En Italie en 43, l'offensive alliée s'enraya. Les Allemands n'avaient que peu de chars. Ils réussirent à bloquer les offensives alliées. Les *Sherman* s'empêtrèrent dans les décombres de Monte Cassino et butèrent contre une artillerie qui avait su mettre à son profit le large champ de vision qui fait défaut à l'engin entièrement blindé.

Dès 1942, dans le désert, Rommel avait utilisé avec succès ses canons de 88 antiaériens contre les chars. Grâce à leur champ de tir tous azimuts, ils pouvaient suivre les engins adverses dans leurs déplacements et leur enlever une bonne partie des avantages de mobilité qui leur avaient tant servi contre notre artillerie dans la bataille de la Somme*.

Plus tard, aux Etats-Unis, je devais utiliser cet exemple pour justifier les caractéristiques d'un nouveau modèle d'affût (le M.A.R.) dans une petite brochure sous le titre *Commentary on a New Development in Artillery*, préfacé par le colonel John Coleman, éditeur du *Field Artillery Journal*.

* C'est aussi à des 88 qu'est attribué l'échec des blindés de De Gaulle devant Abbeville le 4 juin.

La thèse développée fut approuvée par les uns - le général d'armée Omar Bradley m'adressa de Tunisie une lettre manuscrite de félicitations; elle fut combattue par d'autres, les plus nombreux, qui récusait tout ce qui n'était pas spécifiquement « tourné vers l'offensive ».

Une remarque à propos de cette brochure. Elle ne contenait, bien entendu, aucune indication sur les dispositifs mécaniques proposés pour une réalisation. On peut néanmoins être surpris qu'en pleine guerre de tels sujets puissent être débattus sur la place publique. A vrai dire, le plus important de ce *commentary* étaient les croquis sur trois des 42 pages.

Sur les ouvrages destinés au public, ces trois pages étaient blanches. J'avais souhaité que chacune portât le *censored* qui lui aurait fait de la publicité, mieux encore, un grand rectangle noir de "caviar". Mais les autorités américaines ne se souciaient guère de censure d'opinions. En quoi elles avaient raison. Il y a aux Etats-Unis tellement d'informations, de faux bruits, de contradictions, d'affirmations aussitôt démenties qu'affirmées, que le plus malin ne peut espérer s'y reconnaître.

J'avais un ami, Ralf Vermont, vice-président d'une grande société de pétrole. Avant la guerre, il la représentait à Paris. Il était maintenant replié à New York. Un jour d'octobre 1942, j'allais lui rendre visite dans son bureau du Rockefeller Center. Nous parlons de tout. Ralf était grand amateur de tapis. Il en avait une belle collection. J'étais aussi amateur, peut-être autant que lui, mais, faute de moyens, sans aucune collection. La conversation tomba sur un chiraz que j'avais vu chez lui.

- Ce chiraz que vous admirez, mon cher ami, je l'avais évacué à temps, il est maintenant dans ma propriété d'Alger.

La retraite

Je savais qu'il avait en effet une belle propriété en Afrique du Nord. Je lui dis mon regret de le savoir séparé d'une aussi belle pièce.

- Plus pour longtemps, heureusement.

Cela lui était venu du fond du cœur et sans qu'il eut réfléchi à la portée de ce « plus pour longtemps ». Il fallut bien qu'il me donnât quelque explication. Après différentes circonvolutions d'où je le débusquai facilement, il me dit qu'il allait être chargé de diriger la pose d'un pipe-line d'essence « destiné à alimenter les troupes alliées qui allaient débarquer dans quelques jours en Afrique du Nord ».

Avant que nous nous soyons séparés et après que je l'eusse congratulé de ses prochaines retrouvailles avec son chiraz, il me répéta plusieurs fois, avec force:

- Et surtout ne le répétez pas!

Huit jours plus tard, la flotte anglo-américaine croisait devant Gibraltar. Les services de renseignements allemands s'interrogeaient sur sa destination.

Il en est heureusement ainsi aux Etats-Unis. Peu de temps avant le débarquement allié en Afrique du Nord, un livre avait paru avec un grand succès sur le *soft belly* de l'alliance italo-germanique. Le *soft belly* était l'Afrique du Nord, jugée comme le « ventre mou », susceptible d'offrir la moindre résistance.

Le libéralisme américain leur a servi. Il a créé un brouillard d'informations qui a confondu les services de renseignements ennemis.

Le sens de la guerre aurait-il changé si nous avions disposé des divisions blindées que préconisait de Gaulle? Je ne le crois pas. En 1939, pendant que le gros de l'armée allemande était en Pologne, les D.B. de

La retraite

l'armée française auraient probablement pu pénétrer en Allemagne. Elles n'auraient pas fait plus de 20 km. Les Allemands connaissaient la parade et l'avaient organisée. Les belligérants se seraient alors installés dans une guerre de position. La supériorité industrielle de l'Allemagne lui aurait donné l'avantage avant que Hitler se retourne contre l'URSS et avant que les Etats-Unis interviennent. En 1945, en dépit des bombardements, sa production d'armement était très supérieure à celle de 1939. C'est pourquoi, si paradoxal que cela paraisse, je crois qu'il a mieux valu pour la France être mise hors de combat très vite. Un *knock-out* au premier round abîme moins un boxeur qu'un *knock-out* au dixième.

Au cours de mes promenades à bicyclette, en traversant les villages, je ne manque pas de m'arrêter pour regarder le quelquefois naïf, mais toujours touchant, soldat en pierre - plus souvent en béton - en dessous duquel sont gravés les noms des enfants du pays « morts pour la patrie ». Il y a la liste trop longue, beaucoup trop longue, de 14-18, et aussi celle qui y a été ajoutée, de 39-45 souvent heureusement brève. Alors le souvenir de ces quelques semaines de printemps 1940 me revient en mémoire et je me dis que, peut-être, cette disproportion des forces qui m'exaspérait a été salutaire.

Le village dans lequel nous cantonnons ce mercredi 26 juin prend un air de vacances. Tout autour, des sentinelles veillent, mais à l'intérieur nous circulons librement. Dans la boutique du coiffeur, je me fais couper les cheveux, tandis que, sur le fauteuil voisin, un officier allemand se fait raser.

Les cantines ont été rassemblées sur la place du village (dont une valise-butin prélevée à Oourcelles pour remplacer mes bagages passés à l'ennemi). Nous les récupérons et nous constatons qu'elles ont été ouvertes. Nous protestons auprès de l'officier allemand en charge. Il nous répond que ces cantines avaient été pillées par des Sénégalais la nuit précédente. Du fidèle Mazelot qui, débrouillard comme il l'est, a réussi à obtenir une permission de sortie, nous apprenons que ces Sénégalais avaient la peau blanche et qu'ils portaient des uniformes gris.

Dans l'après-midi, notre équipement fut inspecté officiellement cette fois; les quelques armes qu'il contenait furent enlevées. C'est alors que nous constatâmes, pour la première fois, quelques ratés dans l'organisation de l'armée allemande. Le *feldwebel* qui inspectait n'avait pas un manuel décrivant avec précision en quoi consistait une arme dangereuse. Ce qui posait le cas du rasoir. Le commandant en avait deux, un vieux modèle à lame et un Oilette. Il voulait garder le premier, ce dont, le connaissant, nous ne fûmes pas étonnés. Ce qui l'était, est qu'il avait entrepris de persuader le *Peldwebel*... que c'était le Oilette le plus dange-

reux. Il arriva tout de même à ses fins, mieux, il garda les deux rasoirs.

Des reçus furent distribués en échange des sacoches en cuir qui étaient des possessions personnelles. On nous promit un paiement qui n'eut jamais lieu. Tout de même le geste était beau. La procédure fut la même pour les officiers d'une batterie antiaérienne qui avaient leur voiture avec eux.

Le commandant eut moins de chance: son cheval de selle qui nous avait suivi pendant toute la retraite, sans, je dois le dire, qu'il l'ait jamais monté, lui fut enlevé sans compensation. Il eut la satisfaction de voir un sergent allemand se casser le bras après avoir essayé de dompter cet animal dont nous connaissions le caractère ombrageux.

Quant à mon revolver, symbole (presque) d'une épopée, il me fut enlevé. J'avais pensé que cette relique serait ignorée. Elle ne le fut pas. Peut-être y avait-il chez eux un collectionneur.

Le même sort échut à mes jumelles. Je les avais empruntées à Paul; des Zeiss excellentes. Il avait été un peu réticent. J'avais dû faire appel à son patriotisme. L'armée m'avait attribué en guise de jumelles... un télescope du genre de ceux dont les marins se servent pour scruter l'horizon.

Il n'y a pas d'appareil d'optique qui convienne plus mal à l'observateur d'artillerie. Son champ de vision étroit ne s'accorde pas avec la dispersion inévitable des points de chute. Je n'ai pas fait une étude approfondie des coûts relatifs d'une jumelle et d'un obus de 155 avec sa gargousse, mais je suis convaincu qu'avec un obus on paierait plusieurs jumelles. Or, faute d'une bonne et large vue pour l'observateur, ce sont des dizaines de

La retraite

coups tirés pour rien. J'ai dit mon appréhension de ne pas repérer l'arrivée des obus du Ve groupe. Je me sépara - on me sépara - de mes jumelles avec regret. Paul le ressentit encore plus que moi.

Cette journée, en intimité avec la Wehrmacht, fut riche d'enseignement.

Elle me confirma les observations que j'avais déjà faites sur le rôle de la « mécanique » comme assise, en quelque sorte, de toutes les activités.

Les chemins de fer doivent transporter voyageurs et marchandises dans des conditions déterminées. Ils n'y parviennent qu'en associant le matériel, et pas seulement le matériel roulant, à des ateliers de fabrication et d'entretien, et en mettant la mécanique au service des exigences d'exploitation.

On peut élargir le concept de mécanique en le définissant comme la fabrication, le façonnage d'objets à partir d'une matière première, et l'agencement de ces objets en vue de certaines fonctions. Qu'il s'agisse de chirurgie, d'informatique ou de monnaie, leurs progrès sont sous la dépendance de progrès en mécanique.

J'avais eu sous les yeux une activité, la guerre; j'avais maintenant, sous les yeux, l'emploi judicieux qui avait été fait de la mécanique pour la gagner.

Nos grands dirigeants militaires l'ont ignoré. Je suis sûr qu'ils auraient trouvé des excuses: la pression budgétaire, l'indifférence de l'opinion, etc. C'est ailleurs qu'il faut trouver la raison d'une défaillance que les Français devraient ressentir plus que d'autres, car c'est celle de l'intelligence.

Le matin suivant, nouvelle étape de quelques kilomètres en voiture, Invites et transportés par la Wehr-

La retraite

macht. Nous sommes internés à Charroux en attendant notre libération, conformément aux stipulations de l'armistice.

Le code militaire sépare les officiers et la troupe. Nous faisons nos adieux à nos canonniers. Personne ne songe à plaisanter. Le commandant est sombre. Ce Ve groupe du 237 R.A.L.D.H. qu'il a tant fait pour maintenir pendant cette longue retraite, il le voit se désintégrer. Chacun de nous a eu directement sous ses ordres un plus ou moins grand nombre d'hommes. Des liens se sont créés, très forts. Je vois bien que Mazelot et ses camarades sont aussi tristes que moi. Caron est au bord des larmes.

L'expérience de 39/40¹ a été courte, mais elle m'a appris beaucoup de choses. J'ai, non découvert, mais confirmé, la possibilité de liens étroits entre les hommes d'origine et d'éducation, de niveau social, de milieux (des termes que je n'aime pas, mais il n'y en a pas d'autres) différents.

Ce qu'on appelle aujourd'hui la « communication » exige des efforts, une technique. Dans l'armée, en temps de guerre, cela vient tout naturellement. La vie en commun, le danger, sont plus efficaces que les leçons et un apprentissage.

On arrive vite à bien se connaître quand on court à droite, à gauche, à la recherche de « points de vue » d'où découvrir des « engins blindés ». Les barrières hiérarchiques s'effacent. Les relations s'établissent qui n'affectent en rien l'autorité. Le plus sceptique, le plus indifférent, ne peut manquer de sentir sa responsabilité - et le besoin peut-être de se surpasser - lorsqu'il sent le regard de ses hommes se fixer sur lui, et qu'il entend:

La retraite

- Alors, mon lieutenant, maintenant qu'est-ce qu'on fait?

Cette interrogation, je l'ai entendue souvent. Alors, le « mon » de « mon lieutenant » prend tout son sens. Il signifie « Vous êtes mon chef, je vous dois l'obéissance, mais vous me devez la décision judicieuse et éventuellement l'assistance ».

« Alors, mon lieutenant, qu'est-ce qu'on fait? », à ce moment-là, je ne demandais pas un avis, une opinion. C'était avant, et surtout en les écoutant parler entre eux que je profitais de leurs réflexions, souvent surpris de cette sagesse populaire qui n'est pas ce qu'on appelle la culture mais qui la vaut bien.

Ce n'est pas la même façon de raisonner, ni la même façon de comprendre, que celle qu'on acquiert dans les amphithéâtres des grandes écoles ou même à la table familiale. Cela est tout autant mêlé de préjugés, mais avec un étonnant bon sens, et dans une étroite dépendance de l'expérience.

Avant d'arriver à Charroux: dans les champs, des paysans sont déjà au travail. Nous croisons quelques chariots de ferme. L'un d'eux, chargé de balles de foin, est tiré par des chevaux dont le poitrail calleux montre que, peu de jours auparavant, ils tiraient des « chariots » militaires. Seule l'armée, en effet, harnachait ses chevaux avec des bricoles sur le poitrail, au lieu de colliers au garrot. Plusieurs ouvriers agricoles suivent le chariot. Si les chevaux sont calleux là où il ne faudrait pas, les ouvriers, eux, ne le sont pas là où il faudrait, car, sur les mains, on n'aperçoit aucune trace de travaux des champs.

La retraite

Pour notre cantonnement à Charroux, les « autorités » ont choisi ce qui, avant la guerre, était un « jardin d'enfants », ce qu'on appelle aujourd'hui « une maternelle ». On pourrait y voir une certaine malice de la part des Allemands, mais tous ceux qui les connaissent excluent cette hypothèse.

Le bâtiment, sur deux étages, est très propre, bien meublé de pupitres et de bancs à la taille d'enfants de moins de sept ans. Une inscription sur le mur rappelle le nom de la bienfaitrice, et aussi le but de cette institution : être réservée à des petits enfants. Afin de bien marquer cette attention, je suppose, et d'en assurer le respect, chaque objet, chaque meuble, est spécifiquement dessiné pour leur taille: les pupitres et les bancs, les casiers des vestiaires, les sièges et les lavabos de toilette, les agrès; dans la cour: une barre fixe qui me vient à la ceinture, un panier de basket aux épaules.

Nous sommes, dans ces locaux, une cinquantaine d'officiers de tous grades, de l'aspirant au colonel, de tous âges et de toutes armes, infanterie, génie, artillerie, cavalerie... et aussi de toutes tailles, il y a des grands, il y a des petits. Les grands se trouvent comme Gulliver chez les Lilliputiens. Les petits s'accommodent plus facilement de l'ameublement miniature. Seuls, le siège et le bureau de la maîtresse d'école sont à des dimensions normales.

Pour le premier repas, nous réunissons les pupitres, et nous nous asseyons, ou plutôt nous nous accroupissons sur les petits bancs. La chaise de la maîtresse d'école est attribuée au colonel. Il domine l'assemblée. On pense à un conclave d'évêques prosternés aux pieds du pape. Le commandant ironise.

La retraite

- On devrait mettre le fauteuil avec le colonel sur des brancards et le porter à bras en procession, en chantant des cantiques.

Dans la nuit, nous dormons sur la paille fraîche procurée par les habitants.

Dans l'après-midi du lendemain, nous recevons la visite d'un officier allemand. Nous faisons cercle autour de lui. Cela fait tout à fait boy-scout: le feu de camp, le soir. Le jeu, cette fois, consiste à écouter l'officier, à lui poser des questions.

Il nous prédit notre avenir, tel que le Führer va l'organiser. Son français est excellent.

- Tout est simple et clair. La paix va être signée dans un mois. L'Alsace et la Lorraine retourneront à l'Allemagne à l'exception de certaines enclaves qui resteront françaises. L'Angleterre sera envahie dans les trois semaines, et contrainte à demander la paix.

Puis, s'adressant à nous de la façon la plus persuasive:

- Pourquoi vous autres, Français, ne faites-vous pas cause commune avec nous pour combattre ces perpétuels fauteurs de troubles que sont les Anglais. Ils ont brûlé Jeanne d'Arc et ils ont emprisonné Napoléon à Sainte-Hélène. Vous vous demandez ce que va faire l'Italie, ne vous inquiétez pas.

Avec un sourire, il ajoute:

- Ils n'auront pas grand-chose. Vos colonies? Je vois pour elles un futur merveilleux. Vous êtes de grands colonisateurs. Nous vous attribuerons de larges morceaux de l'empire britannique; l'empire français sera plus grand qu'avant la guerre. Alors règnera un ordre nouveau, sous notre Führer. Nous vivrons tous dans l'harmonie et le bonheur.

Le ton, comme le fond, est simple, clair, bien articulé... et stupéfiant. Après son départ, nous regardons le commandant. Nous nous attendons à une explosion, à des hurlements, à une de ces démonstrations péremptives dont la logique, souvent inattendue, nous fascinait. Mais rien. Le commandant ne dit rien. Pour la première fois, nous le voyons réduit au silence. Tout simplement, il avait le souffle coupé.

Je suis sûr que si l'am phi du chargé de propagande allemand ne lui avait pas coupé le souffle, nous aurions entendu du commandant:

- Capitaine, je parierai ma solde contre la vôtre que dans quelques années, les alliés paraderont à Berlin.

Pour nous, c'était la naïveté de cet épisode qui nous étonnait. Il y en eut d'autres exemples. Quelques-uns d'entre nous étaient Alsaciens. Les Allemands les avaient repérés parce que très vite ils avaient fait fonction d'interprètes. Alors on leur avait fait valoir « l'honneur » de changer d'uniforme sans perdre leur grade.

- Il Y en a là tout prêts, le tailleur du régiment est à votre disposition.

Les Alsaciens racontaient cela en haussant les épaules. Un peu plus tard, il y eut tout de même une défection qu'ils mirent sur le compte de l'implantation en Alsace, après 1871, d'Allemands de « l'intérieur ».

Le colonel avait été informé que nos hommes se plaignaient des manières d'un jeune officier d'infanterie français qui était chargé de commander les corvées. Les hommes n'y mettaient évidemment aucun enthousiasme, ce qui agaçait l'officier. Ils les avait menacés rudement et d'une manière différente de celle à laquelle nous les avions habitués. Cet officier était tout juste

La retraite

gradé de l'école d'infanterie de Saint-Maixent. Il semblait en bons termes avec les Allemands et leur servait d'interprète. Il était venu nous voir plusieurs fois. Nous avons été désagréablement surpris de l'entendre dire « nous » en parlant des Allemands aussi bien que des Français. On ne parlait pas encore de collaboration. Nous nous demandions ce que cela signifiait, il semblait que nous avions affaire à un faux-jeton.

Notre colonel demanda à être reçu par le colonel allemand du régiment qui occupait le village. Il lui fit remarquer qu'il était contraire à l'honneur militaire des deux pays qu'un homme qu'on suspectait d'être un traître restât en uniforme français. Le colonel allemand écouta courtoisement. Le lendemain, le « traître » portait l'uniforme allemand.

Après la guerre, la société pour le compte de laquelle nous raffinions le pétrole avait des liens étroits avec la plus ancienne société pétrolière, Pechelbronn, du nom d'une petite ville d'Alsace qui s'enorgueillissait d'une charte du XVIII^e siècle, signée par Louis XV, autorisant l'exploitation d'un produit d'emploi alors limité... au graissage des essieux.

Au cours de la première guerre, les ingénieurs de Pechelbronn avaient été mobilisés dans l'armée allemande. Au cours de la seconde, cela devait se montrer utile. Pechelbronn, redevenu français, avait récupéré ses ingénieurs, dont beaucoup de l'autre bord étaient des vétérans.

Pendant l'occupation, un détachement de la Wehrmacht passait dans la rue, devant l'immeuble de la société. Une secrétaire alsacienne, au comble de l'énergie à la vue des uniformes *feldgrau*, cracha par la

La retraite

fenêtre. D'où arrêt du détachement, visite en arme de l'immeuble, annonce de sanctions.

Un des ingénieurs, nommé Muller, avait eu une conduite brillante sur le front russe. Il mit en évidence sa croix de fer de première classe sur la poitrine. Conformément au règlement militaire de l'armée allemande, l'officier de gendarmerie auquel il rendit visite se leva, se mit au garde à vous. Dans une telle position, il est difficile pour un militaire de faire autre chose que d'obtempérer. Les sanctions furent levées.

Petit à petit, notre « internement » s'organise. Nous sommes enfermés dans l'école, mais nous disposons de la cour de récréation. Elle est vaste et plantée de superbes châtaigniers. La nourriture est bonne et abondante. Les repas préparés par les Allemands, à midi, consistent en soupes de riz, de haricots, avec des morceaux de viande; c'est lourd, mais nourrissant. Pour le dîner, saucisses, fromage et pain, la ration du soldat allemand. Le cuisinier de la roulante germanique est ravi quand nous envoyons nos compliments. Pour compléter le menu: des plats préparés par le cabaretier du village.

Grâce à ce régime, nous récupérons rapidement. Nous avons tous beaucoup maigri pendant les deux derniers mois, mais l'inaction commence à nous peser. Nous sentons le besoin de prendre de l'exercice. Le préau de l'école est un plateau d'évolution' idéal. Le lieutenant Lemoine, dans le civil moniteur de gymnastique, organise des jeux et des séances d'exercice. Deux fois par jour, nous trottons - on dirait aujourd'hui nous joggions - autour du préau. Nous nous plions jusqu'aux orteils. Nous nous opposons deux à deux, par les mains ou dos à dos. Dans les premiers temps, les officiers supérieurs ironisent, se tiennent à l'écart, puis bientôt nombre d'entre eux nous rejoignent mais pas pour n'importe quel jeu... Que penserait-on d'un lieutenant colonel et d'un chef de bataillon se dandinant en face l'un de l'autre paume contre paume?

La retraite

Les conversations sur les « événements » remplissent les jours et repoussent l'ennui. On essaye d'interpréter en fonction de ses propres expériences, ce qui est maintenant couramment appelé « la pire défaite qu'ait subi la France au cours de son histoire ». Termes répétés à l'envie par les commentateurs, mais qui, curieusement, ne nous pénètrent pas.

J'écoutais autant que possible les conversations des officiers supérieurs espérant y trouver quelques réponses aux questions que je m'étais posées sur des sujets spécifiquement militaires: la ligne Maginot, l'emploi de l'artillerie contre les chars, etc. J'écoutais à une distance respectueuse, car l'internement ne supprime pas les hiérarchies. Je ne trouvais pas ce que je cherchais. C'était surtout des incidents au cours de la retraite - il n'en manquait pas - dont on discutait. Le sentiment chez le plus grand nombre - mais pas chez tous - était que la campagne de France était juste la première bataille d'un gigantesque conflit mondial.

Chacun de nous en trouvait la preuve dans ses propres connaissances et dans ses propres réflexions.

Bernard, dans sa foi chrétienne, refusait de croire que Dieu laisserait ce nouveau paganisme des nazis allemands se répandre sur la terre. Le normalien Janvier évaluait les forces en présence, comparait les ressources.

- On ne doit pas s'attacher de trop près aux apparences, aux événements du jour. En prenant un peu de recul. . .

Le commandant l'interrompait:

- Janvier, en fait de recul, nous avons fait le plein, ce n'est pas la peine d'en rajouter.

Recul ou pas, le commandant n'avait besoin d'aucune démonstration, d'aucun raisonnement. Pour

lui, la victoire finale ne faisait aucun doute. Son tempérament ne laissait place à aucune autre éventualité.

De nos fenêtres, nous pouvions voir l'ancienne abbaye, fondée par un pape français, Urbain II, il y avait près de mille ans. Elle était la fierté de la petite cité dans laquelle nous avons trouvé un asile forcé et que nous savions temporaire. Une tour octogonale du IX. siècle domine les toits pentus aux tuiles brunes, vernissées ou moussues; des ouvertures étroites sont ornées d'arcs romans et de colonnes. Au cours de notre pérégrination, nous étions passés à maintes reprises devant des édifices, produits du génie des hommes et de leur foi pendant des siècles; on pouvait y trouver comme des témoins laissés par nos ancêtres un peu partout dans le pays, pour rappeler à ceux qui viendraient après eux, ce qu'ils auraient à défendre ou à reconquérir.

Telles étaient mes pensées tandis que nous étions assis sur les petits bancs dans le préau ensoleillé, ou, le soir, étendus sur la paille qui couvrait le sol de la classe.

Ce sentiment n'était pas celui qui régnait dans la population. Nous devons nous en apercevoir quelques jours plus tard, une fois rentrés dans nos foyers, selon l'expression officielle. Certes, nous avons vu des réfugiés, nous avons perdu des hommes, nous nous étions battus et nous étions battus. Mais nous ne nous sentions pas surclassés. Nous ne nous sentions pas déçus, nous ne ressentions pas le découragement, le quasi-anéantissement moral que nous devons découvrir dans la population civile.

Vétat d'esprit qui était le nôtre, peut-être pas de tous, mais certainement le mien, avait probablement pour origine le sentiment de réussite - oui de réussite - d'avoir

La retraite

en quelque sorte, avec un lourd convoi de chevaux, narqué un ennemi motorisé.

J'ai dit comment, le 13 juin, en circulant sur les boulevards extérieurs, puis sur la route de Fontainebleau, avec quelques militaires et beaucoup de civils, contre toute logique, je n'étais pas déprimé. A Bobigny, quelques heures auparavant, nous avons « fait reculer » l'ennemi. Ce n'était qu'une avant-garde. Mais c'était pour nous un succès.

Il n'y avait pas que la conviction innée d'une revanche à venir, il y avait autre chose. En cherchant plus loin, je crois que cette « autre chose » était la preuve que nous avons eue de la valeur de la troupe.

Au fond du cœur, et sans peut-être le dire, beaucoup d'entre nous avaient des doutes, des inquiétudes. Les Français, au début des hostilités, étaient dans un tel état de division, d'anarchie intellectuelle, qu'on pouvait se demander comment ils réagiraient une fois au combat. J'imagine qu'en 1914, on s'était aussi posé la question, car les oppositions étaient au moins aussi violentes alors qu'en 1939.

Nos canonniers avaient été de bons soldats. Cela rassurait, faisait oublier les défaillances et adoucissait les amertumes. A Saint-Fuscien, à Breteuil, la troupe avait bien tenu. C'est peut-être à Châteauneuf, en passant la Loire, que le Ve groupe avait prouvé qu'il était fait de bon métal. Après tant d'années, j'ai encore devant les yeux les conducteurs, à demi soulevés sur leur selle, les pieds enfoncés dans les étriers, tirant du poing gauche, crispé, la bride du porteur, du poing droit le mors du sous-verge, pour maintenir au pas les bêtes affolées par le bruit.

La retraite

J'ai l'habitude de compléter, dans un album de photos, les vues familiales classiques par d'autres trouvées au hasard, ou extraites de la collection chronologique de Viollet. L'objet de ces additions est de marquer un événement ou une époque, de situer ainsi dans le temps une image qui, sans s'effacer, va perdre la substance qu'elle tire de l'environnement et du moment.

Pour marquer l'entrée en guerre en 1914 : une photo du départ des troupes à la gare de l'Est. Pour la victoire, en 19, la vue d'une section massée, les faisceaux formés, attendant le moment de défiler.

Les différences d'aspect sont frappantes et surtout dans l'expression des visages. Dans la première: déjà le débraillé dans l'uniforme et aussi des variétés d'attitude, de regard, de comportement qui font réapparaître le civil que chacun était hier encore.

En 19, l'attitude est différente. On perçoit à travers l'image le durcissement des tempéraments. Le danger, la vie commune, la discipline, l'habitude d'obéir et de commander ont modelé les attitudes. L'image n'est plus alors celle de civils que l'uniforme entreprend d'uniformiser, mais celle de soldats.

Nos conducteurs sur leur cheval n'avaient pas le panache des gardes républicains. Mais paradoxalement dans ces derniers jours de juin, ils offraient un plus satisfaisant spectacle que dix mois auparavant.

Même sans canon, un artilleur à cheval a belle allure. Le casque, l'ample capote au double pli dans le dos, serrée par la ceinture, les houseaux composent une image virile, si elle est accompagnée par l'expression des visages, la tenue en selle.

La retraite

Et que pensiez-vous du général de Gaulle en cette fin de printemps 1940 ? me direz-vous.

Je ne me rappelle pas que nous en ayons parlé. Le 18 juin, nous étions sur la route. Les officiers de batterie veillaient sur les hommes et les chevaux, le commandant ~herchait sur la carte le meilleur itinéraire, et moi je scrutais l'horizon afin de découvrir « l'engin blindé ennemi ». Vichy, la collaboration, la résistance, et bien d'autres choses qui devaient plus tard diviser les français, les dresser les uns contre les autres, n'étaient même pas soupçonnés.

A Charroux, la situation telle qu'elle nous paraissait était simple, le caractère impéieux, évident, d'un armistice s'imposait. Il était indiscutable. Comme le dit dans sa préface William Bowe, nous étions comptés *down*, c'était maintenant aux autres à nous relever, à nous remplacer. Ils l'avaient eue belle en laissant les Français se battre seuls. Ils étaient restés bien tranquilles. C'était maintenant le tour des Anglais, dont on savait qu'ils n'avaient que deux ou trois divisions en France, moins qu'en 1914. C'était à eux et aux Américains de poursuivre la lutte contre un adversaire qui était beaucoup moins celui de la France que celui du monde libre.

Le repli en Afrique du Nord? Je ne me rappelle pas qu'il ait fait l'objet de discussions. Il est vrai que l'armistice venait d'être signé. Nous n'en connaissions pas les clauses.

Plus tard, beaucoup plus tard, je me suis demandé ce qui se serait passé si le gouvernement français, au lieu de demander l'armistice, avait choisi de poursuivre la guerre en Afrique du Nord. Il a été près de faire

La retraite

ce choix. C'est probablement l'autorité du maréchal Pétain, qui a fait pencher la balance.

Dans ce cas, il aurait d'abord fallu constituer une tête de pont capable de résister aux Allemands assez longtemps pour permettre aux troupes et au matériel d'embarquer à Marseille, à Toulon et dans d'autres ports. Si on s'y était pris à temps, à Cherbourg.

Je crois que c'était possible. On a été surpris que les Allemands eussent « laissé » ce qui restait des armées britannique et française s'embarquer à Dunkerque. On a cherché des raisons. On a été jusqu'à évoquer la « magnanimité » de Hitler. A mon sens, elle est que la supériorité de la Wehrmacht reposait sur le char de combat. Pour dissocier, démembrer les troupes entassées aux abords de la jetée, il fallait faire pénétrer les blindés. Or, sur un front rétréci, réduit à quelques kilomètres, la défense profitait de tous les canons antichars à une densité qui, combinée avec les obstacles matériels créés par la destruction, permettait de résister.

Le 23 juin, l'armée française avait encore beaucoup d'hommes et de matériel. Elle était certainement en mesure de garnir un front de 50 km d'un canon tous les 25 mètres, du 25 mm au 75. Ils auraient permis d'embarquer.

Reste une question, celle des hommes. On n'aurait pas pu éviter de leur laisser le choix, en d'autres termes, de n'embarquer que des volontaires. Il y en aurait eu, s'ils avaient su que l'alternative était des mois, et peut-être des années, dans des camps de prisonniers.

A partir de là, l'imagination peut se donner libre cours. Il paraît vraisemblable que Hitler aurait tenté de poursuivre l'armée française en Afrique du Nord. Aurait-il pu faire passer assez d'hommes et de maté-

La retraite

riels alors que les marines britannique et française étaient maîtresses de la Méditerranée. J'en doute.

Le mérite de cet arrêt-poursuite de la guerre aurait été surtout politique, psychologique. Auraient été officialisées deux France, une en métropole, en état d'armistice, l'autre à l'extérieur, en état de guerre. Aurait été évité le spectacle absurde et affligeant du maréchal Pétain et du général de Gaulle s'excommuniant mutuellement, et il y aurait eu moins de prisonniers pendant cinq ans dans les stalags.

Ces raisonnements, ces déductions, ces « si », ces « peut-être » et ces « on aurait dû »... ne sont venus que beaucoup plus tard. En ce mois de juin 1940, nous attendions d'abord la fin de cet internement qui devait être de quelques jours mais que nous commençons à trouver long.

Entre les séances d'exercices physiques et les échanges d'opinions sur les événements, notre principale distraction était de regarder au-dessus du mur qui faisait le tour du préau, devenu cour de prison. De l'autre côté de la rue, sur une colline: le camp de la troupe. Dans le haut étaient les soldats blancs; en-dessous, les noirs du régiment colonial. Officiers et soldats étaient maintenus à part; je ne revis pas mes fidèles compagnons du détachement d'observation. Cependant, nous avions des nouvelles grâce aux ordonnances qui circulaient entre les camps, et par le docteur qui soignait les uns et les autres. La troupe était convenablement traitée et nourrie, il n'y avait pas assez de tentes pour tout le monde. La plupart devaient dormir à la belle étoile. Ils en avaient l'habitude, et le temps resta beau durant toute la semaine que nous passâmes à Charroux.

Le camp des coloniaux, en bas de la colline, était installé dans un parc public. Nous pouvions les voir de nos fenêtres: des spahis algériens, indifférents et dédaigneux sous leur turban, des Sénégalais en chéchia, souriants et réjouis. Ces troupes coloniales attiraient beaucoup d'attention de la part des Allemands. Un flot de visiteurs en uniforme *feldgrau* ne cessait de traverser les grilles du parc pendant toute la journée. Cela ne manquait pas d'irriter les officiers de la coloniale qui étaient avec nous. Ils trouvaient insultant que les Allemands visitent leurs soldats comme si c'étaient des animaux dans un zoo.

Les soldats de couleur, comme les blancs, étaient bien traités, mais il était évident que les Allemands ne savaient qu'en penser. Un jeune officier de la coloniale qui était avec nous, un « véto » de Tunis, reconnaissable au croissant sur son képi, fut requis par un major allemand de prendre soin des chevaux du régiment qu'il commandait. Le vétérinaire refusa obstinément. A court d'arguments, l'officier allemand le menaça « de le livrer seul et sans défense aux Sénégalais ». Il pensait apparemment que ces braves Sénégalais étaient des cannibales.

Nous ne sommes pas sans nouvelles du monde extérieur. Les deux filles du cabaretier nous apportent des plats préparés par leur père, nous bavardons: petit à petit, la vie redevient normale dans le village. Les Allemands sont partout. La multiplication rapide des uniformes verts fait penser à la prolifération des doryphores dans un champ de pommes de terre.

Le grand sujet de conversation, d'après ce que nous comprenons, est le tracé de la ligne de démarcation. Cette ligne passe tout près de Charroux. Elle pose déjà

La retraite

de nombreux problèmes aux habitants du village qui ont constamment affaire de l'autre côté de la ligne.

Cette ligne est comme une nouvelle frontière qui partage le territoire. Nous pourrions avoir à la traverser sans demander la permission. Nous essayons de rassembler toutes les informations sur la manière dont les passages sont contrôlés et la surveillance exercée.

Parmi nous se trouvent plusieurs officiers d'un régiment d'artillerie antiaérienne. Au moment de l'armistice, ils étaient tout près de la future ligne qui allait séparer la France en deux.

La question est de savoir de quel côté ils se trouvaient, au moment où ils ont été ramassés. Si c'était au-delà, les Allemands devaient les relâcher immédiatement. Si c'était de l'autre côté, ils devaient partager notre internement. C'était un peu comme à un match de tennis. Il suffit de quelques centimètres pour gagner le point ou le perdre.

Ce qui était le plus curieux était la discussion interminable entre capturants et capturés. Les textes officiels, les cartes, des cartes allemandes car nous n'en avions pas d'autres, étaient scrutées avec soin; chacun faisait valoir ses arguments. Enfin, un jour, un autobus s'arrête devant notre prison. Les artilleurs anti-aériens montent dans l'autobus et s'en vont. Ils avaient obtenu gain de cause. Nous leur disons au revoir, mais fraîchement. Nous n'avions pas beaucoup aimé l'insistance avec laquelle ils avaient demandé à notre colonel de veiller à ce qu'aucun de nous se glissât parmi eux.

Nous passons à peine une semaine à Charroux. Je regarde au loin, au-delà du mur: des champs, des bois qui me sont interdits. Je ressens une envie quasi

physique de les parcourir. Une expérience qui n'est pas inutile pour apprécier la liberté.

Lemoine, Devos et moi, nous commençons à faire des plans d'évasion. Nos sentinelles sont souvent changées. Les seuls permanents sont des gendarmes reconnaissables au croissant en métal qu'ils portent autour du cou, tenu par une chaîne, un reliquat symbolique des armures dont était revêtu ce corps fondé au XIV. siècle. L'évasion paraît facile: nous savons que, le dimanche suivant, nous serons autorisés à assister à la messe. Durant l'office, nous grimperons dans le clocher, une étape vers la liberté.

Les deux filles du cabaretier sont charmantes. Nous le leur avons dit. Elles y ont été sensibles. Elles nous ont promis de placer des vêtements civils dans les combles du clocher de l'église. Saint-Sauveur en est le patron. Une référence incomparable pour qui veut se sauver. Nous attendrons la nuit. Entrés en uniforme dans l'église, nous en sortirons en pékin. Un effet du mystère de la messe que Bernard, qui doit officier, ne désavouera pas. Les Allemands n'ont pas relevé nos noms. Il n'y a pas d'appel. Trois manquants, cela ne se remarquera pas.

Sauf peut-être l'absence de Lemoine, car il est superbe notre camarade Lemoine. Il bombe le torse sous la tunique. On n'est pas professeur d'éducation physique pour rien. Ce n'est pas tout, son uniforme est tout neuf. Il l'a gardé dans sa cantine pendant toute la campagne, jusqu'au jour où le convoi a été attaqué près de Breteuil. Heureusement, le fourgon dans lequel était la cantine a été sauvé, et aussi l'uniforme tout neuf qui était dans la cantine. Mais Lemoine était maintenant prévenu. Il ne voulait pas défier la chance. A dater de

La retraite

ce jour, le ve groupe compta dans ses rangs celui qui était peut-être le seul lieutenant d'artillerie de l'armée avec un uniforme flambant neuf. Après avoir commencé la retraite aussi mal fagoté que les autres, il l'achevait, resplendissant.

Et il Y avait le képi. Un cylindre parfait grâce à une forme dont Lemoine vantait l'agencement. Un képi en l'occurrence, cela paraissait incongru à côté de nos calots.

Il excitait ce que Lemoine affirmait être de la jalousie.

Janvier ironisait:

- Ce képi ne peut avoir gardé un tel éclat que parce que celui qui le portait a fait le voyage de la Somme à Charroux en chemin de fer et même en première classe.

Lemoine se défendait en attribuant à ce képi l'admiration que manifestement il avait soulevé chez les filles des cabaretiers.

- C'est à ce képi que nous devons la liberté. Il a droit à votre reconnaissance.

Le dimanche matin, nous sommes prévenus par les autorités allemandes que nous serons réglementairement démobilisés par les autorités françaises à Poitiers. Notre plan d'évasion n'a plus de sens. Il m'est arrivé de regretter de ne pas avoir eu le temps de le mettre à exécution même sans nécessité, à titre d'expérience.

L'office est célébré par Bernard dans la petite église. Nous y assistons, le colonel au premier rang. C'est le dernier sermon de Bernard. Il nous dit que le pays doit porter sa croix, que chacun de nous doit prendre sa part de ses tourments, qu'il n'y a aucune raison de se désespérer car la souffrance est source de grandeur. Il conclut:

La retraite

- Notre pays renaîtra, plus fort et meilleur, de cette épreuve.

Le lendemain, nous nous entassons dans un car militaire qui nous emmène à Poitiers. En route, nous nous arrêtons sur le lieu du combat dont j'ai parlé. Nos gardiens descendent du car. Dans un champ, au bord de la route, des tombes fraîchement creusées. Sur les croix, les casques des soldats allemands tombés là. Un peu plus tard, à Poitiers, nous devons apprendre quelques détails de ce qui fut, peut-être, un des derniers combats de la guerre, puisqu'il eut lieu le jour même de l'armistice. Le passage était défendu par une poignée de cavaliers français, équipés d'un canon de 25. Ils ouvrent le feu à courte distance sur la première voiture de la colonne qui s'approche. Ils la démolissent puis, après elle, plusieurs autres. Le 25 mm est mis hors de combat par un char. Les cavaliers se retranchent dans une ferme sur un côté de la route. Ils succombent finalement après un combat inégal.

Les Allemands affirment que l'embuscade des Français était contraire aux lois de la guerre, puisque l'armistice venait d'être signé. Ils s'emparèrent de plusieurs officiers, dont un grièvement blessé, et s'en servirent comme otages en les faisant monter sur leurs chars. En fait, l'armistice avait bien été signé ce jour-là, mais il ne prenait effet que dans la soirée.

Nous arrivons à Poitiers à cinq heures du soir. Le car monte sur la hauteur où se trouve l'Ecole d'Artillerie. Il s'arrête dans la cour d'honneur. Un bon nombre des artilleurs présents ont passé une année dans cette école, comme aspirants. Ils ont défilé dans la cour. C'est là qu'ils ont reçu leurs galons d'officier. A travers les grilles, on peut voir le panorama de la ville.

Tous les bâtiments, sauf un, sont remplis de soldats allemands. Dans celui qui est vide, un dortoir nous est affecté. Nous entrons. Nous respirons une fois de plus ce fumet bien particulier des chambrées, fait d'odeurs de graisse, de cuir et de poussière.

Dans la salle d'honneur, rien n'a changé: sur les murs, les citations gagnées par l'école et les photos des généraux qui l'ont commandée. Dans le grand amphithéâtre, différents modèles d'obus sur la table du professeur. Sur le tableau noir: un artiste allemand a dessiné le portrait de ses camarades.

Le manège est rempli de soldats français. Nombre d'entre eux, issus de régiments coloniaux, spahis, tirailleurs. Ils semblent abattus et négligés. C'est la première fois que nous voyons des troupes dans cet état. Nous avons fait sur nos propres canonnières une constatation bien différente. Jamais leur tenue ni leur attitude n'auront été meilleures que dans les derniers jours de la guerre. Mais ce qui était vrai pour une unité qui, jusqu'au dernier jour, restait encadrée, commandée, ne l'était pas pour des soldats isolés qui avaient perdu leur régiment.

La retraite

Plus tard, nous entendrons parler des pitoyables conditions d'une partie de l'armée. On nous a affirmé avoir vu des soldats jeter leurs armes. Cela est possible et pourtant, mes éclaireurs, à qui j'avais promis une récompense pour tous les fusils qu'ils pouvaient trouver, car nous en avions besoin, ne mirent jamais la main sur aucun.

Au mess, nous faisons connaissance avec quelques-uns des officiers de l'état-major de l'école; avant l'arrivée des Allemands, ils avaient reçu l'ordre de se replier. Puis était arrivé un contre-ordre leur enjoignant d'attendre. Finalement, un état-major restreint était resté sur place. Maintenant, ils essayaient, avec lui, de résoudre les innombrables problèmes posés par le rassemblement des prisonniers, l'approvisionnement de la population, le retour des réfugiés chez eux.

Notre colonel négocie notre libération. Pour quelle raison celle-là pose-t-elle tant de problèmes, je ne sais; probablement parce qu'un militaire ne peut pas agir sans ordre, et que celui qui doit en donner, en attend un de son supérieur qui lui-même cherche dans la hiérarchie celui qui peut le couvrir.

Il n'est pas dans les habitudes du colonel de se confier. Nous constatons seulement qu'il passe de longues heures en conférence avec les autorités françaises et allemandes. Nous le rencontrons, pensif et silencieux, déambulant dans les corridors. Nous imaginons ses pensées. Trente ans plus tôt, à dix-huit ans, il s'était engagé. Il devait penser au jour où, pour la première fois, il avait franchi les grilles de la cour et s'était vu dans le miroir réglementairement suspendu au mur du corps de garde, vêtu d'une culotte à basane et d'une tunique à brandebourgs.

La retraite

Nous apprendrons plus tard qu'il avait eu quelque peine à faire prévaloir que l'armistice était conclu lorsque nous avions été faits prisonniers, et que le commandant de l'avant-garde, celui du « fini combat » s'était engagé à nous libérer. A cette parole d'officier dont je ne sais ce qu'elle valait, s'ajoutait, paraît-il, que le corps blindé allemand (en fait autrichien) qui nous avait rattrapé était celui qui donnait l'assaut à Saint-Fuscien. Ces officiers étaient admiratifs, affirmaient que nous leur avions « tué beaucoup d'hommes » et que nous méritions une mesure favorable. Comme quoi en temps de guerre les sentiments peuvent être à l'opposé de ceux qu'ils sont en temps de paix.

Nous nous attendons à être libérés à tout moment. Mais chaque fois, pour une raison ou pour une autre, le moment impatientement attendu, est retardé. Nous faisons les cent pas dans la cour, guettant les dernières nouvelles de réunions que Janvier appelle des conclaves.

La patience n'est pas le fort du commandant. Nous avons peur qu'il fasse un éclat. Il tourne en rond à une cadence accélérée en gesticulant et en maudissant le quartier général, l'intendance, le génie et même les Allemands. Mais, chez le commandant, l'agitation et le mouvement sont source de pensée et d'imagination. Une idée prend corps: il a fait partie de l'armée d'occupation en Allemagne pendant huit ans. Il affirme qu'aucun *feldwebel* allemand ne peut manquer d'ouvrir une grille et de présenter les armes à une troupe qui se présente, quelle qu'elle soit, pourvu qu'elle soit en bon ordre et qu'elle marche au pas.

Le commandant formule alors un plan d'action basé sur cette expérience. Il nous fait mettre en rang par trois, par ordre de taille et sans respecter les grades. Puis, il

La retraite

prend la tête et scande un, deux, un, deux, un, deux. Nous commençons par tourner deux fois autour de la cour d'honneur. Au deuxième tour, le rythme est parfait, nos talons martèlent le sol en cadence. Le moment est venu de se présenter à la grille. Le *[eldwebel* s'avance... Il ne présente pas les armes, en l'occurrence son fusil. Au contraire, il le pointe sur nous. Le commandant essaye de parlementer. Vainement.

Il commande alors « demi-tour, marche ». Là, je dois dire qu'il y eut un certain cafouillage, dû tout autant à la complexité du mouvement appris mais oublié, qu'à la déception ressentie de notre tentative avortée.

Vessentiel reste intact. Voptimisme du commandant demeure. Mieux, son impatience est calmée.

Nous essayons à plusieurs reprises de voir nos hommes. Ce n'est pas possible. Nous apprenons qu'ils vont être amenés jusqu'à la ligne de démarcation et relâchés au point de passage.

Enfin, nous recevons nos laissez-passer, libellés comme suit: « En accord avec les autorités allemandes, le colonel X, commandant telle unité du département, envoie le lieutenant... dans ses foyers ».

Nous entassons nos valises et nos paquets dans une charrette à bras, et nous laissons derrière nous l'Ecole d'Artillerie. Nous avons été prévenus que, dans la zone occupée, seuls les médecins militaires sont autorisés à porter l'uniforme. Nous avons une heure pour trouver et passer des vêtements civils. La recherche de ce genre d'habillement n'est pas facile. Les troupes démobilisées et les réfugiés se les disputent. Nous nous répartissons dans la ville à la recherche d'un costume, symbole de la liberté. Je réussis à en trouver un grâce à ma taille, un costume noir qui ne me va pas trop mal, et que

La retraite

j'enlève probablement à un jeune marié de la campagne auquel il était destiné.

Comme on pouvait s'y attendre, c'est Bernard qui, dans cette quête aux habits, fait une pêche quasi-miraculeuse. Le voici en costume de golf, veste prince de Galles à carreaux. Il va faire sensation, à son retour à Autun, en pénétrant dans la sacristie de la cathédrale, tous cierges allumés. Il en sourit le premier et prétend que peut-être enfin, ceux qui ne le connaissent pas, en s'adressant à lui en tenue d'officier ne diront plus spontanément « mon père» mais « Milord».

Dans la ville, motocyclettes et voitures allemandes circulent à grande vitesse. Un camion chargé de sacs de farine est arrêté devant une boulangerie. Dès les premiers jours, elles ont été ouvertes, les Allemands ont fourni du carburant. Le pain ne manque pas au marché où nous faisons nos provisions de voyage, les légumes sont abondants, mais le beurre et le lait font défaut. Les magasins sont dégarnis, on ne trouve pas de cigarettes, d'allumettes, de café et de sucre ou de chocolat. Sur les trottoirs, une foule dense, des femmes et des enfants surtout; les soldats allemands enlèvent leur calot lorsqu'ils entrent dans un magasin. Les Français ont déjà ce regard sans expression, avec lequel ils réussirent à ne pas les voir pendant cinq ans.

Tout autour de la gare, les maisons sont démolies; sur une voie de garage s'allongent les restes d'un train incendié. Le trafic a repris. Quelques trains sont annoncés. Sur la place, devant la gare, une foule de réfugiés attendent d'être rapatriés; la plupart d'entre eux en direction du nord. Une affiche est posée qui annonce

La retraite

que le pont sur la Loire n'a pas encore été réparé. La foule se disperse, lasse mais résignée.

Le moment de notre séparation approche. Devos a acheté une bicyclette. Il compte rentrer chez lui en pédalant. Bernard rentre à Autun. Le commandant va à Lyon. Quant à moi, je ne sais pas où la famille se trouve mais je sais que la Savoie est occupée par les Allemands. Finalement c'est ma destination. Je compte m'y rendre en passant par le Midi. Le trafic doit y avoir moins souffert que dans le Nord.

Avec le commandant et quelques autres, nous prenons le train pour Bordeaux. Des deux côtés de la voie, les fils téléphoniques pendent. Des trous de bombes témoignent de récents essais de destruction. Cependant, les voies elles-mêmes ont été réparées, le train circule à bonne allure.

Dans la soirée, nous arrivons à Bordeaux. Les Allemands ont occupé la ville quelques heures auparavant. La grande verrière est intacte. Les trains roulent, chargés de matériel militaire qui paraît neuf. Les employés de la Compagnie du Midi sont à leur poste. Devant le restaurant de la gare, des hôtesses en uniforme bleu foncé distribuent bouillon, café et sandwiches.

Le jour suivant, après avoir dormi dans la salle d'attente, nous jetons un coup d'œil sur la ville. La population de Bordeaux, d'habitude gaie et animée, semble sortir d'un cauchemar, mais la vie se poursuit. Les boutiques sont ouvertes. A un comptoir de fruits devant la gare, la grosse marna qui a toujours vendu ses bananes à cinq fois leur valeur, leur a fait faire de nouvelles pirouettes. Avec son charmant accent méridional, elle me dit que la ville a été bombardée quelques jours avant l'armistice.

La retraite

Plus tard, nous devons en savoir plus sur le dernier jour de la guerre à Bordeaux: des foules de réfugiés assiégeant la préfecture, implorant des tickets d'essence; des gens qui semblaient être saisis d'une sorte d'hystérie en se voyant acculés dans leur dernier lieu de refuge. Nous n'avions assisté à rien de semblable au cours de notre retraite. Les réfugiés que nous avons dépassés étaient calmes. Il est vrai qu'ils n'étaient plus devant les panzers mais derrière. En un sens, comme nous l'avions nous-mêmes constaté, c'était plus sûr.

A midi, nous prenons un train pour Toulouse. Les voitures sont propres, confortables, presque vides. Le train va vite, il observe l'horaire du temps de paix. Nous goûtons avec délice l'élasticité des sièges dans un compartiment de première classe. Après le départ, le contrôleur vérifie nos laissez-passer. A Langon, le train s'arrête, nous réalisons alors ce que signifie la ligne de démarcation. Des soldats allemands montent à leur tour et contrôlent nos papiers. A la station suivante, nouvel arrêt et nouveau contrôle; cette fois, les sentinelles sont françaises. Nous restons dans le couloir et regardons par les fenêtres à nouveau cet uniforme que nous venons de quitter.

Toulouse, Carcassonne, Béziers. Beaucoup de monde dans les gares, mais aucune trace de misère ou de désordre. Les soldats se tiennent bien, comme les civils, il n'y a aucune excitation, simplement une attitude résignée, comme si les gens étaient encore engourdis.

Près de Toulouse, nous voyons dans un champ des avions de chasse, rangés en de longues files, aile contre aile; nous n'en avons jamais vu dans le ciel.

La retraite

A Vienne, le train s'arrête, nous sommes avisés que nous ne pouvons pas aller plus loin. Les Allemands sont encore à Lyon. Le jour suivant, je constate qu'il y a un train pour Grenoble; cela me rapproche de ma destination. Je prends congé du commandant. Il est en civil, dans un vêtement mal coupé, trop grand pour lui, mais même en civil, c'est le chef d'escadron Charrière. Je sens l'émotion me gagner, lui ne traduit aucun sentiment. Il reste impassible, mais dans son regard et dans sa poignée de main, je crois deviner ce qu'il pense. Il ne le dira pas, mais, plus tard, me l'écrira.

De Vienne à Grenoble, le train s'arrête à toutes les stations. J'en profite pour descendre et bavarder avec le mécanicien. Avant la guerre, il appartenait aux Chemins de fer de l'Est. Il me dit qu'il avait vu mon père, qui en était directeur général, au cours d'une tournée d'inspection, et qu'il lui a serré la main. Il était en poste à Belfort. Lui aussi a pris part à l'exode mais pas seul. Conformément aux ordres qu'il avait reçus, il avait pris sa locomotive avec lui. Il était allé d'une rotonde à une autre, de Belfort à Besançon, puis de Besançon à Dijon et enfin à Bourg. Il ajoute que la rotonde de Grenoble était embouteillée par des locomotives provenant de toutes les compagnies.

Grenoble semble avoir été épargnée par la guerre. Les magasins sont bien garnis. On trouve autant de denrées que l'on veut et, merveille des merveilles, les devantures des bureaux de tabac débordent de toutes les marques de cigarettes, américaines et anglaises.

Grenoble n'a reçu que peu de réfugiés. La ville est tout près de la frontière italienne, et pourtant, ce ne sont pas les Italiens qui ont menacé la ville, mais les Allemands. Ils ont été arrêtés par les chasseurs alpins, à Voi-

La retraite

ron. Le colonel des alpins a été tué. Ses obsèques sont célébrées à Grenoble au moment de mon passage.

J'atteins Chambéry le soir, je dois m'arrêter. L'avance extrême des Allemands est devant la ville. Chindrieux est encore à 30 km au nord. J'apprends que les Allemands se préparent à évacuer la Savoie. Il n'y a plus qu'à attendre.

Chambéry fourmille de chasseurs alpins. On parle d'une occupation italienne. Le seul Italien que je vois est un officier bersagliere en train de boire une tasse de chocolat à la terrasse d'un café. Plusieurs jeunes garçons sont autour de lui et admirent son resplendissant uniforme.

Je passe la nuit au Grand Hôtel, près de la gare, un hôtel dont j'ai beaucoup entendu parler depuis. Son propriétaire et directeur est M. Herbelot, dont mon fidèle et précieux ami Lalier épousera la fille, à son retour de captivité.

A neuf heures du matin, le jour suivant, on me dit que les Allemands sont en train de se retirer. Je loue une bicyclette et me lance sur la route à leur « poursuite ».

J'arrive à Aix-les-Bains quelques minutes après le départ du dernier occupant. Des gardes-mobiles m'arrêtent. Je suis obligé d'attendre. Dans les rues, les gens ont le sourire. L'occupation allemande est terminée. La ville n'a subi aucun dommage, mais les magasins ont été vidés. Mon vieil ami, le bijoutier, me dit que pendant les dix jours d'occupation, les soldats allemands ont fait queue à la porte de sa boutique et que la police a dû intervenir pour maintenir l'ordre. Il n'a jamais fait de telles affaires. Il a eu soin d'enlever ses plus belles pièces de l'étalage et de les mettre dans sa cave.

La retraite

Les acheteurs payaient en marks. Dans les premiers jours, il y a eu quelques doutes sur le taux de change mark-franc. Un matin, des soldats entrent dans sa boutique et affirment que, pendant la nuit, le colonel a décidé que le mark valait 25 francs au lieu de 20. Déjà, ils jettent des regards concupiscents sur les plus belles pièces de la vitrine. Mais mon bijoutier n'était pas homme à laisser quiconque, même un vainqueur, faire une bonne affaire sur son dos. Il en réfère à un officier. Ses acheteurs durent renoncer.

Ma pensée n'était plus (ou pas encore) sur la question du taux de change mark-franc lorsqu'un garde-mobile me prévient que la route en direction de Chindrieux est libre. Je saute sur mon vélo. Les seules nouvelles que j'ai obtenues sur le village sont qu'on s'y est battu. Personne n'a pu me donner aucune information sur ma famille.

Me voilà maintenant, pédalant le long du lac du Bourget, sur une route dont je connais chaque tournant. Je l'ai parcourue maintes fois, chaque été, depuis ma petite enfance. A gauche, c'est le lac, à droite la falaise. Les Français ont fait sauter les passages les plus étroits, mais des passerelles de secours ont été posées. De temps en temps, je fais un détour pour éviter un trou d'obus. Devant moi, une voiture allemande arrêtée. Les officiers sont sortis de la voiture et regardent la vue. L'un d'eux prend une photo. Je descends de vélo et attends, derrière, qu'ils repartent. On ne sait pas les idées qui peuvent leur trotter dans la tête en voyant un Français en état de porter les armes, devant eux, peut-être en embuscade...

La route est maintenant déserte, tout est tranquille, le lac toujours aussi bleu. Dans le lointain, j'aperçois

La retraite

la majestueuse masse du Colombier*, accroupie; rien ne me rappelle la guerre dans ce paysage. En Alsace, sur la Somme et même aux abords de Paris, tout parle de bataille. Il n'y a guère d'église, d'édifice qui ne porte les cicatrices d'un bombardement. Les maisons ont été reconstruites après la dernière guerre, les noms des villes ont résonné dans des communiqués. Mais ici, en Chautagne, tout parle pour moi de paix et de vacances heureuses.

Me voici à Chindrieux, je monte la côte dite de « La Fruitière », nom donné en Suisse à ce qu'en France on désigne sous le nom de fromagerie. C'est une grande bâtisse où le lait est converti, partie en gruyère (envoyé en Suisse d'où il repart vers Paris), partie en petit lait alimentant une vaste porcherie dont l'odeur annonçait la côte, bien avant qu'on l'abordât. Je passe devant la Poste. Je m'arrête devant l'épicerie à l'enseigne de *L'Etoile des Alpes*. J'entre. Mme André est derrière son comptoir. Elle lève les bras de surprise quand elle me voit. Un instant, un court instant, je me dis que j'aimerais mieux être en uniforme qu'en civil. Je ne prends pas le temps de lui raconter par quelles circonstances j'arrive à Chindrieux, démobilisé avant les autres.

- Madame André, pouvez-vous me dire où se trouve toute la famille?

- Ils sont tous à Praz et en bonne santé.

Je reprends mon vélo et descends cette côte d'un kilomètre qui figure, dans mes souvenirs, en quelque sorte, l'axe même des vacances passées à Chindrieux. Voici à droite la maison de NeIva, le vieux peintre italien mort il y a longtemps. Ses deux fils ont pris sa place.

*Un pic du Jura: altitude de 1 500 mètres.

La retraite

L'un d'eux est un peu fou, l'autre bon ouvrier; c'est un ami. Puis je tourne à droite, c'est la section de la côte la plus longue sans tournant, c'est là où, enfant, j'ai ramassé de mémorables pelles alors que je la descendais, une couronne de pain frais enfilée sur le guidon.

Puis c'est l'allée de platanes de la propriété. Le pavillon dans lequel nous nous réfugiions en attendant Rittaud, est démoli. Avec sa carriole, Rittaud reliait quotidiennement le chef-lieu Ruffieux à la gare de Chindrieux. A son passage, on lui remettait au vol le courrier. Quand on l'avait manqué, on courait et on le rattrapait, grâce à la côte qui, un peu plus loin, mettait son cheval au pas. J'apprendrai plus tard qu'un sergent alpin a été tué à quelques pas.

Me voici sur la terrasse. Mes pas font crisser le gravier, un crissement comme il n'y en a nulle part ailleurs, produit par les petits galets roulés extraits du lit du Rhône. A Praz, il annonce le visiteur. Quand on entend crisser les galets sur la terrasse, c'est l'enfant qui revient d'une promenade, c'est le facteur qui apporte les lettres.

Il est midi. Tout le monde est dans la salle à manger. Les volets sont mi-clos. Je les ouvre. Qu'ai-je dit à ce moment-là, je ne me rappelle pas, probablement « Vous ne m'attendez pas » ou bien « Y a-t-il une place pour moi? ». C'était là l'occasion d'un mot, d'une phrase qui se serait transmise dans la famille de génération en génération, je crois l'avoir manquée. D'après le récit fait à Mary et qu'elle a fidèlement transcrit, j'aurais simplement dit « Hello ».

Livre IV

L'occupation

J'aurais mieux fait de prévenir. Le choc fut trop brutal. Chez Louise, il déclencha une crise de nerfs qui fut longue à se calmer. Nancy montra sa parfaite maîtrise d'elle-même. Quant à Paul qui, avec son pessimisme chronique, ne comptait probablement pas me revoir, ce fut certainement pour lui un grand bonheur; mais, dans ses Mémoires, il n'en dit rien.

La maison était pleine. Ma sœur aînée, Yvonne Latour avec ses enfants; ses belles-sœurs Suzanne et Madeleine avec les leurs. Ma cadette Nicole n'était pas là. Elle avait été emportée par le flot de l'exode jusqu'à Biarritz. Elle n'était pas là non plus à Chindrieux, à mon passage, six mois plus tard lorsque je suis allé dire au revoir à mes parents avant de partir pour les Etats-Unis. Mon dernier souvenir d'elle date donc de l'avant-guerre.

Une fois les premières émotions passées, je fais un bref récit de ce que j'ai vu de la guerre. La famille savait que j'étais sur la Somme. Sans dévoiler de secrets militaires, j'avais évoqué, dans une lettre, le voisinage d'une ville où fut signé un traité avec un ennemi dit héréditaire, pour une paix encore plus fugitive que les autres. Paul avait tout de suite localisé Amiens. Les journaux avaient donné des descriptions dramatiques des combats sur la Somme. Et me voilà ressuscité; et bientôt démobilisé dans les règles après une visite au centre militaire de Chambéry.

Paul était le seul homme dans la maison, avec sept femmes et quatorze enfants dont l'aîné avait dix ans.

L'occupation

Il me raconta comment, dans les derniers jours qui précédèrent l'armistice, Praz s'était trouvé dans la zone des combats. Les chasseurs alpins avaient mis des mitrailleuses en position dans le parc. Tout le monde s'était réfugié en dehors de la vallée, dans des maisons amies toutes proches, sur les pentes de la montagne en bas de laquelle se trouve le hameau de Praz.

De la hauteur, à quelques centaines de mètres, ils avaient entendu, plutôt que vu, ce qui en fait, d'après la description qu'on m'en fit, ne dut être qu'un bref engagement. Il y eut tout de même des tués et des blessés, et des dégâts matériels: le pavillon démoli dont j'ai déjà parlé; les piliers du portail martelés par les balles et les éclats d'obus.

Puis, le rouleau compresseur allemand s'était déplacé vers le sud en direction d'Aix-Ies-Bains. Varmistice avait ramené femmes, enfants - et Paul - dans la maison de Praz qui avait alors accueilli ceux qui, de tous côtés, revenaient. Chacun avait eu ses aventures, les civils comme les militaires; des miennes, j'ai fait le récit. Nancy me raconta les siennes. Sa petite famille, Fraulein Bush et les trois enfants, avait été pour elle ce qu'avait été une colonne d'artillerie pour moi.

Le 10 mai, je les avais laissées à Saint-Jean-Cap-Ferrat. Elles y étaient depuis trois mois après avoir passé l'hiver à Chindrieux. Nancy aimait St-Jean-Cap-Ferrat, les palmiers, le ciel bleu, l'air léger et même cette sorte de torpeur qui semblait être tombée sur le pays. C'était la drôle de guerre; peut-être ce qu'on avait annoncé n'était-il qu'un mauvais cauchemar.

Avec Nancy, il y avait Fraulein Bush, nurse professionnelle issue du pays qui fabrique, paraît-il, le meilleur chocolat, et certainement les meilleures nurses.

L'occupation

Fraulein est déjà apparue dans ce récit à l'occasion de mes permissions. Les circonstances allaient maintenant lui donner un rôle qui n'était pas prévu quand elle avait été engagée.

Le 10 mai, je l'ai raconté, était le premier jour de la dernière de ces permissions. L'offensive allemande mit un point final à ce qui avait été la drôle de guerre. J'étais rappelé par mon commandant. Ce fut le premier « Revenez immédiatement ».

Saint-Jean-Cap-Ferrat est à 15 kilomètres de la frontière. On n'imaginait pas que l'Italie resterait neutre. Nancy, citoyenne des Etats-Unis, n'était pas au courant de l'opinion, prévalant chez les Français, que même s'il y avait la guerre entre la France et l'Italie, l'armée italienne ne passerait pas la frontière avant la cessation des hostilités.

La voilà donc avec Fraulein Bush et les trois enfants, dans la Citroën familiale, une grosse bagnole pas élégante mais confortable. Nous l'appelions « la voiture du sacre ». Mon père y tenait beaucoup; c'était probablement pour lui le signe d'un changement d'époque, le passage du cheval au moteur. En rejoignant le 237 hippomobile en voiture, j'avais fait l'inverse.

D'après ce que m'a dit Nancy, le voyage de Saint-Jean à Chindrieux se fit sans encombre; la route était libre. Il y avait eu la veille un bombardement dans la vallée du Rhône. La population du Midi n'avait pas bougé.

L'arrivée à Chindrieux provoqua moins d'émotion qu'on aurait pu croire. La veille, un avion allemand avait été abattu à quelques centaines de mètres du village. L'événement à coup sûr méritait bien de figurer dans les annales d'une commune « qui avait connu, depuis

l'occupation

mille ans, une paix ininterrompue» Ge prends cette remarque dans les notes de mon père qui me semble faire une erreur car en 1815 des troupes alliées sont entrées en Savoie; on s'est même durement battu. D'autres batailles plus importantes ont laissé dans l'ombre cet épisode).

Un jeune garçon, après la chute de l'appareil, courut chez ses parents, prit le fusil de chasse de son père, sauta sur sa bicyclette et réussit, seul, à faire prisonnier quatre aviateurs. Quelques jours plus tard le général, je ne sais pas son nom, disons un général, lui remettait la croix de guerre.

Le 10 juin, l'Italie déclarait la guerre à la France. A Chindrieux, Nancy se trouvait plus éloignée de la frontière qu'à Saint-Jean mais elle trouvait que c'était encore trop près. Trois jours après, la voilà de nouveau en voiture avec Fraulein et les trois enfants en direction du centre de la France. Militairement, en effet, c'était le point géographique moyen qui avait le plus de chance de rester hors de la zone de combat.

Le voyage ne fut pas comme le précédent; Nancy tombait en plein milieu de l'exode à son point haut, ballottée d'une étape à l'autre, butant sur des hôtels pleins sans savoir où elle finirait par trouver refuge.

Noirétable est un petit et agréable village d'Auvergne. Nancy le connaissait. Nous y étions passés trois ans auparavant, y avions fait étape et l'avions aimé. Nancy se rappelait l'hôtel. La patronne de l'hôtel se rappelait Nancy. On ne voyait pas beaucoup d'Américains dans ce petit village d'Auvergne.

Mais l'hôtel était plein. On arriva tout de même à trouver une grande pièce où les cinq réfugiés s'installèrent. Le petit *Hôtel des Touristes* était confortable,

L'occupation

la cuisine excellente, l'hôtelière superbe d'efficacité et de gentillesse. Son mari, officier en garnison dans les Alpes, elle était seule à tout faire et le faisait très bien.

La table, abondante dans les premiers jours, commença à se rétrécir au fur et à mesure que se gonflait la foule. Pendant trois jours et trois nuits, ce fut un défilé ininterrompu. Les réserves de vivres diminuèrent tandis que la grande salle à manger se remplissait, trois fois à chaque repas.

L'hôtelière distribuait des petits déjeuners gratuits à tous ceux qui s'arrêtaient devant sa maison. Si bien qu'il n'y eut bientôt plus de fruits ni de légumes.

- Notre menu se composait de riz, de nouilles et de pruneaux. Il y avait des gens pour les préparer de bon cœur. Des enfants, il y en avait partout, ils étaient nombreux.

En fait, c'était surtout pour eux que les mères avaient pris la route, dans un réflexe de protection maternelle, biologique, dirait aujourd'hui Livie, et qui, en l'occurrence, s'avéra mal justifié.

D'après le récit que me fit Nancy, les enfants saluaient l'arrivée des avions en criant: Voilà les Américains ; probablement à partir de bribes de conversations entre les parents dans lesquelles figurait l'espoir de voir les Américains arriver au secours de la France.

Au troisième jour de ses « vacances » à Noirétable, Nancy vit arriver, mêlés aux réfugiés, des camions militaires chargés de soldats. Certains étaient blessés. Ils n'avaient pas d'armes (cela ne veut pas dire grand-chose car une bonne partie de l'armée n'avait pas d'arme individuelle. C'était le cas de nos canonnières). Leur objectif était Clermont-Ferrand où on devait les rassembler et, d'après ce qu'on disait, «former une nouvelle armée ».

L'occupation

Quelques-uns s'arrêtèrent à l'hôtel. Nancy savait que j'étais sur la Somme le 5 juin. Elle réussit à en trouver qui y était ce jour-là et chercha à s'informer, sans succès.

D'après Nancy, pourtant peu impressionnable, le spectacle de cette armée désemparée, bien que dans le silence, sans affolement et ordonnée, était un spectacle déprimant.

Vers le 20 juin, le calme se rétablit provisoirement. Un grand nombre de clients de l'hôtel reprirent la route pour redescendre dans le Midi. Ceux qui restaient passaient leur temps autour du poste de radio, à l'écoute de nouvelles qui devenaient de plus en plus alarmantes. Enfin, un passant vint prévenir que les Allemands étaient dans les environs et devaient arriver à Noirétable pendant la nuit. Pendant l'après-midi, ce fut le ronflement continu des chars d'une division SS ; dans une voiture, un officier français pris comme otage.

- Le lendemain matin, les troupes d'assaut s'installèrent dans la localité, des hommes portaient des brassards avec l'inscription « Adolph Hitler ». Un officier, dont on me dit qu'il correspondait au grade de chef d'escadron en France et, avec lui, bon nombre de sous-officiers, logèrent à l'hôtel trois jours. Fraulein Bush, bien sûr, était à son affaire et servait d'interprète.

Fraulein Bush détestait les Allemands. Je me la rappelle, avant la guerre, écoutant les hurlements de Hitler à la radio; le ton et la résonance rauque étaient déjà impressionnants, mais pour Fraulein, il y avait en plus qu'elle comprenait.

Le commandant allemand avait installé son bureau dans le jardin. Il faisait office d'agence de renseignements et conseillait les réfugiés sur l'itinéraire à pren-

dre pour rentrer chez eux. Il y avait des ponts qui étaient démolis et des routes bloquées. L'officier était jeune, très gentil, cultivé. Ce fut une surprise de voir l'ennemi, cette fois de près au lieu de le deviner de loin, différent de ce qu'on attendait. Le comportement était impeccable. On ne pouvait douter que des instructions strictes eussent été données. Le matin de son départ, le commandant se fit prendre en photo par son ordonnance avec les enfants sur ses genoux. J'ai toujours pensé - Nancy ne me l'a pas dit - que sanationalité avaiCfait une différence pour ceux qui étaient les ennemis des Français mais pas des Américains, tout au moins pour le moment.

Ensuite, ce fut un défilé ininterrompu de camions, de chars, de motos. Les troupes allemandes poursuivaient leur marche vers le sud. Le lendemain matin, autour de l'hôtelière épuisée, ses clients écoutaient la radio. On annonçait la signature de l'armistice.

- Je n'avais, nous n'avions qu'une idée. Rentrer à Chindrieux, retrouver la famille. On me conseilla de ne pas partir. J'avais très peu d'essence. Les routes n'étaient pas sûres. Pourtant, je décidai de courir ma chance. Deux semaines après avoir quitté Chindrieux, nous voilà sur le chemin du retour.

D'après les notes, en anglais bien sûr, que Mary Bowe a prises du récit de sa sœur, ce fut une inoubliable *journey*.

Dans la traduction que Paul en fit faire pour l'édification de ses petits-enfants, *journey* est traduit par « journée ». Le mot anglais a gardé le sens d'origine du mot français dont il est dérivé: celui d'une journée de voyage avec une connotation de « voyage épuisant ». Tel fut le cas.

L'occupation

- A 30 kilomètres de Noirétable, la voiture tomba en panne. Je dus faire appel à trois garages successifs pour remettre le moteur en marche. Je m'arrêtais auprès d'innombrables pompistes pour avoir un peu d'essence. Finalement, il y en eut un qui m'en donna, mais pas beaucoup. Engagée sur la route habituelle, je butais sur des ponts démolis qui m'obligeaient à faire des détours, d'autant plus gênants qu'ils consommaient un peu plus de mon précieux carburant.

Le temps passait, la perspective se précisait d'avoir à passer la nuit dans la voiture avec les trois enfants dont un bébé de neuf mois. Heureusement, il y avait Fraulein Bush, modèle de solidité, dont le côté bien qu'incontestablement germanique, devenait précieux.

Enfin la nuit tombée, ce fut la montée dans l'allée de platanes, l'arrivée à la maison, les retrouvailles. Nancy écrit:

- J'étais si heureuse de revoir maman et papa et combien nos lits nous semblèrent bons.

Sa chambre avait des traces de balles et des vitres cassées. Les Allemands n'avaient passé qu'une nuit à la maison. Cela leur avait suffi pour dévaliser la cave et les armoires; et même le grenier puisqu'ils s'emparèrent des valises qui y étaient rangées. (Dans la relation faite par Mary de cet épisode du passage des Allemands à Chindrieux, une certaine place est donnée à cette cave. Mary parle des casiers de vins fins, de bouteilles « dont certaines avaient près de cent ans ». Il est vrai qu'il y avait des bouteilles très anciennes mais c'était justement parce que Paul ne buvait pas de vin, et ne portait aucun intérêt à la composition d'une cave. Il a dû être bien surpris en prenant connaissance, dans la traduction en français qu'il en a faite, du texte de Mary).

L'occupation

Au bout de quelques semaines, il y eut des départs. Praz reprit son aspect habituel. On se retrouvait comme avant, quasiment en période de vacances. On avait du mal, en regardant le paysage, la maison, en contemplant les majestueuses formes du Colombier, à réaliser que tant de choses avaient changé.

Rentrée au bercail, Nancy ajoute ses enfants à une marmaille déjà nombreuse. Pour régenter tout ce petit monde, en même temps que l'intendance dans la cuisine, trois mamans sont déjà sur place, ma sœur Yvonne Latour et ses deux belles-sœurs.

Les familles Riboud et Latour sont des familles « à enfants ». Yvonne a vingt-neuf petits-enfants. Elle écrit ses Mémoires. Ils sont passionnants, mais - chronologiques - donc retardés par le nombre de ses petits-enfants avec lesquels elle correspond. C'est pourquoi, cinquante ans après, elle n'a pas encore abordé le récit de cette grande aventure que fut l'exode et c'est pourquoi j'en dis quelques mots car l'exode est indissociable de cette « bataille perdue ».

A défaut de son texte, j'ai eu quelques fragments verbaux où on retrouve les hôtels pleins, les pompes à essence vides, les pannes de moteur, les garagistes débordés et les biberons à préparer, les routes bloquées par la masse des réfugiés et les ponts interdits par le génie en attente d'un ordre de destruction. Et partout, en filigrane, un sentiment commun d'entraide, de bonne volonté et même de discipline.

J'ai suggéré un titre pour le livre qu'elle écrira: « Trois mamans dans l'exode ». En fait, elles ont eu chacune leur histoire qui n'est pas la même que celles des deux autres. Par moment, elles voyageaient de concert,

I.)occupation

dans d'autres, arrivées dans un coin perdu, se séparaient l'une pour aller vers l'ouest, l'autre vers l'est quitte à se recroiser un peu plus tard, chacune ayant changé de sens. Les motifs de ces divergences s'expliquent par la multiplicité des menaces d'invasion, allemande (réelles), italienne (imaginaires). Il faut ajouter, paraît-il, la menace communiste (direction inconnue). Cela fait beaucoup de menaces et beaucoup de directions.

De ce que m'a dit Yvonne, c'était surtout la peur des Allemands* qui poussait les familles sur les routes. C'est ainsi que, avant l'arrivée du premier soldat ennemi à Chindrieux, que l'on savait très proche, les jeunes garçons de la famille avaient été cachés dans la cave car le bruit courait que les Allemands les enlevaient pour en faire des nazis fanatiques, à la manière dont les sultans ottomans faisaient enlever de petits chrétiens pour former les janissaires de leur garde.

Grands-parents et parents s'étaient groupés dans le salon attendant anxieusement, j'imagine, que la porte s'ouvre. Un homme en *feldgrau* entra. Il salua et demanda quelque chose qu'on ne comprit pas, avec de grands gestes qui se prêtaient à toutes les interprétations. Mais très vite, on devina et on se rassura: ce qu'il demandait était l'adresse... de la fruitière pour se procurer une livre de beurre.

En écoutant toutes ces mamans, je pensais combien elles avaient eu plus de mérite et avaient dû faire preuve de plus de courage que des militaires encadrés, conscients d'un destin bien défini.

*Cette peur était entretenue par une propagande qui, comme en 14-18, eut de fâcheuses conséquences, car, en se révélant sans fondement, l'incrédulité persista sur des récits d'atrocités, elles, bien réelles.

I.:occupation

Ce que je vois, ce que j'admire à travers leur récit, est ce nombre de tout petits qu'elles emmènent avec elles. Pas un instant, elles n'ont songé à faire un tri, laisser les uns à la maison, emmener les autres, répartir les risques et le personnel domestique, et ainsi soulager un chargement extravagant. On ne laisse pas derrière soi ses jeunes. Elles ne m'en voudront pas, ces trois mamans, de faire un rapprochement avec ces images de la télévision qui nous montrent une lionne suivie de ses petits lionceaux à la file sur lesquels elle jette de temps à autre un regard inquisiteur et protecteur.

J'ai essayé d'expliquer comment il était possible de fourrer un aussi grand nombre d'enfants, de personnels et de choses dans un nombre de voitures qui ne semble pas avoir dépassé trois et dont nous avons tenté de reconstituer les dimensions. Voici le chiffre auquel arrive Yvonne: dans la voiture qui a finalement rejoint Chindrieux le 17 juin, il y avait onze enfants et trois adultes. Yvonne est sûre d'elle. Elle ajoute qu'après chaque arrêt, elle recensait et recensait afin d'être sûre que le compte y était.

Je repris contact avec les voisins, les fournisseurs. Ils étaient amers; les anciens de la Grande Guerre, cependant, moins que les autres. Mon retour, seul, alors que la grande masse des soldats était encore, si l'on peut dire, sous les armes, laissait supposer que j'avais couru plus vite qu'eux devant les Allemands. J'y avais même apparemment perdu mes galons. On m'avait vu en uniforme de simple canonnier. (C'était à l'occasion d'une photo).

Devant le ressentiment ouvert ou caché, je gardais pour moi le souvenir de ces derniers mois lorsque j'avais avec moi mon petit groupe de défense rapprochée:

L'occupation

j'avais fait quelques semaines de guerre à l'ancienne. Je le reconnais, j'y avais pris un certain plaisir. Je ne m'étonnais pas de cette méconnaissance de la réalité: on ignorait le déséquilibre des forces, on ne comprenait pas ce qu'avait été cette guerre, le choc entre deux armées qui ne faisaient pas la même; une, celle de 1918, l'autre, celle de 1939 ; l'éclatement de l'armée française qui en avait résulté.

Chacun y allait de son explication et trouvait, dans le malheur des temps, une justification de ses propres convictions. Le dimanche à la messe, c'était le curé qui y voyait une punition de nos péchés (les Français étant censés en commettre plus que les autres). Pour les gens de droite, c'était le Front populaire. Pour ceux de gauche, c'étaient les riches et les généraux. Pour mon commandant, grand amateur de chevaux, c'était la faute de la motorisation.

Je savais, moi, que mon régiment avait maintenu une stricte discipline jusqu'au dernier jour. (Un respect de la discipline qui, en ce qui me concernait, fut peut-être excessif, puisqu'il faillit me coûter cher en me faisant rejoindre mon chef d'escadron prisonnier, alors que je pouvais facilement prendre le large).

Contrairement à ce qu'il paraît, c'est ce respect de la discipline qui explique le nombre incroyable, plus d'un million de prisonniers, ramassés par les Allemands et sans combat. En dehors des unités constituées qui avaient maintenu leur cohésion, d'autres avaient été dispersées et dans un éventail d'autant plus grand que l'avance ennemie avait été plus rapide.

Il faut à nouveau rappeler que le règlement militaire prévoit qu'après une bataille et une retraite, des postes de rassemblement sont disposés par la gendarmerie;

L'occupation

moins pour arrêter les fuyards que pour permettre aux hommes séparés de leur unité de la rejoindre. J'ai raconté comment j'avais eu quelque mal à retrouver mon régiment sur la route de Fontainebleau, dans la nuit du 13 juin. C'est alors que j'aurais été satisfait de me renseigner auprès d'un de ces postes de gendarmerie. L'avance ennemie était trop rapide et la désorganisation de l'armée trop profonde. Le rassemblement, la reconstitution d'unités dispersées étaient impossibles.

Le résultat fut, dans la campagne, sur les routes, des soldats isolés ou par petits groupes, artilleurs, fantassins, sapeurs, qui donnaient une fâcheuse impression de fuyards d'une armée en déroute. Un militaire réapparaissant en civil dans sa famille, au début de juillet, semblait être l'un d'eux. Cela ne faisait pas glorieux et expliquait que nous n'étions pas accueillis comme des héros, il s'en fallait de beaucoup.

Ce retour dans le civil, je l'aurais souhaité différent. Mais cela ne me troublait pas outre mesure. Me voici sur cette photo prise dans la véranda en ce mois de juillet 1940, portant pour la dernière fois mon uniforme de simple canonnier. En la regardant, je me rappelle ma tunique déchirée alors que je « défilais » sur les boulevards extérieurs avec mon petit groupe de trois hommes, probablement parmi les derniers soldats français à quitter Paris avant l'entrée des Allemands. Sur l'image: un reflet de l'aventure militaire. J'ai perdu du poids. On sent tout de même un fond de tristesse et aussi un effort de réflexion. A l'époque, il y avait assurément matière à réflexion. Ne serait-ce que ce retour à des vacances qui se continuent, comme je les ai laissées un an plus tôt.

L'occupation

On va au lac, on se baigne. Le ponton a été démoli, percuté par un canot à moteur monté par quelques militaires allemands. Ils se sont renseignés sur le propriétaire. Paul les voit arriver à Praz. Ils présentent des excuses et promettent une indemnité. Alors, on disait que les Allemands étaient « bien gentils, qu'ils étaient très corrects ». C'était la politique de Hitler de rallier les Français.

Nancy et moi, nous faisons quelques voyages dans les environs. A Grenoble, nous passons une importante commande de denrées à un grossiste. Jerne rappelais l'autre guerre et les restrictions. En 1918, on mangeait du pain, couleur de terre glaise, un peu gluant comme elle, et guère plus digestif. Le patriotisme s'en mêlait. J'ai dans mon bureau une grande affiche représentant celui qu'on appelait le « poilu » en bleu horizon et casqué lançant un appel mobilisateur écrit en toutes lettres en travers: « Pour la victoire, semez des pommes de terre ».

Mais pour le moment, la guerre est terminée. Il n'y a pas encore de ruée sur les magasins. On ne se doute pas qu'elle va encore durer cinq ans, avec des restrictions plus sévères que celles de 14-18 et qu'il faudra semer des pommes de terre et bien d'autres choses, non plus « pour la victoire », mais simplement pour manger.

Juillet, août. Le pays sort de sa stupeur. Les familles dispersées se rassemblent. On commence à recevoir des nouvelles des prisonniers. La ligne de démarcation se précise. Il y a la zone occupée et la zone libre. Chindrieux est dans la zone libre. Beaune, où résident ma sœur et la famille de son mari, dans la zone occupée. Les annonces de recherche remplissent les pages des journaux. Pendant plusieurs mois, on continuera à lire,

L'occupation

en style abrégé, que M. van den Sau, d'Amsterdam, est sain et sauf à tel endroit des Pyrénées, et qu'il offre une récompense à qui lui donnera quelques informations sur sa mère disparue le 15 juin, à la traversée de la Loire. L'administration organise un système de fiches efficace, utile surtout pour les enfants en bas âge perdus par leurs parents. Très vite, en fait, chacun se retrouve. La poste, les chemins de fer fonctionnent. Pendant plusieurs mois, dans les gares du Midi de la France, c'est la cohue. On se bouscule pour prendre le train du retour.

Mi-août, je monte dans un train de soldats démobilisés en direction de Paris. Nous traversons la ligne de démarcation. A Châlon, dans le compartiment, on se tait. Les haut-parleurs font les annonces en français et en allemand. Je reconnais le ton rauque des commandements tout le long de la colonne allemande arrêtée devant moi, à Charroux. Sur le quai, des uniformes gris. L'officier aviateur sur la banquette qui me fait face raconte le retour du front en 1918 : les enfants jetant des fleurs, les gens l'arrêtant dans la rue pour lui dire leur joie.

Nous sommes à Paris, gare de Lyon, l'après-midi. Des sentinelles montent la garde sur le quai. Les taxis sont remplacés par des voitures à bras.

Rue de la Pompe, je trouve ma concierge dans sa loge; une grosse femme, pas très gracieuse, mais digne de confiance. Elle n'a pas quitté Paris. Elle me décrit les premiers jours de l'occupation: les rues vides, les boutiques fermées, le quartier désert. Pendant une semaine, elle s'est nourrie de conserves et de confitures. Puis, petit à petit, la vie a repris.

Elle me donne des nouvelles des autres locataires de l'immeuble: le réfugié juif du sixième est parti pour Monaco. L'avocat du troisième, mobilisé dans un régiment de cavalerie, a été tué. Sa femme et ses trois enfants se sont installés à la campagne. Le Russe du rez-de-chaussée semble en bon terme avec l'occupant. Chaque matin, une voiture militaire vient le chercher et le ramène le soir. Pas de nouvelle du propriétaire

Gui!). Il est parti depuis longtemps avec sa collection de tableaux. Dans l'escalier, il y a autant de poussière que d'habitude, mais l'excuse est nouvelle: « C'est la guerre, monsieur! » Vascenseur ne fonctionne pas. On ne trouve pas de graisse pour le mécanisme. C'est déjà le problème que je retrouverai dans la société de pétrole que je m'appête à rejoindre. Vappartement est intact, comme je l'ai laissé le 1erseptembre: les meubles recouverts de draps, les tapis roulés.

Les jours suivants, je fais le tour du quartier. Ma petite Renault est là, toute seule, dans le garage. Les Allemands sont venus. Ils n'ont pas réussi à la faire démarrer. Cette voiture m'avait souvent trahi, pas cette fois. Le garagiste est très occupé à mettre en état des bicyclettes. Les marchands ont été dévalisés. Je trouve dans la cave un vieux vélo rouillé. Réparé, nettoyé, il paraît presque neuf. Je pédale à travers Paris et goûte une curieuse sensation de voie libre, sans voiture.

Place de la Concorde, sur l'immeuble de la Marine flotte la croix gammée. Vaccès de l'hôtel Crillon est barré. Un agent m'arrête. Je lui dis qu'un jour il réglera la circulation à Berlin. Il sourit en hochant la tête. Rue Royale, aux fenêtres des appartements « occupés », des drapeaux avec la swastika. Dans les devantures de libraires, des livres de propagande dont *Mein Kampf*. Place de l'Opéra, les autobus sont remplacés par des camions militaires. Avenue des Champs-Élysées, sur les trottoirs, partout des uniformes gris et noirs et des piétons tranquilles, mornes. Sur la chaussée, des Citroën et des Peugeot fraîchement peintes en couleur kaki transportent des officiers. Aux abords de l'Arc de Triomphe, des autobus déversent des soldats, touristes pour un jour. Ils déchiffrent, gravés sur les piliers de

L'occupation

l'Arc, les noms familiers de villes allemandes qui commémorent les victoires de l'empereur.

Chaque jour à midi trente, sur la place de l'Etoile, la circulation s'interrompt. C'est le moment du salut au soldat inconnu par une compagnie de la Wehrmacht. Elle fait le tour de l'Arc au son des fifres et des tambours. Le rythme, le martèlement des bottes en parfaite synchronisation sont faits pour impressionner - et ils impressionnent.

Dans le bois de Boulogne, des troupiers en *feldgrau* font l'exercice. La répétition du pas de l'oie attire les spectateurs. D'abord un par un, puis deux par deux, puis trois par trois, et ainsi de suite. Le pas de l'oie pratiqué par un ou deux hommes, isolé, avec tout l'équipement, casque, sac et fusil, est un curieux spectacle, plutôt comique, mais on regarde sans sourire.

Place du Trocadéro, beaucoup de visiteurs, en uniforme. Le drapeau à la croix gammée qui, le premier jour, flottait en haut de la tour Eiffel a disparu, mais des swastikas ornent les abords du musée. Sur les allées de l'avenue qui est toujours Henri Martin, et pas encore Georges Mandel, de temps à autre, un escadron de la garde républicaine. Ce sont les seuls uniformes français encore tolérés dans Paris avec ceux des agents de police, connus aussi sous l'appellation de « gardiens de la paix ». Un terme qui n'était plus de circonstance, « gardien de l'armistice » l'eut été davantage.

Les deux populations, l'allemande en uniforme, la française en civil, se côtoient - et s'ignorent. Les Français ont vite appris à regarder sans voir. Essayez: vous fixez la personne devant vous, sans la voir. Elle, qui vous voit, sait que vous ne la voyez pas. Il suffit d'ajuster

le cristallin au-delà de l'objet proche, à la manière d'un appareil photo braqué pour un portrait, réglé à l'infini.

C'est le message muet le plus déplaisant qu'un être humain puisse adresser à un autre, le plus hostile. Il pénètre à travers le corps et se perd dans l'espace sans être accompagné d'un geste, d'un signe de main qui pourrait faire croire que l'on prend connaissance de l'autre. Alors cet autre sait qu'il devient transparent, qu'il cesse d'exister, qu'il n'a plus de consistance, qu'il n'est plus rien. Du même coup, l'armée d'occupation est réduite à une sorte d'ectoplasme. Elle cesse« d'occuper ». Cela vaut même dans le métro; malgré, ou peut-être, à cause de la sensation physique du contact.

Le métro reste le seul moyen de transport public. On s'y presse. Alors, on s'amuse à des variantes du regard consistant à éloigner plus ou moins un voyageur pressé contre soi à 25 cm.

Dès le lendemain de mon arrivée, je vais à la société de pétrole dans laquelle j'avais pris mon service à l'automne de 1933, au retour des Etats-Unis et après une année passée à y apprendre mon métier de raffineur. Cette société s'appelait « Les Consommateurs de Pétrole» ; c'était un curieux nom puisque son rôle justement n'était pas de consommer le pétrole mais de l'importer et de le distribuer (il est vrai que cette société avait été fondée par de grandes compagnies qui, elles, consommaient effectivement du pétrole, et voulaient échapper à l'emprise de ceux qu'on appelait à l'époque les trusts).

Le directeur général était Marcel Boucher, petit, le teint coloré, une moustache sur laquelle il ne cessait de tirer; fort mais pas gros, plutôt comme Colette le disait de son mari Willy: bombé. l'aimais bien le colonel

Boucher. Je dois dire qu'il était un peu surprenant. Il n'est pas certain, en effet, que ce qui l'avait conduit à ce poste (à savoir l'aviation de chasse pendant la guerre de 14-18) le prédisposait vraiment à diriger une entreprise spécifiquement commerciale - et qui allait tenter de devenir industrielle.

Pour le moment, comme tout officier de réserve, et même comme tout civil ayant un rôle à jouer, il « réarmait » (c'est le terme militaire) son personnel, pour reformer ce que, dans la profession, on désignait comme H<Escadrille », certains avec admiration parce que la plupart des chefs de service étaient d'anciens pilotes de chasse couverts de médailles, reconvertis après 1918, d'autres avec une certaine condescendance.

Le regroupement qui n'était plus, cette fois, sous le feu de l'ennemi, mais sous un feu qui, pour certains, ne fut pas moins dangereux (on va voir plus loin pourquoi) progressait rapidement. J'y participais. Ayant eu en charge les dépôts et par conséquent une partie du personnel, j'avais des enquêtes à faire et des avis à donner (même lorsqu'on ne me les demandait pas).

La plus importante fut H<affaire Chaput ».

Quand on rentre chez soi après que les affaires se sont détraquées, que ce qui s'est passé n'a pas été conforme à ce qu'on avait organisé et prévu, la première chose à faire est de rechercher des responsables et, bien sûr, d'infliger des sanctions. Ma société de pétrole ne faisait pas exception, surtout quand on est surnommé « l'Escadrille ».

D'emblée se posa la question des dépôts, des réservoirs, des stocks, de leur rôle en temps de guerre et de leur rôle en temps de paix. C'était entre les deux que se posait vraiment un problème: en temps de guerre,

le pétrole était un produit d'une valeur inestimable. Le Maréchal avait déclaré (bien avant Vichy, c'est vrai) : « Nous avons gagné la guerre (celle de 14-18) sur une mer de pétrole », une constatation que le colonel Boucher ne manquait jamais de citer. En temps de paix, surtout en celui que nous vivons, c'était également inestimable. Mais il y avait le passage du temps de guerre au temps de paix.

Réglementairement, les réservoirs auraient dû être mis en feu par le chef de dépôt. Or, il y avait un dépôt et même plusieurs qui n'avaient pas brûlé, d'abord celui de Saint-Denis. Le chef de dépôt ne les avait pas incendiés comme, paraît-il, l'ordre lui en avait été donné. (Par qui? je me le suis demandé).

Le chef de dépôt était Chaput. Un nom que l'on jugeait prédestiné quand il s'annonçait au téléphone « Ici Chaput ». Le dépôt était en effet, à l'époque, au voisinage immédiat d'une usine qui traitait de vieilles carcasses d'animaux pour fabriquer de la gélatine. (On en connaît l'importance pour la pâtisserie, les confitures). L'usine fabriquait autre chose: une odeur persistante que les Parisiens d'avant-guerre ne manquaient pas d'associer à la banlieue Nord.

(En face de l'usine de gélatine se trouvait le laboratoire où j'avais fait mes premiers pas dans l'industrie du pétrole. Par la fenêtre, on voyait une noria transportant des carcasses enchevêtrées de chevaux, de bœufs, de moutons - c'était un jeu de chercher à les identifier - pour alimenter ce que je supposais être un broyeur).

Dans ces premiers jours de juin, l'usine de gélatine était arrêtée. L'atmosphère avait cessé de puer. Peut-être est-ce la raison pour laquelle le chef de dépôt, désaxé, n'avait pas incendié ses réservoirs.

L'occupation

Le cas Chaput - devenu le « cachapu » tant on en parlait - embarrassait le colonel Boucher. Fallait-il punir Chaput pour avoir désobéi aux ordres; ou fallait-il le féliciter pour avoir conservé à la société et à la population ce qui était devenu un produit ô combien précieux?

Dans son roman *Quatre-vingt-treize*, Victor Hugo met en scène le canonnier d'une frégate. Le canonnier avait mal fixé sur son assise une caronade. Sous l'effet du roulis, la pièce, poussée d'une bordée à l'autre, tape dans les bastingages qu'elle menace de défoncer. Alors, le canonnier, au risque de sa vie, s'élance et réussit à maîtriser « le monstre ». La conclusion (par Victor Hugo) : le canonnier est décoré pour avoir « sauvé le navire» puis il est fusillé pour avoir « désobéi aux ordres» .

Finalement, Chaput fut licencié. Le colonel n'aimait pas Chaput. Je lui demandai ce qu'il aurait fait si le dépôt, le 13 juin, avait flambé. Il me répondit:

- Je l'aurai foutu à la porte pour avoir fait preuve de sottise, en interprétant mal les instructions et en n'ayant pas eu l'initiative de les ignorer.

A la société, la vie reprend. Le colonel Boucher, mobilisé dans l'aviation, puis rendu à la vie civile, ne décolère pas. Il paraît qu'il y avait beaucoup d'avions mais qu'ils sont restés dans les hangars. Mon vieil ami Lavoisier est rentré. Il raconte Dunkerque (il était dans la marine), l'évacuation, le retour.

Le colonel se préoccupe de trouver pour ses actionnaires des produits pétroliers dont l'importation est arrêtée. On pense qu'elle va reprendre. En attendant, le département recherche, c'est-à-dire le mien, est chargé de trouver des produits de substitution. Pour

l'occupation

remplacer l'essence, il y a l'alcool. On cherche tous les jus plus ou moins sucrés, susceptibles de fermenter.

Je me plonge dans l'étude de la fermentation. C'est très compliqué, beaucoup plus que le pétrole; on frôle, que dis-je, on pénètre dans la biologie. Et on bute sur un problème, que je connais d'ailleurs, car nous l'avons étudié avant la guerre. Les jus alcoolisés sont en solution aqueuse et très dilués. Il faut extraire l'alcool par distillation, consommatrice de charbon, dont on risque de manquer.

Le plus préoccupant est l'approvisionnement en huile de graissage. Je cherche des substituts un peu partout et même dans les résidus de distillation de l'huile de schiste extraite à Autun. Les mines et la raffinerie fonctionnent. Mais il faudrait un traitement, vraisemblablement une hydrogénation de l'huile sur catalyseur.

Je profite d'un voyage à Autun pour aller voir des amis dans un petit village voisin. Le paysage, le souvenir sont d'une oppressante tristesse. Un officier allemand est logé dans la maison. Les parents n'ont pas bougé. Il y a eu quelques accrochages dans le voisinage: une jeune femme me raconte qu'une colonne de réfugiés, dans laquelle elle se trouvait, a été mitraillée par un avion. Tous se sont dispersés et aplatis sur le sol. Elle a été touchée par une balle à l'épaule. On l'a transportée dans une ferme où elle est restée deux jours. Le major allemand qui l'a soignée ne cessait d'exprimer des regrets.

L'oncle de cette jeune femme était le docteur Carrel, chirurgien à l'hôpital américain, réputé pour ses travaux sur la physiologie du cerveau. Elle me dit qu'il s'est suicidé au moment où, de la fenêtre de son laboratoire, à Neuilly, il a vu apparaître la première motocyclette allemande.

L'occupation

Je vais à la messe à la cathédrale. Bernard officie. Pour la quête, il passe dans les rangs des fidèles. Il me voit; les sourcils un peu relevés au-dessus d'un sourire, signifient: « Vous ne m'avez pas encore vu dans ce costume-là. C'est encore une métamorphose, mais c'est la dernière ». Il se trompait.

Après la messe, je vais retrouver Bernard à la sacristie. Je lui dis que, quel que soit son costume, on reconnaît toujours qu'il est un élu du Seigneur.

- De vous voir dans des costumes si différents, cela me donne une idée, que penseriez-vous d'un article intitulé « De la sacristie aux champs de course » ?

Une allusion à son complet prince-de-galles à carreaux, à Poitiers, avant le retour au foyer.

Bernard avait, parmi beaucoup d'autres qualités, celle de prendre très bien la plaisanterie. Il sourit et nous allâmes déjeuner.

Devant la préfecture: une sentinelle en faction, parfaitement immobile, les jambes écartées. C'est le signe bien visible de l'occupation allemande. Dans le vestiaire du restaurant, des casquettes militaires sont alignées contre le mur au-dessus de ceinturons auxquels sont accrochés de petits sabres qui signalent le rang d'officier de leur propriétaire. Cela me fit envie, un sabre, la longueur d'une baïonnette, mais avec une poignée qui est bien celle d'un sabre. Elle le distingue de la baïonnette que le fantassin accrochait à son baudrier en attendant de l'enfoncer dans le ventre de celui d'en face, comme le lui prescrivait le règlement.

Dans la salle à manger: une tablée d'officiers corrects, discrets. Cela n'empêche pas Bernard, en s'asseyant, de me dire d'une voix à peine voilée:

- Qu'est-ce qu'on attend pour les foutre à la porte?

L'occupation

Je fus surpris. Le style de Bernard était toujours châtié. Cela faisait contraste avec le commandant qui n'avait pas son pareil pour se faire comprendre sans dictionnaire:

- Regardez ce bordel qu'a fait ce fils de pute!

Bernard traduisait onctueusement afin que chacun, disait-il, pût comprendre:

- Regardez ce désordre qu'a laissé ce fils de pécheresse !

Cela fut pour moi une surprise de constater que Bernard, dont la bonté et la compréhension des hommes semblaient infinies, manifestement n'acceptait pas la présence des Allemands. Il me raconta avoir reçu la visite du chapelain des occupants venu se plaindre de ce que, dans un collège de la ville, une croix gammée avait été peinte sur la manche d'une statue de saint Joseph. Bernard avait répondu au chapelain que rien ne prouvait qu'en effet saint Joseph n'était pas raciste.

En le quittant, je me suis dit que, peut-être contrairement à ce que Bernard annonçait, sa récente métamorphose n'était pas la dernière. J'ai su plus tard qu'il était entré dans la Résistance.

Je vais à Donges où, quelques années plus tard, se concentreront mes activités de raffineur et de pétrochimiste.

La raffinerie des Consommateurs de Pétrole - les C.P. - n'était alors qu'un parc de stockage avec des postes de chargement auxquels on avait adjoint deux colonnes de distillation. A l'automne 40, on économisait le brut dont on n'attendait pas le renouvellement. Les fours de distillation étaient allumés le matin et éteints le soir, comme les fours à pain dans une boulangerie. Une technique attirante pour un raffineur habitué à des

L'occupation

appareils fonctionnant en continu, 24 heures sur 24, car elle évitait les postes de nuit.

A côté de la raffinerie des C.P., il y en avait une autre plus grande avec laquelle elle devait fusionner. Elle aussi était intacte et, elle aussi, au ralenti.

Donges, au voisinage de Saint-Nazaire, tout près de la mer, est en zone occupée. Je profite de mon voyage pour aller à La Baule. Le directeur de la raffinerie me dit que le spectacle vaut le déplacement.

Les Allemands s'entraînent pour débarquer sur les plages britanniques. On les voit s'empiler dans une large barque non pontée, courbés sous le poids de leur équipement. Assurément, il en faut et, de tout genre, pour envahir l'Angleterre. Le moment critique, celui qu'on attend, est l'arrivée d'une vague plus haute qui noie le bateau. Les hommes reviennent sur la plage, pataugeant, et recommencent.

La question restera posée et divisera les commentateurs et les historiens: les Allemands auraient-ils pu débarquer? Ils auraient pu s'ils avaient eu la maîtrise de la mer; ils auraient eu la maîtrise de la mer s'ils avaient eu la supériorité de l'air, ce qui était à leur portée; et s'ils avaient adopté les tactiques de leur allié japonais pour l'emploi de l'aviation contre les navires de surface.

Après la guerre, je repris contact avec les « Consommateurs de Pétrole ». Robert Lavoit, entre-temps, avait reçu la Légion d'honneur pour sa belle conduite à Dunkerque. Il me raconta comment les C.P. dits « l'Escadrille » avaient survolé ces cinq années d'occupation. Quelques mots à ce propos ne sont pas inutiles, car ils peuvent aider à comprendre la diversité des réactions

L'occupation

individuelles dans ce qui fut, pour les Français, un terrible traumatisme. C'est aussi un enseignement pour prévenir des jugements trop hâtifs.

La caractéristique de cette « Escadrille », sortie tout droit de 14-18, était le patriotisme, l'auréole de la gloire militaire. Le plus glorieux avait été un secrétaire général, je ne dirai pas son nom. Il s'était engagé à 18 ans, il avait été blessé plusieurs fois, recueilli comme mort; il avait la figure couturée de cicatrices. Il marchait difficilement et était souvent absent. Un autre, le chef du service des ventes était tombé en flammes dans son appareil; lui aussi avait quelques problèmes de santé. Un troisième, le chef des services techniques avait abattu plusieurs appareils ennemis.

Quant au directeur général, le colonel Boucher, c'était un glorieux soldat s'il en fut.

L'ex-secrétaire général était d'extrême-droite, cagouillard. Il fut condamné à mort après l'armistice pour avoir servi comme chef de la police de Vichy à Lyon. Le second avait assuré le service des ventes. Des ventes, à qui? Bien sûr, à ceux qui pouvaient acheter avec l'accord de l'occupant.

Le troisième qui, déjà en temps de paix, avait quelque difficulté à se maintenir au niveau de la technique, avait profité des événements pour se borner à venir à la fin de chaque mois toucher ses émoluments; il faut dire qu'il était père d'une famille nombreuse et que, dans ces temps-là, ravitailler sa progéniture devait prendre tout son temps.

Enfin, il y avait le colonel Boucher qui, tout en fulminant contre les Allemands, essayait tant bien que mal de diriger la société, et de faire vivre ceux qui en vivaient.

I.:occupation

Les associés des C.P. étaient tout aussi patriotes, mais il y eut quelques ratés. Avant leur départ, les services d'approvisionnement allemands avaient exprimé, par écrit, leur satisfaction pour la qualité des approvisionnements.

Entre-temps, les militaires à approvisionner avaient changé. Une agence de la société fit ses offres de service aux nouveaux, c'est-à-dire à l'armée américaine, en les appuyant du témoignage de satisfaction donné par les précédents clients.

Chaque matin se tenait chez le directeur général, ce qu'on appelait le « courrier ». Une fois passée la stupeur en prenant conscience de cette initiative malencontreuse, il fallut repêcher le papier avant qu'il ne parvînt aux hautes autorités américaines et surtout françaises. Dans la société, il y avait un malin qui était Corse et connaissait beaucoup de fonctionnaires dans les administrations. Le fait d'être Corse, à coup sûr, ne lui servait à rien pour expliquer l'inexplicable à l'armée américaine. (Qui pis est, il ne savait pas un mot d'anglais). Mais il lui servait pour les contacts. Il parvint à trouver le vaguemestre américain et à récupérer la lettre avant qu'elle tombât sous les yeux des hautes autorités. Il paraît que cela coûta fort cher.

Pour compléter cette évocation de « l'Escadrille » il faut ajouter qu'elle compta deux membres qui n'étaient ni « volant » ni « rampant », fusillés par la Gestapo, Rousseau et Lanery, et que le colonel Boucher était membre d'un réseau de rapatriement d'aviateurs alliés.

A la mi-septembre, Nancy me rejoint à Paris avec Fraulein et les trois enfants. En novembre, l'hiver s'installe. Le ravitaillement devient difficile, à base de rutabagas. Une amie, Alex Labouchère, vient déjeuner. Elle apporte un poulet.

Je négocie avec Artie, mon camarade du 237, l'achat de 200 kilos de pommes de terre. Artie, on l'a vu, commandait la colonne de ravitaillement du groupe. Dans le civil, il était propriétaire et exploitant d'une grande ferme dans les environs de Paris. J'avais eu du mal à obtenir de lui mes deux cents kilos. J'allai les chercher quelque part du côté de la gare du Nord et les transportai jusqu'à la rue de la Pompe dans une voiture à bras. Nous les stockons dans la cave. Le souvenir qu'en garda Nancy était celui des heures passées dans un souterrain mal éclairé, à débarrasser ces tubercules des germes qu'ils s'obstinent à produire au lieu de se réserver pour la purée ou les frites.

Et il yale froid. L'appartement n'est pas chauffé. L'électricité est rationnée. Nous avons un petit radiateur à pétrole alimenté grâce au C.P. Nancy remplit le bidon de pétrole en le prélevant sur un fût. Cela se passe comme pour les pommes de terre dans la cave (la cave joue un rôle plus grand en temps de guerre qu'en temps de paix). C'est une opération difficile. Il faut amorcer un siphon en aspirant dans un tube en caoutchouc. Une fois sur deux, on en avale. Nancy dit :

L'occupation

- Je comprends qu'on aime le pétrole, mais pas au point d'en boire.

Un après-midi, dans la chambre de Fraulein, les fenêtres étant fermées à cause du froid, Chesley et Betsy tombent brusquement asphyxiées par l'acide carbonique accumulé au ras du plancher et qui n'avait pas encore incommodé Fraulein à un niveau plus haut. Elle n'était pourtant pas très grande mais elle était solide et, en vraie nurse suisse, probablement inasphyxiable.

Nous retrouvons les cousins, les amis. Jacques Latour, François Mialaret, qui étaient dans mon régiment, sont prisonniers. Un des trois cousins, Pierre Louis réapparaît bientôt: évacué à Dunkerque, il avait été ramené en Bretagne avec son unité, fait prisonnier quelques jours après l'armistice, et interné à Tours, dans son ancienne caserne. Pierre était un garçon adroit, débrouillard et incapable de supporter la captivité. Il se glisse dans un sac de charbon de bois sortant de la cour de la caserne, prenant une chance, car de temps à autre, la sentinelle donne un coup de baïonnette dans les sacs.

De retour à Paris, il parle, trop peut-être. Une évacuation, cela se raconte. Ce n'est pourtant pas d'avoir trop parlé qui le fit prendre. Les Allemands utilisèrent un moyen indirect. Ils avaient sa trace, puisqu'ils avaient son nom. Un jour, son beau-frère est appelé au commissariat de police et gardé jusqu'à ce que Pierre se rende, ce qu'il fit. Mais ce fut le début d'une brouille durable entre deux familles. Un otage peut être un héros, mais il peut aussi se faire des ennemis.

Comme distraction, il yale cinéma: nous allons au Victor Hugo, à quelques centaines de mètres, en

L'occupation

éclairant notre chemin avec une lampe électrique. Le black-out est total. Les Anglais ont bombardé des usines dans la banlieue. La séance au cinéma Victor Hugo, à elle seule, figure assez bien les relations de la population avec les autorités germaniques. Les actualités sont grossièrement déformées pour les besoins de la propagande. On n'y voit que de méchants soldats britanniques et de gentils soldats allemands.

Cela risquerait de déclencher des manifestations et des sifflets dans la salle. Il y avait à l'époque une scène dans le cinéma pour des intermèdes, des jongleurs, des singes savants. L'occupant avait imaginé de les remplacer par un gaillard, probablement un type de la Gestapo, debout, seul et immobile au milieu de la scène fixant l'auditoire. C'était symbolique: un germanique, seul, domptant une masse de Français.

Il y aurait un livre à faire sur les efforts déployés par les Allemands pour se les rallier et leur maladresse. Les Français aiment bien à être comparés à des lions, mais pas à des lions soumis à un dompteur.

Mes contacts avec l'occupant sont rares. Il y en a d'inattendus. Un jour, je reçois une lettre de ma banque, située dans une rue près de la rue Danton au coin du boulevard Saint-Michel. Je suis convoqué pour assister à l'ouverture des coffres, par les « autorités » allemandes. A l'heure dite, je me présente. Il y a des manquants. Enfin, arrive un officier allemand botté, impeccable. Nous descendons dans la salle des coffres, au sous-sol, précédés par le directeur de l'établissement que je connais bien. J'ouvre mon coffre. L'officier constate qu'il est vide.

Comment vont être ouverts les coffres dont les propriétaires sont absents? C'est simple. L'officier est

L'occupation

accompagné d'un type en savates, casquette et foulard, avec en complément un accent parisien qui ne trompe pas. Il ouvre les portes des coffres, les unes après les autres, avec une dextérité que j'admire et qui ne laisse aucun doute sur sa profession.

Le directeur de l'agence, lui, est déconcerté en voyant ses serrures, qu'il croyait inviolables, violées aussi facilement. Il ne m'en dit pas moins en aparté.

- Cambrioleur pour cambrioleur, je préfère celui qui est en civil à celui qui est en uniforme.

Celui qui est en uniforme semble plutôt guindé. Le civil, lui, est manifestement à l'aise. Il est vrai que l'uniforme, il doit connaître; mais plutôt par deux: un à sa droite, et un à sa gauche.

Vor, les actions sont confisqués contre reçus. Vargent français n'intéresse pas l'occupant; pas plus que des lettres intimes avec des adresses différentes qu'un client embarrassé doit soumettre à l'inspection.

A cette occasion, une réflexion sur le prestige de l'or: alors que les économistes allemands prétendent s'être débarrassés des croyances en cette « relique », il reste [qu'un louis d'or donné par Paul m'est bien utile pour la pose d'une couronne par mon dentiste.

Les occupants sont partout. Les occupés aussi. Que peut faire un occupé contre un occupant. Pas grand-chose. Tout de même, on trouvait parfois une occasion. Je me rappelle un tout jeune soldat de la Werhmarcht, en permission, descendant les Champs-Élysées en faisant sonner ses bottes toutes neuves. Le martèlement appuyé sur le revêtement du trottoir signifiait beaucoup de choses qui devait réjouir ce produit tout neuf de la jeunesse hitlérienne.

L'occupation

Cela m'agaça. Je le suivis à quelque distance en réglant mon pas sur le sien et en faisant sonner mes talons, pas aussi fort, mais tout de même de façon audible, au rythme des siens. Bientôt un passant me rejoint puis un autre, et nous voilà cinq ou six comme une troupe bien disciplinée à la suite du jeune hitlérien; bientôt, il y en eut dix ou douze. Il finit par s'en apercevoir, se retourna furieux. Que pouvait-il faire? On ne pouvait pas reprocher à la population parisienne de marcher au pas derrière le vainqueur.

Je reprends contact avec mes camarades du 237. Ils sont éparpillés, à Paris, peu nombreux. Un déjeuner dans un restaurant près de l'Odéon nous réunit. Mais, dans l'artillerie, surtout dans l'artillerie en temps de guerre, comme je l'ai déjà signalé, ce n'est pas le régiment qui unit, constitue un corps dont se sent un membre participant. Ce corps est le groupe. Nous n'étions que deux à avoir été sous les ordres du commandant Charrière, un personnage, il est vrai, dont le souvenir suffisait pour alimenter les conversations.

L'atmosphère était triste. L'action et la perspective du danger n'étaient plus là pour animer. Les liens de camaraderie s'étaient déjà distendus. Des occupations nouvelles divergeaient. La défaite était bien présente dans les esprits.

Le capitaine Ventoux commandait une batterie du Ve groupe. Il avait été blessé sur la Somme. L'armistice le trouva en convalescence dans un hôpital de Saint-Germain. Je le revis plus tard, pendant l'automne. Il nous invita à dîner. Les murs de son appartement étaient couverts de livres. Ventoux était chef d'un laboratoire de recherche dans une société de chimie.

L'occupation

J'aimais beaucoup le capitaine Ventoux. Il était d'un naturel sérieux, presque grave. Il ne semblait pas goûter le côté parfois drôle des incidents qui égayaient de temps à autre notre commune aventure militaire.

Au cours de ce dîner, je lui rapportai quelques mots d'une vieille femme qui m'avaient frappé, et pas seulement par leur côté pittoresque. C'était pendant la retraite. Pour l'étape, nous devions sortir de la route: chevaux et véhicules avaient besoin d'un large espace. Voici un superbe champ devant nous, l'herbe est haute, dense. Nous nous installons. Au bout de quelques minutes, le champ n'est plus qu'un plateau bien tassé, presque lisse d'un vert reluisant. Alors, nous voyons arriver, levant les bras au ciel, une vieille femme larmoyante, prenant non seulement le ciel, mais toute la troupe à témoin:

- Pourquoi que c'est dans mon champ que vous vous mettez? Comment que je vais nourrir mes bêtes? Pourquoi que vous vous mettez pas dans un champ de bataille, au lieu d'embêter les civils?

La logique de cette remarque nous avait réjouis. (J'ajoute que la propriétaire indignée avait été indemnisée). Le lieutenant Janvier ironisait:

- Des champs de blé pour nourrir les hommes, des champs de bataille pour les tuer, et des cimetières pour les enterrer. Voilà une organisation rationnelle du territoire!

Cette « classification du territoire », proposée par Janvier, que j'avais rappelée au capitaine Ventoux, ne l'avait pas amusé. Elle l'avait au contraire plongé dans des réflexions qui me parurent plus sombres que d'habitude.

- Il n'y a pas une guerre sur dix, sur vingt, qui ait eu les résultats escomptés par ceux qui l'avaient déclenchée, ou qui l'avaient acceptée, alors qu'ils

auraient pu l'éviter. Pas une sur dix, non plus, qui n'en ait enfanté d'autre. Il est facile de faire le compte des guerres auxquelles les Français ont participé depuis deux cents ans. Il est difficile d'en trouver qui aient eu un résultat positif.

Une affirmation qui attire de ma part une remarque:

- Il Y a eu au moins une guerre, peut-être la plus décriée, celle de 1859 contre l'Autriche, qui a eu pour effet de libérer l'Italie et a valu à la France la Savoie et le comté de Nice; pour moi, un passage sans passeport pour Chindrieux.

Mais cette remarque tomba à plat.

- Qui pousse à la guerre? Les dirigeants, quelquefois l'opinion publique (guerre de 70-71); plus simplement, des circonstances qui se commandent l'une l'autre, déclenchant des forces qui échappent à la volonté politique (1914). Bismarck, en 1871, a pu penser qu'il avait bien servi son pays, mais 70-71 a engendré 14-18 qui a engendré celle dont nous sortons en 1940. A chaque fois, on a trouvé de bonnes raisons. Ily en a une au moins qu'on a oubliée: quand on n'est pas le plus fort, on doit chercher à négocier, à manœuvrer, et à attendre la faute de l'adversaire. Munich est devenue une insulte, le symbole d'une lâcheté. En fait, Munich était la conséquence logique, imparable, d'un traité imbécile, celui de Versailles. Il n'est pas raisonnable de déclencher une guerre sans un motif qui s'impose aux yeux de ceux qui vont avoir à la faire, avec le souvenir de la précédente. La Tchécoslovaquie n'était pas un motif valable. Elle était un Etat artificiel. Et les Sudètes étaient une Alsace-Lorraine pour les Allemands. Des décisions qui engagent l'avenir du pays ne devraient pas obéir à un sentiment, elles devraient être

L'occupation

basées en fonction d'anticipation et de probabilité. En 39, ces probabilités étaient mesurables avec un bon coefficient d'exactitude; celles d'être battus étaient à 100 % ; l'éventualité d'un conflit entre Hitler et Staline était à 75 0/0.

Mis sur le chapitre des probabilités, je tentai une remarque:

- En fait de probabilité, il y en a une et très forte, celle d'être sous la botte des Allemands - et pour longtemps.

- C'est justement la raison pour laquelle il ne fallait pas courir le risque - en combattant Hitler avec des forces trop faibles - de renforcer dans d'énormes proportions sa puissance politique, psychologique, matérielle. Sa victoire va lui rallier en Allemagne les plus récalcitrants et procurer à ses armées une énorme quantité de matériels militaires à l'état neuf trouvés dans nos arsenaux. Le Monde libre tout entier était et est menacé. Il fallait attendre qu'il se mobilisât au lieu de se borner à nous applaudir avant de nous plaindre, puis de nous mépriser. L'admiration à l'étranger pour l'armée française était intéressée. Les Français s'y sont laissés prendre. Cela dit, les dictatures se dévorent elles-mêmes. Croyez-vous qu'un régime qui brûle les livres et met ses intellectuels en prison puisse durer? Quand Hitler ne sera plus là, ses successeurs se déchireront. Le progrès de la civilisation est irrésistible. Il l'est en Allemagne comme ailleurs. L'hitlérisme et le communisme en sont l'antithèse. A terme, ils se désintègreront d'eux-mêmes.

Le capitaine Ventoux était un superbe commandant de batterie. Le 5 juin, c'est en collant à ses pièces et en s'efforçant de pointer ses canons sur les chars qui attaquaient qu'il avait été blessé.

L'occupation

Encore aujourd'hui, il dresserait l'opinion contre lui. Ses thèses ne sont pas les thèses officielles. Je viens cependant d'en retrouver un reflet dans les mémoires de Gustave Thibon* : *J'avais vécu l'entrée en guerre comme la folle aventure d'une entreprise sans issue, la France, mal préparée par des politiques pacifistes se mesurant à l'Allemagne surarmée et passionnée de revanche.*

Ventoux entra dans la Résistance. Après la guerre, Devos me raconta que, sorti un soir de chez lui, sans dire où il allait, sa femme ne le vit pas revenir. Elle ne sut jamais quel avait été son sort.

Les La Chapelle, cousins par alliance de Chesley, installés dans le Bugey, ont aussi attendu un soir leurs deux enfants, le frère et la sœur. Ils ne les ont jamais revus.

Petit à petit, la grande affaire pour chacun est de se procurer de quoi manger. Il y a des tickets pour tout. On fait la queue. Au croisement de la rue de la Pompe et de l'avenue Victor-Hugo, il y a une pâtisserie. La devanture offrait autrefois une variété de gâteaux appétissants. Elle est maintenant vide, la plupart du temps. Mais, un après-midi, j'aperçois de loin une vendeuse rangeant quelques pots de confiture sur un rayon. Je me précipite. Trop tard. L'agent de police de service au croisement m'avait devancé. Il repartait, tenant précieusement, caché sous sa cape, le pot de confiture. (A l'époque, la cape, le bâton blanc et le képi étaient les attributs distinctifs d'un agent de police).

Ce n'était pas la faim cruelle qui vous tenaillait l'estomac et vous faisait perdre vos forces. C'était seulement une envie permanente et tenace de quelque chose à manger. Ce qui n'excluait pas l'humour, mieux, la provoquait.

* *Au soir de ma vie*, Ed. Plon.

L'occupation

Guillaume de Tarde, conseiller d'Etat, qui fut président des C.P., tout grand seigneur qu'il était, mettait dans la bouche d'un de ses amis, lui aussi président d'une société, au lendemain d'un dîner qu'il avait fait chez un autre président (on sait que les présidents aiment à se retrouver) :

- « J'ai dîné hier chez le président untel, c'était infect, je dirais même que c'était de la merde. De surcroît, les assiettes n'étaient pas pleines. Nous étions à la portion congrue».

De Tarde complétait le récit de ce mémorable dîner par une anecdote personnelle qui en était la contrepartie puisqu'il s'agissait de vins fins, véritables ceux-là, et pas ce que vous imaginez d'après ce qui précède.

- Naturellement, des dîners comme ceux-là méritent d'être arrosés avec quelques bonnes bouteilles. C'est vrai, le bon vin se fait rare, mais j'ai un fournisseur exceptionnel qui ne peut rien me refuser.

De Tarde complétait en donnant à ses amis l'adresse du bistrot providentiel. Le mot de passe était « cuvée Continentale ».

- Pour obtenir le grand cru que vous convoitez, le Mouton Rothschild par exemple, vous n'avez qu'à le mentionner et surtout vous ajoutez« cuvée Continentale ».

Et il expliquait l'origine de cette précision en racontant que, après avoir quitté Paris quelques heures avant l'arrivée des Allemands, une fois arrivé à Etampes, il s'était aperçu que des papiers compromettants avaient été laissés dans son bureau situé à l'hôtel Continental. Un commando de trois hommes fut envoyé à Paris pour les récupérer. Deux de ces trois hommes remplirent leur mission. Le troisième récupéra... la cave du Continental et, ainsi muni, ouvrit un bistrot qui prospéra.

L'humour est une précieuse qualité lorsqu'elle est alliée à la rigueur intellectuelle et morale. C'était le cas de Guillaume de Tarde, conseiller d'Etat, ancien collaborateur du général Lyautey au Maroc. Il a joué un rôle important dans ma carrière. C'est en grande partie à lui que je dois d'être revenu en France après 1947.

En 1944, les deux raffineries de Donges avaient été bombardées par l'aviation britannique. A un voyage en France fin 46, sur son conseil, je me rendis sur place. Ce que je vis était un assemblage de tôles déchiquetées, de carcasses de réservoirs, de canalisations tordues. Je les enjambai dans une course qui fut longue car la surface d'une raffinerie est grande. Une colonne de distillation avait résisté. Elle s'était inclinée comme la tour de Pise (planche 16).

Le village à côté n'était qu'un champ de ruines. Il faudra le reconstruire ailleurs afin de laisser la place aux usines. C'était une occasion de création urbaine *ex nihilo*.

J'avais fait le projet de rester aux Etats-Unis. Après cette visite, je ne résistai pas à l'offre qui m'était faite de diriger la reconstruction de la raffinerie, puis son extension. Celle-là s'épanouit dans les années 50 et dans la première moitié des années 60, bien au-delà de ce qui était envisagé.

Quant au nouveau bourg de Donges, il fut l'occasion d'une conception de la ville et d'un mode de réalisation urbaine qui ne tardèrent pas à déborder la Loire-Atlantique. Je l'appliquais dans l'Ile-de-France sur une grande échelle. J'en ai déjà parlé à propos de La Verrière-Maurepas.

Le lecteur peut être surpris des détails personnels qui émaillent de-ci, de-là, le récit de cette « bataille perdue ».

L'occupation

Il reconnaîtra que l'histoire d'une bataille n'est pas seulement celle de deux armées qui s'affrontent - une image qui en l'occurrence vaut mieux que la réalité de 1940. Plus terre à terre, elle n'est pas davantage la description de canons de 155, qui ne tiraient pas avant le 5 juin, et qui, après cette date mémorable, ne tiraient plus. L'histoire d'une bataille, surtout lorsqu'elle est perdue, est celle de tout le monde, car il n'y eut personne dont la vie ne fut affectée.

En décembre, le thermomètre s'installe, pour longtemps, au-dessous de zéro. Nous renonçons à gratter la glace qui s'épaissit sur les vitres. Le jour ne pénètre plus que tamisé à travers nos fenêtres. Des stalactites pendent au plafond.

Nancy reçoit des lettres de sa mère, Mrs Gwinn, de plus en plus pressantes. Elle s'inquiète, insiste pour que Nancy, Fraulein et les trois enfants se replient aux Etats-Unis. Le consulat américain recommande à ses ressortissants de quitter la France, moins en raison du risque de l'entrée en guerre des Etats-Unis que des conditions d'existence qu'on prévoit de plus en plus difficiles.

Paris: le premier hiver de la défaite. Dans la neige. La rue est sans éclairage à partir de 21 heures, heure de Berlin. De longues queues de femmes et de vieilles gens, le col du manteau relevé pour se protéger du vent glacial, sont en attente depuis le matin devant les devantures fermées, ou ouvrant trop souvent sur des rayons vides. La file est encore longue quand on annonce que le stock est épuisé. Les longues lignes semblent se fondre dans les murs. On peut entendre un murmure continu, les gens qui se confient l'un à l'autre leurs inquiétudes, leur malheur: un enfant à l'hôpital, un employé qui vient d'être mis en chômage, un frère ou un ami en Allemagne qui demande des paquets de VIVres.

Plus tard, le marché noir s'organisera. Nous l'avons découvert en 1947. Alors il fonctionnait bien. Un des

L'occupation

meilleurs exemples que peut trouver le libéralisme pour démontrer l'efficacité de l'initiative individuelle.

Et pourtant, en cet automne 1940, ce n'était pas la désolation et ce n'était pas le désespoir. La vue de Paris, de ses monuments, en quelque sorte, rassurait. Nancy et moi, aimions nous promener dans ce qui s'appelait le palais de Tokyo et qui est maintenant le musée d'Art Moderne. J'ai une photo d'elle au pied d'une statue dans le grand patio intérieur qui s'ouvre sur la Seine. Elle a son manteau écossais et son feutre que j'appelais un feutre alpin. Il n'y avait personne sur la grande terrasse. Le décor nous reportait hors de la minute présente, dans une tristesse interrogative devant ce qui est familier, qu'on croyait solide, et qu'on sait maintenant fissuré.

Nancy est maintenant secouée par une toux de plus en plus fréquente et qui m'inquiète; prémices de la double pneumonie qui devait la terrasser à son arrivée au Portugal. Il n'est pas raisonnable de continuer à élever trois enfants, dont un bébé, à Paris, alors qu'elle peut se réfugier aux Etats-Unis. L'ambassade se fait pressante. Un convoi de rapatriés est organisé par la Croix-Rouge américaine.

Puis ce sont les démarches auprès des autorités, des consulats américain, allemand, français, espagnol, portugais. Les Allemands ménagent encore les Américains. Mais pour quelle raison, je ne sais, pas les Suisses. Fraulein ne peut obtenir son *ausweis*. Jusqu'au dernier jour, on espère. Ce qui a pour résultat que la valise de Fraulein est expédiée avec les autres, avant le départ, conformément aux instructions données par la Croix-Rouge.

L'occupation

Un soir, une camionnette vient nous chercher. Nous y montons tous les six, Nancy et moi, Fraulein, très émue déjà, Chesley 6 ans et demi, Betsy, 3 ans et deux mois, Livie, 15 mois. Je me demande comment le conducteur trouve son chemin dans des rues noires. A la gare d'Austerlitz, sur le quai, la cousine d'une amie, Arielle de Witt, avec un bébé. Elles vont faire le voyage ensemble. Nancy, elle et les quatre enfants ont un compartiment couchette. Il y a un wagon-restaurant. Et c'est le départ lugubre dans la gare à peine éclairée. Sur le quai, des parents, des amis. Il y en a qui pleurent. Fraulein est effondrée. Je la ramène rue de la Pompe. Je ne crois pas avoir jamais vu quelqu'un aussi prostrée. Elle ne cesse de sangloter. Le lendemain, elle s'alite pour plusieurs semaines. Elle avait une passion pour Betsy. J'ai su plus tard qu'il lui avait fallu plus de deux mois de démarches avant d'être autorisée à rentrer chez elle.

Quant à moi, je n'étais pas non plus très fier, mais je comptais les rejoindre. J'étais surtout inquiet de l'état de santé de Nancy. Je savais qu'elle était très fatiguée. Et la voilà avec trois enfants à charge pendant un voyage qui ne pouvait être que pénible. Il le fut en effet.

Au début, tout alla très bien. Deux mères de famille et quatre enfants, dont deux bébés, dans un compartiment couchette. Avant le départ, un personnage, porteur d'un insigne qu'il s'est probablement fabriqué, collecte les carnets de tickets qui deviendront inutiles, une fois la frontière franchie.

A Hendaye, ce n'est plus la Croix-Rouge, mais la police allemande: visite méticuleuse des bagages, puis visite corporelle des passagers. Cela prend du temps. Les femmes d'un côté, les hommes de l'autre. Les

L'occupation

enfants sont confiés à la garde de la police allemande. Livie est dans les bras d'un soldat. Elle piaille comme un porc qu'on égorge. Nancy, pendant ce temps, seule, dans une grande salle dont une chaise est tout l'ameublement, est palpée, déshabillée, interrogée par une horrible mégère: on n'a le droit d'emporter aucun bijou, aucun objet de valeur, Nancy pense qu'elle a laissé dans ses bagages le miroir et la brosse en argent, cadeaux d'anniversaire. Heureusement, au-dehors, le *feldwebel* n'en peut plus. Il s'impatiente et intervient. Les hurlements de Livie et, qui sait, peut-être les propos admiratifs de Betsy sur l'uniforme, ont eu raison de la mégère.

L'inspection terminée, les voyageurs se retrouvent à la fin de la matinée dans un train espagnol: de vieux wagons en bois, sales, des toilettes répugnantes. Nancy et Arielle font le biberon des bébés sur un petit réchaud à alcool. Le compartiment est bondé. Un jeune soldat espagnol, à côté de Nancy, s'endort sur son épaule.

Et puis, c'est l'incident: une valise mal calée dans le filet tombe sur la tête de Betsy. Elle a, au-dessus de l'œil gauche, une bosse, grosse comme un œuf. Des passagers compatissants donnent du beurre. Il paraît que c'est un remède efficace. C'est en tout cas une rare manifestation de générosité; le beurre ayant depuis longtemps disparu de l'alimentation. Au Portugal, dans les gares, le convoi de réfugiés excite la compassion. On offre du pain (en excès), du vin (apprécié).

A l'arrivée à Lisbonne, Arielle de Witt retrouve son mari sur le quai. Ils s'offrent à garder les trois filles pendant que Nancy va déjeuner au restaurant. Après son repas, elle trouve Chesley et Betsy profondément endormies. On les réveille avec peine; effet du vin qu'on

L'occupation

avait donné aux enfants assoiffés plutôt que de l'eau du robinet de la gare qui n'inspirait pas confiance.

Arrivée à Cintra, à 20 km de Lisbonne, en autocar affrété par la Croix-Rouge. L'hôtel est simple, mais propre. Nancy a une grande chambre pour elle et les trois enfants. Le lendemain de son arrivée, elle sent que la tête lui tourne. La fièvre monte très vite. Le médecin appelé diagnostique une double pneumonie. Des voyageurs compatissants trouvent alors une jeune juive allemande pour s'occuper des trois filles. Elle les prend avec elle dans sa chambre. Tout de suite, Gretel, d'intellectuelle très douée et très diplômée qu'elle est, se mue en une nurse efficace bien qu'elle n'ait aucune expérience des enfants. Sans mal, les filles s'attachent à elle.

Pendant que Nancy était au Portugal, à Cintra, avec les trois enfants, en attente d'embarquement pour les Etats-Unis, j'étais à Paris, soulagé d'un problème familial, mais en face d'un autre qui ne l'était pas. Il était propre au C.P. C'était celui de l'approvisionnement en huile de graissage, indispensable pour le fonctionnement de tout ce qui roule, en particulier, des locomotives à vapeur: faute d'huile appropriée dite « huile cylindre », les pistons de la locomotive grippent. Faute de pistons qui fonctionnent, la locomotive s'arrête. Faute de locomotive qui circule, l'approvisionnement de tout ce qui est nécessaire à la vie va être interrompu, etc.

Les huiles dites « huile cylindre », venaient, à l'époque, uniquement des Etats-Unis. La France était sortie de la guerre, mais les Etats-Unis étaient encore neutres. Le problème était surtout politique. On ne savait si les Etats-Unis considéreraient ces huiles de graissage comme des produits stratégiques. L'« huile cylindre » en était un au premier chef. Quant aux techniques d'hydro-

L'occupation

génération, susceptibles de fabriquer des produits de substitution, elles étaient plus ou moins secrètes.

De tout cela, je discutais avec le colonel Boucher. La frustration de ne pouvoir agir, réaliser, trouvait un palliatif dans ce qu'on peut appeler la rumination des problèmes posés. Pour moi, ce n'était pas seulement un palliatif, c'était une ouverture vers les Etats-Unis.

Et il Y avait ce nouveau type d'affût qui n'avait pas encore le sigle qui devait être le sien, aux Etats-Unis, le M.A.R. J'en avais, bien sûr, parlé au colonel Boucher. Il n'avait pas de notion précise sur l'artillerie. Saint-Cyr, à l'époque, formait seulement des fantassins. Le colonel n'en avait pas moins très bien compris la théorie tactique. Il était un peu vexé de me voir, somme toute, ne pas faire une grande place à l'aviation comme cause principale de notre désastre militaire. Pour lui, les aviateurs allemands étaient les grands vainqueurs. Pour moi, c'étaient les conducteurs de chars.

En fait, une troupe en position dans ses tranchées peut être l'objet d'un pilonnage prolongé par l'aviation avec des dégâts mineurs. Il faut qu'un projectile tombe sur le trou, ou tout près, dans lequel on est enterré. Or à l'époque, tout au moins, les bombardements aériens ennemis étaient sporadiques et imprécis.

Depuis, on a fait des progrès. Lors de la guerre du Golfe, la télévision nous a montré des chasseurs mettant au but, à tout coup, qui plus est, filmant l'exploit pour le plus grand bonheur de téléspectateurs.

En 1940, nous n'en étions pas là. L'opinion blâmait l'aviation ennemie; au 237, nous blâmions les chars. Ces disparités d'opinions venaient de ce que tout le monde avait vu des avions ennemis dans le ciel et des destructions au sol, mais très peu avaient vu des chars

L'occupation

en action. Une distinction sur laquelle j'évitais d'insister au cours de mes échanges de vue avec le colonel Boucher.

Il était d'accord avec moi sur le M.A.R.

- C'est une bonne idée, un peu révolutionnaire, ce qui laisse présager de fortes résistances.

L'hydrogénation des huiles de graissage en était une autre, pas du tout révolutionnaire. Mais les deux idées avaient en commun un principe directeur qui me conduisait tout droit aux Etats-Unis, l'une officiellement, l'autre, on s'en doute, tout à fait officieusement. S'y ajoutait, bien sûr, le fait que Nancy et les trois enfants retrouveraient un pays échappant aux rigueurs d'une occupation qui s'annonçait sévère.

Les motifs strictement officiels d'une mission aux Etats-Unis étaient plus ou moins fallacieux. Je le savais. Je ne les en exploitais pas moins. Je connaissais bien le problème d'huile cylindre. Je parle anglais. J'avais fait mon apprentissage de raffineur aux Etats-Unis. J'y étais souvent retourné. J'étais le plus capable de me familiariser avec des techniques d'hydrogénation. J'obtins un *ausweis*, véritable permis de sortie en zone libre de trois jours. Je devais prolonger ces trois jours de plus de six années au point d'être quasiment absorbé par ce qu'on appelle maintenant le «modèle américain» .

Je quittai Paris à la fin de janvier en direction de la zone libre pour me procurer un ordre de mission officiel, indispensable pour les visas espagnol et portugais. Je veux aussi dire au revoir à mes parents avant de m'éloigner pour une absence que je prévois de longue durée. Enfin, j'étais curieux de voir Vichy, capitale de la zone libre.

L'occupation

Me voici dans le train de Vichy avec une lettre qu'on m'a confiée, par quelqu'un que je ne me rappelle pas. Ce devait être un personnage important. La lettre était pour Myron T. Herrick, ambassadeur des Etats-Unis auprès du maréchal. Au passage de la ligne de démarcation: fouille consciencieuse par la police allemande. Les valises sont vidées. Les papiers compulsés. J'avais caché ma lettre derrière le globe qui éclaire le compartiment, en pleine vue, mais derrière la lampe qui éblouit.

Vichy, hiver 1941. Un curieux spectacle. Devant l'hôtel du Parc, une garde d'honneur à la manière de Buckingham Palace. La relève se fait au pas cadencé. « Présentez armes! », par des gardes raides comme des piquets. Une foule dans les rues qui rassemble des fonctionnaires, journalistes, hommes politiques, chefs d'entreprise, des militaires, des civils. On se retrouve. On se raconte ses aventures depuis « la dernière fois », on échange ses impressions. On demande une recommandation.

En d'autres temps, c'eut été bouffon: l'hôtel du Parc transposant Buckingham Palace, et les gardes mobiles singeant les *Horse-Guards* de Sa Majesté. Le maréchal faisait ce qu'il croyait bon de faire pour remonter le moral de la population, qu'il avait, quoiqu'on en dise, presque tout entière derrière lui. Elle s'était ralliée à un chef prestigieux, comme des enfants meurtris se réfugiaient dans leur désarroi auprès d'un père sans se poser de questions.

C'est bien avant qu'on aurait dû se poser des questions sur la gloire dans laquelle depuis 1916 baignait le « vainqueur de Verdun ».

A l'Ecole d'Artillerie, les cours d'histoire, le récit des événements et les réflexions qui l'accompagnaient avaient redressé bien des idées. Parmi les monstruosité de la guerre, la bataille de Verdun tient une bonne place. Au point de vue strict de la stratégie militaire, c'était de la part du haut commandement une inexpiable sottise. Verdun était à la pointe de l'angle dessiné par le

front entre la mer du Nord et la Suisse, une disposition idéale pour l'attaquant, un lourd handicap pour le défenseur. L'ennemi assaillant les deux flancs pose à l'assailli de multiples problèmes, dont celui des renforts et de l'approvisionnement. Depuis Vercingétorix et même depuis plus longtemps, on sait que pour une position défensive, mieux vaut un front arrondi.

Après Verdun, la ligne Maginot en a retrouvé le principe. Il était tout aussi valable en 1916. En 1939 toute la pointe du territoire français en Alsace avait été alors abandonnée à l'ennemi (en supposant qu'il s'y avance, ce qu'il n'a pas fait) sur une profondeur qui atteignait vingt kilomètres. Derrière Verdun, éloigné de la capitale, on avait tout le temps entre 1914 et 1916 de préparer une ligne arrondie de défense bien fortifiée. Pas du tout, on a achevé de désaffecter les forts qui défendaient Verdun, et on s'est enterré derrière des fils barbelés. La bataille dura plus de six mois. Elle coûta autant d'hommes aux attaqués qu'aux assaillants. Ce fut un bel exemple de courage et de ténacité de la part du soldat français. Et une fois de plus une défaillance de l'intelligence de la part de ses chefs.

Ce qu'on ne pouvait pas enlever au maréchal Pétain, était le physique, la prestance. Un officier de la moitié de son âge (85 ans) pouvait l'envier. Regardez les images, en vous contentant au besoin d'un timbre poste car il y en eut avec son effigie (au temps de Vichy, bien sûr), alors, vous comprendrez pourquoi le maréchal a eu au moins un mérite, celui d'avoir réussi à prolonger ce couvre-chef militaire bien français qu'est le képi.

Dans l'armée la mode évolue. Moins de 60 ans après les tricornes des gardes françaises, les grognards de Napoléon portaient des bonnets à poils. De nos jours,

L'occupation

dans presque toutes les armées du monde, c'est la casquette qui domine. En France, les gendarmes conservent le képi; ils le doivent au maréchal Pétain.

A cette époque de mon récit, Vichy est une capitale toute neuve. Le pétainisme, le vichyssisme n'ont pas pris corps, encore moins racine, ni montré leur face partisane. Il n'y a pas de Résistance. La France est géographiquement et politiquement coupée en deux. Elle ne l'est pas dans les esprits. Le pays se remet lentement du coup reçu qui l'a mis à terre - comme un boxeur qui se relève, titube, les yeux vitreux, plus ou moins conscient de l'endroit où il se trouve, mais vivant et rassemblant ses idées.

On commence seulement à parler de De Gaulle et à l'écouter. On ne voit aucune opposition entre Pétain et lui. Ils s'excommunient mutuellement, s'accusent de trahison. Cela paraît de la comédie. Comment pourrait-on imaginer un maréchal de France trahissant son pays, et un général avec le passé de De Gaulle, désertant?

On se dit que chacun joue son rôle. La France est occupée. Les Allemands ont pour le moment tous les atouts. On ne croit pas qu'ils puissent traverser la Manche, mais on ne croit pas non plus que seule, la Grande-Bretagne soit jamais en mesure de ramener les Allemands chez eux. Il faut donc attendre et vivre; et pour vivre, négocier avec le vainqueur, et, pour négocier, garder quelques cartes: la flotte et les colonies. La neutralité obligée trouve une excuse dans l'égoïsme présent et passé des autres, Grande-Bretagne comprise.

Le grand espoir, ce sont les Etats-Unis. On sait que j'y suis allé. On connaît mes attaches familiales. On me demande mon avis. Je suis embarrassé. Je n'ose pas décevoir, mais je connais l'isolationnisme profond des

Américains. Il faudra du temps pour qu'ils se réveillent. Il faudra aussi un coup de chance pour les faire entrer dans la guerre. C'est une question de patience. J'aime bien faire valoir mes connaissances en histoire. Je cite l'exemple de la Prusse qui, au début du siècle dernier, a attendu sept ans pour se débarrasser de « l'ogre impérial ». Pendant quatre ans, jusqu'à sa mort, la reine Louise n'a cessé de lui faire des sourires.

Tout cela est simple et, peut-être, aurait pu le rester. Montoire et la poignée de main de Hitler et de Pétain ne choquent personne. Le maréchal se dévoue pour essayer de sauver ce qu'il peut. Ce n'est pas facile quand l'adversaire vous tient à la gorge. Le monde occidental a Hitler et le nazisme en abomination. Mais personne ne bouge. Alors, en attendant, on se débrouille. Voilà, je crois, fidèlement rendu l'état d'esprit de la population sortant de son *knock-down*. On n'imagine pas encore que Pétain va se prendre au sérieux dans son rôle de rénovateur de la société. Assurément, les députés de la chambre du Front populaire qui lui ont voté les pleins pouvoirs et même le soin d'amender la Constitution par 569 voix contre 80 et 17 abstentions ne l'imaginaient pas non plus.

Je ne sais si la politique ambiguë ou plutôt à deux faces qui, comme la statue de Janus, regarde dans deux directions opposées sans se confronter, aurait pu durer. Il eut fallu une intelligence chez le maréchal qu'il n'avait pas, chez ses conseillers, moins de passion politique. Il arrive que, dans un jeu, au début, on observe des conventions, puis qu'on les néglige avant de les renier. Il y a des récriminations, on se déteste, on finit par se battre pour de vrai. C'est ce qui arriva.

L'occupation

Et ce fut l'inacceptable, l'inexpiable, l'antisémitisme, les Juifs progressivement exclus de l'administration, contraints de porter l'étoile jaune, livrés aux Allemands. En même temps, l'imitation grotesque des mœurs facistes, des essais puérils d'endoctrinement des jeunes: « Maréchal, nous voilà! ». Ce fut enfin, en novembre 1942, l'alignement aux côtés de l'Allemagne alors que l'occasion s'offrait de rejoindre les alliés; ce qui aurait tout changé.

Le merveilleux est que les beaux sentiments « Travail, Famille, Patrie » et bien d'autres, aient résisté, n'aient pas sombré dans le mépris, entraînant injustement, avec le maréchal, tous ceux qui, dans l'administration, dans l'industrie et ailleurs, ont tant fait pour continuer à « sauver ce qu'on pouvait ».

On peut facilement renier des paroles, mais moins facilement des actes. On aurait aimé entendre Laval déclarer: « J'aurais menti encore bien davantage, j'aurais exalté Hitler, j'aurais dit n'importe quoi pour vous aider, mais je n'ai rien fait, mais je n'ai commis aucun acte que vous pourriez me reprocher ». Il en avait peut-être l'intention. Mais il est allé plus loin, trop loin pour qu'il reste possible de démêler le vrai du faux, le prétexte du simulé, l'action volontaire de l'action imposée. On pouvait autrefois, du temps de la monarchie et des princes, jouer sur deux tableaux, tromper sans se tromper. Cela n'est plus possible dès lors que la masse de la population doit participer. A la comédie et la pantomime, alors se substitue le drame.

Le colonel Boucher m'avait retrouvé à Vichy. Je l'accompagnai chez le général Laure, chef d'état-major du maréchal, pour lequel le « capitaine » Manilève, qui était son ami, m'avait donné une lettre d'introduction.

L'occupation

Le colonel Boucher fut impressionné. Nous vîmes aussi le docteur Menestrel, médecin du maréchal. On échangea des banalités. C'était un théâtre d'ombres, encore presque une farce. Cela ne le resta malheureusement pas.

Le sentiment d'assister à une comédie, on l'avait déjà à l'hôtel du Parc, résidence du maréchal; on l'avait bien plus en allant voir les ministres et les hauts fonctionnaires. Les bureaux de l'administration étaient installés dans le théâtre de la ville. On avait mis en place, sur le plateau, des portants, des praticables reliés par des cloisons découpées dans les décors. On retrouvait des morceaux d'atrium, de temples, et aussi de gracieux bosquets. Cinna, Alceste, Figaro hantaient les lieux - Figaro surtout. Tout cela résonnait, bougeait quand on marchait, soulevait de la poussière. En entrant chez le ministre ou le directeur de cabinet, on n'était pas surpris qu'il jouât la comédie. On s'attendait à le voir grimé en empereur romain ou en marquis de Molière.

Philippe Berthelot, ministre ou directeur des transports, je ne me rappelle pas, me donne, sans commentaires, mon ordre de mission, au motif « huile cylindre ». Ce thème de l'huile cylindre donna une idée à M. Berthelot. Après moi, il reçut d'autres visiteurs, comme moi, en quête d'un ordre de mission. Il fallait un prétexte. Berthelot l'avait sous la main: l'huile cylindre. Ce qui eut pour effet, qu'une fois à New-York, je reçus des coups de téléphone d'un « chargé de mission » me demandant ce qu'était l'huile cylindre, quelle était sa couleur et à quoi cela servait.

Mon ordre de mission en main, je vais chercher le visa portugais chez le consul. Son consulat est dans une chambre d'hôtel modeste. Il faut tamponner le passe-

I.:occupation

port. De son bureau, il m'indique le lavabo et m'invite à lui passer le seau. Interloqué, je regarde au-dessous de la cuvette.

- Mais non, c'est au-dessus, sur la tablette!

En effet, je trouve le sceau entre le verre à dent et le blaireau. Une fois le cachet apposé, je remets le précieux objet à sa place.

Avant de quitter Vichy, je vais à l'ambassade américaine pour remettre la lettre qui m'a été confiée. Dans l'antichambre, je rencontre Edouard Herriot. Nous engageons la conversation. Il me demande de lui décrire Paris, la zone occupée.

De Vichy à Chindrieux, en Savoie, il faut passer par Lyon.

Le parcours de Vichy à Lyon se fait par avion. Pourquoi par avion? Je ne sais, peut-être n'avait-on pas encore rétabli la voie de chemin de fer. Mais le fait est que la plus courte ligne intérieure que j'ai jamais empruntée fonctionnait. C'était un saut de puce. Mais je n'étais pas surpris. Tout semblait se rapetisser en ce temps de Vichy. A Lyon, j'obtiens mon autre visa, espagnol cette fois, et je retrouve « mon commandant », le chef d'escadron Charrière.

Je l'avais manqué quelques mois auparavant. Il m'avait écrit une lettre très gentille, m'invitant à revenir. Il est là, dans la cour du quartier des Brotteaux, dans sa pose familière, les jambes écartées, le képi en arrière, sa figure burinée éclairée d'un sourire lorsqu'il me voit. Il n'a plus de batterie de 155 à commander. Il est chargé de rassembler le matériel de guerre abandonné.

Nous parlons de la troupe qu'il a commandée et dont j'étais un petit rouage. Elle n'avait à aucun moment flanché. Il en était fier, et des hommes, et de lui. Et il avait raison. J'y ai pensé depuis et ai confronté mes observations et cette constatation avec celles que j'ai faites au cours de mes années actives comme directeur d'usine puis chef d'entreprise.

En juin 1940, ce n'était ni le patriotisme, ni les convictions religieuses, ni les « lauriers de la gloire », ni même le sentiment du devoir ou la crainte d'une sanc-

tion qui motivaient les hommes. A la raffinerie de Donges, en temps de paix, non plus. Mieux (ou pire) à Donges, je sentais l'aversion du personnel (pas de la maîtrise) à l'égard des « autotés ». Ce n'était pas le cas au 237, au contraire, mais là, il y avait le danger, un incomparable moyen de niveler les différences. A Donges, le personnel n'en faisait pas moins son « boulot » avec conscience et compétence, comme le firent les hommes du 237.

Parmi les instincts naturels qui commandent la vie de l'homme, il doit y en avoir un qui est le sentiment de la tâche à accomplir - et de la faire bien.

Mais ce sentiment ne s'exprime que s'il y a organisation et commandement.

Nous parlons canons, chevaux, tactiques militaires, moyens de lutte contre les chars. C'étaient les sujets favoris du commandant. Il fallait aller derrière ce qu'il énonçait avec force, se dégager des exagérations, des simplifications outrancières, des paradoxes abusifs. Alors, on s'étonnait de trouver un jugement solide, issu d'une grande expérience.

Je m'attendais à ce qu'il prétextât d'une pénurie d'essence qui allait bloquer les véhicules à moteur dans les garages, pour laisser libre cours à son hippolâtrie. Pas du tout. Sa petite voiture allait lui manquer. Pendant la retraite, il avait délaissé son cheval, Orphée. Il n'y avait que les conducteurs qui étaient montés. Tous les gradés étaient, à des degrés divers, à pied ou motorisés.

Bien que ne ressentant aucune passion pour la race chevaline, j'aimais me renseigner. Je lui racontai un incident survenu alors que je faisais mon temps à Dijon, comme sous-lieutenant au 1er d'artillerie.

L'occupation

Mon commandant s'appelait Trappin. Il était lui aussi un homme de cheval. Il connaissait mon peu de goût pour ces animaux. Cela ne facilitait pas les choses. Un jour - je crois que c'était à l'occasion d'une visite du sultan du Maroc - nous devions défiler. Plusieurs heures avant la mise en route, suivant la coutume militaire, nous sommes sous les armes dans la cour du quartier, à la tête de nos chevaux. En face du rassemblement, tout près du portail, devant le poste de garde: le cheval favori du commandant. Ce devait être, j'imagine, un pur-sang. Au commandement « en selle », nous voilà tous à cheval y compris bien sûr le commandant. Puis, conformément au règlement, il lève le bras et, d'un grand geste, donne le signal du départ.

Nous serrons les jambes et tendons les rênes... Devant nous, le commandant est toujours là, parfaitement immobile sur sa monture. Il paraît que cela arrive, même au meilleur cavalier, un cheval qui refuse obstinément de bouger. Le commandant Trappin s'énerve, éperonne, en vain. Il descend de cheval. On lui en amène un autre, plus docile, tandis que le récalcitrant reste sur place, comme une statue. Les canons ne sont heureusement pas inclus dans le défilé, ce qui nous permet de sortir du quartier en deux files, une de chaque côté du cheval statufié.

Je demandai au commandant Charrière ce qu'il aurait fallu faire si des canons avaient été attelés. Il n'aurait pas alors été possible de se diviser en deux files. Le commandant Charrière ne s'embarrassait jamais de rien.

- Dans un cas pareil, je mettrais deux hommes sur chaque jambe du cheval et au commandement, ils le soulèveraient.

L'occupation

Je lui demande:

- Où le transporte-t-on ?

Il me répond:

- Il n'y a pas lieu de le transporter; dès qu'il se sent soulevé, il part au galop.

Je fais remarquer au commandant que s'il en était ainsi, le chef d'escadron Trappin aurait mieux fait de rester en selle; c'eût été un spectacle surréaliste, cette statue équestre qui, au moment où elle serait soulevée par des déménageurs, se mettrait soudainement au galop.

La salle d'honneur du quartier, où le commandant Charrière et moi étions installés, était l'occasion d'évoquer d'autre souvenir. Dans une même salle qui servait aussi de bibliothèque, j'avais passé d'heureux moments. L'ouvrage le plus consulté, tout au moins par les officiers d'active, était l'« annuaire ». Ce précieux volume donne toutes les informations sur les carrières. Il permet à chacun de prévoir la date limite à laquelle il ajoutera un galon sur sa manche.

Dans cette salle-bibliothèque, en sus de l'annuaire, j'avais trouvé un curieux registre des ordres donnés par Napoléon à sa cavalerie, personnellement et même à de petites unités, pendant la campagne de 1808. J'avais signalé cette trouvaille au commandant Trappin, espérant ainsi rentrer en grâce. J'avais eu, en effet, plusieurs fois l'occasion de le vexer bien involontairement, en tentant de démontrer qu'en cas de guerre, une artillerie tractée ferait mieux l'affaire qu'une artillerie hippomobile. Le commandant Trappin s'était borné à bougonner:

- Lieutenant Riboud, vous feriez mieux de surveiller le pansage des chevaux après l'exercice.

L'occupation

Et je racontai au commandant Charrière comment ayant terminé mon temps, j'étais allé, avant mon départ, prendre congé du chef d'escadron Trappin. Il m'avait accueilli cordialement, et non sans ironie, avait ajouté que, conformément au règlement, il m'avait noté. Comment? Avec l'apostrophe « Doit réussir dans le civil ». En racontant cela au commandant Charrière, je crois que je pêchais un peu un compliment qui corrigerait ce qui, évidemment, dans la bouche du commandant Trappin n'en était pas un.

L'anecdote laissa le commandant rêveur, ce qui ne lui était pas habituel. Après un silence, il dit:

- « Si, dans le civil, votre chef vous notait « Doit réussir dans le militaire », qu'en penseriez-vous?

Un autre sous-lieutenant, camarade de Fontainebleau qui faisait comme moi son temps de service au 1er d'artillerie, a dû être noté de la même façon comme devant réussir ailleurs que dans le militaire. Il s'appelait Dufaure, était sorti de l'X dans une « petite botte », la manufacture des tabacs, une institution publique qui fabrique aussi des allumettes, ce qui s'explique puisque le tabac, pour être fumé, doit d'abord être allumé.

Dufaure, quoiqu'il fût petit, semblait (tout au moins le prétendait-on) regarder de haut le commandant Trappin qui, lui, était grand. Manifestement il n'avait pas la cote; j'imagine que la note qu'il reçut du commandant Trappin fut rédigée comme « Doit réussir dans le tabac ». Peut-être même: « Doit réussir dans les allumettes» .

Plus près du moment présent que ces souvenirs que nous évoquons, le commandant se livre à un exercice que nous appelons maintenant un « futurible » ou « futur possible ». Il a récupéré des dictionnaires, il a

I:occupation

consulté les statistiques. Il fallait bien les circonstances pour qu'il le fît. D'après lui, les chiffres révélaien, en dehors du continent, une puissance (potentielle) qui finirait par écraser le vainqueur du moment. Alors que, avant l'armistice, la publicité officielle du gouvernement: « Nous vaincrons parce que nous sommes les plus forts» provoquait ses sarcasmes. Pour lui maintenant, c'était l'évidence même.

Depuis ce froid matin de février 41 où nous arpentions la cour du quartier Brotteaux, si semblable à tant d'autres, je n'ai pas revu le commandant Charrière. Le souvenir me reste présent de celui qui nous a conduits tout le temps de cette bataille perdue: je le revois planté sur la route, le képi en arrière, défiant l'ennemi comme il l'avait toujours fait, pour échanger avec lui un« fini combat », qui était sûrement plus à ses yeux l'annonce d'une trêve que l'admission d'une défaite.

A Lyon, je prends le train pour Culoz. Je fais à pied les huit kilomètres qui me séparent du hameau de Praz où se trouve la propriété qu'Yvonne et moi associons à notre enfance, qui identifie pour nous le point fixe de la famille. Il fait nuit, il n'y a pas de taxi. Me voici sur la route. Un peu avant le Pont de la Loi sur le Rhône: un engin blindé abandonné, probablement une voiture de reconnaissance sur laquelle je devine des traces d'incendie.

A Praz, je trouve mes parents en bonne forme. Paul est à l'écoute de la radio. Il a offert ses services au gouvernement de Vichy, qui n'a pas répondu. Je pensais « tant mieux » mais ne le lui dis pas.

On imaginerait volontiers qu'un vieux monsieur, plein d'expérience, ferait le point, donnerait des conseils, essaierait de préconstruire le futur (les futurs). Ce n'était pas le genre de Paul. Ses carnets, qu'ils nous a laissés, notent au jour le jour pendant tout le temps de l'occupation les événements, tels que la radio ou les journaux les lui communiquaient. J'aurais voulu y trouver autre chose. Mais je me rends compte que sa grande rigueur intellectuelle et sa puissance d'analyse lui interdisaient d'ouvrir la porte à ce qui n'aurait été peut-être que le produit de l'imagination ou d'un espoir.

Dans ses carnets, sur une page, il a collé l'annonce d'un fabricant de chaussures découpée dans un journal : « A ne pas confondre: les frères Bissac ne sont pas

L'occupation

les frères Isaac ». Il n'a ajouté aucun commentaire. Tant de lâcheté soudainement en plein jour, non seulement permise, mais encouragée par les « autorités » a dû remplacer pour lui des convictions par des interrogations auxquelles il ne trouvait pas de réponse.

C'était toute une hiérarchie des valeurs dans la société qui se dissolvait devant lui. S'évanouissait le sens de l'honneur au service du bien public auquel il avait toujours cru.

Il avait représenté en 1932 les Compagnies de chemin de fer au moment où débutaient les négociations précédant la nationalisation. Le ministre des Transports d'alors, Anatole de Monzie, le qualifiait de « fil à plomb moral ».

De nos jours, les enthousiasmes auxquels nous sommes conviés sont corrigés par le scepticisme. Le public est depuis longtemps immunisé contre les retournements, les reniements et les fausses promesses. Mais Paul avait déjà 42 ans quand a éclaté la première guerre, en août 1914.

Nous avons, de la vie quotidienne pendant la guerre, dans le bourg de Culoz, à quelques kilomètres de Chindrieux, le témoignage de Gertrude Stein, dans un livre émouvant* : *Les guerres que j'ai vues*. En le lisant, je pensais à tout ce que mon père aurait pu écrire des problèmes de tous les jours, de ravitaillement, de chauffage, des relations amicales et autres avec les voisins, avec les autorités françaises et allemandes, de ce qu'il avait vu de la Résistance, etc.

Cela, je le trouve dans le livre de Gertrude Stein. Vivant si près, elle aurait pu connaître mes parents. Il est vrai qu'entre eux, il y avait le Rhône, qu'au surplus,

*Ed. Christian Bourgois.

L'occupation

les affinités n'étaient pas évidentes. Gertrude Stein était poétesse, américaine et juive, rendue célèbre par ceux qu'on désignait aux Etats-Unis comme les « expatriotes » dans l'après-première guerre. Pour compléter le tout, elle était notoirement lesbienne.

Ce qu'on dégage de son livre est que la vie était organisée, devenue acceptable. Son amie et elle, pour une mise en plis, prenaient le train pour Aix-les-Bains à vingt kilomètres. Bien qu'avec deux motifs d'être arrêtées, elles n'ont jamais été inquiétées par la police allemande ou française. Elles jouaient au bridge chez elles le soir avec le chef des partisans qui occupaient la montagne voisine.

Quel livre merveilleux mon père aurait pu écrire, d'incidents qui ont dû lui paraître mineurs, mais qui aujourd'hui seraient précieux non seulement pour éclairer une époque, mais aussi pour le jugement qu'il aurait porté.

Louise était toute activité, elle avait le goût des produits de la terre, des fleurs, des légumes. Elle aimait la nature. Les lettres que j'ai d'elle la montrent goûtant les lumières de la Chautagne et les senteurs de la prairie. La guerre et les pénuries qui s'annonçaient allaient donner tout son mérite à ses goûts et à ses connaissances. Elle tenait Nathale, le jardinier, en haleine. Il y eut bientôt du colza planté dans la prairie et des clapiers de lapins dans le garage. Ardente patriote comme les femmes le sont parfois plus que les hommes, la défaite avait été pour elle une terrible épreuve. J'ai d'elle des lettres émouvantes à sa sœur, à sa belle-fille qui montrent un désarroi extrême au cours de ces jours de juin 40. Je doute que la réserve de Paul, elle aussi extrême, ait rien fait pour la reconforter.

L'occupation

Mais, en février 41, sa nature qui était forte avait repris le dessus.

A Praz, je retrouve aussi Mlle Malliand, Mlle Jeanne, comme nous l'appelions. Elle habitait Aix-les-Bains et faisait de fréquents, mais courts séjours chez mes parents. Louise l'aimait beaucoup. Elle agaçait Paul, peut-être à cause de ses chapeaux qui, même achetés la veille chez la modiste, lui donnaient un air indiciblement suranné.

Elle n'était pas belle, mais elle était immuable. Pendant les trois quarts de siècle où je l'ai connue, elle est restée identique. Elle avait un remarquable talent pour la broderie. En 14, après la Marne, elle avait brodé quatre appuie-tête pour les fauteuils de mes parents. Enfant, j'étais fasciné: il y avait les souverains d'Angleterre et de Russie, le général Joffre et Poincaré. La redingote de celui-là faisait minable à côté des uniformes de ses voisins dont les points de crochet rehaussaient la splendeur.

J'ai retrouvé ces appuie-tête récemment dans un placard. En les dépliant, j'ai revu Mlle Jeanne, un après-midi d'été, devant une assiette de gâteaux qu'elle appréciait car elle était gourmande. Elle nous parlait de l'ancien temps. Elle était la mémoire de la famille et elle racontait très bien.

Elle avait trente ans en 1914. Les récits qu'elle nous faisait de la Grande Guerre montraient qu'elle l'avait intensément vécue. Elle avait soigné des blessés. Elle nous lisait les communiqués, nous parlait d'héroïsme et de victoire.

Elle entretenait une correspondance suivie avec Louise. J'ai retrouvé une lettre d'elle après le débarquement des Alliés en Normandie. Cette lettre n'est

L'occupation

qu'invective à l'égard de «l'invasion des Anglo-Saxons ». On ne peut pas douter du patriotisme de Mlle Malliand. Pourquoi, alors, une telle réaction? Je crois que la cause en était, justement, un excès de fierté nationale. L'humiliation d'être secourus, de n'avoir pas retrouvé soi-même, avec ses propres forces, la liberté, ont, pour un moment, subjugué ses véritables sentiments.

Je quitte mes parents le cœur serré car je prévois une longue séparation; je gagne l'Espagne par Perpignan. Après une journée passée à Barcelone, peu touchée par la guerre civile, je prends le train de nuit pour Madrid. Il n'y en a que trois par semaine. Les voitures sont bondées. Un compartiment l'est un peu moins que les autres et les occupants me paraissent plus accueillants. J'arrive à me coincer entre une jeune et brune madrilène, plutôt jolie qui rentre chez elle, et un gros type barbu.

Après le départ, la jeune madrilène essaye de trouver le sommeil et met gentiment la tête sur mon épaule. Le barbu confie, d'abord à moi à voix basse en français, ensuite à tout le compartiment en un espagnol sonore, qu'il a combattu dans l'armée républicaine. Je suis surpris de l'accueil évidemment favorable que reçoit cette déclaration. Il est manifeste que le compartiment ne s'est pas rallié à Franco.

Si, en première classe, on ne trouve pas ses partisans, je me demande où il faut les chercher. Il est vrai que la densité d'occupation des premières était alignée sur celle des troisièmes. Au surplus, il n'y avait pas de contrôleur. Il n'avait pas dû trouver de place dans le train.

Je suis le lendemain à Madrid. Je trouve les Lecourt bien installés et suis reçu par celle qu'on aurait dû appeler tante Marguerite, mais qu'on n'a jamais appelée que

L'occupation

tante Nini, tant cet aimable surnom allait bien à cette toujours jolie femme. Elle m'accueille avec la grâce qu'elle sait prodiguer aussi bien à ses admirateurs qu'à ses neveux, celui-là, en l'occurrence, mal fringué, sortant d'un compartiment de dix voyageurs et qui sentait mauvais. On se raconte, on échange des nouvelles. Déjeuner chez mes cousins Colombani. Je téléphone à Cintra pour prévenir de mon arrivée. L'hôtelier me répond que « Mrs Riboud est alitée avec une double pneumome ».

Je n'ai qu'un vague souvenir de l'après-midi. On me fait faire un tour de Madrid en automobile. On voit des immeubles démolis, des restes de tranchées, des fortins. J'ai la pensée ailleurs.

Le lendemain matin, je trouve ma pauvre petite Nancy couchée, encore fiévreuse, mais tirée d'affaire. Les trois filles sont aux mains de Gretel, la jeune juive compatissante et efficace qui remplace provisoirement une Fraulein dont l'absence n'a jamais été tant regrettée. Le médecin me dit que Nancy est en bonne voie de guérison. Je lui demande s'il lui a donné des sulfamides. A l'époque, c'est la grande nouveauté, depuis dépassée par la pénicilline. Il me répond que le sulfamide coûte cher et qu'il n'avait pas d'instructions. Il paraît que le manque d'initiative est un trait de ce peuple si sympathique, si attachant même.

Suivent trois semaines à Cintra. Nancy est en convalescence, mais reste à l'hôtel. La ville est charmante. Un grand passé y a laissé un beau château, de belles places et le souvenir d'une aventure militaire française, encore une, qui a mal tourné. C'est à Cintra que Junot a dû négocier avec les Anglais le retrait du Portugal des troupes françaises.

L:occupation

J'ai mes filles avec moi. C'est une chance, jusqu'à présent je ne les ai guère vues, j'avais du travail, et Fraulein s'interposait. A Cintra, je commence à faire des promenades avec les deux aînées, début de cette longue suite de randonnées que nous devions faire ensemble à bicyclette. En nous promenant, je leur raconte des histoires. Lorsqu'elles seront plus grandes, à Mount-Washington, ce sera une longue saga, d'abord en français, bientôt en anglais, au fur et à mesure que l'Amérique gagnera sur le pays natal. Les deux plus jeunes n'ont pas le souvenir de Cintra. Chesley se rappelle une tempête d'une grande violence. J'avais dû les faire coucher par terre pour se protéger.

Dans l'hôtel, des clients de toutes nationalités, des espions de tous bords se retrouvent. Je suppose qu'ils échangent leurs secrets. Il y a aussi des réfugiés, des diplomates, tous ceux que la guerre a repoussés au bout de l'Europe. Lisbonne en 1941 est à l'image de ces chiens pouilleux qu'on plonge progressivement dans l'eau. On commence par la queue. Les puces montent le long du corps' et finissent par se rassembler sur Je museau.

Je bavarde avec l'un et l'autre. Chacun bien entendu sait que son interlocuteur est un espion. En quel autre endroit du monde pourrait-on trouver un meilleur point de rassemblement?

Je me disais que si les plans du M.A.R. avaient été tracés et si je les avais dans ma valise (à double fond bien entendu), je me ferais passer pour un Allemand déguisé en Français. J'en avais l'expérience: sur la Somme, à Estrées, sans que je le voulusse, bien au contraire, j'avais été pris pour un espion. En le voulant un petit peu, cela ne pouvait que réussir. Je laisserais explo-

L'occupation

rer ma valise par un autre espion, un vrai celui-là, par exemple un Anglais déguisé en Portugais. Je n'avais qu'à choisir. Il n'y avait pas un autochtone dans l'hôtel, parmi les garçons de salle et les femmes de chambre. C'eût été à coup sûr le meilleur moyen de faire adopter le M.A.R. par la Royal Ordnance.

Enfin, le 15 mars, nous embarquons sur un paquebot de l'American Export Line, *l'Excalibur* (le nom d'une épée du folklore anglo-saxon pour ce bateau qui appartenait au folklore américain).

Le départ d'un paquebot est toujours émouvant. Il y a une rupture, un éloignement qui croît, que chacun perçoit et ressent, d'avec ce qu'on laisse derrière soi. A Lisbonne en ce mois de mars 1941, l'avenir était obscur, pour beaucoup chargé de menaces, pour tous d'inquiétudes. Un passager déjà à bord, qui devait avoir laissé quelque part en Europe une femme et des enfants dont il était sans nouvelles, arrêta brusquement les marins au moment où ils retiraient la passerelle. Il la franchit en courant et retourna sur le quai.

Les Etats-Unis ont fait beaucoup de belles choses. Je ne crois pas que les transatlantiques soient ce qu'ils ont fait de mieux.

Le seul mérite de *l'Excalibur* était à l'occasion de faire rire. Le maître d'hôtel à qui je demande un conseil pour le choix d'un plat sur le menu me répond:

- A la cuisine, tout ce qu'ils savent faire, ce sont des œufs sur le plat!

Il ajoute:

- Si vous voulez rigoler, vous n'avez qu'à commander un soufflé au fromage.

Le bateau est bourré. Il doit descendre en-dessous de la ligne de flottaison. Nous sommes six dans la

J)occupation

cabine. Gretel s'occupe des enfants. Livie est dans son berceau.

Aux Bermudes, montent à bord, pour inspection, les autorités britanniques. Je mets à la boutonnière le petit ruban vert qui figure la croix de guerre, prix d'une course à bicyclette gagnée près d'Amiens. Dommage que je n'aie pas, pour la compléter, l'étoile de vermeil gagnée celle-là pour, au contraire, un sur-place prolongé dans la banlieue parisienne. On ne sait pas ce qui se passe dans la tête d'un Anglais. S'il m'avait posé des questions, j'aurais été heureux de mentionner qu'en juin 1940, on se trouvait un peu seul sur les routes de France. C'est la seule fois que j'ai porté cette décoration.

Dans le bateau, il y avait un salon. Curieusement, il était toujours vide alors que les cabines étaient bondées. Il y régnait une odeur de cigare éteint et de poussière. Dans une bibliothèque étaient rangés des livres qui n'avaient manifestement jamais été ouverts. Il y avait aussi de vieilles revues qui, elles, avaient été abondamment feuilletées. Elles auraient fait la joie d'un collectionneur ; qu'elles fussent là prouvait que ce minable bateau n'avait jamais eu comme passager un collectionneur. Vameublement semblait avoir été composé pour une pièce de théâtre qui mettrait en scène Phileas Fogg dans un transatlantique de la Cunard, en train de compter les heures.

Un des mérites des voyages en bateau, même en *ExcaHbur*, est de rencontrer, sinon des collectionneurs, tout au moins des gens intéressants. On bavarde. On s'instruit. Il n'y avait qu'un sujet de conversation. C'était la guerre, et c'était l'effondrement de la France. Il y avait à bord un économiste, David Norton, professeur dans une université américaine de l'ouest. Il m'interrogea. Je l'interrogeai. Je lui parlai char. Il me parla monnaie.

D'après Norton, Hitler n'avait pas seulement gagné pour avoir ignoré les règles établies de stratégie militaire, il avait aussi gagné pour avoir bouleversé les règles, également établies, de gestion monétaire. En dénonçant, avant tous les autres pays, l'étalon-or, il avait réussi à supprimer le chômage qui, en 1933, lorsqu'il était arrivé au pouvoir, atteignait le chiffre de six millions et demi. Et il avait puissamment armé son pays.

- C'est votre attachement à cette relique du passé qui est la cause de l'affaissement économique du début des années 30, des désordres sociaux qui en ont résulté et de votre dérisoire effort de préparation à la guerre.

Et il me parla d'un livre écrit par un Allemand, le docteur Wilhelm Grotkopp, en 1938, intitulé *La monnaie sans or* qui explique un résultat économique jugé impossible: accroître simultanément et le niveau de l'armement et le niveau de vie de la population.

*Ed. Sirey.

L'occupation

Après la guerre, j'ai eu la chance de retrouver ce livre traduit en français dans la bibliothèque de Paul à Chindrieux ; l'édition est de 1943.

Sur les résultats de l'effort d'armement allemand, j'avais mon opinion, tirée d'une expérience vécue. Mais j'avais des doutes sur les résultats économiques. Les statistiques qui figurent dans le livre de Grotkopp m'ont éclairé. Elles ne sont pas contestées. Voici quelques chiffres. Ils ont leur place dans ce récit d'une bataille perdue qui tente de ne pas se borner à décrire des choses vues, mais entreprend d'aller au-delà des événements - et de comprendre.

	Unité	1932 ou 1933	1937
Revenu national.	Milliards de RM	45,2	68
Production industrielle.	-	37,8	75
Production agricole.	-	8,7	12
Chiffre d'affaires du commerce de détail.	-	21,8	31
Production de houille.	Millions de tonnes	106,7	184,5
- d'acier.	-	9,7	19,2
Nouveaux permis pour voitures de tourisme.	Nombre	41 000	216 000
Nouveaux permis pour camions.	-	7 000	59 600
Production de fibranne.	Tonnes	4 100	100 000
- de rayonne. ...	-	28 000	57 000
Coût de la vie.	Indice	120,6	125,1
Chômeurs.	Nombre ⁽¹⁰⁾	6 500	4 700

Source: *La Monnaie sans or* - Dr Grotkopp - 1943

Ces chiffres m'ont d'autant plus frappé que j'avais eu sous les yeux, aux Etats-Unis, au plus fort de la

L'occupation

« grande dépression », le désastre économique américain pendant la même décennie: en Oklahoma, des fermiers endettés, expulsés; au Texas, de superbes propriétés d'anciens « rois du pétrole » à l'abandon. A Detroit, dans les rues, sur toute la largeur de la chaussée, des chômeurs traînant la savate et tendant la main; toutes les statistiques de production accusant des chutes de 30,50 % et davantage, tandis que celles des demandeurs d'emploi grimpaient jusqu'à vingt millions.

Le mérite du livre de Grotkopp est moins dans la démonstration de l'étalon-or - qui n'a plus de défenseur - que dans ce qu'il propose pour le remplacer. Ce qu'il propose n'est pas le système allemand de l'époque, en dépit de sa réussite, car il en reconnaît les conditions exceptionnelles. Ce n'est pas non plus l'expression d'une force brutale qui veut s'imposer, alors même qu'en 1943, les armées allemandes occupaient l'Europe, de Brest au Caucase.

Ce qu'il propose contient, en germe, l'essentiel de l'organisation monétaire définie par le traité de Maastricht : la convergence des gestions, les stabilités de pouvoir d'achat et de taux de change, la Banque centrale européenne et même une « *gross monnaie* » qui anticipe l'Ecu; tout un programme dans le sillage de ce qui était alors la monnaie allemande, le reischmark, avant de devenir le deutschemark.

Certes, il reconnaît que depuis 1939 :

Les armes allemandes frayent la voie à la monnaie et que c'est à la reischbank à établir de nouvelles parités, par exemple, celles de cinq pfennigs pour le franc français (c'est bien le coût observé par mon bijoutier d'Aix-les-Bains).

L'occupation

Le docteur Grotkopp ajoute:

Le reischmark ne peut être que la monnaie-guide de l'Europe.

La question qui est en discussion est seulement de savoir dans quelle mesure l'unification du régime des monnaies est réalisable en Europe dans les prochaines années. L'histoire et les enseignements du passé nous permettent d'envisager pour la période de paix la création entre Etats européens d'une « gross monnaie » destinée surtout aux transactions internationales et ayant pouvoir libérateur dans tous les Etats...

Le droit d'émission en est concédé à une Banque centrale européenne ayant à sa tête un comité comprenant les présidents des principaux Instituts d'émission... En conformité avec la situation dominante de la monnaie allemande, cette « gross monnaie » est libellée en reischmark. Dans son rôle d'unité de compte, les répercussions seraient encore plus larges.

A propos de la récente entrée en vigueur du traité de Maastricht, de la reconnaissance, dans le rôle de monnaie de l'Europe, du deutschemark, et du choix de Francfort comme siège de la future Banque centrale européenne, le livre de Grotkopp m'est revenu en mémoire, et le besoin d'une explication a resurgi.

En 1943, dira-t-on, le mark affichait déjà sa supériorité, mais c'était la guerre et l'Allemagne était victorieuse. Comment comprendre que cinquante ans plus tard, elle impose sa monnaie à ses vainqueurs et, par le truchement de la monnaie, prenne en main la conduite des affaires économiques de l'Europe?

La réponse est que le rôle monétaire attribué à l'Allemagne est la conséquence d'une nécessité, celle pour

l'occupation

l'Europe d'un étalon monétaire. A défaut d'autres, pour des raisons évidentes, c'est le mark qui s'impose.

Ce qu'il faut retenir du livre de Grotkopp est la logique de la démonstration et son aboutissement à la création de ce qu'est l'Ecu pour le S.M.E.

Seul est véritablement « monnaie » ce qui sert effectivement à payer et pas seulement à compter. L'Ecu ne sert pas à payer. Il a échoué parce qu'il est instable et qu'il ne vaut pas les meilleures des monnaies nationales. Pourquoi le choisirait-on de préférence? C'est là qu'est le nœud du problème. Par défaut, le mark a pris sa place parce que, même si l'organisation monétaire n'en conçoit pas un, les pratiques financières et commerciales imposent un étalon international qui serve d'ancrage aux monnaies, et de médium aux échanges.

C'est la *gross monnaie* que recommande le docteur Grotkopp. Le problème se ramène alors à doter l'Ecu de qualités propres qui le placent de lui-même au-dessus de toutes les monnaies nationales, y compris le deutschemark.

Ce problème a une solution. Les moyens existent de faire de l'Ecu une monnaie neutre, indépendante de tous les gouvernements, meilleure que toutes les autres, parce que dotée d'une propriété de stabilité en valeur réelle (pouvoir d'achat) qu'aucune monnaie n'a jamais eue, pas même l'or*.

*Le lecteur que cette question de monnaie européenne intéresse pourra consulter mes deux derniers ouvrages: *Fondement théorique de la monnaie externe constante et ses applications* et *Monnaie externe constante - Emploi pour la régulation monétaire*. Diff. PUF ; renseignements au Centre Jouffroy pour la Réflexion Monétaire, fondé en 1974 (Tél. : 46 22 10 50).

L'occupation

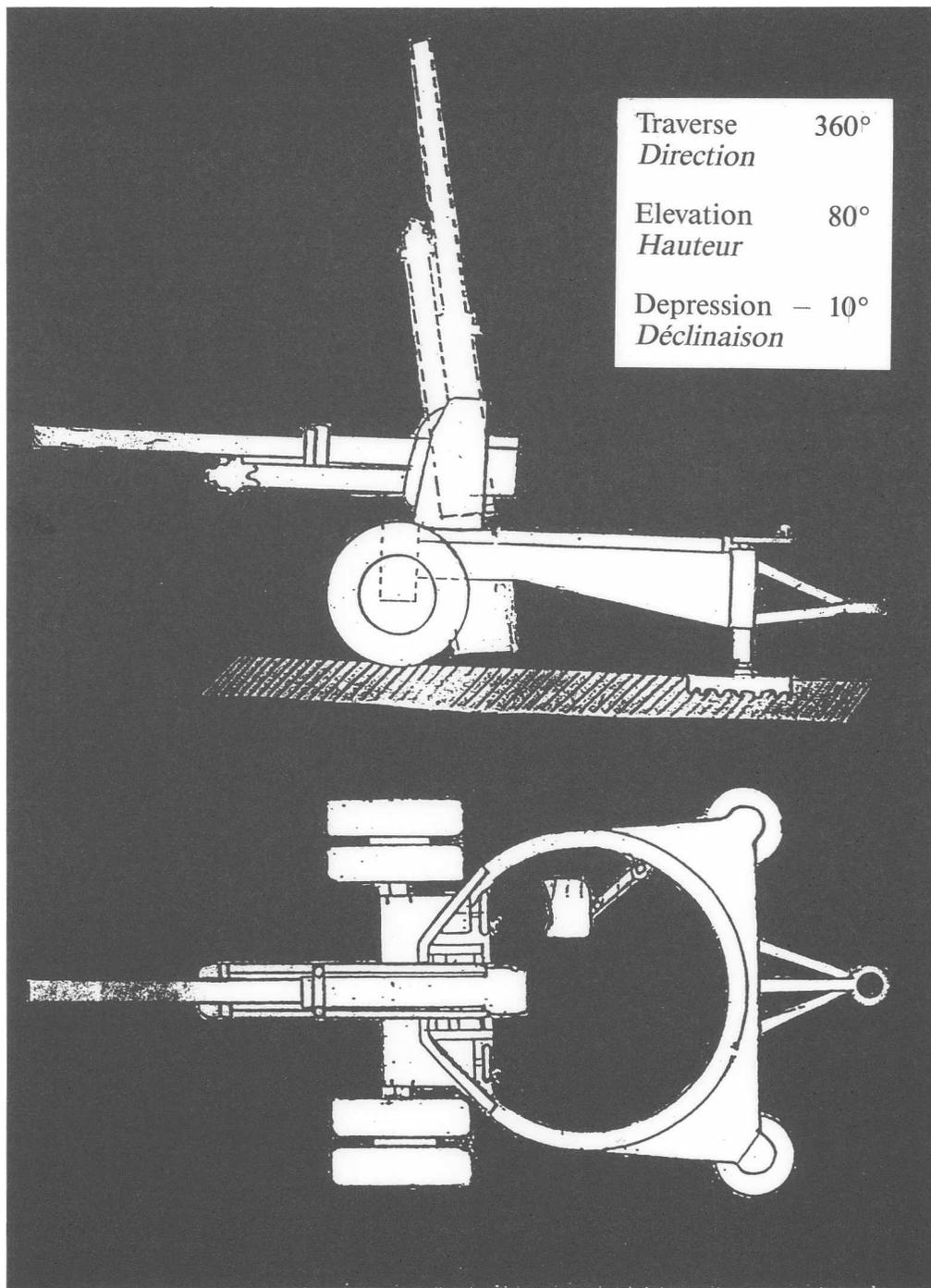
Cette évocation du livre de Grotkopp peut contribuer à éclairer les funestes conséquences qu'ont eues les erreurs commises dans le choix et l'emploi de cet instrument de la guerre qu'est l'armement comme en avaient eu, quelques années avant, le choix et l'emploi de cet instrument de l'économie qu'est la monnaie.

Dans tous les secteurs d'activité, la réussite d'une entreprise dépend de l'instrument mis à son service, dans le secteur monétaire comme dans les autres.

Le risque est grand, dont les passionnés de l'Europe doivent être conscients, que l'histoire de l'unification monétaire qui doit être le prélude de l'union européenne, soit un jour l'histoire d'une « bataille perdue ».

Certains jugeront peut-être que ces considérations sur la monnaie européenne s'écartent de ce qui est présenté comme des « souvenirs de guerre ». A ceux-là, je répondrai que de tels souvenirs ne peuvent pas être évoqués sans que le soient aussi les causes profondes d'une défaite, et les moyens recherchés d'en prévenir le renouvellement.

THE M.A.R. GUN-MOUNT

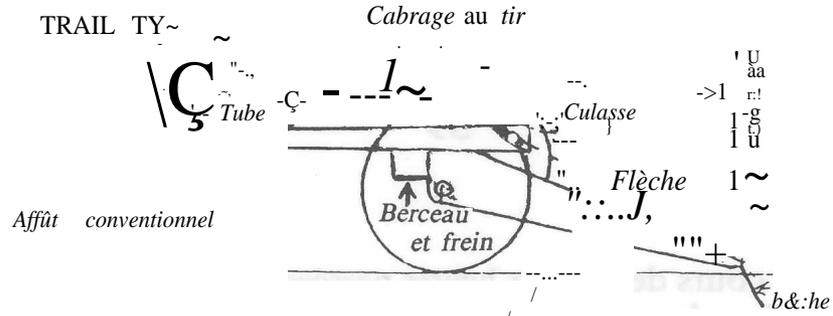


Au cours des longues heures passées, bien tranquille, dans le salon au décor rétro de *l'Excalibur*, ce n'était pas - ou plutôt ce n'était pas encore - la monnaie européenne qui me préoccupait; c'était mon projet d'affût.

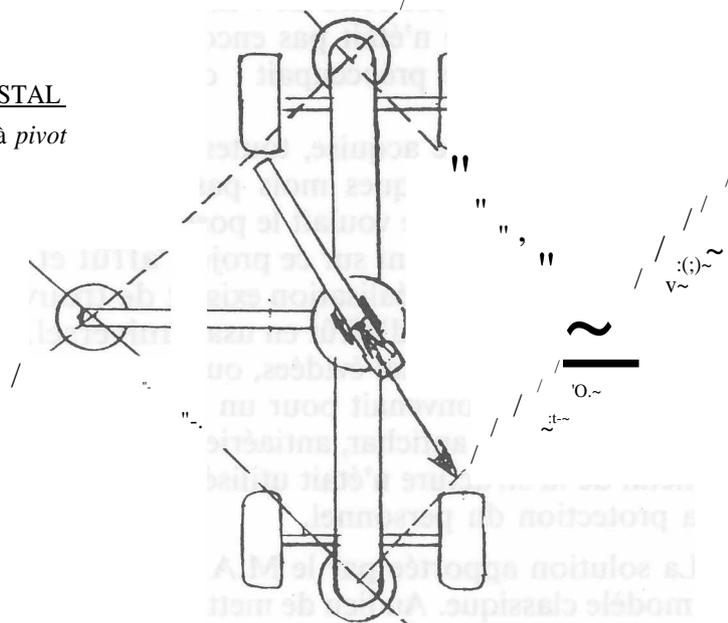
Toute l'expérience acquise, toutes les leçons reçues au cours de ces quelques mois passés à « observer l'artillerie », comme le voulait le poste qui m'avait été assigné, se concentraient sur ce projet d'affût et sur le dessin à en tracer. La réalisation exigeait de trouver un substitut aux modèles d'affût en usage universel. Tous comportaient des flèches évidées, ouvrantes, ou en tripode. Aucun ne convenait pour un emploi « à toutes fins » (campagne, antichar, antiaérien) ; et, sur aucun, le métal de la structure n'était utilisé pour servir aussi à la protection du personnel.

La solution apportée par le M.A.R. est à l'opposé du modèle classique. Au lieu de mettre le canon sur un pivot fixe et les servants autour, il met le canon sur un bouclier épais (50 mm) reposant sur un châssis circulaire de grand diamètre. Le bouclier et son canon tournent autour des servants qui se tiennent sur le sol, au-dedans du châssis circulaire. Le recul du tube au tir n'est plus limité par aucune pièce de la structure; d'où une réduction en hauteur favorable au camouflage et à la stabilité au départ du coup. Y concourt l'excentricité du tube et du bouclier faisant contrepoids, pour les 3600 du tir en direction. Ces deux facteurs de stabilité conjugués suffisent pour faire tenir l'empatement de l'affût dans le gabarit d'un véhicule sur route, sans qu'il

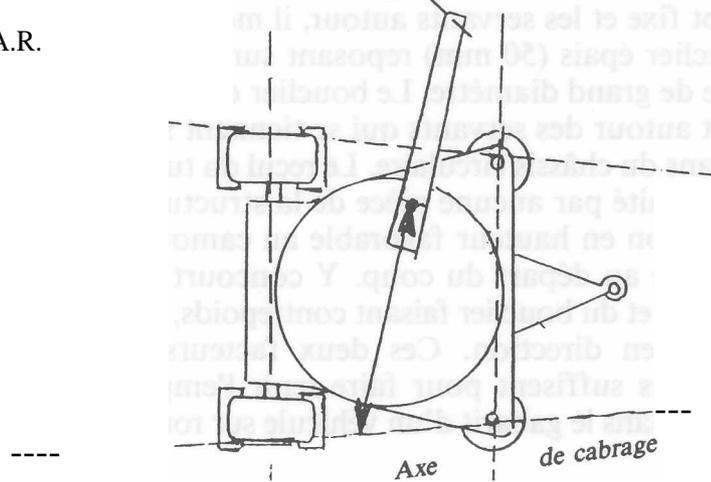
TROIS MODÈLES D'AFFÛT



PEDESTAL
Affût à pivot



M.A.R.



Le croquis ci-contre illustre ce qui caractérise le M.A.R. et le différencie du modèle classique à pivot. A savoir: un châssis à grand diamètre (2 m) reposant sur un essieu à deux roues par l'intermédiaire de deux ressorts servant à la suspension sur route et à la mise à l'horizontale pour le tir au moyen de deux vérins à billes. Le blocage de l'appareil est alors assuré par des sabots sur les roues et le verrouillage des ressorts.

Un bouclier épais portant le canon tourne sur le châssis pour un tir tous azimuts. Trois ou quatre servants sont à l'intérieur de la structure, tournant avec le bouclier ou accroupis sur le sol (planches 14 et 15).

Dans toutes les directions, le poids de l'assemblage bouclier et canon est diamétralement opposé à l'axe de cabrage dû au recul au tir (en pointillé). D'où une stabilité au tir qui se conjugue avec une forte protection.

La supériorité du M.A.R. dérive de son concept, beaucoup mieux adapté aux exigences d'un canon *all-purpose* (à toutes fins) que le modèle classique à pivot, quelle qu'en soit la finesse du dessin et l'ingéniosité du mécanisme pour passer de la position de route à la position du tir.

Le tableau de la page suivante dressé par le Technical Development Board de l'armée canadienne, à l'intention de la Royal Ordnance de l'armée britannique, dans le cadre de leur programme commun de recherche et développement (R and D), en fait la démonstration à propos de deux types d'affûts: le

ARMY TECHNICAL DEVELOPMENT BOARD (Canada)
6 POUNDER HIGH VELOCITY

GUN MOUNT <i>Affût</i>	M.A.R.*	CANADIAN- BRITISH 6 H.V.
1 GUN <i>Canon</i>	6 Pdr.H.V. <i>poids de l'obus 2,7 kg</i>	6Pdr H.V.
2 TRAVERSE <i>Champ (je tir en direction)</i>	360°	360°
3 ELEVATION <i>Champ de tir en hauteur</i>	80°	80°
4 DEPRESSION <i>Champ de tir en inclinaison</i>	- 10°	- 10°
5 TOTAL WEIGHT** <i>Poids total</i>	5400 Ibs. (2 400 kg)	6500 Ibs. (2 900 kg)
6 HEIGHT <i>Hauteur</i>	50" (1,25m)	traveling - 65" route (1,60m) emplaced - 50" <i>En position</i> (1,25m)
7 WIDTH (emplaced) <i>Largeur (en position)</i>	86" (2,15m)	125" (3,10m)
8 PIT AREA <i>Surface au sol de la fosse</i>	50 sq.ft. <i>5m²</i>	125 sq.ft. <i>12,5 m²</i>
9 PROTECTION - front <i>Bouclier -frontal</i>	2" (50 mm)	3/8" (10mm)
10 - side <i>- latéral</i>	3/8" (10mm)	none <i>aucun</i>
11 - top <i>- supérieur</i>	1/2 with 3/8" (partiel 10mm)	none <i>aucun</i>
12 TIME TO EMPLACE <i>Temps de mise en position de tir</i>	10" (seconds) (position d'alerte)	120"
13 TIME PO PUT IN TRAVELING POSITION <i>Temps de mise en position</i>	10" (position d'alerte sans décrocher)	120"
14 MANHANDLING <i>Déplacement à bras</i>	Traction reducer <i>Réducteur de traction (six hommes pour une pente 15 %)</i>	

"Mobile Armoured Revolving
Mobile Blindé Tournant

Fall 1943

modèle classique à pivot et le M.A.R. pour le même canon: 6 pounder H.V. (à grande vitesse initiale) « all-purpose » (antichar et antiaérien).

En protection: épaisseur du bouclier 50 mm (variante 70 mm) contre 10 mm ;

poids: 2 400 kg contre 2 900 ;

surface de l'excavation pour retranchement: 5 m² contre 12,5 m² ;

mise en position de tir en cas d'alerte sans décrocher du tracteur, en 10 secondes grâce à la suppression des flèches.

La description des combats sur la Somme (chapitre 10) montre que la désastreuse infériorité des canons de l'infanterie et de l'artillerie devant les chars était due à l'absence de protection donnée par l'affût aux servants et à l'étroitesse de leur champ de tir en direction. Le M.A.R. corrige ces deux défauts fondamentaux en évitant les accroissements de poids, d'encombrement et de délai d'emploi qui constituaient un handicap.

Le M.A.R. est arrivé trop tard (automne 43), alors que les fabrications d'armement étaient lancées en prévision du débarquement allié en Normandie.

**The M.A.R. is temporarily equipped with a 75 mm having the same recoil force as the 6 pounder H.V. The difference of weight of both pieces has been taken into account for the computation of the total weight.

Le M.A.R. est temporairement équipé avec un 75 dont la force de recul au tir est la même que celle du 6 pounder H.V. Il a été tenu compte de la différence de poids des deux pièces pour le calcul du poids total.

Il reste que le principe en est simple. Avant la guerre, il n'aurait pas dû échapper aux services techniques de l'armement. Les affûts de ce type auraient alors pu équiper en mai 40 un nombre suffisant de 75 et de 47 pour enlever à l'offensive allemande ce qui constituait l'essence même de sa suprématie.

Auraient été suffisants en effet pour renverser le rapport de forces: d'abord un coût de fabrication inégalé, estimé à moins de 3 % de celui d'un char sans son armement (le coût devant être interprété moins comme le montant d'un prix que comme l'indication d'une capacité pour la fabrication) ; ensuite, un tir tous azimuts derrière un blindage épais, comme sur le char, mais avec, en sus, grâce au faible encombrement et à la dissimulation dans le terrain qu'il permet: une silhouette émergeant du sol et n'offrant qu'une surface de 1 m² aux coups d'un adversaire qui en offre 20 et qui voit mal.

La protection du combattant, en se terrant, est tout aussi importante en guerre de mouvement qu'en guerre de position. S'y ajoute dans ce dernier cas un facteur capital qui est la rapidité d'exécution (planches 4 et 14), tandis qu'une grande mobilité stratégique pour une concentration rapide compense la faculté de groupement des blindés sur une fraction du front. Le déplacement sur route exige alors une mise rapide en position de tir des canons en convois d'où, sur le M.A.R., un dispositif pour passer en cas d'alerte d'une position à l'autre en quelques secondes sans décrocher.

L'occupation

soit besoin, pour le tir, de déployer aucune flèche. En résultent une mise en position et, éventuellement, un enfoncement rapides dans le sol.

Enfin, et c'était à mes yeux le principal mérite de ce nouveau concept d'affût: tout le métal de sa structure contribue à la protection des servants au lieu de se borner à procurer une assise au canon.

Le canon de 75, en tir à vue, met sûrement au but sur un véhicule lent, à un kilomètre, à une cadence qui peut atteindre dix coups par minute.

Au petit matin, le 5 juin, les chars de la 8^e et 10^e « panzer division » du groupe d'armée von Kleist ont déferlé sur Saint-Fuscien, dans la Somme. S'ils avaient trouvé devant eux, montés sur de tels affûts, les quatorze 75 envoyés en renfort à la 16^e division pour la défense contre les chars, ils ne seraient pas passés.

L'organisation défensive définie par le général Weygand à la veille de la bataille de la Somme était - on l'a vu - basée sur des « centres de résistance » aménagés dans des villages, qui constituaient par eux-mêmes de bons obstacles contre les chars. Pour la défense de l'espace entre les centres de résistance, on comptait sur l'artillerie divisionnaire.

En tir indirect, l'artillerie était incapable d'arrêter aucun char. En tir à vue, elle était condamnée à l'impuissance par le manque de protection des servants et par un champ de tir étroit.

Pour être efficace, l'organisation défensive aurait dû être complétée en quadrillant le terrain avec des points d'appui équipés d'un canon de 75 (ou 105) corrigeant le défaut inhérent de l'affût, et une ou deux mitrailleuses. Un tel point d'appui en tirant à vue, non seulement sur les chars, mais sur le personnel et les engins

l)occupation

d'accompagnement, aurait neutralisé une surface de plusieurs kilomètres carrés en terrain plat (cas de la Somme). Mais cette organisation implique un certain type de matériel, dont l'efficacité technique doit être jugée en même temps que la capacité de fabrication industrielle) .

C'est dans cette optique que le M.A.R. doit être vu en se reportant à 1940 et même au-delà, à la guerre de 14-18.

La guerre de 14-18 a été une démonstration d'une scandaleuse disparité entre les progrès du feu et la protection du soldat. Cette protection était limitée à la tranchée d'où le fantassin devait sortir pour aller à l'assaut. Le char a été un premier pas pour corriger cette inégalité. Mais il est chargé de lourds handicaps qui persisteront en dépit des contributions apportées par l'électronique et la sidérurgie.

Il reste à essayer une autre combinaison de la cuirasse et du feu, beaucoup moins visible et beaucoup moins coûteuse, par conséquent, multipliable. Alors la défensive pourrait retrouver l'avantage qu'elle avait en hommes et en matériel sur l'offensive, et qu'elle a perdu.

Bien après mon retour en France, en 1947, j'ai voulu me renseigner sur l'évolution de la théorie militaire et en particulier sur les éventuelles applications des quelques idées forces sur lesquelles le M.A.R. était fondé: tir tous azimuts, dessin de l'affût tel que le métal contribue à la protection des servants et non plus à la seule structure de la pièce, mise en batterie rapide, dissimulation dans le sol, etc. Les quelques récits de guerre -localisés - depuis la grande de 39-45 me semblaient confirmer mes observations et mes conclusions.

Je suis donc allé me renseigner et j'ai retrouvé avec plaisir l'artillerie, l'armée que j'aimais; heureux de rencontrer des officiers jeunes, compétents et passionnés pour leur métier. On m'a montré les 155 long motorisés et tractés qui sont les pièces maîtresses de l'artillerie française. Très lourdes, vulnérables en raison de leur dimension en hauteur et en surface, avec un champ de tir étroit, quelle serait leur protection contre les chars? « Dans l'éloignement du front grâce à une grande portée, complétée par le barrage infranchissable que dresseraient les fantassins de première ligne équipés d'armes individuelles à charges creuses rendant le char aussi démodé que l'éléphant d'Annibal ».

Muni de ces renseignements, je tentais de comprendre la raison des crédits ouverts pour les chars Leclerc qui pèsent lourd sur le budget. La réponse, par des officiers d'un régiment de blindés, fut que « les fantassins sont totalement neutralisés par un bombardement avant l'attaque ».

En d'autres termes, chaque arme a sa spécialité et compte sur une autre pour pouvoir l'exercer. C'est très loin des concepts du M.A.R. "all-purpose" (à toutes fins).

Avant d'arriver aux Etats-Unis, j'avais le M.A.R. bien en tête. Restait ce qui devait être un long travail : le dessin des principaux éléments, en particulier le dispositif pour mise rapide de l'affût à l'horizontale. S'y ajoutaient les calculs préliminaires nécessaires pour prouver la validité du projet.

A vrai dire, l'Ecole des mines ne m'avait donné aucune formation de concepteur en mécanique. Mais deux ans avant la guerre, à un âge encore béni pour apprendre, je m'étais fait mettre en congé du pétrole

pour une année sabbatique. Je l'avais passée dans de multiples ateliers pour connaître comment le métal est façonné, usiné et assemblé.

Mais je me doutais que le dessin d'un modèle, même poussé dans les plus petits détails, ne suffirait pas. J'allais avoir affaire à une administration. Je n'imaginai pas que l'américaine fût différente de la française. *l'en* connaissais déjà ce qu'on appelle son inertie. A tort, car, au lieu d'inertie, c'est plutôt le dynamisme qu'elle déploie pour repousser ce qui n'est pas issu de ses bureaux.

C'est un phénomène naturel dans un corps constitué dont toutes les parties dépendent l'une de l'autre, sans qu'aucune d'elles puisse agir séparément. Winston Churchill était ministre de l'Armement en 1917. Il dit, dans ses Mémoires, le mal qu'il a eu à faire admettre par les autorités militaires que l'arme de l'offensive ne devait plus être exclusivement la baïonnette au canon. La réticence à le reconnaître persistait après plus de deux années de sanglantes tueries.

Le plus difficile pour celui qui veut innover est de faire passer une idée générale, et d'autant plus qu'elle est évidente. Un gadget est plus facile à faire accepter parce qu'on le voit, ou, si on ne le voit pas, parce qu'on est capable d'en former dans l'esprit la représentation concrète.

J'imaginai donc ce que pourrait être la réaction à des suggestions de tactique et de matériel émanant d'un jeune officier d'artillerie, simple lieutenant de réserve par surcroît, et obstinément en civil, même après qu'on lui eut proposé aimablement de l'incorporer dans l'artillerie américaine (après naturalisation accélérée et avec le grade de capitaine - c'était bien le moins).

Quant à mon statut d'étranger, il n'était pas et n'est toujours pas un handicap aux Etats-Unis. Et il Y avait en sus la réputation de l'artillerie française depuis l'emploi du 75 et même du 155, par l'armée américaine en 17-18.

A New York, sur la 5e Avenue, après avoir passé l'Empire State Building et avant d'arriver au Rockefeller Center, la National Library est un havre de paix et de silence, loin de l'agitation et de la foule débordant les trottoirs de l'avenue. Le style est classique, un peu vieillot. Il contraste heureusement avec celui qui règne à Manhattan. L'organisation est bien moderne. Le plus grand nombre des livres sur l'artillerie que j'y ai trouvés étaient français.

Une pratique de l'administration américaine est de consulter tout un chacun dans un large éventail. Cette pratique a, globalement, comme raison d'être, l'intervention constante des élus dans des décisions qui, dans d'autres pays, restent du domaine exclusif des « techniciens ». C'est ainsi que le sénateur Truman, avant de devenir président, s'était fait connaître par sa diligence à la tête d'un comité parlementaire chargé de veiller au bon emploi des crédits votés pour la guerre.

Le résultat est aussi de multiplier les divergences et d'aviver les rivalités - qui sont féroces - entre les départements. Le M.A.R. en fit l'expérience.

Curieusement, les années passées dans l'armement et l'industrie mécanique lourde aux Etats-Unis me servirent plus tard pour une activité bien différente: le développement de la pétrochimie des aromatiques à Donges.

J'avais travaillé dans les bureaux du Pentagone. C'est une expérience intéressante dans ce pays de gratte-ciel.

L'occupation

Le Pentagone ne comporte que quelques étages et beaucoup d'hectares. Chacun de ces étages est desservi par un immense corridor qui fait le tour des cinq côtés du périmètre. Pour les liaisons d'un étage à l'autre, des rampes sont à la disposition des messagers à bicyclette. Ils font la course sur un circuit idéal puisqu'il comporte aussi bien du plat que des côtes.

Dans les années 50, le lancement de l'industrie pétrochimique à Donges exigeait des capitaux et des crédits dont mes administrateurs ne disposaient pas. D'être un « ancien » de ce ministère géométrique joua un rôle décisif pour que j'obtienne, dans le cadre du Plan Marshall, le financement dont j'avais besoin pour la société pétrochimique de l'Atlantique.

Le 23 mars, nous passons la Statue de la Liberté. Pour beaucoup de passagers, c'est un symbole. *L'Excalibur* remonte l'estuaire de l'Hudson. Il ne se dirige pas à tribord vers Manhattan. Apparemment, on ne juge pas qu'il mérite de s'ancrer dans un *pier* à côté des grands paquebots qui, à l'époque, faisaient la traversée de l'Atlantique.

Parmi eux, en ce moment, le *Normandie* immobilisé par Vichy. Je devais le voir en feu dix-huit mois plus tard, succombant sous une double sottise: celle du gouvernement français qui, après que les Allemands furent occupé la zone libre, n'avait pas donné à l'équipage l'ordre de rejoindre les Alliés, et celui de la marine américaine qui avait procédé à l'aménagement du navire avec la plus scandaleuse négligence, et a ainsi perdu un navire prévu pour transporter deux divisions par mois en Angleterre avec un avantage précieux sur les sous-marins grâce à sa vitesse.

De temps à autre, apparaît dans une revue une photo du *Normandie*. Il a marqué, en effet, un sommet dans l'histoire des paquebots transatlantiques. J'ai fait deux traversées sur le *Normandie*. Je n'en ai pas gardé un bon souvenir. On n'était pas vraiment à l'aise sur ce bateau; tout le monde était un peu guindé. Il était trop luxueux. C'était un peu comme si on devait passer des vacances dans le palais de Versailles, à la cour de Louis XIV.

Lors de son premier voyage, où il avait établi un record de vitesse et gagné un trophée prestigieux -le

L'occupation

« ruban bleu », le *Normandie* avait été salué par la presse comme le triomphe à la fois de la technique et du goût français. Sa fin devrait être saluée comme l'illustration de cette funeste déviation des choix politiques qui parsèment l'histoire de la France.

Il fait un froid vif. La lumière est éclatante; dans l'air, un goût d'ozone que je reconnais. Je retrouve la sensation que j'éprouvais un matin de février, quelques années plus tôt. Je découvrais alors New York et les Etats-Unis qui m'attiraient, qui allaient devenir ma seconde patrie.

Mrs Gwinn nous attend. Elle est la bonté même. J'imagine son impatience. Elle va pouvoir garder sa fille et ses petits-enfants au chaud, bien soignés, bien nourris, à l'abri. Pour moi, c'est une nouvelle expérience, des choses à réaliser.

Dans le lointain se profilent les silhouettes familières de l'Empire State, du Chrysler Building. Le navire entre lentement dans le port de Hoboken, juste en face de Manhattan.

Tous les passagers sont sur le pont, appuyés sur le bastingage. Sur le quai, des silhouettes qui se rapprochent. Nous apercevons Mrs Gwinn, Mary, Betty et Martha, les trois sœurs de Nancy.

Achévé d'imprimer sur
les presses
de l'Imprimerie et Editions HENRY
62170 Montreuil-sm-Mer
en septembre 1995

Il n'y a pas de gloire dans la défaite. Le soldat qui retourne de la guerre vaincu, sait qu'à l'épreuve d'un combat inégal, s'ajoutera l'amertume de la défaite. Mais la mémoire de mon régiment perdu et de la conduite des gradés et des canonniers a toujours été pour moi un motif de fierté, une raison d'espérer.

Jacques RIBOUD - juin 1941
Short Beach, Conn. - E.U.

Rarement des souvenirs de témoins dignes de foi m'ont donné cette sensation de vérité, d'impartialité et de compétence dans l'analyse de la grande tragédie française.

Henri TROYAT de l'Académie Française

Ce livre est extraordinairement vivant, écrit de la plume la plus alerte. Les observations fines abondent. Les visions d'ensemble ne manquent pas. Les phrases sont courtes, précises, chaudes. Vous ne décrivez pas : vous revivez. Je puis vous assurer en toute objectivité que le lecteur prend beaucoup de plaisir.

Arthur CONTE

C'est un des rares livres sur cette triste période de notre histoire qui nous donne des motifs d'être un peu fiers de nous. Vous avez bien fait de l'écrire.

Jean DUTOURD de l'Académie Française



ISBN : 2-910501-00-00

Prix : 150 F TTC

Diffusion librairie : DIFAS